JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN CHINE

EN 1843, 1844, 1845, 1846.

Montpellier, Imprimerie de Ricard Frères.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/journaldunvoyage03itie

Iner Daguerre
G. Margain, lith

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN CHINE

EN 1843, 1844, 1845, 1846,

PAR

M. JULES ITIER.

Inveni portum ; spes et fortuna valete ;
Sat me ludisti, ludite nunc alios.

A PARIS,
CHEZ DAUVIN ET FONTAINE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
35, Passage des Panoramas et Galerie de la Bourse, 1.

—

1853.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN CHINE

EN 1843, 1844, 1845, 1846.

CHAPITRE XIII.

BANKA. — RIOW. — SINGAPORE. — CORVETTES COCHINCHINOISES. — JONCQUES CHINOISES.

30 avril 1845.

Une brise molle nous a poussés vers l'île de Sumatra ; nous sommes déjà en vue de la côte Est dont les terres basses et en partie noyées se confondent à l'horizon avec la mer ; l'île de Lucipara reconnue, nous donnons toutes voiles dehors, dans le détroit de Banka. Après avoir franchi la première pointe de Sumatra, nous jetons l'ancre à l'entrée de la nuit :

ainsi le commande la prudence, car les courants sont rapides et les bas-fonds nombreux.

1er mai.

Les deuxième et troisième pointes de Sumatra sont franchies; nous avons laissé à tribord l'île Nanka, et nous voguons doucement sur une mer d'azur; des myriades de poissons se jouent autour de nous et font cortége à la *Victorieuse* qui, par l'aisance et le moelleux de ses mouvements, semble aussi l'un des heureux habitants des ondes qu'elle sillonne; douce navigation, belle journée où, le Champagne aidant, et le 1er mai est à lui depuis tantôt quinze ans, mon imagination, affranchie de toutes les préoccupations de la vie aventureuse du bord, bondissait gaîment du passé à l'avenir comme s'ils m'appartenaient tous les deux.

La douce fraîcheur du soir nous a réunis sur la dunette où nous prenons la place du compas à l'aide duquel on vient pour la dernière fois de relever la position de la *Victorieuse* dans le chenal du détroit de Banka; tous plus ou moins docteurs ès-gaie-science, nous devisons à qui mieux mieux. Chacun de nous doit raconter l'histoire d'un 1er de mai : et qui n'a pas dans sa vie un doux et frais souvenir de ce jour placé sous la protection spéciale des amours; qui n'a pas été prendre la rosée du mois de mai; qui n'a pas dansé des rondes à ce joyeux refrain : mai, mai, joli mois de mai quand reviendras-tu?

C'est donc en vain que les conteurs se succèdent :

l'animation de l'auditoire est telle que le sommeil n'a mordu sur personne. Il était onze heures quand mon tour survint; j'avais été, comme on me l'avait obligeamment dit, conservé pour la bonne bouche; et, foi de voyageur, mon histoire méritait cet honneur. J'avais d'abord posé mes principaux personnages, tracé à grands traits le caractère de mon héroïne, la reine Guimbotte, Majesté noire avec qui j'avais eu autrefois des relations diplomatiques dans le Wallo (Sénégambie). Le silence le plus profond régnait autour de moi; silence si profond que je dus croire un instant avoir produit sur tous mes auditeurs l'heureux effet après lequel nous courions tous sous la zone torride où dormir est si doux et si difficile. Deux *crac* en réponse à mon *cric* m'apprirent que j'avais encore affaire à deux veilleurs endurcis qu'il fallait contenter : il était près de minuit; je venais d'interrompre mon récit pendant le commandement de l'officier de quart, M. de Corrolis : range à border hisser les perroquets et les cacatois ! La reine Guimbotte, disais-je, me fit prendre place à côté d'elle sur la même natte, et, détachant les anneaux d'or qui paraient ses oreilles, elle m'obligea à les accepter; puis écartant les flots de mousseline qui l'entouraient, elle découvrit à mes yeux plus étonnés que ravis..... Soudain un bruit de raguement se fait entendre; il est accompagné d'une longue secousse dans laquelle s'éteint le mouvement de la *Victorieuse*, dont la membrure crie sous l'effort inutile de la voile. Nous touchons, nous sommes touchés, s'écrie l'officier de

quart. Mais déjà le Commandant, réveillé en sursaut, s'est élancé en chemise hors de sa chambre : tout l'équipage sur le pont, s'est-il écrié d'une voix stridente, et le pont se couvre à l'instant de monde ; les ordres se succèdent et s'exécutent avec la rapidité de l'éclair ; les voiles sont carguées, on met les canots à la mer ; l'enseigne de vaisseau de Pampelonne s'élance dans l'un d'eux, et se hâte de reconnaître le banc sur lequel nous sommes échoués : il constate 10 pieds d'eau le long de tribord à l'avant, et 13 pieds à l'arrière ; puis 16 pieds à babord à l'arrière et 13 pieds à l'avant, fond de corail ; nous ne touchons donc qu'à tribord à l'accord d'un banc. On brûle un moine, et l'on tire le canon pour signaler à la *Cléopâtre* notre position critique ; puis les dispositions les plus urgentes sont prises pour parer à la gravité des événements qui peuvent à chaque instant survenir.

Le jour arrive enfin et nous montre que, pendant la nuit, les courants nous ont portés de plusieurs milles à l'Est : les cartes marines consultées, nous sommes échoués sur le banc de Caraug-Bram ; les terres de l'île de Banka sont très-distinctement en vue ; la montagne granitique de Manopen s'élève par le travers, et la ville capitale de Mentow ne doit pas être loin.

Malheureusement notre échouage a eu lieu à marée haute ; aussi la *Victorieuse* commence-t-elle à s'incliner avec le retrait des eaux ; il n'y a pas de temps à perdre pour l'empêcher de chavirer : les basses

vergues sont bientôt amenées et placées en béquilles le long du bord ; malgré cette précaution , l'inclinaison augmente d'heure en heure et finit par atteindre 45° ; déjà l'eau entre par les sabords des gaillards ; il est impossible de se tenir sur le pont ; il faut se cramponner aux manœuvres , sans s'y amarrer toutefois , afin de ne pas être mis sous cloche , si , les béquilles venant à manquer , le navire s'avise de compléter sa culbute à babord. Pour moi, installé dans les galobans de tribord, dans la situation d'un arbre en espaliers, je calcule, en déchirant à belle dent un morceau de pain que le Commandant m'a fait passer , la courbe que mon corps décrirait , et mes faibles chances de salut, en cas de chavirement. C'est dans cette position fort originale que s'écoule l'interminable journée du 2 mai ; vers 4 heures du soir, la mer a fait mine de grossir , le clapotement de la vague commence à fatiguer le navire ; l'excellent Commandant Duplan, de la corvette l'*Alcmène* , m'envoie l'élève Massiou pour m'engager à me réfugier à son bord : qui , moi, séparer mon sort de celui de nos compagnons de voyage ; non , non , je reste à bord. Il est 5 heures ; toutes les chaloupes de l'*Alcmène* et de la *Cléopâtre* sont à la mer et entourent la *Victorieuse* ; de nombreux renforts d'hommes nous arrivent de ces deux navires. On commence à disposer des ancres à jet et de forts grelins pour haler à culer à la marée montante ; la *Victorieuse* n'a plus que 4 pieds d'eau à l'avant à tribord, ce qui favorise sin-

gulièrement ma pêche aux madrépores formant ce maudit banc sur lequel nous sommes échoués. Si la chance tourne bien, ces échantillons si variés de zoophytes seront un souvenir, qui ne sera pas sans charmes, de mes présentes tribulations. On travaille à force à alléger le navire en plaçant sur des chaloupes son artillerie et ses munitions de guerre ; on jette aussi la provision d'eau douce : vers minuit, la corvette soulagée se relève avec la marée montante ; c'est le moment de virer au cabestan. L'équipage se met avec ardeur aux barres ; mais, hélas ! tous ses efforts sont infructueux : c'est en vain que les grelins se raidissent. Il est 3 heures du matin : rien ne s'ébranle ; l'espoir commence à faire place à l'inquiétude ; cependant la mer monte encore ; rien donc n'est désespéré. A 4 heures 1/2, un léger mouvement se manifeste et est suivi d'une secousse ; la corvette a rompu les madrépores qui la retenaient, et a glissé à l'accord du banc : nous flottons ! Virez garçons ! s'écrie le lieutenant de La Plain, à l'équipage qu'il entraîne par son exemple ; et la corvette, obéissant à la traction des grelins, a culé ; mais, hélas ! c'est pour s'engager sur une pointe de rocher couverte de 12 pieds d'eau seulement, et il nous en faut 13 1/2. Il n'y a pas de temps à perdre ; la mer va baisser, et c'en est fait de nous si nous ne nous tirons de ce mauvais pas avant le renversement du flot. Les grelins sont de nouveau raidis ; après des efforts inouïs, nous parvenons enfin à nous dégager de ce nouvel écueil, et venons nous ranger

lestement auprès de l'*Alcmène*. Notre grande vergue, rompue dans le béquillage, est envoyée en réparation à bord de la frégate la *Cléopâtre* ; on travaille à force à regréer la *Victorieuse* à qui l'on rend ses canons. Ah ! si la corvette eût été seule, nous eussions eu sans doute affaire aux pirates Malais qui cherchent incessamment fortune dans ces parages. Nous n'avions malheureusement à leur opposer que de la monsqueterie, faible ressource contre ces sortes de gens qui se mettent d'ordinaire vingt contre un. Un bel ordre du jour de l'Amiral vient féliciter l'équipage de la *Victorieuse* de son énergie ; on déclare d'ailleurs que c'est la carte marine qui a tort ; un peu plus, et l'on prouvait que c'est le banc de corail lui-même qui n'était pas à sa place.

4 mai.

La grande vergue est réparée à 11 heures du matin ; nous appareillons à 2 heures pour continuer notre route dans ce malencontreux détroit de Banka ; et cette fois, plus heureux que sages, nous franchissons de nuit les écueils de Frederco-Hendric qui sèment de dangers sa sortie.

5 mai.

Nous courons, au point du jour, sur Pulo-Taya ; à 6 heures du soir, nous doublons la pointe Est de l'île Lingen ; et, à une heure du matin, nous traversons la ligne équatoriale, nous dirigeant sur le détroit de Rhio.

7 mai.

Nous avons passé la nuit au mouillage devant Rhio ; on aperçoit, au soleil levant, le mât de pavillon de la maison du résident hollandais, et, un peu plus avant dans les terres, le fort qui assure la domination européenne. Le voilà donc ce comptoir établi dans la vue de disputer à Singapore le marché de l'archipel malais ! En vérité, vos velléités de liberté commerciale se sont manifestées un peu bien tard, Messieurs les Hollandais, et vos allures dissimulent mal les regrets que laisse après lui le monopole commercial exercé si long-temps par vous dans ces contrées, et que le cri de liberté, échappé de la puissante poitrine de l'Angleterre, a balayé en quelques instants. Aujourd'hui vous proclamez la liberté des échanges ; vous montrez le port franc de Rhio à la barque malaise, à la joncque chinoise. Elles vous répondent : Singapore ! et poursuivent leur route. Là, en effet, le marché est grand comme l'idée qui l'a créé.

8 mai.

Nous jetons l'ancre devant Singapore : mon installation faite à London-Hôtel, je m'empresse d'aller voir mes anciennes connaissances, MM. Mac-Micking, négociant anglais ; d'Almeïda, consul général de Portugal ; Balestrier, consul américain ; Rivoire, chancelier du consulat de France ; Eliot, directeur de l'observatoire magnétique ; ce dernier me retient à dîner ; et, pour profiter de la fin de la journée, nous

allons ensemble faire une excursion à travers la plaine basse qui s'étend à l'ouest de l'île, et qui est formée de sable marin et de vase argileuse renfermant un grand nombre de coquilles fossiles dont les identiques vivent aujourd'hui sur les côtes de la mer ; on ne saurait hésiter à rapporter cette formation à l'époque du dépôt du terrain clysmien, supérieur au *crag* des Anglais.

9 mai.

Nous nous sommes donné rendez-vous, hier, avec M. Eliot, pour faire une grande course géologique à travers l'île, et je suis, au point du jour, à cheval à la porte de son cottage, le fusil sur l'épaule, le marteau à l'arçon de la selle. Mon excellent compagnon s'occupait déjà de nous, et faisait charger sur une voiture des provisions de toute espèce, et les mille objets de campement que le génie du confortable a su inventer. Jusqu'à la pointe de Changy, on traverse une suite de dépôts alluvionnaires où le sable quartzeux domine et que séparent des collines basses formées de bancs de grès composés de kaolin et de quartz (métaxile), alternant avec des strates d'argile blanchâtres, grises et noirâtres, renfermant du fer argilo-hydraté en couches subordonnées comme à New-Harbour ; quelques fragments de limonite (latérite) sont épars çà et là sur le sol. La direction Nord 50° Ouest est dominante dans ces couches. Le granite apparaît à Changy au-dessous de cette formation de grès et d'argiles ; mais il ne s'est pas fait jour au milieu de ces terrains de sédiment dont il

a seulement reçu le dépôt. Une pirogue nous transporte de l'autre côté du vieux détroit, à Poulo-Katam et à Poulo-Obin, où je retrouve le même granite qu'à Changy et qu'à Bukit-Tima [1] : c'est une siénite où l'amphibole abonde, et dont le feld-spath est nacré ; elle paraît former l'ossature de l'île, et est traversée sur plusieurs points par des dikes de diorite grenu ; la surface de ce granite présente des traces de frottement et d'érosions qui ne permettent pas de douter que les flots de la mer ne l'aient long-temps battu ; et comme ces effets se remarquent aujourd'hui à 15 et 18 mètres au-dessus des plus hautes eaux, il faut admettre qu'il y a eu exhaussement du sol, hypothèse qui s'accorde parfaitement avec l'existence des plaines aujourd'hui livrées à la culture, et qui offrent tous les caractères d'un fond de mer mis récemment à sec. En résumé, le sol de l'île de Singapore est formé d'une succession de collines basses, séparées par d'étroites vallées marécageuses ; les collines de premier ordre sont constituées par la siénite ; la formation de Sandstone qui s'y appuie forme les collines de second ordre, et appartient par tous ses caractères au troisième étage de la période paléothérienne du Muséum de Paris, période correspondante au tertiaire supérieur

[1] Toutes les montagnes ou collines un peu élevées de la presqu'île malaise et des îles voisines présentent la même composition.

des falhuns de la Touraine et du calcaire moellon de Montpellier [1].

La troupe des serviteurs indiens avait tout disposé pour réparer nos forces épuisées par cette course accomplie aux heures les plus chaudes de la journée ; à notre retour, un déjeuner des plus splendides et qu'arrose le Champagne glacé nous est servi sous une élégante tente de Madras, dressée à l'entrée du Jungle. Voilà de ces contrastes dont raffolent les Anglais : ils jettent aux difficultés de la vie un audacieux défi, et opposent, en se jouant, la toute-puissance du confortable à la force de résistance de la nature sauvage. Il était nuit quand nous levâmes le camp ; la troupe nombreuse de nos serviteurs Indous, fort peu rassurée, dans sa marche nocturne, contre les tigres et les hommes, dont la rencontre est presque également à craindre, était venue se placer sous la protection de nos fusils. Pour nous, montés sur nos poneys javanais, et marchant l'un en tête, l'autre en queue de notre caravane, semblables à des bergers qui rentrent leur troupeau, nous maintenions l'ordre en modérant la marche des plus pressés. Nous cheminions ainsi depuis deux heures, lorsqu'au détour de la route un léger bruit se fait entendre dans le Jungle. A l'instant nous nous trouvons seuls ; les Indous

[1] Le terrain de Singapore formerait le type australien correspondant au type patagonien, dont l'horizon géologique serait inférieur au *crag* des Anglais.

avaient tous disparu dans le bois : telle est leur manœuvre habituelle à l'approche d'un tigre ; ils se dispersent ; le tigre emporte le premier qu'il rencontre et qui devient le prix de la rançon des autres ; mais il n'y a ainsi qu'une seule victime. Le vol bruyant d'un *vespertilio* traversant la route, avait été la cause de tout ce grand désordre. Nos éclats de rire sonnent le rappel, et le timide troupeau vient de nouveau se rassembler autour de nos chevaux : il était minuit quand nous atteignîmes les premières maisons de la ville.

10 mai 1845.

Longues causeries, avec MM. Mac-Micking et d'Almeïda, sur la situation commerciale de Singapore ; les affaires y ont toujours de l'activité. Cependant on remarque que les bâtiments européens tendent à se substituer aux joncques chinoises pour le transport des produits de la Chine, transports qu'ils effectuent à de meilleures conditions, grâce à la supériorité de leur marche et aux garanties qu'ils offrent contre les événements de mer. On a déjà remarqué des effets analogues dans les divers ports de la Chine ouverts au commerce européen : ainsi le cabotage entre ces ports tend à passer dans les mains des Européens, malgré l'extrême bon marché qui s'associe à l'extrême lenteur de la navigation chinoise. Déjà les joncques chinoises ont renoncé à apporter du thé à Singapore, et elles sont principalement chargées d'émigrants qui viennent chercher à

gagner leur vie dans les établissements de la Malaisie. M. d'Almeïda n'estime pas à moins de 10,000 émigrants le nombre de ceux qui arrivent à Singapore chaque année; aussi l'abondance des travailleurs de terre y est telle, que leur paie est tombée à 3 piastres par mois (16 fr. 50 c.), somme avec laquelle ils doivent pourvoir à tous leurs besoins. Un tiers environ de ces émigrants se disperse dans les établissements voisins de celui de Singapore ; il en est même qui poussent jusqu'aux îles Bourbon et Maurice. On a remarqué avec satisfaction, dans les derniers arrivages, quelques femmes chinoises qui ont facilement trouvé à entrer comme servantes auprès des dames européennes de la colonie. L'établissement des Chinois dans ces contrées ne pourra être regardé comme définitif que lorsque, le nombre des femmes chinoises augmentant, la famille pourra se constituer. Provisoirement, le bon marché des bras profite aux cultures, qui prennent une rapide extension. Les ouvriers chinois préfèrent à tout autre le travail à la tâche, et à ce trait seul on reconnaît le travailleur infatigable. Entre autres prix faits, M. d'Almeïda me citait celui-ci, exécuté dans le desséchement d'un marais aux environs de la ville : un fossé long de 1,000 pieds anglais, large de 15 pieds et profond de 6 pieds, a été creusé dans un terrain vaseux traversé de racines de palétuviers pour 30 piastres (165 fr.); ce qui fait revenir le mètre cube à un peu moins de 5 centimes. De pareils travailleurs, transportés dans la Guyane-Française, y seraient bien autrement avantageux dans les terres basses, que les

nègres avec lesquels le déplacement d'un mètre cube de terre des marais revient communément à 30 centimes. Ces détails nous conduisirent à parler de la constitution de la propriété foncière à Singapore. Dans les premières années de la fondation de la ville, le gouvernement anglais vendait les terrains à bâtir, par voie d'enchères, pour une durée de 999 ans. C'est ainsi que M. d'Almeïda a acheté l'emplacement de son habitation et celui de son comptoir; mais depuis que les terrains sont très-recherchés, on ne les vend plus que pour un terme qui varie entre 29 et 99 ans, moyennant une somme fixée par l'adjudication, et une rente annuelle qui tient, en quelque sorte, lieu de contribution foncière. Quant aux terrains de l'île, ils sont vendus à raison de 5 roupies l'acre; mais on est obligé de procéder aux défrichements dans un temps fixé, sous peine de déchéance du contrat : c'est à ces conditions, me dit M. d'Almeïda, que se sont constitués plusieurs vastes domaines que je me propose de visiter ces jours-ci.

11 mai.

Je viens de parcourir les champs de canne à sucre de M. Balestrier, consul des États-Unis à Singapore, et de son voisin M. Montgomery. Ces terres, formées de détritus de grès argileux et d'argile grise, m'ont paru de très-médiocre qualité; elles réclament déjà beaucoup d'engrais, bien qu'il y ait à peine cinq ans qu'elles soient en culture. M. Balestrier y emploie du fumier de la façon Geoffray qui est à proprement dire une méthode chinoise; l'écobuage y réussit

assez bien. Les Chinois ont introduit à Singapore un mode de plantage que j'ai déjà eu lieu d'observer, en Chine, et de décrire[1]. Il a pour effet, d'après M. Balestrier, d'avancer d'un mois environ la maturité des cannes, d'assurer la pousse du plançon, et enfin de le préserver de l'attaque des insectes. Quand la canne commence à se former, M. Balestrier la fait épailler. On renouvelle cette opération encore une fois dans le courant de l'année, et l'on donne quatre sarclages; la canne ne demande, à Singapore, que 12 ou 13 mois pour atteindre sa maturité. Ainsi M. Balestrier a fait cinq récoltes en cinq années sur la même terre; savoir: une récolte de cannes vierges, deux récoltes de repousses, une récolte de cannes vierges la 4me année, et enfin une récolte de repousse la 5me. L'on plante la canne toute l'année, quelle que soit l'époque. L'espèce cultivée par M. Balestrier est désignée par les Malais sous le nom de *tubboo bittong iyang tiyada beraboo*; cette canne reste courte à Singapore; ses nœuds sont très-rapprochés; elle doit être trop ligneuse pour donner beaucoup de jus, lequel est d'ailleurs fort aqueux puisqu'il ne marque que 8 à 9°. M. Balestrier assure cependant qu'il obtient 3500 kilogrammes de sucre blanc à l'hectare. La fabrication du sucre est confiée à des ouvriers chinois de la province du Fokien ou de l'île Formose : on cuit le vesou à 96° Réaumur en l'agitant continuellement pour que le sucre ne brûle pas; quand la cuite est terminée, on verse le sucre dans

[1] Page 275 du Ier volume.

des formes en bois qui rendent en moyenne 158 kilogrammes de sucre de belle qualité, et 32 litres de mélasse dont on fait du rhum. Tout en causant, nous gagnâmes la sucrerie de M. Montgomery qui nous accueillit parfaitement, et s'empressa de nous montrer ses champs de cannes et son usine.

Ce planteur a obtenu l'an dernier, dans 3 hectares 1/2 de terres récemment défrichées et plantées en cannes vierges ayant 13 mois de pousse, 243 piculs, soit 15,066 kilogrammes de sucre brut vert dont il a retiré 10,044 kilogrammes de sucre de la qualité dite quatrième ordinaire, et 5,022 kilogrammes de mélasse. Par un autre procédé de manipulation, il a retiré de cette même quantité de 243 piculs ou 15,066 kilogrammes sucre brut vert, les produits ci-après :

Sucre blanc claircé.....	97 piculs soit.....	6,014 k.	
Plus en sucre de 2e jet....	23 piculs à 12f soit	1,426 k	val. 276 f
En sucre de 3e jet.....	9 piculs à 10f soit	558 k	val. 90
En mélasse 142 piculs à 6f soit		8,804 k [1]	v. 842
		Valeur.....	1,168 f

Or, la production d'un picul de sucre brut vert (62 kilogrammes) revient à 11 fr. à M. Montgomery, au moyen d'un prix fait passé avec des ouvriers chinois, savoir : pour frais de culture 8 fr. 25 c., et pour frais de fabrication 2 fr. 75 c.; d'où il suit que les 15,066

[1] L'augmentation de poids que donne la réunion de ces divers chiffres provient de l'eau employée dans l'opération du clairçage, et qui reste dans la mélasse.

kilogrammes dont il s'agit, lui coûtaient de main-d'œuvre 2,673 fr.; en déduisant de cette somme celle de 1,168 fr. provenant de la vente des produits secondaires, on arrive à ce résultat que 6,014 kilogrammes de sucre blanc claircé de belle qualité coûtent à produire 1,505 fr., c'est-à-dire 25 fr. les 100 kilogrammes, indépendamment de l'intérêt des capitaux engagés. Le prix de vente laisserait donc une marge convenable aux bénéfices du planteur. Mais les terres de Singapore sont de qualité inférieure, et ne conservent pas long-temps leur fertilité première. Il est donc à craindre que les planteurs n'éprouvent avant peu des mécomptes dans les calculs qu'ils fondent sur les rendements obtenus dans des terres nouvellement défrichées.

L'équipage dont fait usage M. Montgomery se compose de cinq chaudières en fonte; la conduite en est confiée à des ouvriers chinois du Fokien, qui paraissent avoir une grande habitude de ce travail. Lorsque la cuite est faite, ils échappent au danger de brûler le sucre en chargeant le fourneau d'une grande quantité de bagasse, ce qui en abaisse momentanément la température; mais toute l'opération en éprouve du retard. Les fortes proportions de mélasse indiquent d'ailleurs que le but est incomplètement atteint. La bagasse ne suffit pas au chauffage, parce qu'on l'emploie au sortir du moulin; ajoutons, puisque nous sommes en voie de faire ressortir les inconvénients de cette fabrication, que la chute d'eau qui sert de moteur au moulin à broyer les cannes, fait souvent défaut par suite de la sécheresse, et qu'il faudra nécessairement la

remplacer par une machine à vapeur, ce qu'ont déjà fait les voisins de M. Montgomery.

Je passai le reste de la journée chez M. Balestrier, qui me fit voir plusieurs objets fort curieux provenant des contrées voisines de Singapore; je remarquai, entre autres, divers manuscrits illustrés du royaume de Siam; l'un d'eux est intitulé : Voyage à la recherche du bonheur; c'est une suite de peintures à l'appui desquelles est un texte sanscrit. Le héros du roman devient riche; il est puissant, les femmes l'adorent; il parcourt le monde ne saisissant jamais du bonheur que l'ombre; enfin....., il le rencontre le bonheur, mais où et comment; ma foi je ne m'en souviens plus..... Je sais seulement qu'il finit par le trouver, et ce point est fort important à savoir pour ceux qui le cherchent encore.

12 mai.

Je pars avant le jour, avec M. d'Almeïda, pour la belle plantation qu'il possède à deux heures de Singapore. L'une des conditions de la concession de ces 500 acres de terre (environ 200 hectares) a été d'indemniser de la valeur de leurs travaux de défrichement les petits cultivateurs qui s'étaient établis, sans en avoir le droit, sur les terrains concédés. Ces terres sont d'ailleurs un assez bon type du sol de l'île de Singapore; elles se composent d'un sable jaune, quelquefois argileux, qui réclame impérieusement de l'engrais. La petite vallée basse qui traverse la concession, ayant reçu de tout temps les détritus des coteaux

couverts de bois qui la flanquent, renferme une grande quantité d'humus très-propre à la végétation; aussi s'y présente-t-elle sous un aspect tout autre que dans les parties sableuses. Les cannes à sucre des espèces violette, jaune, verte et blanche, y acquièrent surtout un développement extraordinaire.

Le poivrier est une plante grimpante qui vient fort bien dans les terres argilo-sableuses légères de la concession de M. d'Almeïda ; les ceps sont placés à 10 pieds les uns des autres, soutenus par de forts pieux. Bien qu'il puisse venir de graine, on ne sème pas le poivrier, qu'on préfère multiplier par bouture, afin de hâter son rendement. Une plantation commence à produire à deux ans ; son plein rapport est à cinq ans, et sa durée est de quinze à vingt ans. M. d'Almeïda donne à ses plantations de poivriers les façons en usage pour la vigne en Europe : il chausse les plants avec de la terre d'écobuage, et fume avec le résidu de la fabrication du gambier, engrais très-favorable aux poivriers. Un pied de poivrier rend annuellement en moyenne, à trois ans, 1 kilogramme 1/2 de poivre; il en rend jusqu'à 5 une fois en plein rapport, dans les deux récoltes faites, l'une en avril et mai, la seconde en octobre et novembre ; aussitôt que la graine est devenue presque rouge, les grappes de poivre sont mises à sécher sur des claies d'osier ; puis il suffit de les froisser entre les mains pour en détacher le poivre qu'on achève de sécher, soit au soleil en l'étendant sur des aires, soit au feu sur de grandes claies. On calcule que 10 livres de graine verte donnent, une

fois desséchées, 4 livres de poivre marchand. Si l'on veut obtenir du poivre noir, on fait la récolte avant la complète maturité; mais le poivre blanc exige une maturité plus avancée. On arrache alors les grappes pour les plonger dans l'eau bouillante; puis, en les frottant entre les mains avant qu'elles soient sèches, on détache aisément la peau du grain qui prend ainsi une couleur blanchâtre. La récolte totale de poivre, à Singapore, peut être évaluée annuellement à 25,000 piculs, soit un million 1/2 de kilogrammes. Aujourd'hui le prix du poivre a tellement baissé en Europe, que sa culture laisse peu de bénéfice; aussi commence-t-elle à être abandonnée sur les points où la main-d'œuvre n'est pas à aussi bon marché qu'à Singapore [1].

Tout à côté de la plantation de poivriers de M. d'Al-

[1] L'île de Pinang, située à l'entrée septentrionale du détroit de Malacca, offre un exemple des alternatives qu'a subies la culture du poivre dans ces parages, Ainsi, en 1810, la récolte annuelle s'élevait à 2 millions de kilogrammes; peu de temps après, sous l'influence du prix réduit à 3 piastres le picul, on abandonne le poivrier, et la récolte annuelle tombe à 125,000 kilogrammes.

Cette culture a repris faveur vers 1834; elle est, comme à Singapore, dans les mains des Chinois, qui reçoivent des avances des négociants, avances qu'ils remboursent en produits. On affecte aux plantations de poivriers le meilleur sol, mais la terre rouge des hautes collines de l'île ne leur convient pas; les plaines ondulées situées au pied des monticules, et les sols profonds d'alluvion, quand d'ailleurs ils ne sont pas marécageux et qu'ils n'ont pas à craindre les inondations,

meïda est un vaste espace consacré à la culture du gambier que j'ai déjà décrite ailleurs [1].

remplissent les meilleures conditions. Les ceps de poivrier sont placés depuis 7 jusqu'à 12 pieds les uns des autres en tout sens, selon le degré de fertilité de la terre, de manière à compter 800 à 1,000 pieds par orlong (1,320 mètres carrés); chaque cep est soutenu par un pieu de 10 à 11 pieds de haut, fait en bois de diddap. Quand le cep a 3 ou 4 pieds de hauteur, on le courbe et on le met en terre, et les cinq plus forts jets qui poussent alors sont liés soigneusement à leur pieu par une forte écorce d'arbre. On calcule qu'un ouvrier chinois suffit, une fois que la plantation est faite, à l'entretien d'*un* 1/4 d'hectare de culture.

[1] La note ci-après complète les notions que j'ai déjà eu occasion de publier sur le gambier. Elle a été rédigée à l'occasion des essais faits aux environs de Montpellier sur les vertus éminemment fébrifuges de cette substance : ainsi, dans une foule de cas, des fièvres intermittentes, tierces et surtout quartes des plus tenaces, et qui avaient résisté à l'emploi de la quinine, ont été radicalement guéries par le gambier, administré à dose double et triple de celle de quinine. Ces expériences placent le gambier en première ligne parmi les succédanés du quinquina, auquel son extrême bon marché le fera souvent préférer.

Le gambier, connu aussi sous le nom de terre du Japon et de catechu (mot à mot, jus d'arbre, du Malais, *kate*, arbre, et *chu*, jus), n'a que son mode de préparation de commun avec le cachou de l'Inde et de la Chine, le suc de kino et d'autres substances encore dont quelques auteurs l'ont rapproché fort à tort. C'est un extrait aqueux des branches terminales et de la famille du *nauclea gambir* de Hunter, ou *uncaria gambir* appartenant à la famille des rubiacées. Cet arbuste, dont la hauteur varie entre 2 et 3 mètres, a la

Plus loin, nous entrons dans une plantation de caféyers d'assez bonne apparence, grâces au soin que M. d'Almeïda a eu d'amender la terre avec des cendres, et de la fumer; toutefois le feuillage de ces arbustes est d'un jaune verdâtre, indice d'une végétation peu vigoureuse. Le café qu'on y récolte offre un grain fort petit et d'une forme défectueuse qui rappelle le café de Moka; et, comme à Moka, la pulpe qui entoure la

feuille ovale, allongée, terminée en pointe, épaisse, unie en dessus, et à nervures très-apparentes en dessous d'un vert foncé. Quand on la mâche, elle a une saveur astringente, amère, qui laisse ensuite dans la bouche un arrière-goût douceâtre. Les fleurs sont agglomérées, globuliformes, composées d'un grand nombre de petites fleurs groupées et dont les corolles, mouchetées à la base et de couleur jaune verdâtre, sont fendues à leur bord supérieur. Chaque fleur ne possède que cinq étamines fort courtes; le pistil en est plus long que la corolle; elle n'a pas d'odeur; la graine est abondante, de forme oblongue comprimée, très-petite.

Le gambier est cultivé en grand dans les îles de Pinang, de Singapore, de Bentang, de Sumatra, etc.; les terrains en pente lui conviennent surtout, et il s'accommode d'un sol médiocre: c'est du moins dans des terres de basse qualité ferro-argilo-siliceuses, que j'ai eu occasion d'étudier sa culture, dans l'île de Singapore.

Cet arbuste vient, soit de graine, soit de bouture; mais on donne la préférence au semis en pépinière qu'on transplante au bout de trois mois; les plants sont placés à 2 mètres les uns des autres: ce n'est que vers le quatorzième mois que se fait la première coupe des petites branches et des feuilles destinées à être mises en décoction; la seconde coupe suit à huit mois de distance la première, puis on continue les autres

fève est peu charnue, circonstance qui permet de sécher la récolte sans que la fermentation se manifeste, ainsi que cela a lieu au Brésil et à Java où la baie de

de trois mois en trois mois, pendant les vingt années environ que dure une plantation.

Aperçu de la dépense pour la culture de 5 hectares de terre en gambier.

Défrichement de 5 hectares de terres vierges, par les ouvriers chinois ou malais.....	1,200f
Solde de six ouvriers chinois pour l'exploitation.	2,160
Rente de la concession du sol.....	41
Appareils, ustensiles divers et chauffage.....	120
Constructions et hangar d'exploitation.....	300
Frais imprévus.....	200
	4,021
La seconde année, l'exploitation ne coûte plus que	2,472
Total des avances au montant du rendement...	6,493f

Les six ouvriers sont, aussitôt après la plantation, employés à peu près constamment à recueillir la feuille et à préparer le gambier dont le produit sera par mois en moyenne d'environ 900 kilogrammes qui, à raison de 29 fr. les 100 kilogrammes, prix que j'ai payé sur le marché de Singapore, donnera 261 fr. par mois, soit 3,132 fr. par année.

Voici, d'ailleurs, en quoi consiste la préparation du gambier telle que je l'ai vue pratiquer dans les environs de Singapore. On place la feuille et les branches terminales de l'arbuste, avec de l'eau, dans une vaste chaudière en tôle peu profonde, mais dont les bords ont été exhaussés au moyen d'une claie cylindrique en osier de la forme d'un gros

café devient énorme dans ces terres plantureuses. On assure que le café de Singapore vaut celui de Moka, et je suis tout disposé à l'admettre, car le sol de Sin-

gabion, soigneusement garnie intérieurement et extérieurement d'argile grasse; un couvercle circulaire également en osier, et garni de terre grasse, recouvre et ferme hermétiquement ce cylindre; le tout est monté sur un fourneau. On porte l'eau à l'ébullition qu'on entretient pendant six heures; la feuille qui ne plonge pas dans l'eau est soumise à la vapeur d'eau dont la température atteint 101° à 102°; la décoction faite dans ces conditions, la feuille est retirée de l'appareil au moyen d'une claie jouant le rôle d'écumoire; on la place dans une espèce d'auge de bois inclinée où elle subit un lavage aqueux qui entraîne toute la matière soluble encore adhérente aux feuilles; on réunit cette eau de lavage au produit de la décoction, et on rapproche le tout à une chaleur ménagée pour épaissir l'extrait qu'on verse ensuite dans un moule en bois où l'on agite rapidement, avec la main, un morceau de bois particulier désigné par les ouvriers sous le nom de *pouna*, qui a la propriété de faire prendre l'extrait en masse. Quand il est refroidi, on démonte le moule, et l'on divise l'extrait au moyen d'une ficelle, d'abord en plaques, puis en petits cubes d'un pouce de côté; ces petits pains sont ensuite mis à sécher sur une claie.

Il existe diverses qualités d'extrait de gambier : la première, la plus estimée, présente une pâte de couleur blanc jaunâtre, friable, tachant les doigts, d'un aspect terreux qui lui a valu son nom de terre du Japon; sa saveur est quelque peu amère, avec l'arrière-goût sucré du suc de réglisse; elle existe, dans le commerce, sous la forme de petits palets cylindriques de 3 centimètres environ de diamètre sur 1 centimètre de hauteur, conservant l'empreinte de la toile sur laquelle ils ont séché; leur dessication ayant été complète, ils ne sont

gapore réunit les conditions d'infécondité qui sont précisément, dans le territoire de Moka, la cause de l'excellence de son café. La culture de la vigne, en

jamais collés ensemble comme les quantités inférieures. Ce gambier vient de Siak, ville malaise située à l'embouchure de la petite rivière du même nom qui se jette sur la côte Nord-Est de Sumatra, presque en face de Malacca. Il y est apporté de l'intérieur par les Klings, tribu malaise de l'île. Cette espèce de gambier, uni à un fragment de noix arek et à un peu de chaux vive, le tout plié dans une feuille de bétel, forme un masticatoire d'un usage fort répandu dans la Malaisie, le Cambodge, la Cochinchine et le midi de la Chine; il agit comme tonique sur les gencives, excite une salivation abondante d'aspect sanguinolent, et rend les dents noires comme de l'ébène; ce qui est d'ailleurs, comme on sait, une grande beauté chez la plupart des peuplades de la Malaisie.

La seconde qualité est produite aux environs de Riow, établissement hollandais dans l'île de Bentang; elle est en tablettes ou parallélipipèdes-rectangles, d'un demi-centimètre de hauteur sur 3 centimètres de côté. La couleur en est blanc verdâtre et jaunâtre, la cassure terreuse; elle est friable; sa saveur se rapproche de celle de la première qualité.

La troisième qualité, qui est celle qu'on fabrique le plus communément à Singapore, est en rectangles de 3 à 4 centimètres de hauteur sur 1 à 2 centimètres de côté. La couleur en est jaune brunâtre passant quelquefois au brun rougeâtre; elle se ramollit quelquefois de manière à ce que les cubes se collent entre eux par suite de la présence d'une matière d'aspect résineux qui devient quelquefois visqueuse; sa saveur est astringente et sucrée.

Le gambier est employé, en Chine, pour le tannage des peaux et dans la teinture de la soie et du coton en brun

Europe, présente des résultats analogues. L'on a, en effet, observé que, toutes choses égales d'ailleurs, le vin provenant de terrains très-maigres, est de qualité supérieure. Quoi qu'il en soit, le rendement du caféyer est très-faible à Singapore, et l'on a peine à retirer un demi-kilogramme de café, d'un bon pied de caféyer; aussi le succès du caféyer y est-il à mes yeux fort problématique.

Il n'en est pas de même du muscadier, dont la culture a parfaitement réussi chez M. d'Almeïda. Les muscades de Singapore obtiennent dans le commerce les mêmes prix que celles des Molluques. Je remarque que l'on a soin d'abriter, comme à Java, les jeunes arbres contre l'action du soleil.

Bien que M. d'Almeïda ait aussi lieu d'être satisfait de ses plantations de girofliers, ces arbres sont loin d'offrir une végétation aussi vigoureuse qu'à la Guyane. Le giroflier est attaqué, à Singapore, par un ver blanc

et en jaune fauve. Les médecins chinois et indiens s'en servent avec succès dans les fièvres intermittentes, les diarrhées, les dyssenteries, les écoulements, les affections catarrhales.

Les essais faits par MM. Broussonnet, médecin en chef de l'Hôpital-Général de Montpellier; Schillizi, D. M. à Aigue-mortes; Dumars, D. M. à Montpellier; Mouton, D. M. à Agde, et une foule d'expériences qui me sont personnelles, ne laissent plus subsister aucun doute sur l'efficacité du gambier dans une foule de cas d'accès intermittents où la quinine n'avait produit aucun résultat; aussi la place du gambier, parmi les fébrifuges, doit-elle être à côté de la quinine dont elle est, comme nous l'avons dit plus haut, le plus précieux succédané.

qui se loge dans les branches qu'il fait périr. Toutefois M. d'Almeïda a réussi à sauver plusieurs arbres au moyen du guano, dont il répand environ deux livres dans un sillon ouvert à un pied de distance, autour de l'arbre [1]. Le guano qu'il emploie lui est apporté d'Amérique, et coûte 3 piastres le picul.

Parmi les arbres qu'a naturalisés avec un plein succès M. d'Almeïda, j'ai remarqué plusieurs espèces de manguiers : l'arbre gomme-gutte venu du Cambodge, le *gossypium arboreum*, qui fournit un coton-duvet susceptible d'être utilisé pour coussins, matelas et meubles ; le caya-pouti, dont l'écorce sert à calfater les navires, tandis que la feuille donne, par la distillation, une huile essentielle employée en médecine comme puissant sudorifique ; enfin plusieurs espèces de bananiers offrant des variétés aussi nombreuses que celles de nos poiriers et pommiers d'Europe. La banane, à laquelle la reconnaissance publique a donné le nom d'Almeïda, est surtout remarquable par son goût très-prononcé de pomme-rainette.

13 mai.

Promenade à New-Harbour avec le fils aîné de M. d'Almeïda, qui possède dans cette localité une fort

[1] Ce résultat, que j'ai pu constater moi-même, semblerait indiquer que le plus souvent ces végétaux ne deviennent la proie de certains êtres organiques qui les attaquent, que par suite d'une diminution dans leur vitalité ; comme on voit les individus au sang appauvri se couvrir de vermine, laquelle disparaît sous l'influence d'un régime fortifiant.

belle plantation de muscadiers. Cet arbre a été planté à 25 et 30 pieds de distance en tout sens dans un sol de terre rouge ferrugineuse, profond, qui paraît lui convenir on ne peut mieux. Cette plantation, qui a commencé à donner des produits à sa cinquième année, compte aujourd'hui 15 ans, et est en plein rapport; elle durera, d'après ce qu'on sait, de 80 à 100 ans. Le muscadier étant toujours couvert, en même temps que de fruits à tous les degrés de maturité, de fleurs sans cesse renaissantes, la récolte de la muscade dure toute l'année. Les arbres de la plantation présentent, sous le rapport des sexes, trois modes d'existence : les uns ont toutes leurs fleurs hermaphrodites; chez d'autres, elles sont toutes femelles; enfin il en est quelques-uns qui n'en ont que de mâles, et qui, dès lors, ne portent pas de fruits. M. d'Almeïda me montra trois ou quatre de ces derniers en parcourant sa plantation : leurs fleurs, comme toutes les fleurs mâles, sont ovales, vides et spongieuses en dedans, tandis que les fleurs femelles sont pleines et plus pointues à leur extrémité supérieure. Le muscadier est semé en pépinière; on l'abrite contre les rayons du soleil, puis on le transplante. M. d'Almeïda a observé qu'il a une forte racine pivotale qui s'enfonce verticalement, et des racines qui s'épanouissent et s'étalent latéralement. Selon lui, la tête de l'arbre correspond à cette racine pivotale, tandis que les branches latérales sont en rapport avec les autres racines; en conséquence il fume ses muscadiers au moyen d'un fossé d'un mètre de profondeur, creusé à la distance du tronc marquée

circulairement par l'extension du feuillage, et il obtient de magnifiques récoltes. Ainsi il a recueilli dans l'année jusqu'à 50 kilogrammes de noyaux, valeur 150 fr., sur un seul arbre; mais hâtons-nous de dire que le rendement moyen des arbres de la plantation est loin d'atteindre un pareil chiffre, puisqu'il n'est guère que de 3 kilogrammes (noyau et macis compris), valant 3 piastres 1/4 (18 fr. environ), le macis entrant dans cette valeur pour 6 fr. Ce produit de 18 fr. par arbre, en moyenne, est assez élevé pour constituer au propriétaire un placement à très-haut intérêt, malgré les frais considérables qu'entraîne le mode de culture pratiqué par M. d'Almeïda.

En général, un hectare planté en muscadier contient 175 muscadiers placés en quinconce, à 25 pieds de distance en tout sens; par conséquent son rendement brut annuel est de 3,150 fr., et son rendement net de 2,000 fr., en déduisant la somme de 1,150 fr. pour les frais d'exploitation. Après avoir dépouillé le fruit du muscadier de son parenchyme qui lui donne une ressemblance frappante avec l'abricot, on expose la noix en coque d'abord au soleil pour la faire sécher, puis à la fumée pour la garantir de l'attaque des vers; on ne la sépare de la coque qu'au moment d'expédier la denrée, qui alors est placée dans des caisses bien fermées. On calcule qu'il entre 14,000 noyaux de muscade dans un picul (62 kilogrammes 1/2). La production actuelle de Singapore est de 10,000 kilogrammes seulement; mais elle est en voie d'augmentation ra-

pide, et l'on calcule qu'avant quatre ans elle dépassera 25,000 kilogrammes.

Le Radja de Singapore a son habitation à New-Habour, non loin de la propriété de M. d'Almeïda, qui me propose de pousser jusque-là. Héritier de l'ancien Sultan de l'île qui a conféré aux Anglais le droit de s'établir sur le territoire de Singapore, ce Radja reçoit, à ce titre, une pension de 400 piastres par mois du Gouvernement anglais, qui n'a pas voulu, dans cette circonstance, user du droit de la force pour déposséder ce chef Malais : acheter fut jugé meilleur marché que prendre. En s'emparant du pays, on faisait fuir la population malaise fort attachée d'ordinaire à ses chefs ; au lieu de la paix, si nécessaire au but commercial des Anglais, on avait la guerre ; et, bien que l'issue n'en fût pas douteuse, elle eût entraîné des retards et coûté plus que l'arrangement conclu avec le Sultan. Le juste et l'utile se confondent en politique bien plus souvent qu'on ne pense. Quoi qu'il en soit, notre Radja, dégagé des soins de l'administration de ses sujets, vit comme un bon bourgeois de New-Habour ; pour garde il n'a plus rien qu'un chien dont la consigne paraît même fort relâchée, car il laisse entrer tout le monde et partout ; aussi nous trouvâmes-nous sans le moindre obstacle au milieu de ses femmes qui riaient et folâtraient sous une grande varande ; tandis que, mollement étendu sur les coussins d'un sopha, le Radja *in partibus* paraissait absorbé dans la jouissance de sa cigarette dont la fumée, se dissipant dans les airs, allait sans doute rejoindre les

grandeurs à jamais passées de sa royale lignée. Il se leva à notre approche d'un air mécontent et comme un homme dont on aurait forcé la porte. Nos excuses sur l'indiscrétion que nous venions de commettre, sans le vouloir, calmèrent sur-le-champ ses susceptibilités : il nous fit, avec empressement, l'offre de visiter sa fabrique de soieries, car le Radja de Singapore s'est fait fabricant, et il a sa *manufacture des Gobelins*, sans doute pour faire des cadeaux aux Radjas ses voisins devenus ses amis et féaux cousins, depuis que l'épée de l'Angleterre a mis le holà entre eux. Je faisais des réflexions sur le rôle providentiel qu'est venue jouer l'Angleterre au milieu de ces peuplades à demi sauvages, lorsqu'on signala l'arrivée, au port de New-Habour, de trois prohas malaises ayant à bord le Sultan de Jehore et sa suite : le Radja s'empressa de l'envoyer complimenter par son cuisinier qui remplit aussi l'emploi de maître des cérémonies, moyennant un léger changement de costume exécuté à vue, en substituant un sarong de soie à la jupe d'indienne, et le kress à poignée d'argent au couteau de cuisine. Nous nous hâtâmes, en attendant la venue du Sultan de Jehore, de visiter la manufacture du Radja : elle était à peu près déserte, attendu qu'il y fait travailler une partie de ses femmes. J'ignore si c'est par spéculation ou bien afin d'échapper aux dangers que pourrait lui faire courir leur oisiveté, cette mère de tous les désirs et de tous les vices, en Asie comme en Europe. Quoi qu'il en soit, il fabrique des tissus de soie, mais surtout des sarongs, pièce d'étoffe de soie rayée, de 2m50

de longueur sur 1m33 de largeur, destinée à être roulée autour du corps en manière de jupons. Un ouvrier met six jours à confectionner un sarong de soie de la valeur de 25 à 30 fr.

Ce sont ordinairement les navires cochinchinois qui apportent à Singapore la soie qu'on y met en œuvre ; elle s'y vend à raison de 17 fr. le kilogramme, et est de très-médiocre qualité. La teinture rouge employée dans cette fabrication est fournie par le sticlaque. On introduit aussi quelquefois, dans le tissage des sarongs, des fils d'or qu'on tire de Chine. Ce fil d'or est formé d'un fil de soie recouvert d'un papier doré, ce qui le rend, pour la durée, très-inférieur aux fils d'or de provenance européenne.

Pendant que nous terminions notre examen, le Radja était allé recevoir le Sultan de Jehore qui, en apprenant qu'un membre de l'Ambassade française était là, s'empressa de nous faire inviter à venir prendre le thé. Nous prîmes donc place sur le sofa, et la conversation s'engagea sur les grands avantages que les nations européennes devaient trouver dans leurs établissements de la Malaisie. On me demanda si ma nation n'avait pas, comme les Anglais et les Hollandais, un territoire en sa possession : je répondis qu'elle n'en a pas parce qu'il ne lui convient pas d'en avoir. Je le regrette d'autant plus, reprit le Sultan, que j'aurais pu lui céder un immense espace de terres très-fertiles sur les bords de la rivière de Jehore ; puis, l'une des personnes de sa suite apercevant mon fusil de chasse que j'avais entre les jambes : voilà, s'écria-t-elle, qui vaudrait beau-

coup de doukouraun (mesures) de bois vierge sur la grande terre ; ce serait précisément le cas, répondis-je, de conserver ce bon fusil pour entrer en possession de votre concession dont l'unique habitant est le tigre, le vrai, le seul maître du sol avec lequel il y aurait à compter avant de penser à s'installer. Un sourire contraint accueillit ma réponse qui, je l'avoue, faisait bon marché des droits du Prince. Mais, reprit un autre personnage qu'à son justaucorps brodé, à son sarong de soie et à son crèss étincelant d'or et de pierreries, je crus être un des seigneurs de la cour du Sultan de Jehore, j'ai quitté depuis peu la ville de Delly, située sur la côte Nord-Est de Sumatra, et je sais que le Sultan ne demanderait pas mieux aussi que d'entrer en arrangement avec les Français au sujet de la grande île qu'il possède à 8 lieues de sa résidence, à l'embouchure de trois rivières qui forment un port naturel magnifique, susceptible d'abriter les plus gros vaisseaux. Cette île, qui est montagneuse, égale presque en superficie Poulo-Pinang, et produit beaucoup de café ; là, ajouta-t-il en riant, les tigres sont rares, et vous n'auriez pas besoin de votre fusil pour vous y installer. La précision de ces détails qui m'ont déjà été donnés, il y a quelques jours, par M. Barban, négociant français, chargé d'achats considérables de poivre à Delly, pour le compte de la maison Vidal frères, de Marseille, ne me laissait aucun doute sur la réalité des intentions du Sultan de Delly, qui ne demande pas mieux, à ce qu'il paraît, que de troquer, comme l'a fait le Sultan de Singapore, l'incertitude de ses modiques revenus

contre une bonne rente payée à échéance fixe; mais n'ayant pas mission de discuter cette proposition, je l'éludai en adressant coup sur coup, à mon interlocuteur, une foule de questions sur l'île de Sumatra, ses ressources commerciales, la salubrité du pays, sa population, les possessions des Hollandais. Il a voyagé chez les Battas, peuple de l'intérieur de l'île; il me donne les plus intéressants détails sur ce peuple qui, malgré le degré de civilisation auquel il est parvenu, est resté antropophage, non par goût, assure-t-il, mais par respect pour les coutumes et les traditions de ses pères. La facilité avec laquelle ce personnage s'exprime en portugais, la variété de ses connaissances et ses observations pleines de sens, donnent un intérêt tout particulier à cette longue conversation; aussi nous trouvons-nous peu à peu assis seuls sur un coussin, tandis que la noble compagnie fume de son côté, en buvant du thé et mâchant du bétel.

Cependant les heures se sont rapidement écoulées, et j'ai à peine le temps de rentrer à Singapore avant la nuit close. Je me hâte donc de prendre congé de l'assistance, non sans m'excuser d'avoir abusé de la complaisance de mon interlocuteur, politesse de pure forme, car, si je m'étais senti insatiable, il s'était lui, montré intarissable.

14 mai.

Je reçois l'ordre de m'embarquer sur la corvette l'*Alcmène*, capitaine Fornier du Plan; notre destina-

tion est la Cochinchine où la recrudescence de la persécution dirigée contre les chrétiens réclame une prompte intervention. Nous allons mettre nos trente canons au service des adorateurs du vrai Dieu, du Dieu dont le royaume n'est pas de ce monde, et qui, appuyant l'homme au ciel, le ravit aux despotes de la terre ! Aussi ces despotes ont-ils, dans tous les temps, cherché à s'opposer au progrès des vérités divines que l'Évangile proclame, et dont l'éclat les frappe aujourd'hui d'épouvante en Asie, comme il épouvanta autrefois la Rome païenne, au bruit des fers brisés par le christianisme.

Pour commencer à faire connaissance avec les Cochinchinois, je visite, dans la matinée, trois corvettes de cette nation qui sont en rade de Singapore. On a cherché à se rapprocher, dans la construction de ces bâtiments, des formes européennes, et j'apprends que c'est un navire bordelais, échoué sur les côtes de la Cochinchine, qui en a fourni le modèle; l'équipage a même été employé, pendant près d'un an, au gréement, avant d'obtenir d'être rapatrié. Au surplus, cette imitation laisse trop à désirer pour qu'on puisse y voir un véritable progrès. Ces bâtiments sont d'ailleurs fort mal tenus, sans excepter celui qui a pour capitaine un marin anglais qui pourrait bien servir deux maîtres, dont le principal ne serait pas celui qu'on pense; car les Anglais entretiennent ainsi une foule d'agents subalternes, non accrédités, qui font de la police dans les pays où ils vivent, et sont chargés de tenir leur Gouvernement fort au courant de ce qui

se passe dans le monde. Quoi qu'il en soit, ces trois corvettes ont apporté une cargaison de sucre à Singapore, pour le compte de l'Empereur de la Cochinchine; car ce monarque s'est réservé le privilége exclusif du commerce extérieur : seul il exporte les denrées du cru du pays, et seul il importe les produits de l'étranger. L'interprète cochinchinois, que je soupçonne d'être plus ou moins chrétien, nous explique en mauvais français que l'ordre formel du monarque-négociant porte de vendre ce sucre, quelque mauvaise que soit sa qualité, 5 piastres le picul. Aussi le mandarin chargé de l'opération n'a-t-il garde de stipuler un prix moindre dans ses contrats; mais il accepte, en paiement, des marchandises dont l'évaluation reçoit une hausse correspondante à la surestimation du sucre, ce qui rétablit l'équilibre et met les épaules du pauvre fonctionnaire à l'abri du bambou, cet argument sans réplique de la science économique du souverain.

Je passai ensuite à bord d'une joncque chinoise: ce n'était plus chose nouvelle pour moi; mais celle-ci, venue de Nanking, offrait des dimensions inusitées; elle pouvait bien jauger 300 tonneaux; ses lourdes formes, la bizarre installation de sa mâture et ses voiles de jonc, placent cette sorte de bâtiments dans un état d'infériorité évidente vis-à-vis de ceux d'Europe, ce qui explique la décroissance rapide de la navigation maritime, chez les Chinois, dans tous les ports du céleste empire qui sont fréquentés par les Anglais ou les Américains. On s'accorde cependant

à reconnaître que ces joncques tiennent bien la mer dans les très-gros temps ; ajoutons que leur gouvernail, percé à jour vers son centre, offre une puissance de direction bien plus grande que les nôtres, grâce à cette disposition qui semblerait cependant devoir diminuer la force de résistance par rapport à l'eau. Par quelle combinaison les Chinois sont-ils parvenus à découvrir cette remarquable propriété que l'expérience rend évidente, mais que nos théories scientifiques n'expliquent pas d'une manière satisfaisante [1] ?

Je suis d'ailleurs reçu, à mon arrivée à bord, par un Chinois fort poli qui s'empresse de m'offrir une tasse de thé : deux autels élevés au Dieu Foo occupent l'un l'avant, l'autre l'arrière du navire ; de jeunes mousses y allumaient en ce moment de grands tas de papiers dorés qu'ils jetaient tout enflammés à la mer, car on se disposait à lever l'ancre, et il fallait bien se rendre les Dieux favorables.

L'intérieur de ce bâtiment est divisé en quatre compartiments par de solides cloisons calfatées de manière qu'en cas de voie d'eau dans l'un de ces compartiments, les trois autres sont préservés et suffisent pour sauver le tout. La provision d'eau du bord est placée dans un cinquième compartiment, jouant le rôle de citerne ;

[1] Serait-ce que la surface du plan de résistance se trouverait augmentée de la section de l'épaisseur des parois des trous pratiqués dans le gouvernail, et qu'à cet effet s'ajouterait le frottement de l'eau entraînée par les trous ? Mais sont-ce bien là toutes les causes de l'effet produit ?

chaque homme de l'équipage fait séparément sa cuisine, circonstance qui m'explique le nombre considérable de petits pots qui bouillent autour d'un vaste foyer : c'est un des mille traits caractéristiques des mœurs chinoises qui savent respecter tous les goûts individuels dans leurs innocents caprices. Diamétralement opposés, en cela, à nos tendances modernes qui, faisant de l'homme la molécule d'un tout appelé corps social, cherchent à confondre l'individu dans l'espèce, comme le mouton dans le troupeau. Le régime du phalanstère serait donc, par-dessus tout, antipathique au Chinois, qui met, avec raison, bien au-dessus des intérêts économiques résultant de l'uniformité de la vie en commun, le plaisir de sentir qu'il s'appartient et qu'il obéit à la douce pente de ses goûts.

CHAPITRE XIV.

LA COCHINCHINE. — APERÇU GÉNÉRAL. — L'ÉVÊQUE D'ISAUROPOLIS.

16 mai 1845.

Départ au point du jour pour Touranne, où nous allons réclamer la mise en liberté de Monseigr d'Isauropolis, évêque français, que l'Empereur de Cochinchine retient depuis long-temps en prison.

22 mai.

La traversée du golfe de Siam est pénible, la mer y est très-dure, et il règne depuis quelques jours un temps à grains qui rend notre navigation fatigante.

23 mai.

Nous avons enfin doublé la pointe du Cambodge, et reconnu Poulo-Condor : c'est ainsi qu'on désigne, en malais, le plus grand des douze rochers qui forment le groupe de ce nom. Cette île, longue de 12 milles et large de 4, s'élève à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le terrain, partout où il est battu par l'une ou l'autre mousson, est nu et stérile ; mais, sur les points abrités, la végétation est belle et riche. La population actuelle de Poulo-Condor est d'environ 800 Cochinchinois, la plupart pêcheurs de trépangs, de tortues et de poissons qu'ils portent à Saigong, capitale du Cambodge cochinchinois. On y trouve encore les ruines du fort élevé, vers 1710, par les Anglais pour protéger la factorerie qu'ils avaient tenté d'y fonder et qui fut détruite par les révoltés de Makassars. Les Français essayèrent à leur tour de s'y établir, mais sans succès.

26 mai.

Nous suivons depuis hier la côte de Cochinchine, ayant en vue les trois corvettes cochinchinoises qui ont appareillé de la rade de Singapore deux jours avant nous. L'une d'elles engage la conversation avec nous, d'abord en français, puis en anglais ; elle demande sa latitude que nous lui donnons. Nous doublons le cap Pandoran qui forme comme un coude dans la mer de Chine, et où la mer, tourmentée par des courants opposés, gronde et tourbillonne au large.

27 mai.

Les vents contraires nous obligent à serrer de très-près la côte, et nous en sommes assez rapprochés pour reconnaître très-distinctement la nature des rochers hauts et dentelés qui la bordent. C'est un mica-schiste jaune en décomposition ; un grand nombre de bateaux pêcheurs sont tirés sur la grève. Nous sommes vers 10 heures par le travers de l'île Turturum (Tourterelle), située par 14° 11′ de longitude. Battue par les vents violents de la mousson de Nord-Est, la côte ne présente pas trace de végétation. Des dunes de sables jaunes ont envahi les terres, qui offrent au loin l'aspect d'un désert brûlant.

Des courants contraires, de la vitesse de près de deux milles à l'heure, s'opposent à la marche de l'*Alcmène*, et menacent de nous drosser à la côte. On fait les dispositions pour mouiller si le vent vient à nous manquer. La sonde accuse 38 brasses, fond de sable. A la nuit, nous passons devant une petite ville étincelante de lumière : c'est Tan-Quan ; on y célèbre sans doute quelque fête religieuse.

30 mai.

Voici notre 15me jour de navigation ; le vent s'est amélioré ; nous filons 5 nœuds à l'heure : dans la matinée, nous longeons l'île de Calao-Cham, et, à onze heures du soir, nous jetons l'ancre à l'entrée de la baie de Touranne, n'osant pas nous engager, la nuit, dans la passe.

31 mai.

Nous louvoyons toute la matinée à l'entrée de la magnifique baie de Touranne, immense bassin comme isolé de la mer par une ceinture de hautes montagnes qui, l'abritant contre les vents du large, offrent, à l'œil du navigateur émerveillé, un cirque où sont étagés tous les trésors d'une végétation tropicale. Enfin, vers trois heures, nous laissons tomber l'ancre au mouillage de la pointe Sud, non loin de l'île Mo-Koï, dite de l'Observatoire, et au pied du fort de Non-Nay, que notre salut de trois coups de canon met en émoi. A l'instant ses murs se couvrent de soldats armés de lances; l'agitation est à son comble : ici l'on barricade la porte d'entrée, là on place en batterie de méchants petits canons de cuivre montés sur pivôt, et qu'on conservait sans doute en magasin; ils sont censés croiser leurs feux avec ceux du fort de la pointe Nord de la rade.

A quatre heures du soir, nous avons la visite du sous-mandarin de Touranne; sa tournure mesquine, sa mise peu soignée et l'air sale de toute sa personne, paralysent tous les efforts qu'il fait pour se donner de l'importance; le seul mouvement qu'il exécute avec une aisance qui brave ses préoccupations diplomatiques, c'est un tour de reins qu'il oppose sans cesse à l'indiscret appétit de certains insectes qui le dévorent. Quelques poils gris, semblables à des soies de sanglier, ornent, en manière de moustache, sa lèvre supérieure, et s'échappent aussi en gerbe de l'extrémité de son

menton. De ses yeux noirs, petits et perçants, jaillit une indicible expression d'astucieuse finesse; ses pommettes sont proéminentes; les grosses lèvres de sa grande bouche, toujours ouverte, sont rougies par le bétel; et ses dents, longues, larges et mal plantées, ont atteint la noirceur de l'ébène : c'est, paraît-il, fort bien porté en Cochinchine. Il est coiffé d'un turban noir en crêpe de soie; sa robe, noire aussi, est de gaze de soie à ramages; un large pantalon de soie rouge amarante lui tombe à mi-jambe; il est nu-pieds. Le Cochinchinois qui l'accompagne et lui sert d'interprète parle un peu le français et le portugais, langues qu'il a apprises sans doute avec les missionnaires européens. Le Commandant lui annonce son intention d'aller, dès demain, à Touranne, pour faire part, au premier mandarin de la ville, des affaires importantes qui nous amènent ici, et il le congédie en lui montrant de la main l'échelle du bord; mais la mission du sous-mandarin ne paraît pas terminée, on le devine du moins, à l'hésitation qu'il met à obéir; surmontant enfin l'embarras qu'il éprouve, il demande timidement à visiter la corvette, par pure curiosité, assure-t-il; nous savions à quoi nous en tenir; mais comme nous avons trente beaux canons en batterie et un nombreux équipage à la physionomie martiale, cette permission lui est donnée. Pendant ce temps, nous nous faisons débarquer à l'île de l'Observatoire (l'île Mo-Koï des Cochinchinois). Une petite pagode y est consacrée au guerrier commis sans doute à la garde de l'entrée de la rade : c'est le génie du mal, le Typhon que les

Égyptiens plaçaient à l'entrée des lieux-saints; son aspect est aussi imposant que peut l'être un diable faisant une grimace infernale, et habillé de papier de la tête aux pieds ; une lampe entretenue par les fidèles brûle nuit et jour dans cette modeste chapelle. L'île Mo-Koï n'est, à proprement parler, qu'un rocher, mais un rocher fort curieux au point de vue géologique, par les fragments de roches de sédiment qu'il présente empâtés dans le gneiss : c'est un des exemples les plus remarquables du métamorphisme, et une preuve de plus du mode de formation des roches cristallines stratifiées[1].

1er Juin 1845.

Nous partons, à 6 heures du matin, pour le village de Touranne où nous a devancé le canot de la poste aux choux. On aperçoit à terre une grande agitation ; toute la garnison cochinchinoise est sous les armes. Les soldats, couverts de casaques rouges, et porteurs de hallebardes, forment la haie depuis le débarcadère jusqu'à la pagode préparée pour l'entrevue. Pauvres soldats, à l'aspect chétif, aux regards timides, incertains, chancelant sur leurs jambes dont la nudité laisse apercevoir, chez plusieurs, de hideux ulcères; oh ! c'est bien là le produit le plus pur du régime du bâton !

Nous sommes reçus à l'entrée de la pagode par le

[1] J'ai déposé, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, une suite d'échantillons de ce terrain.

mandarin, commandant du fort, qui nous introduit et nous offre des siéges avec une politesse empreinte d'une certaine dignité. Le Commandant Duplan lui remet solennellement la lettre que l'Amiral Cécille écrit à l'Empereur de la Cochinchine, et le prie de la faire passer sans retard à Hué-Fo, ville capitale dont nous sommes à une trentaine de lieues ; le mandarin fait connaître, par l'entremise de l'interprète, qu'il satisfera à ce devoir. On convient qu'en attendant la réponse de l'Empereur, il sera établi un bazar pour les approvisionnements de la corvette ; et comme l'on vient rapporter au Commandant que les vivres sont hors de prix, ce dernier réclame l'intervention du mandarin qui envoie son exécuteur annoncer à haute voix qu'il fera donner la bastonnade à quiconque vendra trop cher ses denrées aux étrangers. On apporte ensuite le thé et quelques fruits sur un plateau. Je remarque que ce thé est accompagné de sucre, ce qui déroge tout-à-fait aux coutumes chinoises. Le thé pris, nous annonçons l'intention d'aller visiter le village, tandis que les officiers se proposent de chasser aux environs. Enhardis par cette proposition qui, contre notre attente, n'avait pas soulevé trop d'objections, nous nous hasardâmes à parler de notre projet de visiter la grande pagode des Rochers-de-Marbre, à quoi le mandarin s'empressa de répondre qu'il n'avait pas les pouvoirs suffisants pour nous permettre cette course dans l'intérieur, mais que le grand mandarin de la cour arrangerait tout cela sur les lieux : c'était un refus ; toute-

fois il était si timide, que nous reconnûmes unanimement la possibilité de n'en pas tenir compte.

La police cochinchinoise s'attache d'ailleurs à nos pas dans le village, et paraît fort inquiète de l'extension que nous donnons à notre promenade. J'avais, pour ma part, marché très-vite en avant, afin d'échapper à sa surveillance ; je me trouvai bientôt seul avec l'interprète cochinchinois qui s'empressa d'en profiter pour faire le signe de la croix en s'écriant qu'il était chrétien, et que la religion était persécutée. Je l'assurai que nous étions venus pour la défendre, et j'appris à cette occasion qu'une frégate américaine, dont il ne put me dire le nom, avait eu, peu de jours avant, de graves difficultés avec les mandarins, au sujet d'un missionnaire européen qu'elle réclamait. J'avais profité de cet entretien pour apprendre quelques phrases de cochinchinois dont je m'empressai de faire usage à mon retour au bazar. Les prix y étaient aussi exagérés que dans la matinée; la recommandation de les baisser n'était évidemment que de pure forme, car le mandarin de Touranne doit partager les bénéfices faits sur les barbares ; aussi nous demande-t-on jusqu'à 24 piastres d'un bœuf; on le laisse à 12, et nous finissons par n'en donner que 8. Tous les marchés se font de la même manière ; mais c'est dans le change de l'argent que nos vendeurs se rattrapent : pour une piastre d'Espagne, ils ne nous donnent que deux ligatures ou *quan*, soit 1,200 *dongs* en zinc; tandis que la piastre vaut au change habituel trois *quan* de dix masses ou *tien* de 60 *dongs* chaque, soit 1,800 dongs; le dong, qui

correspond au sapéque chinois, est un liard en zinc pur, pesant 2 grammes 7 décigrammes environ; c'est une pièce ronde percée d'un trou carré par lequel on passe une attache qui en réunit 60, ce qu'on appelle *masse* ou *tien*. On lit sur l'une des faces de cette monnaie le nom de l'Empereur, avec ces deux mots : *monnaie courante ;* et sur l'autre face le mot *phan*. Les dongs que je reçus appartiennent à trois Empereurs, savoir : à Gia-Long, que les Français rétablirent sur le trône de ses pères en 1787; à Minh-Mang, fils de Gia-Long, et enfin au fils de Minh-Mang, l'Empereur Tiou-Try, régnant aujourd'hui [1].

[1] Les Cochinchinois ont, en outre, des monnaies d'or et d'argent de diverses formes et dont le titre varie extrêmement. Les principales sont : 1° le pain et le 1/2 pain d'or; ce dernier, appelé *thoi-vang* ou *nua-nen-vang*, pèse 162 grammes et vaut 693 fr.; il est coulé en barres de 0m 11c de longueur sur 0m, 016 de largeur; 2° le pain d'argent; il pèse 315 grammes et vaut 81 fr. 57 cent.; il a un 20e d'alliage; on le nomme *nen*; 3° le clou d'argent ou 10me partie du pain; il vaut 8 fr. 15 cent.; on le nomme *dinh-bac* ou *luong-bac*; il a la forme d'une fiche et correspond au taël des Chinois.

4° Le clou d'or a le même poids que le clou d'argent; l'or en est très-fin et vaut 17 fois autant que le clou d'argent, c'est-à-dire 138 fr. 68 c.

5° Le 1/2 clou d'argent désigné sous le nom de *nua-dinh*; il y a aussi des demi-clous d'or et des quart de clous d'or et d'argent.

6° J'ai aussi rencontré, en Cochinchine, deux sortes de piastres d'argent du poids de 27 grammes, 045mm marquées d'un côté, comme les *dongs*, du nom du souverain, et de l'autre portant

Dans l'après-midi, nous prenons terre près du mouillage de la corvette, pour reconnaître, au pied de la montagne de Tchun-Ta, une assez bonne aiguade à côté de laquelle on a construit une espèce d'arsenal où sont déposés les objets d'armement de la marine impériale cochinchinoise : ce sont quelques mauvais canons de fonte de fer, du calibre de 8 et de 12 livres, fort mal fondus, et diverses pièces de rechange pour les corvettes de construction européenne, dont deux sont mouillées à quelques encablures de là. Un poste de soldats garde cet établissement impérial; leur air chétif et misérable fait rudement le procès du régime militaire de l'empire, qui appelle au service du prince toute la population mâle susceptible de se tenir tant bien que mal sur ses jambes. Ils sont armés de ces lourds fusils rouillés à silex de la tour de Londres, très-connus en France depuis le procès Gisquet; une poire à poudre et un sac de balles complètent leur équipement. Après cette visite, nous nous dirigeons, en suivant la côte, vers le fort de Non-Nay, situé au sud de l'entrée de la baie. Une grande agitation règne aux alentours, et nous ne tardons pas à reconnaître que toute la garnison travaille activement à garnir les avenues de fagots d'épines afin de nous empêcher de passer. Ce moyen fort original de la part d'une troupe armée de fusils, nous révélait toute la timidité de la

l'empreinte d'un dragon; mais, bien que du poids de la piastre espagnole, les pièces cochinchinoises valent presque un tiers de moins, attendu qu'il y entre un tiers d'alliage de cuivre.

consigne ; aussi n'y eut-il qu'une voix pour l'assaut : nous nous élançons donc en riant, vers le fort, dispersant les tas d'arbustes épineux accumulés par les soldats qui poussent des cris de désespoir et cherchent vainement à défendre leur ouvrage avancé. Rien de comique comme cette attaque de fagots pris et repris plusieurs fois, et enfin franchis au milieu des éclats de rire des assaillants et de la stupeur des soldats cochinchinois. Malheureusement le commandant du fort de Non-Nay avait eu le temps, pendant cette lutte, de barricader la porte, et nous parlementâmes inutilement pour nous la faire ouvrir.

2 juin.

Pêche aux sangsues, avec le chirurgien de la corvette, dans les rizières qu'arrose la source de l'aiguade : ces annelides existent en très-grande abondance dans ces eaux, et il nous suffit d'y entrer pieds nus pour en faire une ample provision que nous rapportons à bord. C'est l'espèce officinale.

Course, dans l'après-midi, à un village situé au fond de la baie de Touranne. Je n'ai rien vu d'aussi misérable que cette réunion de petites cabanes en paille et en bambou, semblables aux huttes des nègres de la côte d'Afrique, et cependant le Cochinchinois ne manque pas d'intelligence et d'activité ; mais il est réduit à imposer silence à ses besoins que le travail le plus rude ne saurait satisfaire, puisqu'il serait à peu près sûr de ne pas recueillir ce qu'il sèmerait.

Telle est la conséquence forcée du monstrueux sys-

tème qui ne consacre le droit de propriété, en Cochinchine, que sous réserve du droit supérieur et sans limites qu'a le chef de la nation de rassembler, sous toutes les formes, les produits du travail de la communauté, pour les distribuer le mieux qu'il peut, sans doute, à chacun de ses membres. C'est là le communisme, qu'il s'exerce dans une monarchie par le gouvernement d'un seul, ou dans une république par le concours de plusieurs. C'est là, en définitive, ce rêve doré de nos réformateurs modernes. O gens d'illusion ou de mensonge! venez contempler le spectacle de ce peuple abruti par l'application de vos théories. Approchez-vous, touchez du doigt la plaie qui ronge la société dans laquelle l'homme ne doit pas profiter personnellement de son travail. Le Cochinchinois est arrivé à se laisser manquer de toutes les choses qui pourraient tenter le collecteur de l'État. La paresse dans laquelle il croupit lui est comme imposée; c'est le seul bien-être auquel il puisse prétendre, le seul dont il use. L'ouvrier dérobe soigneusement à l'autorité ce qu'il fait et ce qu'il sait faire : il redouterait de passer pour habile; car les arsenaux de la communauté s'ouvriraient à l'instant pour lui, si une œuvre de ses mains venait à révéler un talent dont l'État pût tirer parti. Hé bien! en vous avançant tête baissée dans les ténèbres du socialisme, vous croyiez-vous si près des résultats déplorables réalisés par un despote de l'Asie? C'est que la voie ouverte à l'humanité est étroite et côtoie deux abîmes, le despotisme et l'anarchie; de

quel côté qu'ait lieu la déviation, la société, frappée au cœur, se débat dans son agonie.

Près de ce village, des hommes étaient occupés à enduire de résine, à l'intérieur et à l'extérieur, des barques faites en nattes de bambous tressées : cette résine fort odorante, analogue à la gutta-percha, est le suc liquide d'un arbre que l'on trouve très-abondamment dans les forêts voisines; il se noircit quand on l'étend, et s'épaissit tout en conservant de la souplesse; il bouche ainsi parfaitement tous les interstices des nattes, et rend l'embarcation imperméable. Ces sortes de barques sont d'une légèreté telle, qu'un homme peut aisément en transporter, sur ses épaules, une de deux tonneaux de mer. Je vis aussi plusieurs vases destinés aux usages domestiques, et qui étaient fabriqués de la même manière : plus loin, des femmes étaient occupées à trier des feuilles de tabac jaune qu'elles faisaient sécher sur des claies, après l'avoir lavé et finement haché. Elles interrompirent leurs travaux à notre approche, pour nous en offrir.

Les femmes, en Cochinchine, ne seraient que laides si elles restaient ce que la nature les a faites; mais l'usage de se noircir les dents et de mâcher sans cesse du bétel, dont l'effet est de couvrir leurs grosses lèvres d'une salive d'aspect sanguinolent, les rend hideuses. Je faisais cette réflexion, lorsqu'en me retournant je me trouvai à quelques pas d'une rangée de femmes accroupies les unes dans les jambes des autres, et rappelant, dans leur occupation, le tableau de Peisson dont l'habile pinceau a su faire accepter une scène que

ma plume hésite à décrire : j'allais attribuer l'ardeur de cette chasse à l'amour du prochain, quand je m'aperçus qu'il s'agissait d'une friandise. Oui, mes yeux l'ont vu porter à la bouche, mes oreilles ont entendu la dent consommer le sacrifice, et la langue a savouré avec délice ce mets nouveau ; goût providentiel s'il en fut jamais, dans un pays où la vermine abonde. Que de pages le docteur Buckland ne ferait-il pas pour prouver que là encore, à côté du mal, la nature a placé le remède, en attachant une jouissance à la destruction d'un incommode parasite !

En quittant le village, un paysan nous conduisit sur un point de la baie de Touranne dont la plage sous-marine et le fond sablonneux nous offrirent un bain de mer délicieux. Notre Cochinchinois s'était mis à l'eau avec nous ; il plongea à plusieurs reprises, et nous rapporta de jolies coquilles pour lesquelles il ne voulut accepter aucun salaire. Les paysans des environs sont, au surplus, d'une grande douceur de mœurs, toujours disposés à rire, pleins de complaisance et de laisser-aller ; mais à la condition que l'autorité n'en saura rien, car le bambou ferait son jeu. Non-seulement il est défendu de rendre aucun service aux étrangers ; mais on doit même s'abstenir de communiquer avec eux. Cette interdiction nous expliquait l'hésitation que rencontraient nos avances, et les précautions sans fin que chacun prenait avant de se décider à s'approcher de nous.

3 juin.

Nous nous sommes proposé aujourd'hui de visiter avec détail le bourg de Touranne (*Hann* en cochinchinois) ; et comme nous nous attendons à rencontrer une foule d'obstacles de la part de la police cochinchinoise, nous nous faisons mettre à terre, pourvus de bons bâtons dont la vue suffira, sans doute, pour lever la consigne inhospitalière qui commande évidemment de s'opposer à tous nos actes quels qu'ils soient, par tous les moyens, excepté de vive force. A notre arrivée, la milice cochinchinoise, armée de hallebardes et de fusils, forme la haie sur notre passage ; des préparatifs formidables ont été faits pour la défense de ce point où l'on a mis en batterie une vingtaine de petits canons de cuivre placés sur pivots ; les canonniers, mèches allumées, sont à leurs pièces. Mais tous les acteurs de cette parade ont l'air si timide, si décontenancé, que nous ne pouvons tenir notre sérieux devant eux ; notre gaîté a bientôt gagné la troupe entière, le rire circule dans les rangs : le mandarin s'était caché à notre approche, dans la crainte de se compromettre, soit par ses concessions, soit par ses défenses. C'est un système d'abstention à peu près général chez les autorités subalternes, pratiqué en vue d'échapper au danger de voir discuter leurs actes. Ils essaient ainsi de se dérober à toute responsabilité, et, pendant qu'ils se cachent, la chose publique devient ce qu'elle peut ; aussi annonçâmes-nous hautement qu'en attendant le retour

du magistrat cochinchinois, nous allions faire une promenade aux environs du village : il fallait, pour cela, sortir du cercle des miliciens formant la haie ; mais, partout où nous essayons de franchir ce cordon vivant, les soldats se plantent gravement devant nous comme une masse inerte destinée à faire obstacle. Une vigoureuse poussée pouvait seule nous tirer d'affaire ; nous y joignîmes force coups de coude à droite et à gauche, et, en un instant, nous eûmes rompu les rangs ; mais ce fut pour les voir se reformer plus loin par une espèce de manœuvre à tiroir, véritable retraite en échiquier, où les soldats faisaient preuve d'une extrême agilité. Déjà nous avions, à plusieurs reprises, bousculé leurs rangs qui se reformaient toujours devant nous, lorsque j'aperçus un petit pont étroit dont je courus m'emparer, et sur lequel j'empêchai, au moyen d'un moulinet exécuté rapidement avec ma canne, les soldats de prendre position : cette manœuvre assura notre victoire. Dès ce moment, les soldats renoncèrent à nous fermer le passage, et nous n'eûmes plus affaire qu'aux officiers qui, les mains jointes, nous suppliaient de ne pas aller plus loin, nous donnant à comprendre, par des signes, qu'il y allait de leur tête ; mais nous étions déjà faits à tous ces arguments de pure forme, et une distribution de cigares suffit pour dissiper leurs inquiétudes ; le feu qu'ils nous donnèrent en échange acheva de cimenter la paix. Devenus les meilleurs amis du monde, nous visitons ensemble le petit fort de Touranne, bâti à l'européenne, par des officiers Français, sous le règne

de Gia-Long. Au-delà de Touranne, en tournant à droite, on trouve l'écurie des éléphants : c'est un vaste hangar couvert de chaume, entouré de murs, et divisé intérieurement en dix stalles ; trois seulement renfermaient des éléphants tenus fort salement ; on les occupe à des transports de matériaux. Les arbres dépouillés de leurs branches et de leurs feuilles, aux alentours, par ces animaux, expliquent suffisamment leur nombre fort restreint ; on se ferait, difficilement, en effet, une idée de la dévastation causée par les éléphants privés ou sauvages : ces derniers surtout n'obéissant qu'à leurs instincts, saccagent tout sur leur passage, dévorent les haies vives, et brisent les clôtures surtout quand elles protégent une plantation de canne à sucre ou un champ de riz à maturité.

Le cimetière, que nous traversons à notre retour, est parsemé de petites chapelles ; les arbres dont la principale pagode est entourée nous offrent un abri contre les feux du soleil devenus insupportables. Groupés sur la porte de cet édifice, nous devisons quelques instants avec les officiers cochinchinois qui nous accompagnent.

Nous voici sur la place publique du bourg ; elle est couverte de marchands et d'acheteurs : ici, des paniers de poissons, des tas de bananes, puis de la poterie grossière, des gâteaux, des confitures, des pâtes de riz, de la mercerie commune, quelques petits meubles, des vêtements confectionnés pour lesquels on distribue des prospectus imprimés sur papier jaune ; là, de la soie écrue, des chapeaux en feuille de palmier de la forme

d'un immense champignon, du riz, des volailles, de la viande de porc, du poisson sec; c'étaient des cris et un tumulte que notre arrivée ne fit d'abord qu'accroître; mais les transactions ne tardèrent pas à être suspendues. A cette scène si animée, si curieuse, aux cris de la foule succéda subitement une immobilité morne et silencieuse; chaque marchand prend, à notre approche, l'air contraint. Nous ne tardons pas à comprendre que défense vient d'être faite d'entrer en relations avec nous. Les signes que nous font à la dérobée les marchands ne nous laissant plus de doutes, nous nous dispersons sur le marché, et parvenons ainsi à mettre en défaut la surveillance de la police. J'ai le temps, pour ma part, d'acheter quelques boîtes en bois sculpté incrustées de nacre, et deux plateaux en laque rouge; mais aussitôt qu'un mandarin de la police paraît d'un côté, c'est un sauve qui peut général, car il est armé d'une grande houssine de jonc avec laquelle il frappe à coups redoublés sur les moins diligents. Les jeunes se garent avec prestesse; mais, plus habitués, plus faits à ces façons sommaires, les vieux semblent, en ne se hâtant pas, accepter avec résignation, sur leurs épaules, les conséquences de la raison d'État qui leur défend tout contact avec l'étranger. C'est que la veille, au mépris des défenses et malgré toutes les précautions prises, deux lettres, l'une de M. Lefebvre, évêque d'Isauropolis, et l'autre d'un missionnaire, M. Charmentet, sont parvenues au Commandant de la corvette. Le malheureux chrétien qui s'est dévoué aura payé cher, sans doute, cet

acte de foi et de dévouement ; car le sort a voulu qu'il s'adressât au matelot le plus obtus du canot-major : déjà il lui avait glissé dans la manche, à l'insu de la police, les précieuses missives, lorsque notre lourdaud, ne devinant pas le but de cette manœuvre, s'en inquiète et s'empresse de retirer le paquet de lettres qu'il déploie devant tout le monde, en montrant du doigt le Cochinchinois qui lui a joué, dit-il, cette farce. A l'instant on se jette sur le malheureux qu'on accable de coups, et qu'on entraîne après lui avoir lié les bras avec des cordes. Hélas ! au moment où j'écris, il expire sans doute sous le bâton, et la chrétienté compte un martyr de plus au ciel. L'autorité cochinchinoise aurait bien voulu s'emparer de ces lettres ; mais elles avaient passé de mains en mains jusqu'au majordome du Commandant qui les plaça soigneusement dans sa poche, et donna l'ordre de pousser au large. C'est ainsi que nous avions appris que Mgr. d'Isauropolis était toujours dans les prisons de Hué-Fo (Ou-Hague-Chou), adressant ses plaintes à la chrétienté, et appelant au secours de la religion persécutée les foudres de l'*Alcmène*.

Nos investigations avaient été aussi complètes que possible dans Touranne et aux alentours ; nous reprîmes donc la route du débarcadère en traversant de nouveau la haie des casaques rouges qui, cette fois, s'ouvrit pour nous laisser passer. Nous remontâmes dans notre canot sous les yeux de l'autorité locale qui constata avec une vive satisfaction que nous étions en même nombre qu'à l'arrivée. Car on craignait que

nos manœuvres ne servissent à favoriser l'introduction de quelque missionnaire, et j'étais même, grâces à ma barbe, celui dont on s'était le plus méfié. Dans cette course, j'ai remarqué beaucoup d'uniformité dans le costume des gens du peuple. Ils portent généralement un turban en étoffe de coton noire ou de crêpe de soie, une tunique de coton de couleur brune ou bleu foncé, croisée jusqu'au menton et descendant au genou, et un large pantalon très-court en soie ou en coton; ils sont pieds nus. Les femmes ont à peu près le même costume; mais leurs cheveux pendent jusqu'à terre en longues tresses, ou bien elles les retiennent en en formant un volumineux chignon au moyen d'un peigne de corne. J'en vis plusieurs qui portaient le chapeau de feuille de palmier en forme de champignon dont j'ai parlé plus haut. La population du bourg de Touranne peut être évaluée à 2,000 âmes.

4 juin

Départ de bon matin pour la chasse dans la forêt qui s'étend auprès de notre mouillage; le gibier y est abondant et sans défiance de nos fusils; aussi tue-t-on nombre d'oiseaux et surtout de singes. L'espèce la plus répandue dans les bois des alentours est le Donc, grand singe au pelage admirablement nuancé de gris, de noir, de blanc et de rouge; il atteint jusqu'à 1m 30c de hauteur; des familles entières venaient se jouer, sur les arbres, autour des chasseurs, les regardant avec l'expression de l'étonnement, et sans se préoc-

cuper le moins du monde du sort qui les attendait. On en fit un affreux massacre; et j'ai vu abattre successivement, sur le même arbre, le père, la mère et quatre jeunes singes. Nous revînmes donc à bord chargés à succomber sous le faix. Les matelots, pour qui les fèves et l'ordinaire du lard salé commençaient à paraître longs, saluent notre chasse de leurs houras joyeux, et se mettent promptement à dépécer les singes pour s'en régaler; bientôt une forte odeur de venaison se répand dans la batterie, et chacun attend impatiemment l'heure du souper. Cependant la vue de ces membres dont les formes rappellent d'une manière par trop saisissante les formes humaines, commence, au sortir de la chaudière, à éveiller quelque répugnance chez les cuisiniers du bord chargés de la distribution; néanmoins personne n'a communiqué ce qu'il éprouve, et chaque plat est bientôt entouré des six commensaux réglementaires; mais on n'a pas fini de découper que, sous un prétexte quelconque, on voit s'éloigner en silence un convive, puis un autre : chacun s'esquive, tenant son pain à la main, pour prendre l'air sur le pont. Cependant les forts ont passé outre et attaqué avec résolution le plat de gibier auquel la ration de lard a servi d'assaisonnement; mais ils ont trop présumé de leurs forces, et le plus grand nombre sentant, aux premières bouchées, leur cœur se soulever, n'ont que le temps de gagner le sabord de la batterie : à peine si cinq ou six matelots de la race des dur à cuire tiennent bon et font fête au plat ensorcelé, tandis que les camarades déplorent, en mangeant leur

pain sec, la malencontreuse idée d'avoir ainsi sacrifié leur ration de lard.

5 juin.

Nous avons reçu, hier soir, l'avis de l'arrivée à Touranne du haut mandarin de la Cour, dépêché par l'Empereur Tiou-Try pour entendre nos réclamations. Il est 8 heures du matin; nous prenons place dans le canot du Commandant pour nous rendre à la conférence. Les officiers du bord ont revêtu leur brillant uniforme; j'ai aussi endossé l'habit brodé pour paraître dignement devant le mandarin de 1re classe, *The last Captain*, comme l'appelle en anglais l'interprète cochinchinois.

Les officiers cochinchinois de la suite du mandarin viennent nous recevoir au débarcadère, et nous nous avançons vers la pagode destinée à l'entrevue, au milieu d'une haie de soldats en grande tenue, c'est-à-dire revêtus de casaques rouges à revers jaunes ou verts, coiffés de bonnets dorés de la forme d'un cône écrasé, et armés les uns de longues hallebardes, les autres de mauvais fusils à pierre. Mais le costume ne fait pas plus le soldat que le moine; aussi, sous ce vêtement d'apparat, ce sont toujours ces êtres chétifs, au regard timide, incertain. Des deux côtés de la cour d'entrée de la pagode est rangée la troupe d'élite armée de grands sabres en disproportion évidente avec les bras destinés à les manier.

A notre arrivée, le grand mandarin fait quelques pas à notre rencontre, et distribue à chacun de nous force

poignées de main très-amicales, qu'il accompagne de *tôt*, *tôt* (bon, bon!), prononcés avec la plus gracieuse bonhomie. Le représentant de l'Empereur de la Cochinchine est un vieillard grand, maigre et osseux; sa figure, sans échapper au type connu des magots de la Chine, n'est cependant pas dénuée d'une certaine dignité; son œil intelligent vous caresse; il a le menton garni d'une houppe de crins blancs de 4 à 5 pouces de longueur : c'est la barbe du pays, il n'y en a pas d'autres; une moustache clair-semée ombrage mal sa lèvre supérieure en dessous de laquelle s'élancent deux dents échappées au déménagement général, mais dont la longueur démesurée est faite pour le consoler, sinon le réjouir, de la perte des trente autres; sa tête est couverte d'un bonnet noir en crin tressé, garni latéralement de deux grandes ailes de gaze transparente, et orné de galons d'or façonnés; sa robe de soie bleue est couverte de riches broderies représentant des fleurs, des oiseaux de mille couleurs et des animaux fantastiques; un cerceau de bois, peint en rouge et surchargé d'ustensiles et d'ornements dorés, forme un cercle mobile autour de sa taille, d'où s'échappent par derrière deux pavillons en forme d'ailes de névroptères; ce mandarin s'appelle Li-Vien-Phuooc.

On prend place autour de deux tables couvertes de riches tapis, et garnies de tasses à thé, d'assiettes de fruits et de sucreries, parmi lesquelles brille un gâteau de Savoie de fort bonne mine. Après avoir décliné son nom et ses titres, notre Comman-

dant fait connaître au nom de qui il agit, et engage le mandarin à lui donner, à son tour, les mêmes explications : celui-ci s'acquitte avec empressement de cette obligation, et annonce, en terminant, qu'il est chargé, par son auguste souverain, d'entendre les réclamations de l'Empereur des Français : vous devez déjà les connaître, répond le Commandant, puisqu'elles sont contenues dans la lettre que j'ai apportée de la part de l'Amiral commandant l'escadre française des mers de Chine ; mais Li-Vien-Phuooc déclare qu'on lui a laissé ignorer le contenu de cette lettre, et il se trouve, sous ce rapport, exactement dans la même position que notre Commandant, à qui l'Amiral n'a pas jugé à propos de la communiquer. Ainsi placés l'un et l'autre à deux de jeu, par la confiance de leurs mandataires, nos négociateurs conviennent de laisser de côté la lettre mystérieuse pour causer de l'affaire dont elle traite probablement.

Au moment où le Commandant s'apprête à faire ses interpellations, il est arrêté tout court par le signal donné d'un air très-dégagé, par Li-Vien-Phuooc, de servir le thé; mais sur l'ordre du Commandant qui déclare d'un ton sec qu'il ne saurait être question de thé avant le règlement des affaires sérieuses, nous retournons nos tasses, en signe de protestation. A cette manœuvre aussi vigoureuse qu'inattendue, notre diplomate cochinchinois perd les arçons; son trouble est au comble, et sa figure ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à dissimuler l'effet de ce premier échec. Ainsi ramené sur le terrain de la dis-

cussion et pressé vivement, Li-Vien-Phuooc annonce que notre compatriote nous sera rendu dans quatre ou cinq jours. Continuant alors sa charge à fond, le Commandant entre dans diverses considérations sur la position des chrétiens en Cochinchine depuis la mort du grand Gia-Long, leur protecteur; il s'étonne que le monarque actuel ait si vite oublié les services rendus par eux à son aïeul qu'ils ont replacé sur le trône, et cite l'exemple de la Chine où il est aujourd'hui permis de confesser publiquement la religion du Christ. Li-Vien-Phuooc fait la sourde oreille, feint de ne pas comprendre, et répond à côté des questions, espérant sans doute faire retomber le malentendu sur l'interprète qui sue sang et eau pour ne pas se compromettre. Mais nous pressons impitoyablement le grand mandarin, et nous mandons un second interprète parlant un peu le français: forcé à la fin de comprendre, Li-Vien-Phuooc répond avec embarras qu'il soumettra cette partie de nos réclamations à son maître, et qu'il y sera répondu par écrit: autre subterfuge qui met fin à la discussion.

Après une pause, Li-Vien-Phuooc prend la parole pour demander, de la part de son souverain, des nouvelles de la santé de l'Empereur des Français et de sa famille. Notre Commandant riposte par la même politesse, en ajoutant que les Empereurs de France et de Cochinchine étant amis, le premier apprendra avec mécontentement qu'on ne laisse pas à ses sujets la liberté de commercer; qu'on les vexe, ce qu'il n'est pas disposé à souffrir; que les Cochinchinois seront

toujours les bienvenus en France ; qu'ils peuvent s'établir partout sans éprouver aucun trouble, et qu'il devrait en être ainsi des Français en Cochinchine.

Ces choses dites pour amuser le tapis, car elles ne doivent aboutir à rien, le Commandant annonce qu'il est prêt maintenant à accepter le thé offert avec tant d'empressement. Cette ouverture déride visiblement le front du mandarin, qui s'empresse de nous distribuer lui-même, au bout de deux bâtonnets rouges, des morceaux de gâteau. Bientôt le thé coule à flots ; on y ajoute du sucre, circonstance à noter ; car, en Chine, on sert, comme on le sait, le thé sans sucre. Li-Vien-Phuooc me fait l'insigne honneur de m'envoyer une cigarette de tabac dont il a fumé deux bouffées ; le cérémonial veut que j'accepte et que j'en aie l'air très-honoré. Je m'incline donc en répondant : *dja-hun* (grand merci) à cette faveur peu agréable. De notre côté, nous distribuons des cigares de Manille, et Li-Vien-Phuooc en prend un qu'il fait allumer par un officier de sa suite. Ces échanges de politesse semblent avoir banni toute contrainte : on cause gaîment, et la conversation est amenée sur la faculté que nous réclamons de nous promener aux environs, en attendant notre missionnaire. Li-Vien-Phuooc cherche à échapper à cette demande, et finit par y consentir ; mais à mesure qu'on se montre plus discret, les limites de la promenade se resserrent ; la course à la pagode des Rochers-de-Marbre devient l'objet d'une longue discussion : accordée d'abord, puis refusée, reconquise et perdue, elle reste dans un nuage de restric-

tions qui nous laisse, nous voulons le comprendre ainsi, toute latitude pour cette intéressante exploration.

Au moment où l'on se levait de table, le grand mandarin pria le Commandant d'accepter, au nom de l'Empereur, le présent d'usage, et il montrait, devant la porte de la pagode, des amas énormes de denrées d'approvisionnement en tout genre. Le Commandant le remercia et le pria de faire transporter ces vivres à son bord ; puis nous prîmes congé de Li-Vien-Phuooc avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Les bateaux chargés du cadeau impérial nous suivirent de près ; le pont de l'*Alcmène* ne tarda pas à être encombré de poules, de canards, de cochons gras, de fruits, de légumes, de balles de riz et de sacs de sucre ; il y avait aussi deux jeunes buffles en chair et cinq grandes jarres de sam-chou (eau-de-vie de riz) : c'est le vin du pays, et on en fait usage largement dans toutes les classes de la société.

On offrit, aux officiers Cochinchinois qui avaient accompagné ces provisions, quelques verres de vin de Roussillon et de muscat de Frontignan qu'ils parurent savourer, car ils en redemandèrent ; puis on procéda sur-le-champ à la répartition de tous ces vivres entre les hommes de l'équipage. Chaque *plat* de matelot avait reçu pour sa part plusieurs volailles ; aussi fit-on bombance à bord : pendant deux jours, le lard salé et les gourganes eurent complètement tort.

7 juin.

Il est cinq heures du matin : la chambre du grand canot est comble ; nous nous y pressons dix , tous décidés à pénétrer, coûte que coûte, jusqu'à la célèbre pagode des Rochers-de-Marbre, connue dans le pays sous le nom de *Non-Nüoc*. Nouveaux Argonautes, ce n'est pas à la conquête d'une toison d'or que nous marchons : qu'est une toison d'or auprès des six montagnes de marbre blanc dont la renommée publie les merveilles ! Lieu saint, où une jeune vierge, fille de Gia-Long et sœur de Minh-Mang , alors roi de la Cochinchine , voulut échanger contre les vains bruits de la cour la voix mystérieuse de la mousson du Nord-Est, mugissant à travers les rochers, l'agitation des royales grandeurs contre le calme d'une solitude profonde, et le luxe fastueux du trône contre les beautés simples et sévères d'une roche nue que la nature a couverte d'un linceul blanc et placée entre le ciel et l'eau, comme pour indiquer aux habitants de ce séjour qu'ils ont déjà quitté la terre.

A peine apparaissons-nous à l'entrée de la rivière de Noi-An (Faï-Fo), que l'agitation la plus vive se manifeste parmi les soldats à casaque rouge de la garnison de Hann (Touranne) : chacun saisit belliqueusement sa hallebarde ou son fusil rouillé, et se rassemble pour poser sur notre passage ; mais quand notre canot a dépassé la hauteur du débarcadère , il s'élève des deux rives un *tolle* de criailleries accompagné de gestes, les uns impératifs, les autres suppliants, de la part de tous les estafiers de

la police cochinchinoise, que compromet notre désobéissance aux ordres du roi, lesquels défendent aux barbares l'entrée du pays. Vainement avions-nous espéré, en longeant de près la rive droite, tromper la vigilance des gardes-côtes; les mesures étaient prises sur l'un et l'autre bords, et bientôt aux cris impuissants de la soldatesque succède un déploiement formidable de moyens coërcitifs : trois bateaux chargés de soldats et commandés par des officiers s'élancent à notre poursuite, d'autres soldats courent sur les deux rives ; leurs casaques rouges et leurs longues hallebardes, qui reluisent au soleil, permettent à l'œil de les suivre de loin à travers les champs de riz.

Maniés par d'habiles rameurs, ces bateaux légers ne tardent pas à atteindre notre embarcation qui, quels que fussent les efforts de nos canotiers pour hâter sa marche, remontait le fleuve avec moins de rapidité que de majesté. De près, nos paroles, comme l'avaient fait de loin nos gestes, ne laissaient aucun doute sur nos intentions formelles de passer outre. En vain le chef de la police de Touranne nous indique, par une pantomime fort expressive, qu'il y va de sa tête; il n'obtient de nous qu'un sourire d'incrédulité et l'offre d'un cigare consolateur qu'il accepte avec résignation; puis, sans doute pour l'acquit de sa responsabilité et avec tous les signes d'un désespoir joué, il lance la poupe de son bateau sur l'avant du nôtre ; mais comme effrayé de l'audace de cette protestation, il se hâte de s'éloigner, et nous cède le fleuve où, sûr de la victoire, notre canot s'avance alors, dans sa force

et dans sa liberté, vers la terre des merveilles. Toutefois nous ne sommes pas encore hors d'affaire : n'avons-nous pas, sans compter les risques d'échouement sur un fleuve qui nous est inconnu, et la manœuvre de deux jonques de guerre qui cherchent fort inutilement, il est vrai, par leurs longues manœuvres, à nous barrer la rivière ; n'avons-nous pas, dis-je, à craindre, au débarquement, la résistance de cette foule de soldats qui courent le long du fleuve avec une énergie inspirée par le bambou et assurément digne d'un meilleur sort? Mais nous avons pour nous le secret du mot d'ordre du Gouvernement cochinchinois, et personne dès lors ne se préoccupe sérieusement de cette difficulté.

Sur notre gauche, le fleuve commence à former plusieurs îles basses : grand embarras pour le choix du chenal à suivre ; il faut compter sur notre bonne étoile, et puis les Rochers-de-Marbre ne sont plus bien loin ; on commence même à les apercevoir distinctement ; nous touchons donc au terme de notre aventureuse navigation. Il ne nous manque bientôt qu'un débarcadère pour franchir les bords vaseux du fleuve ; nous le devinons et prenons enfin terre près d'une masse rocheuse dont le pied plonge dans la rivière en formant plusieurs arceaux à jour, tandis que sa tête altière porte en caractères rouges : *san-fo-yang* (grande montagne de feu) ; inscription toute géologique, et dont je reconnais l'exactitude en examinant de près les roches qui nous entourent, lesquelles offrent les traces incontestables d'un métamorphisme, effet évi-

dent du feu central. Ce sont des masses de marbre dont la beauté le dispute à celle des marbres statuaires de Carrare et de Paros. Chacun de mes coups de marteau me révèle les variétés nombreuses que j'ai observées autrefois dans les Alpes et les Pyrénées, depuis le blanc immaculé jusqu'au veiné de noir, de jaune, de rouge, de rose, de vert. Mais le moment n'est pas venu de poursuivre cette étude; elle réclame les loisirs de la paix, et nous entrons en guerre.

Formés en colonne serrée, nous poussons résolument aux casaques rouges qui ont pris position vers un col qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'enceinte des rochers; notre fière contenance nous a bientôt assuré, quelques coups de coude aidant, la victoire sur ces soldats automates qui ne nous opposent que leurs masses inertes et leurs cris, et nous débouchons dans une plaine de sable blanc entourée de six pitons calcaires. Là, le soleil, reflété par ces rochers, nous darde, gardien du saint-lieu bien autrement terrible que ces pauvres soldats, ses mille traits de feu; mais rien ne peut retarder l'impétuosité de notre marche : c'est donc au pas accéléré que nous traversons cette ardente fournaise. Le gong cochinchinois nous marque la mesure; le gong, ce jour-là, rendait ses mugissements les plus sinistres pour appeler la population en masse à la défense des lieux-saints. Des paysans armés de longues perches débouchent de partout dans la plaine, au bruit de ce tocsin. Cependant leur contenance mal assurée et leurs regards craintifs nous disent assez que ce n'est pas de leur part que nous viendra l'obstacle:

quant aux casaques rouges, elles ont eu l'aimable attention de prendre position sur les rampes de l'escalier de la pagode, de manière à nous tracer, comme le ferait une ligne de poteaux, le chemin que nous avons à suivre; chemin que dérobent à tous les yeux les anfractuosités des rochers.

Nous nous élançons au pas de course vers ces groupes de soldats qui nous attendent la lance au poing; mais surpris sans doute de tant d'audace de la part d'une poignée de gens qui n'ont pas d'armes apparentes, ils laissent rompre leurs rangs comme un troupeau de moutons, et nous livrent le passage. Dès lors, vainqueurs et vaincus, satisfaits les uns des autres et désormais en paix, gravissent pêle-mêle ces rampes de marbre dont les belles proportions nous initient déjà aux beautés qui doivent plus loin nous ravir d'admiration. Sur les flancs du rocher sont gravés ces quatre caractères chinois : *ti-pi thian thoung*, que mon jeune ami Lavollée nous traduit ainsi : grotte du ciel, de la mer et de la terre.

Un dernier obstacle nous attendait au sommet de ces gigantesques escaliers. Les trois grandes portes de la cour d'entrée de l'enceinte sacrée sont barricadées: à l'escalade, à l'escalade, s'est-on écrié; et bientôt trois d'entre nous ont franchi le mur d'enceinte, et dégagé l'une des portes sur le fronton de laquelle on lit *mon-taï-san* (porte 3me en dignité); le gros de notre bande s'y précipite et se répand dans les deux bâtiments dont l'un occupe le fond de la cour et l'autre la partie gauche. Ce dernier porte l'inscription

suivante : *Thoung-thian-pi-ti-Ching-Koung* (pagode consacrée au ciel, à la mer et à la terre). Ces deux édifices sont destinés au culte du Dieu Foo; l'architecture extérieure comme la décoration intérieure en sont fort mesquines; la statue dorée du Dieu des plaisirs sensuels occupe le maître-autel du fond. Ce Dieu est représenté, comme en Chine, sous la forme d'un vieillard obèse assis et riant de ce rire ineffable inconnu au méchant: tout rit dans cette personnification des plaisirs sensuels, jusqu'au gros ventre nu dont on croit voir les tumultueux soubresauts; des fleurs ornent l'autel, et la paresse des bonzes les a faites artificielles dans ce pays perpétuellement fleuri. Sur le maître-autel sont six écrans ornés de peintures représentant des vierges assises sur des monstres fabuleux qu'elles ont domptés; puis je remarque à droite la cloche dont le tintement accompagne la prière, et, à gauche, la grosse caisse destinée au même usage. Sur un petit autel latéral sont placés les divers engins destinés à consulter le sort: ce sont des racines courbes de bambou partagées par le milieu, et des baguettes numérotées dans la combinaison desquelles le Dieu Foo se révèle aux croyants. Derrière ces deux édifices, construits au milieu du col formé par deux puissantes masses de marbre, se trouve, à cent pas à droite, un petit couloir souterrain dans lequel nous nous engageons, et qui nous conduit, non sans quelques difficultés, dans une jolie grotte dont les parois de marbre blanc s'arquent en voûte de cloître élancée; elle reçoit la lumière du jour par un soupirail

circulaire ouvert à la partie supérieure ; cette inscription y est gravée sur le marbre en caractères rouges : *Toung-tong-Ouen* (grotte laissant passer les nuages), ou autrement grotte des pluies ; et l'eau qui suinte sur les parois explique parfaitement son nom.

Dans un cartouche de forme carrée est une autre inscription en caractères plus petits, fort difficiles à déchiffrer. Enfin quelques noms tracés sur le mur en lettres européennes et incomplètement effacées, attestent que cette grotte est celle que l'on a fait visiter aux voyageurs qui ont eu autrefois la naïveté de recourir à l'autorité locale pour voir la pagode des Rochers-de-Marbre. La permission qu'ils obtinrent alors, on ne l'accorde plus aujourd'hui ; et la dernière fois qu'elle fut donnée, il y a de cela quinze ans, elle attira sur l'imprudent mandarin une rigoureuse bastonnade. L'empressement que les Cochinchinois mirent à nous indiquer ce lieu prouvait et le peu d'importance qu'on y attache, et le désir de détourner ainsi notre attention des autres points ; mais notre insatiable curiosité devait, dans ce jour, dérouter tous leurs calculs. En tournant à droite, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'un grand portique taillé de main d'homme dans le marbre.

Un escalier nous conduisit à un joli belvédère posté comme une vedette sur le bord d'un rocher escarpé. La vue s'étend au loin sur la mer : vers la droite, l'île de Callao-Cham semble sortir du sein des eaux, comme pour reposer les yeux fatigués par l'immensité du tableau. Des dunes de sable séparent, dans l'espace

d'un demi-mille, la mer du pied du rocher. Quelques pauvres pêcheurs y ont élevé leurs chétives cabanes, abri que la misère protége peut-être contre l'insatiable rapacité des petits mandarins.

Au milieu de ce petit belvédère s'élève verticalement une longue pierre de grès placée sur un socle; au centre sont ces trois caractères : *Taï hai mon* (tour de la vue de la mer); à gauche sont inscrits en plus petits caractères les mots suivants placés verticalement : *co ji ki genci thsi nian pa chi Minh-Mang.*

Cette inscription, qu'il faut lire de droite à gauche, comme toute écriture chinoise, fait connaître que la sainte pagode a été terminée la dix-huitième année du règne de Minh-Mang, le septième mois, jour heureux. A droite, en haut de la pierre, sont encore ces deux caractères : *Tchhi tsè* (présent royal).

Ainsi cette pierre est destinée à transmettre à la postérité la date de l'achèvement des travaux que fit exécuter Minh-Mang. La main de l'homme a su respecter religieusement tous les jeux d'une nature bizarre, et, moins cette main s'est montrée, plus l'œuvre a conservé de vraie grandeur. Mais si l'homme n'a pris qu'une faible part aux merveilles qu'offre cette montagne, espèce de bloc de marbre percé à jour dans tous les sens et comme évidé par les moyens dont la nature dispose, il a du moins pu, en la consacrant au Dieu suprême des cieux, de la mer et de la terre, lui donner une destination digne d'elle et qui double le prestige dont l'imagination l'entoure. Aussi de quelles mystérieures inspirations ne se sent-on pas pénétré

en parcourant ces grottes profondes situées entre le ciel et l'eau ! Le roi Minh-Mang, cet esprit fort, ce profond politique, étant venu rendre visite à sa sœur dans la sainte retraite qu'elle avait choisie pour y finir ses jours, ne put soustraire son âme aux puissantes impressions de ces lieux. Il comprit qu'il lui appartenait, à lui le fils du ciel, de compléter l'œuvre de la nature, en rendant ces merveilles accessibles à l'homme ; mais, architecte de goût, il ne chercha pas à lutter avec elle de prodiges, à la mettre aux prises avec l'art, si grand dans les petites choses, si mesquin quand il s'adresse à une montagne. Il se borna à créer des communications faciles entre ces cent grottes ; et, grâce à lui, nous pûmes, en quittant le belvédère, descendre commodément à l'habitation des bonzes qui veillent et prient dans ce séjour. Nous nous arrêtâmes pour y lire cette inscription : *Fang chang* (bonzes). Notre arrivée jeta ces saints personnages dans le trouble et l'émoi. Certains êtres, qui n'avaient rien de masculin dans la démarche, se glissèrent comme des ombres légères derrière les paravents, puis disparurent dans la profondeur des appartements secrets, et nous crûmes comprendre que ces bons pères ne passaient pas tout leur temps à dire leur chapelet.

Leur toit hospitalier nous offrit, pendant un instant, un abri contre les ardeurs du soleil ; et, sur notre refus d'accepter le thé, on nous servit une eau délicieuse. Pour reconnaître ce bienveillant accueil, je crus devoir faire l'offrande au bonze supérieur de quelque argent que ce dernier promit d'employer en fer-

ventes prières à Dieu, ce dont je le remerciai par une inclinaison de tête ; car toute prière de l'homme va à Dieu, quelle que soit sa forme et la bouche qui la prononce, si l'intention est sincère, si l'âme y prend part.

Une longue allée, resserrée entre des murs de rochers où serpentaient des lianes, nous conduisit de là dans une salle, à ciel ouvert, au fond de laquelle est une petite pagode consacrée au divin Confucius, ce prince des philosophes qu'inspira la sagesse de Dieu. Son autel était surchargé de statuettes représentant ses principaux disciples.

Sur la gauche, deux autres excavations profondes nous donnèrent accès dans une suite interminable de grottes longues à parcourir et plus longues encore à décrire, mais toutes consacrées, par des ornements religieux ou des inscriptions, au culte du dieu Foo.

En revenant sur nos pas, et après avoir dépassé la maison des bonzes, nous jetâmes un coup d'œil sur l'escalier qui conduit à la porte de sortie de la pagode vers la mer.

Les heures s'écoulaient inaperçues parmi ces palais féériques qui réalisaient à nos yeux les merveilles des contes des Mille-et-une-Nuits, et déjà le soleil avait atteint la moitié de sa course.

Il fallait songer à la retraite ; et cependant notre curiosité, accrue à chaque pas, n'avait cessé de puiser, dans les objets qui auraient dû la satisfaire, de nouveaux aliments, de nouveaux désirs. Chacun de nous se disait : le temps presse, il faut partir ; et chacun de nous, attaché à ces rochers comme par une puissance

mystérieuse, irrésistible, semblait y pressentir de nouvelles merveilles à admirer. Ainsi, dominés par le vague de ces pensées, nous errions à l'aventure, lorsque, parvenus vers la porte d'entrée, le zèle maladroit de quelques soldats cochinchinois qui s'efforçaient de masquer une porte devant laquelle ils s'étaient postés, attira notre attention : s'y précipiter, exiger impérieusement qu'elle nous fût ouverte, demandèrent moins de temps que je n'en mets à le raconter. Le couloir long et sinueux dans lequel nous nous trouvons engagés ressemble beaucoup à tout ce que nous avons déjà vu, et je n'espérais plus ajouter aux vingt grottes que j'avais visitées qu'une excavation de plus, lorsque je me trouvai tout à coup à l'entrée d'une salle immense dont la voûte élégante et hardie s'élançait à 100 pieds de hauteur, surmontée de l'azur du ciel que laissaient apercevoir cinq grands soupiraux naturels, ouverts dans ce bloc de marbre. Les rayons du soleil traversant la nuit profonde de cet hypogée, y traçaient cinq faisceaux lumineux dont les mille reflets coloraient des nuances les plus chaudes les parois de ce magnifique temple décoré par la nature dans ses jours d'inimitables profusions. Eh ! qu'aurait ajouté la main de l'homme à la richesse des tons d'émeraude et de turquoise de cette mousse fine et veloutée, tapissant cette partie de l'enceinte, tandis que tous les éclats du diamant semblaient jaillir des facettes cristallines du marbre blanc frappé par les feux du soleil ! et ces guirlandes de lianes, tantôt traçant sur le mur de fantastiques arabesques, tantôt s'élançant rondes et minces comme les cordages

de notre corvette, sur le dôme de la grotte pour aller au-devant de la lumière et de la vie ! L'image de Dieu et les attributs de son culte pouvaient seuls ajouter à tant de magnificences, l'homme les y a placés ; il a consacré à l'auteur de la nature ce que la nature avait de plus splendide.

Deux statues colossales de demi-dieux guerriers assis sur des animaux monstres, espèces de lions ou de tigres fantastiques, veillent de chaque côté de la porte ; en face, à soixante pieds de distance, est une pagode en miniature, profondément sculptée dans le flanc du rocher. A gauche se trouvent deux autels ornés de grands chandeliers garnis de cierges rouges, et une pierre creusée en forme de coupe destinée à recevoir les cendres des papiers dorés et argentés qu'on brûle en manière de prière à Boudha, la divinité de céans, dont la statue brille à droite sur le maître-autel, entre le génie du bien et celui du mal. Ce dernier, placé à la droite du Dieu, fait une grimace ; ah ! quelle grimace ! J'étais hors de la grotte, hors du couloir sinueux, hors de l'enceinte sacrée, et déjà au pied des grands escaliers de la pagode des Rochers, que je la voyais encore cette grimace effroyable que j'essaierais de décrire si je ne craignais de faire peur à mes lecteurs.

Un excellent goûter nous attendait auprès de notre canot ; puis chacun se répandit dans la campagne, les uns pour visiter le village voisin, les autres, et j'étais du nombre, pour examiner avec détail la composition de ces masses de calcaire en partie dolomi-

tisé, et qui m'offraient, à chaque pas, des traces d'une puissante action métamorphique [1].

Comme nous comptions nous arrêter au bourg de Touranne, nous pressâmes notre départ, et, à trois heures et demie, nous rendions le calme et la tranquillité à ces pauvres soldats cochinchinois qui, n'ayant pas cessé d'être sur le qui-vive, regagnèrent leurs foyers, harassés de fatigue.

C'était l'heure du marché lorsque nous prîmes terre à Touranne. La place était couverte de paniers de poissons, de légumes, de volailles, de fruits. Des étalages d'objets de mercerie commune, de papiers grossiers, de gâteaux, de sucreries et d'étoffes, formaient de longues lignes. Notre apparition inattendue causa quelque émoi que calma promptement la vue de nos piastres. Les chefs de la police ne tardèrent pas à être, comme toujours, sur nos talons. Les marchands n'osaient pas contracter de ventes en leur présence, car leurs bénéfices, si gros qu'ils fussent avec nous, passaient immédiatement dans la poche de ces avides exacteurs. Plusieurs marchands nous faisaient des signes d'intelligence à leur approche, afin de suspendre les transactions : ce que la police craignait surtout, c'était que quelque chrétien ne communiquât avec nous; aussi, armés de longues

[1] La formation géologique de cette partie de la Cochinchine m'a offert les plus grands traits de ressemblance avec les terrains que MM. Coquand et Fournet ont étudiés en Toscane, et qu'ils ont rapportés au terrain silurien.

baguettes de jonc, ses agents nous faisaient faire place dans la foule, à grands renforts de coups. C'était pitié de voir la docilité de ce pauvre peuple !.....

Avant de quitter Touranne, j'ai occasion d'examiner une barque d'honneur amarrée à la rive : elle présente, jusqu'à la ligne de flottaison, diverses bandes de couleurs vives et brillantes ; une cabine ornée de dorures occupe le centre de la barque ; à l'avant sont deux lanternes et un faisceau de lances garnies de longues touffes de crins rouges qu'agite le vent et que surmonte un immense éventail de plumes de paon, marque distinctive du haut rang du mandarin qui la monte.

9 juin.

Le Commandant a eu l'obligeance de mettre la baleinière à ma disposition, pour visiter les rives de la baie de Touranne. Nous partons, M. Hedde et moi, au point du jour, et prenons terre d'abord au Nord de Touranne, à un village que nous traversons pour chercher à atteindre la chaîne des hautes montagnes qui bornent l'horizon. Une vaste plaine de sable nous conduit à un pont de bambous jeté sur une petite rivière qui coupe la route de Touranne à Hué-Foo, capitale de l'empire. Nous suivons à pied cette route ombragée d'arbres, et nous ne tardons pas à atteindre la première étape des voyageurs : c'est un village dont les maisons bordant la route sont disposées en caravansérail pour les recevoir. Là, sur des fourneaux sans cesse allumés, cuisent divers

ragoûts du pays qui attendent les passants ; le thé et le riz sont aussi en permanence, et des nattes, étendues sous les varandes , les invitent à se reposer. Au moment où nous examinons ces curieux traits de la civilisation cochinchinoise, nous sommes dépassés par un homme à pied, allant au pas de course, et dans lequel notre guide reconnaît un courrier de l'État. Il porte sur l'épaule une longue perche à l'une des extrémités de laquelle est un énorme grelot dont le tintement sonore avertit au loin le peuple d'avoir à faire place au service de l'empire ; à l'autre extrémité de la perche sont attachés trois étuis en bambou , recouverts des couleurs impériales jaune et rouge , et renfermant les dépêches du Gouvernement. La main droite de ce courrier est armée d'un javelot.

Les préparations culinaires des Cochinchinois ont toutes une odeur peu ragoûtante et dont nous nous défions ; aussi nous bornons-nous à acheter des ananas délicieux que nous payons , en grands seigneurs , 10 sapéques (un sou) la pièce : c'est quatre fois plus qu'on ne les vend dans le pays. Le peuple s'est rassemblé autour de nous et nous contemple avec avidité. Une distribution de cigares de Manille , faite à propos à la multitude, nous l'a rendue très-bienveillante : c'est à qui nous ira chercher des oranges et de l'eau fraîche. Le rhum que nous offrons n'a pas autant de succès : on voudrait bien en boire, mais on n'ose pas le goûter tant qu'on ne nous a pas vus en avaler. Telle est la mesure de la confiance que nous inspirons. Cependant chacun, rassuré par notre exemple, en réclame avec

instance; on s'arrache le verre des mains, et l'exclamation *tôt*, *tôt !!* bon, bon, leur échappe après boire, en manière de remercîments. Mon fusil à deux coups est ensuite l'objet de toute leur admiration, surtout depuis qu'ils m'ont vu abattre un oiseau au vol.

Nous continuons notre course en longeant la côte jusqu'au pied du fort qui est censé croiser ses feux avec celui de Non-Nay au pied duquel la corvette est mouillée; mais il est de fait qu'une flotte entière louvoyerait en toute sûreté entre ces deux simulacres de batteries. A notre approche, l'agitation est à son comble parmi la garnison cochinchinoise. Un soldat, hissé au sommet du mât de pavillon, observe tous nos mouvements et les signale incontinent à son officier : mais, MM. les Cochinchinois, notre intention, pas plus celle de M. Hedde que la mienne, n'est de nous emparer de votre place forte; nous respectons le droit des gens. Calmez donc les terreurs que vous causent ces deux hommes de l'Occident.

Cependant le tambour et le gong grondent au loin et appellent aux armes toute la population d'un village voisin qui s'est barricadée dans une pagode devant laquelle nous devons passer; toutefois notre contenance calme et l'expression riante de nos figures ont bientôt rassuré les paysans et paysannes accourus en foule pour nous contempler. Au-delà du village, la route que nous suivons s'enfonce dans les montagnes, vers un col élevé que nous gravissons. Je reconnais sur le sentier le gneiss granitoïde que j'ai déjà rencontré sur les divers points du pourtour de la baie. Pendant

cette excursion, les habitants du village sont revenus chez eux. L'ordre leur a été donné, paraît-il, de s'abstenir de toute démonstration vis-à-vis de nous; aussi circulons-nous dans la rue et dans les maisons, sans qu'on ait l'air de faire attention à nous : on ne répond à aucune de nos questions; mais on nous suit des yeux. Prenant notre parti de ce nouvel obstacle, nous nous installons sans façon, sous le toit d'une varande, pour déjeuner; la vue de nos provisions de bouche a bientôt dissipé les rigueurs de la consigne qui nous plaçait comme en quarantaine, et le naturel curieux de ces populations revient au galop. On se presse autour de nous pour voir s'il est vrai, comme on le leur a dit, que les hommes de l'Occident mangent du feu. Une boîte de fer blanc que je m'efforce d'ouvrir avec un ciseau les confirme sans doute dans cette idée; aussi, l'œil fixé sur cette boîte, ils attendent d'en connaître le mystérieux contenu, avec une anxiété qui fait place aux bruyants éclats de la surprise, à la vue du morceau de bœuf en daube que j'en sors à la pointe de ma fourchette, et que je distribue aux matelots de l'équipage de la baleinière; puis je fais cadeau de la boîte de fer blanc à une femme qui s'en va en exultant sa joie par des cris. Mais la stupéfaction fut à son comble quand, au moyen d'un tire-bouchon qui avait plus particulièrement préoccupé l'assistance, je débouchai une bouteille de vin rouge dont je bus un verre. Le chef du village se laissa tenter par mon offre; et, saisissant le verre que je lui tendais, il en fit disparaître le contenu tout entier

dans son gosier, en s'écriant à plusieurs reprises : *tôt, tôt*, bon, bon, y ajoutant un geste de la main qui exprimait tout le bien-être que devait en ressentir l'estomac ; mais l'arrière-goût du vin lui avait déplu, car il fit la grimace convulsive d'un homme qui vient d'avaler une médecine. Le rhum que je me hâtai de lui donner fut beaucoup plus de son goût parce qu'il se rapproche du sham-chou dans lequel tout bon Cochinchinois cherche à noyer les souvenirs des peines de la vie. Le don que je lui fis de la bouteille vide parut lui plaire beaucoup : il s'empressa de donner l'ordre d'aller nous chercher de l'eau, ce que l'on nous avait refusé à notre arrivée. Une distribution de cigares de Manille acheva de subjuguer tous les cœurs. J'avais révolutionné le pays, et le bambou aura fort à faire pour qu'il rentre dans le devoir !

En regagnant l'*Alcmène* dans la soirée, je constatai, par une suite de sondes, que le chenal de l'entrée de la rade avait un minimum de 9 brasses d'eau.

12 juin.

Nos préparatifs de départ sont faits ; nous n'attendons plus, pour lever l'ancre, que l'arrivée de notre missionnaire. L'interprète cochinchinois vient d'annoncer que le grand mandarin qui l'accompagne a couché cette nuit à Touranne, et doit le remettre ce matin en nos mains. Pendant que l'on dispose tout à bord pour le recevoir, je me hâte de préparer quelques plaques daguerriennes, et je me fais conduire au pied

du fort de Non-Nay. A peine avais-je pris terre qu'on hisse à bord de la corvette le pavillon de partance bientôt suivi d'un coup de canon, signal de la levée de l'ancre. Il faut pourtant, dussé-je rester en Cochinchine, employer mes plaques préparées. L'appareillage inopiné de la corvette est pour moi une source d'anxiétés; mais avouons qu'il rehausse d'un éclat inespéré la scène de mon tableau. Quelques minutes de retard peuvent changer le cours de ma destinée; mais ces quelques minutes il me les faut absolument pour emporter le témoignage irréfragable de ces péripéties. Hâtons-nous donc : la corvette vire de bord et va s'engager dans la passe; la rejoindre n'est déjà plus chose facile; cependant, à force de rames et le calme aidant, nous finissons par l'atteindre. Dieu soit loué! nos deux épreuves ont réussi à souhait : c'est bien la rade de Touranne, les Rochers-de-Marbre de la grande pagode à l'horizon; vers le centre, l'embouchure de la rivière de Faï-Fo, et, plus au Nord, le bourg de Touranne; l'île de l'Observatoire au premier plan; voici la corvette déployant ses voiles pour s'éloigner sans retour du rivage cochinchinois..... Tout est fidèlement reproduit dans ce tableau, sauf l'émotion de l'auteur; mais tu la devines, ami lecteur.

Pendant mon absence, l'évêque *in partibus* d'Isauropolis a été conduit à bord par un mandarin. Cet officier réclame pour sa décharge un accusé de réception; on y satisfait par cette déclaration laconique : reçu un évêque. On aurait pu ajouter : en mauvais état; car un jeûne forcé avait creusé ses joues pâlies

par la souffrance ; son corps, si long-temps courbé sous le poids des chaînes dans les prisons de Hué-Foo, avait peine à se redresser ; mais son regard inspiré et plein de feu indiquait que l'âme du chrétien n'avait pas plié sous tant de maux.

Lorsque je montai à bord, Mgr. d'Isauropolis était encore sur le banc de quart où l'émotion à laquelle il était en proie l'avait obligé à s'asseoir. Entraîné par un mouvement irrésistible de sympathie pour ses malheurs et le caractère sacré dont il était revêtu, je m'avançai vivement afin de lui témoigner la joie que j'éprouvais de sa délivrance ; il me tendit la main en levant son beau regard vers le ciel, comme pour remercier Dieu de notre assistance. Il était nu-pieds, vêtu d'une longue robe violette de soie du pays ; sa barbe noire et luisante couvrait sa poitrine et encadrait sa noble figure empreinte d'une énergique résignation ; ses dents, noircies par l'usage du bétel et du tabac, déparaient seules l'harmonieuse beauté de ce visage qui, à travers les souffrances dont il portait les traces, conservait encore un air de jeunesse. Mgr. d'Isauropolis avait à peine 34 ans. Une lettre de l'Empereur avait accompagné la remise de notre évêque, il s'empressa de nous la traduire en ces termes :

« Le mandarin, Ministre de la marine du royaume d'Anam ;

» Sur le rapport du préfet des provinces Quang-Nom » et Quang-Nai,

» A rendu compte à l'Empereur que dernièrement

» il est venu, dans le port de Touranne, un navire de
» guerre français, commandé par M. Duplan. Ce Com-
» mandant a remis respectueusement une lettre de son
» royaume, exposant : que, l'une des années pré-
» cédentes, un envoyé de France, le capitaine Lévêque,
» a humblement demandé la mise en liberté de cinq
» prêtres français condamnés par les lois ; il a obtenu
» que ceux-ci fussent libérés, qu'ils pussent revoir
» leur patrie, et cette grâce l'a rempli de reconnais-
» sance et de joie. Si, depuis lors, il est encore quel-
» que Français qui, sans le savoir, ait violé les lois,
» on demande respectueusement que celui-ci obtienne
» son pardon et soit mis en liberté. Après avoir examiné
» cette lettre, et en avoir trouvé les termes respec-
» tueux, le mandarin a bien voulu intercéder auprès
» de l'Empereur, et faire connaître les ordres qu'il a
» reçus :

» Moi, l'Empereur, dans ma bienveillance et ma
» clémence envers les étrangers, dans ma vertu et dans
» ma bonté, j'exauce la demande et je daigne rendre le
» décret suivant : On ira voir dans sa prison l'évêque-
» coadjuteur français Dominique qui a été condamné ; on
» le délivrera de ses chaînes, on lui ouvrira les portes
» de sa prison, pour qu'il puisse revoir sa patrie. Res-
» pectez ce premier ordre, et respectez profondément
» l'ordre qui va suivre : L'évêque-coadjuteur Domi-
» nique sera conduit à Touranne par une personne
» nommée à cet effet, et remis au mandarin du lieu.
» Celui-ci le mettra en liberté pour qu'il revoie sa
» patrie. On devra s'entendre pour fixer le jour de son

» départ, et il conviendra de faire reconnaître que
» cet individu a été reçu à bord du navire pour re-
» tourner dans ses foyers.

» La loi de notre royaume est digne, claire, juste,
» clémente, grande. Dans l'une des années précédentes,
» cinq français, Berneux, Charrier, Galy, Miche, Du-
» clos, sont arrivés dans ce pays contrairement aux lois.
» Un capitaine de navire envoyé de France, M. Lévêque,
» est venu supplier respectueusement pour eux, et il a
» obtenu le bienfait d'une ordonnance qui a mis en
» liberté les coupables. Voici qu'une seconde fois, il
» (un Français) s'est glissé furtivement parmi le peuple
» des villes et des campagnes, a voulu tromper les
» ignorants et a violé les lois. D'après les lois du
» royaume, ce crime est sans pardon. Mais comme cet
» étranger ignorait nos décrets, nous avons bien voulu,
» dans notre clémence, suspendre encore le châtiment.
» Dernièrement il y a un navire de guerre du royaume
» des États-Unis, commandé par ....., qui est venu,
» au port de Touranne, demander humblément du bois
» et de l'eau. De plus, il a supplié qu'on délivrât le
» prêtre français Lefebvre. Mais ce prêtre est sujet du
» royaume de France, tandis que le navire appartenait
» à une autre nation, et il n'est pas convenable qu'on
» demande un sujet qui n'est pas le sien. En outre, ces
» étrangers ont gêné les embarcations du pays, et se
» sont comportés en plusieurs circonstances contraire-
» ment aux lois et à toute modération. Le mandarin
» du pays nous a demandé à punir ces infractions;
» mais, comme ces étrangers venaient pour la première

» fois et ne connaissaient pas les lois du royaume, nous
» avons bien voulu ne pas les poursuivre; nous les
» avons seulement chassés immédiatement. Le capitaine
» du navire de guerre français, arrivé en second lieu, a
» apporté respectueusement une lettre de son royaume;
» il est venu supplier d'abord qu'on l'examinât : cette
» demande était juste, on l'a accordée, et on a chargé
» le mandarin de transmettre les ordres de l'Empereur :

» Moi, l'Empereur, j'accorde la demande, et, par ce
» décret bienveillant, je rends la liberté au coupable
» pour qu'il retourne dans son pays. Il faut qu'il aille
» auprès de son souverain pour lui faire connaître la
» justice de nos procédés. Il faut aussi dire aux ha-
» bitants de ce royaume (s'il y en avait qui voulussent
» venir faire ici le commerce) de ne mouiller que dans
» le port de Touranne. D'après la loi, faire le com-
» merce, vendre, voilà ce qui est permis; mais on ne
» peut venir de Macao pour se rendre dans toutes
» les provinces, se répandre parmi le peuple, le trom-
» per, violer les lois. Le mandarin devrait alors recourir
» aux pénalités sévères de ce royaume, et il serait dif-
» ficile, une autre fois, d'intercéder pour les coupables
» et d'obtenir le bienfait qui leur pardonne.

» Il convient de faire connaître le décret, écrit à
» droite, au capitaine du navire de guerre français,
» M. Duplan.

» Le 1er jour du 5e mois de la 5e année du règne
» de Thieu-Tri. »

Sur l'enveloppe on lit :

« Lettre adressée par le mandarin, Ministre de la

» marine du royaume d'Anam, pour remettre à M. Du-
» plan, capitaine du navire de guerre français, qui
» l'ouvrira. »

Cette lettre, pleine, comme on voit, de cette emphase à l'aide de laquelle les souverains asiatiques essaient de faire croire à leur puissance, fait allusion aux nobles efforts que le Commandant d'une frégate américaine avait cru devoir tenter, quelques jours avant notre arrivée, pour sauver l'évêque d'Isauropolis.

Voici, d'ailleurs, les dernières aventures de Mgr. Lefebvre, en Cochinchine, telles qu'il me les raconte :

Il habitait depuis quelques années Cain-Houm, village de la basse Cochinchine, situé non loin de Saigong, et, grâce à lui, le christianisme avait fait des progrès très-remarquables dans le pays environnant. Plusieurs villages avaient été convertis en entier à la foi du sauveur du monde ; le cercle allait chaque jour s'élargissant. Les habitants d'un village voisin ayant manifesté l'intention de connaître la religion nouvelle, Mgr. Lefebvre y envoya un catéchumène qui crut avoir fait pénétrer assez avant ses convictions dans l'esprit de quelques-uns, pour ne pas leur cacher plus long-temps qu'il n'était que l'envoyé d'un évêque chrétien habitant non loin de là ; cette imprudence compromit tout. L'un des prétendus convertis, en annonçant qu'il était décidé à recevoir le baptême, obtint une confidence plus complète ; il sut ainsi le nom du village habité par Mgr. Lefebvre, et courut, nouveau Judas, livrer au mandarin du district cet important secret. Celui-ci s'empressa d'en informer le mandarin de la province, lequel savait

tout depuis long-temps, mais fermait les yeux, soit par indifférence, soit par superstition, cette croyance des peureux, ou bien peut-être par calcul; car, en contravention flagrante avec les lois de l'empire, les chrétiens sont bien plus commodes à pressurer que les autres, et la seule menace de les dénoncer suffit pour imposer silence à leurs plaintes.

Il ne put toutefois refuser à son subalterne les soldats nécessaires à l'arrestation de l'évêque ; mais Mgr. Lefebvre avait été informé de tout ce qui se tramait, et s'était ménagé un refuge assuré en quittant sa maison et le village de Cain-Houm.

Quand le mandarin y parut, il fit saisir un enfant qui passait dans la rue, et, lui mettant le sabre sur la gorge, il l'obligea à le conduire à la maison du missionnaire. Trois chrétiens y étaient qui jouèrent l'étonnement le mieux qu'ils purent, et dirent que l'homme qu'on cherchait avait quitté depuis long-temps ces lieux; mais quelques effets oubliés dans la précipitation du départ, et des perquisitions faites dans le village, fournirent au mandarin la preuve qu'on le trompait. Il fit donc appliquer à ces malheureux une cruelle bastonnade sans pouvoir en tirer aucun aveu; les notables du village furent tous soumis au même traitement, et l'un d'eux mourut sous le bâton. La désolation était à son comble dans le pays; Mgr. Lefebvre avait dû quitter sa retraite et se sauver dans les bois; mais les chrétiens dévoués ne lui cachaient déjà plus l'impossibilité de résister davantage à l'oppression, et déclaraient qu'il ne devait guère compter sur eux. Mû de

compassion à la pensée de la situation désespérée des fidèles de son diocèse, Mgr. Lefebvre prit la généreuse résolution de se livrer lui-même aux rigueurs qui l'attendaient. Il fit donc prévenir le mandarin, et se rendit au-devant des soldats envoyés pour le saisir.

Ces événements se passèrent le 31 octobre 1844. Compte en fut rendu aussitôt à l'Empereur qui, par le retour du courrier, ordonna qu'on chargeât de chaînes Mgr. Lefebvre pour le conduire à Hué-Foo où il serait jugé et exécuté. Il eut donc à traverser toute la basse et la haute Cochinchine, la chaîne au col et les fers aux chevilles, tantôt à pied, tantôt dans un hamac, quand, succombant à la fatigue, il tombait sur la route sans pouvoir se relever. Chemin faisant, il put recueillir, grâce à quelques gratifications d'argent qu'il fit accepter au chef du convoi, et devant lesquelles s'adoucirent les formes sévères de ce dernier, les sympathies des chrétiens dont il traversait les villages. Compagnons de ses misères, quatre Cochinchinois capturés avec lui l'accompagnaient dans cet affreux voyage. A la cangue qu'on leur avait mise lors de leur arrestation, on avait substitué de lourdes chaînes; des piquets de soldats les escortaient d'un chef-lieu à l'autre, et se remplaçaient.

La marche de ces martyrs de la foi dura cinquante-un jours. Ce fut une suite de souffrances et d'épreuves où les exhortations et les exemples de l'évêque purent seuls soutenir la foi de ces nouveaux chrétiens. En arrivant à Hué-Foo, le 18 février 1845, l'un d'eux, séparé momentanément de Mgr. Lefebvre, fut séduit

par l'offre qu'on lui fit de son pardon, et apostasia, cérémonie qui consiste à déclarer qu'on renonce à la religion chrétienne et à fouler aux pieds le saint crucifix. A ce prix, il obtint la vie et la liberté. Les autres furent plongés dans des cachots. L'un d'eux, vieillard de 65 ans, ne tarda pas à succomber à tant de souffrances : il mourut en chrétien. Mgr. Lefebvre et ses deux compagnons de captivité furent bientôt condamnés par le tribunal des rites à être coupés en cent morceaux, conformément à la loi du pays. La sentence portait que l'exécution serait immédiate; mais quand elle fut présentée à l'approbation de l'Empereur, qui révise toutes les sentences de mort, il la renvoya à son conseil privé, afin d'en différer sans doute l'exécution jusqu'au départ de l'escadre française qui parcourait alors les mers de Chine.

Les jours et les mois s'écoulaient dans cette dure captivité qu'adoucissaient cependant les soins pieux de deux gardiens que, du fond de son cachot, l'évêque avait convertis à la foi chrétienne, lorsqu'il apprit par eux l'arrivée à Touranne d'un bâtiment de guerre européen.

La frégate américaine, la *Constitution*, venait, en effet, de mouiller dans cette rade pour renouveler ses provisions d'eau et de bois. Mgr. Lefebvre s'empressa de faire parvenir à son Commandant une lettre par laquelle il demandait qu'on voulût bien informer la station française des mers de Chine de sa détention. Le Capitaine américain conçut l'idée généreuse de poursuivre lui-même l'œuvre de délivrance de Mgr. Lefebvre,

et il adressa sur-le-champ une lettre à l'Empereur de la Cochinchine pour le réclamer ; mais comme il ne dissimula pas qu'il était Américain, l'Empereur crut devoir refuser, non sans quelque raison, cette intervention officieuse d'un Américain vis-à-vis d'un sujet Français, et il donna des instructions dans ce sens au grand mandarin qu'il chargea de la notification de sa réponse.

En conséquence, dans la conférence qui eut lieu à Touranne, le Commandant américain apprit, de la bouche même du grand mandarin, le refus de l'Empereur. Il s'en montra fort irrité, et, cédant à un mouvement d'emportement, il déclara que les nations européennes et chrétiennes étant sœurs et dès lors solidaires les unes des autres, il considérait le refus de l'Empereur comme une injustice, et que le mandarin lui-même répondrait corps pour corps de l'évêque français. Il donna donc l'ordre à son escorte d'arrêter ce fonctionnaire, et de l'embarquer de force pour le conduire à bord de la frégate la *Constitution*. La garde cochinchinoise, quoique fort nombreuse, resta comme pétrifiée en présence de cet enlèvement qu'elle laissa consommer sans opposition aucune.

Quelques jours s'écoulèrent à bord, dans l'attente d'une réclamation en faveur du grand mandarin de la cour, et de la reprise des négociations interrompues si brusquement ; mais l'inaction absolue des Cochinchinois trompa tous les calculs du Commandant. Sur ces entrefaites, l'Empereur, qui semblait se soucier fort peu de son grand mandarin, était occupé (c'était le 10 ou le 12 mai) des grandes évolutions navales de sa

flotte de guerre qu'il avait réunie, à cet effet, à l'embouchure de la rivière de Hué-Foo, sans penser le moins du monde que quelque coup de vent retardataire pourrait bien venir troubler ses projets nautiques. Ce fut précisément ce qui arriva : un enfant du Nord vint, furieux et comme un véritable trouble-fête, disperser les bâtiments de la marine impériale ; les uns s'en furent à la côte, les autres sombrèrent sous voile ; la majeure partie trouva un abri dans la rivière ; quelques-uns gagnèrent le large, et deux de ces derniers parvinrent à entrer dans la baie de Touranne ; mais ils n'avaient échappé aux dangers de la mer que pour trouver pis peut-être : en effet, la frégate américaine s'en empara, et les fit amariner à l'aide de ses embarcations.

Pendant ce temps-là, grande aussi avait été l'agitation dans la capitale de l'empire. Le Ministre avait, au risque de sa tête, osé troubler la paix de l'Empereur en l'informant des hostilités du navire étranger, et le fils du ciel avait daigné donner l'ordre au Gouverneur de la province de Quang-Nam, dans laquelle est située la baie de Touranne, de chasser le navire des barbares. Le Gouverneur, dans son empressement à exécuter cet ordre sacré, avait fait demander en toute hâte au Gouvernement un envoi de munitions de guerre et un renfort de troupes : à quoi il lui fut répondu qu'il était bien osé de réclamer quelque chose alors qu'on avait daigné lui permettre d'agir ; et on le dégrada de huit classes.

Cependant aucun signe apparent ne décélait l'existence du Gouvernement cochinchinois : tout semblait

rentré dans le calme habituel ; il devenait de jour en jour évident qu'un système de temporisation avait été adopté par l'Empereur pour vaincre la patience de son ennemi. C'est la méthode asiatique ; par elle se résolvent, sans efforts et sans bruit, toutes les plus grandes difficultés. L'Américain, en effet, commençait à trouver le temps long ; il avait cru exciter une colère vive, active, se traduisant en faits décisifs ; mais il n'avait frappé qu'un cadavre refroidi, impossible à galvaniser. Le temps passait : sous quelques jours il fallait songer à quitter Touranne ; le Commandant fit donc relâcher ses prises et mettre à terre le grand mandarin avec l'interprète qui avait partagé sa captivité. Ainsi se justifiaient les calculs des Cochinchinois.

Un édit de l'Empereur attendait le grand mandarin au débarquement. Sans doute des félicitations sur son heureuse délivrance, des paroles de consolation sur sa dure captivité, des récompenses enfin, allaient pleuvoir sur le haut fonctionnaire qui venait d'exposer sa liberté et sa vie pour le service de l'Empereur : erreur grossière ! En exécution de cet édit, on s'empara du pauvre mandarin ; puis, dépouillé de toutes les marques distinctives de sa dignité, et chargé de chaînes, il resta exposé sur la grève, en vue de la frégate américaine, pour montrer aux barbares toute la vigueur du Gouvernement cochinchinois.

Après une pareille démonstration de puissance, le navire des barbares n'avait plus qu'à fuir au plus vite, plein de terreur ; il resta cependant encore trois jours, l'imprudent ; puis il appareilla en plein midi, fort

paisiblement, sous les canons du fort cochinchinois qui défend au Sud l'entrée de la rade de Touranne. Ces canons restèrent silencieux, conformément sans doute à l'auguste système. Ceux qui ont visité ce fort assurent qu'il serait difficile et peut-être dangereux de les faire sortir de leur mutisme; ils figurent dans les embrasures : que leur demander de plus ?

C'est huit à dix jours après ces événements que la corvette l'*Alcmène* parut dans les eaux de la Cochinchine. Bientôt instruit de notre présence, Mgr. Lefebvre s'était empressé d'écrire cette lettre dont la remise à l'un de nos canotiers entraîna, comme je l'ai dit plus haut, l'emprisonnement et le supplice du malheureux Cochinchinois qui s'en était chargé. Gravement compromis par cette malheureuse affaire, les deux gardiens chargés de la surveillance de l'évêque furent pris à partie; on les soumit à l'épreuve du crucifix. L'un d'eux marcha dessus sans proférer une parole, et fut grâcié; quant à l'autre, il s'était borné à dire : c'est vous et non pas moi qui faites faire cela à mon corps. Cette faible protestation suffit pour entraîner sa condamnation à mort. Ce fut en vain que Mgr. Lefebvre implora sa grâce auprès de l'Empereur; elle lui fut impitoyablement refusée; aussi repoussa-t-il le cadeau que l'Empereur est dans l'usage de faire à ceux qu'il grâcie, et qui consistait en trois robes de soie et dix piastres d'argent.

13 juin.

J'ai mis hier toute ma garde-robe à la disposition de Mgr. d'Isauropolis, qui ne possède en ce moment que la robe de soie dont il est revêtu. Il a accepté des bas, des souliers, des chemises ; les chemises lui sont particulièrement fort agréables : quant aux bas et aux souliers, il les mettra parce que les bienséances l'exigent ; mais il avoue que dix ans de séjour en Cochinchine lui en ont fait oublier l'usage, et que de toutes les modes de l'Europe c'est celle qui lui paraît la plus désagréable.

14 juin.

Je vais quelquefois trouver Mgr. d'Isauropolis dans sa cabine, pour causer de la Cochinchine qu'il a parcourue dans tous les sens en observateur intelligent et profond. Je fais chaque fois une pause à la porte, pendant quelques minutes, et toutes les personnes qui frappent éprouvent le même retard ; ah ! je devine : à peine rentré chez lui, il quitte bas et souliers, et rend à ses pieds leur chère liberté ; mais quelqu'un vient-il, observateur rigoureux des bienséances, il s'empresse de les emprisonner de nouveau. Cet excellent homme me fait, en riant, l'aveu de cette manœuvre qu'il préfère, assure-t-il, tout assujettissante qu'elle soit, à l'insupportable gêne de conserver des bas.

Mgr. Lefebvre a remplacé Mgr. Tabert comme évêque d'Isauropolis, et, depuis, il a reçu, dans sa prison de

Hué-Foo, le bref du Pape qui le nomme vicaire apostolique de la basse Cochinchine. Dix ans de séjour dans ce pays lui ont permis de recueillir des renseignements du plus grand intérêt et qu'il a la bonté de me communiquer. Ses récits de chaque jour m'aident puissamment à arrêter mes idées sur cette contrée curieuse et si peu connue. En voici le résumé que je jette sur le papier pendant que l'*Alcmène* nous emporte vers Manille.

Division géographique. — L'empire Cochinchinois ou Annamite occupe entre le 9e et le 23e degré de latitude Nord une longue bande de terre, au pied de hautes montagnes qui le séparent, à l'Ouest, du Laos; au Sud et à l'Est, il a la mer de Chine pour limite, et, au Nord, les provinces chinoises de l'Yunnam et du Quang-Tong. La réunion de quatre territoires distincts constituent cet empire, savoir : à l'extrémité Nord, le Tonquin ou Dang-Ngoai que la rivière de Giauh sépare de la haute Cochinchine ou Annam-Dray, connue aussi sous le nom de pays de Hué. A la haute Cochinchine succède la moyenne Cochinchine, et à cette dernière la basse Cochinchine formée récemment des empiètements faits peu à peu sur le Cambodge.

L'empire est divisé en provinces placées sous l'administration de mandarins appelés quan-tran, espèces de gouverneurs pour l'Empereur, et qui commandent tous les services publics; ils ont sous leurs ordres le grand mandarin de guerre et le grand mandarin de justice.

Le Tonquin ou Dang-Ngoai se compose de quinze provinces dont voici les noms en commençant vers le Nord : Cao-Bang qui comptait autrefois un roi indé-

pendant ; Laug-Sou ou Laug-Bac ; Tuyen-Quang ; Thoï-Nguy-Eu ; Quang-Yeu ; Bàc-Ninh ; Haï-Dong ; Hung-Hoa ; Son-Tay ; Ha-Noi ; Nam-Dinh ; Son-Nam ; Ninh-Binh ; Son-Thaï ; Nghé-An. Les deux plus riches sont celles de Ha-Noi, dans laquelle est située la ville de Kai-Cho, autrefois capitale du Tonquin, et celle de Nam-Dinh, où était autrefois le collége français et anglais.

La haute Cochinchine ne compte que trois provinces, savoir : le Quang-Binh, le Quang-Tri et le Quang-Duc ou Hué-Phu, où est située la ville impériale de Hué, résidence de l'Empereur.

La moyenne Cochinchine compte six provinces ainsi nommées : 1° le Quang-Nam, où se trouve la baie de Hann ou Touranne, si connue des Européens ; 2° le Quang-Ngai ; 3° le Binh-Dinh ou Qui-Nhon, célèbre par la bataille que Gia-Long, grand-père du roi régnant, y gagna sur les frères rebelles Taïg-Chou, et qui décida du sort de l'empire ; 4° le Phu-Yeû ; 5° le Nha-Trang ou Binh-Hoa ; 6° le Binh-Thuan, connu autrefois sous le nom de Tciampa.

Séparée de la moyenne Cochinchine par la rivière du Cam-Ranh, la basse Cochinchine se partage en six provinces : 1° le Bien-Hoa ; 2° le Phan-Yeu ; 3° le Dihn-Tuong ; 4° le Vihn-Thuau ; 5° le Ha-Tieu ; 6° le Chan-Doï ou An-Giau [1].

[1] Un fait désespérant pour l'étude de la géographie de ces contrées, c'est l'habitude où l'on y est de changer très-fréquemment les noms des provinces et des villes par les motifs les

Le territoire de la basse Cochinchine faisait autrefois partie du Cambodge ; son adjonction à l'empire est moins le résultat d'une conquête que celui d'une émigration des Cochinchinois, attirés, vers ces terres basses et désertes, par la prodigieuse fécondité du sol qu'arrose et fertilise le grand fleuve du Laos, le Meycon. Cette émigration remonte à peine à 120 ans ; elle s'est faite imperceptiblement et sans secousses, favorisée par la faiblesse des peuples à demi sauvages qui habitaient le pays. Toutefois il y eut une espèce de résistance et d'appel aux armes en 1832. A cette époque, le nommé Coï, homme d'une force physique prodigieuse et d'un grand courage, conçut le projet d'arracher ce pays au joug des Cochinchinois, joug qui commençait à peser lourdement sur la population. La vie errante et vagabonde de ce chef qui, à la tête d'une bande de gens déterminés comme lui, n'avait jamais reconnu la domination de Minh-Mang, l'avait rendu propre à la lutte qu'il osa concevoir. L'occasion seule lui manquait; il crut la trouver dans l'édit de proscription que l'Empereur venait de lancer contre les chrétiens. Il compta sur eux, et appela à lui tous les mécontents dont la rigueur excessive des lois avait peuplé le pays. Bientôt maître de la ville de Sai-Gong (Chai-Goun), il se vit à la tête d'une armée considérable qui l'élut roi de la basse

plus futiles : le nom d'un grand, s'il se rapproche de celui d'une province, suffit pour déterminer le changement de nom de cette province; aussi chaque province, chaque ville sont-elles connues sous plusieurs noms.

Cochinchine. Mais les troupes de Minh-Mang l'eurent bientôt forcé à se renfermer dans sa ville qui, fortifiée à l'européenne et bien armée, tint trois ans contre tous les efforts de l'Empereur. Enfin, en 1835, un assaut la laissa au pouvoir des assiégeants qui passèrent, selon les lois de la guerre parmi ces barbares, tous les habitants au fil de l'épée, sans égard pour l'âge et le sexe. On n'épargna que sept ou huit des principaux chefs de la révolte, qui, conduits en triomphe à Hué, subirent la torture et furent coupés en 100 morceaux. Au nombre des suppliciés se trouvait un enfant de 12 ans, fils du brave Coï, représentant son père mort dans le combat; car telle est la loi de Cochinchine, que les crimes du père retombent sur la tête du fils. Il y avait aussi un missionnaire français, M. Marchand, qu'on trouva parmi les rebelles, et qui fut mis à mort comme un des fauteurs de la révolte.

Ce luxe de cruauté comprima les progrès de la révolte sans cependant l'étouffer complètement, entretenue qu'elle était par les excursions sans cesse renaissantes de la partie du Cambodge qui n'a jamais été conquise par la Cochinchine.

Pour mettre un terme à cet état de trouble, le roi régnant, Thieu-Try, prince très-pacifique, a fait dernièrement, avec les chefs du Cambodge, un traité de paix par lequel il reconnaît leur souveraineté entière et absolue sur les deux provinces de Go-Sat ou Pur-Sat et de Nam-Vang, constituant aujourd'hui le Cambodge proprement dit.

Toutefois la tranquillité n'est pas entièrement rétablie

dans la basse Cochinchine : des bandes de brigands parcourent le pays, et trouvent, dans des lieux couverts ainsi que dans de nombreuses criques fermées par les rivières, une retraite assurée contre les poursuites des troupes impériales. Ces brigands attaquent et pillent les maisons isolées ; mais ils ne commettent généralement pas de meurtres.

Orographie. — Le territoire de la Cochinchine est extrêmement montueux, surtout dans sa partie centrale que nous avons désignée sous le nom de haute et moyenne Cochinchine. Le pays habité se réduit à une longue bande de terre comprise entre les montagnes et la mer, et qui n'a guère que trois à quatre lieues de large. Sur plusieurs points, les montagnes s'avancent jusqu'à la mer, et ne laissent pas de place à la grand'route qui longe cette bande de terre depuis Hué jusqu'à Saigong, et qui n'est praticable que pour les piétons et les chevaux du pays. Le défilé de Déo-Ca est surtout fort pénible à franchir ; la partie de cette route comprise entre Touranne et Hué est aussi des plus difficiles : ce n'est quelquefois qu'un sentier étroit au milieu de précipices dangereux ; aussi le trajet, qui n'est que de 18 lieues, réclame-t-il trente heures de marche pour un piéton. Les habitants dans l'aisance voyagent dans des hamacs portés à dos d'homme : la journée d'un porteur est de 60 à 80 dongs (25 à 30 centimes). La côte battue par la mousson de Nord-Est est envahie par le sable fin qui forme des dunes jusque sur le flanc des montagnes les plus rapprochées de la mer.

Les montagnes situées à l'Ouest servent de contre-

fort à la chaîne du Laos qui court d'abord au Nord-Nord-Ouest pour s'infléchir à la hauteur du centre de la moyenne Cochinchine, et se diriger du Nord au Sud. Ces montagnes sont regardées comme infranchissables, et c'est à peine si leurs premiers plans sont habités par quelques tribus aborigènes insoumises, appelées Moï ou Muongs, qui, retirées dans des gorges inaccessibles, ne descendent dans les plaines que pour s'y livrer au pillage.

La fertilité des terres de cette plaine est fort variable; elle dépend de la proximité des cours d'eau qui, prenant leur source dans les montagnes voisines, ne sont jamais très-considérables. L'une des principales rivières vient se jeter dans la baie de Touranne, après avoir longé la côte, près des Rochers-de-Marbre, et traversé la ville de Faï-Phu ou Phu-Tuong, en déchargeant une partie de ses eaux à la mer. C'est à cette dernière circonstance, sans doute, qu'il faut attribuer l'erreur commise par quelques personnes qui ont supposé l'existence d'un bras de mer séparant une partie de la baie de Touranne du continent. Une autre rivière, venant du Nord-Ouest, se réunit à celle de Touranne, à une lieue au-dessus du village de ce nom; nous en parlerons à l'occasion de l'or qu'elle roule dans ses flots.

Aux deux extrémités de l'empire, le territoire habité et cultivé s'élargit considérablement. Ainsi, au Tonquin, il acquiert une moyenne de 50 lieues en largeur, et, en basse Cochinchine, une moyenne de 40. De grands fleuves et des rivières traversent ces deux territoires

dans lesquels ils causent trop souvent, surtout dans le Tonquin, de désastreuses inondations. Tout récemment encore (octobre 1844) la rivière de Song-Ça, qui prend sa source dans le Yunnam, et sur la rive droite de laquelle s'élève la grande ville de Kai-Cho, a transformé soudainement la plaine qu'elle parcourt en un lac immense où cinq mille habitants ont péri.

Le grand fleuve qui, après avoir traversé le Cambodge et le Laos, partage la basse Cochinchine, paraît avoir formé le sol de cette province par voie d'atterrissement. Telle est l'opinion qu'on se forme à la vue des immenses plaines que ce fleuve parcourt en se divisant à l'infini, et en formant une multitude innombrable d'îles avant d'arriver à la mer où il se jette par huit embouchures considérables.

La rivière de Saigong, bien moins considérable que ce fleuve, offre un port excellent pour les bâtiments du plus fort tonnage.

Les différents plans de montagnes dont l'ensemble constitue la chaîne de la Cochinchine, forment comme des rides parallèles dans le sens de la direction générale. Des hauteurs qui bordent la baie de Touranne, on peut, quand le temps est clair, compter jusqu'à huit plans de montagnes. La crête de celles qui bordent l'horizon est dentelée comme le sommet des grandes Alpes devant Genève.

Constitution géologique. — Il ne nous a été donné d'explorer, sous le rapport géologique, qu'une petite partie de la province de Quang-Nam, dans les environs

de la baie de Touranne. Voici le résultat de notre examen :

Le terme le plus ancien de la série des terrains de sédiment, parmi ceux qui se montrent à découvert, est un gneiss granitoïde qui porte en lui toutes les traces d'un puissant métamorphisme : en effet, cette roche qui, dans quelques-unes de ses parties, se rapproche beaucoup du granite à grains fins, et est composée de grains de quartz et de feldspath avec mica vert en lamelles, contient, répandus çà et là dans sa pâte, des fragments de roches préexistantes, de toutes grandeurs et de toutes formes ; l'absence de régularité dans ces fragments, qui sont tantôt anguleux, tantôt carrés ou oblongs, leur structure souvent stratifiée qui les rapproche du gneiss rubané, s'opposent absolument à ce qu'on les confonde avec ces noyaux qu'on observe souvent dans les granites, et qui sont dus au jeu des affinités chimiques, lorsque la matière se cristallisait. Quelquefois l'abondance des fragments répandus dans la roche est telle, qu'elle prend l'aspect d'un conglomérat. D'un autre côté, on trouve, dans le massif des collines situées derrière la baie de Touranne et à l'Est, une formation considérable de grauwake rouge, tantôt à grains fins se rapprochant du psamite, tantôt à gros fragments analogues, dans ce cas, à un poudingue grossier, composé de morceaux informes de roches siliceuses dont les arêtes sont à peine arrondies, et que réunit un ciment arenacé très-fin. Cette grauwake se trouve au contact du gneiss métamorphique, et il n'est pas douteux pour nous que cette dernière roche ne

soit une modification de la grauwake résultant d'un puissant effet de la chaleur centrale. La végétation vigoureuse qui couvre les pentes de la montagne s'oppose à ce qu'on constate le passage de la grauwake intacte à la grauwake devenue gneiss, comme nous avons eu occasion de le faire avec évidence sur plusieurs points des côtes de Chine, notamment dans l'île de Champée où l'on retrouve une grauwake et un gneiss identiques à ceux-ci, traversés par des filons de quartz et de pegmatite. La stratification du gneiss, dans la baie de Touranne, est tellement tourmentée qu'il est impossible d'y reconnaître une direction déterminée ; il est d'ailleurs traversé par de larges filons de quartz, notamment à la montée du fort de *Non-Nay* où l'on en peut observer un qui court dans la direction du Nord-Est.

Ce gneiss occupe tout le pourtour de la baie de Touranne ; il forme les hautes montagnes qui la bornent à l'occident, et que traverse la grand'route de Touranne à Hué.

Le métamorphisme ne paraît pas s'être arrêté à la grauwake ; il s'est étendu à d'énormes couches de calcaire superposé à cette grauwake, et qui forment les rochers de Non-Nuoc, très-connus des Européens sous le nom de Rochers-de-Marbre, en raison de la magnifique pagode que le roi Minh-Mang a élevée au Dieu Foo, dans les immenses grottes que la nature y a creusées.

Ces rochers, aujourd'hui isolés au milieu d'une plaine de sable, sur le bord de la mer, se rattachent évidemment au groupe métamorphique dont il a été

question ; ils portent d'ailleurs toutes les traces de ce phénomène : c'est une masse de marbre tantôt d'un blanc pur, à texture saccaroïde identique aux marbres de Paros ou de Carrare ; tantôt veinée de noir, de rouge, de vert, de rose, de manière à offrir les principales variétés des marbres des vallées d'Aspe et de Campan (Hautes et Basses-Pyrénées).

Le marbre veiné de noir répand, quand on le casse, une odeur d'hydrogène sulfuré due à la grande quantité de débris organiques qu'il a autrefois renfermés, mais dont le métamorphisme a effacé les formes. Toutes nos recherches n'ont abouti qu'à la découverte d'une grosse *térébratule*, et d'un corps rond dont la cristallisation spathique rappelle assez la forme des orthoceras du calcaire de transition de Villefranche (Pyrénées-Orientales). Ce calcaire est çà et là traversé de veines de talc vert, et comme pénétré, de la surface à l'intérieur, d'une matière d'un blanc mat s'égrainant sous le doigt, et qui n'est autre chose, d'après les essais que nous avons faits, qu'un calcaire dolomitique où le carbonate de magnésie est en excès : c'est encore une des preuves du métamorphisme. Enfin les masses de ce marbre sont quelquefois séparées par des veines d'un conglomerat formé de fragments anguleux de calcaires soudés par une roche cellulaire chargée de fer qui a les plus grands rapports avec la cargneule. La présence de cette roche m'avait donné l'espoir de trouver des gypses et peut-être la roche plutonique dont l'apparition a accompagné l'action métamorphique. Mais, quelles qu'aient été nos recherches,

nous n'avons rien vu en place, et les quelques fragments de porphyre noir trouvés épars sur les bords de la mer ne constituent pas des données suffisantes. Ce qui est fort remarquable, c'est que les Rochers-de-Marbre portent dans le pays le nom de *Yang-Fo-San*, grande montagne de feu.

En rapprochant les caractères généraux des roches que nous venons de décrire, des observations faites non loin de là, sur les côtes de Chine, on serait fondé, jusqu'à un certain point, à rapporter ces roches au système silurien, et c'est là que nous les placerons provisoirement.

Il existe au pied des collines qui bornent la plaine de Touranne, au Sud-Ouest, une formation de molasses identique dans toutes ses variétés à la molasse tertiaire (*nagel-flue*), du bassin de Genève ; elle se prête parfaitement à la taille, et est exploitée pour cet usage dans le pays. La position de ses couches sur le seul point où nous ayons pu les observer était horizontale ; si, comme tout porte à le croire, elle appartient au terrain tertiaire moyen, ce serait une nouvelle preuve de l'abaissement du niveau des eaux sur cette côte depuis les dépôts de cette époque.

Les montagnes du voisinage de Touranne possèdent des mines de cuivre et de zinc en exploitation. Des deux rivières qui se réunissent à une lieue au-dessus de Touranne pour se jeter ensemble dans la baie de ce nom, l'une, qui vient du Nord-Ouest, offre, à quatre lieues plus haut, une exploitation importante d'or charrié sans doute des montagnes voisines. On sépare

le métal par le lavage ; mais on a remarqué, dans ces derniers temps, que la proportion d'or diminue, ce qui impose aux ouvriers, qui sont à la tâche, un surcroît de travail sous lequel ils succombent.

Des mines de fer sont exploitées dans presque toutes les montagnes de la Cochinchine et du Tonquin ; mais la qualité du fer, par suite sans doute du mode de fabrication, laisse beaucoup à désirer. Les trois provinces de Hué, qui constituent la haute Cochinchine, possèdent, au pied des montagnes, d'abondantes mines de zinc et de cuivre en exploitation : c'est de là qu'on tire la quantité considérable de zinc versée dans la circulation sous la forme de monnaie.

Les mines d'or, d'argent et de cuivre de Phu-Yeu méritent aussi une mention particulière, en raison de leur abondance ; mais les produits en or et en argent qu'on en retire vont grossir le trésor amassé par l'Empereur dans les caves de son palais ; ainsi ils ne voient le jour qu'un instant, et ils ne sont extraits des entrailles de la terre que pour y rentrer. Enfin l'on exploite aussi des mines de cuivre blanc et de cuivre rouge dans les environs de Saigong, dans la province de Quang-Nam et dans celle de Quang-Duc ou Hué-Phu. Il est inutile de faire observer que toutes ces exploitations sont mal conduites ; que l'art du mineur est fort imparfait en Cochinchine, et que, dans des mains plus habiles, les mines de l'empire seraient d'un grand revenu.

Météorologie. — Compris tout entier dans la zone tropicale, l'empire Annamite jouit d'une température

élevée mais supportable; le thermomètre n'y dépasse pas 36 à 37 degrés centigrades. Le point de la Cochinchine où la chaleur est la plus accablante, est la ville capitale de Hué qui, entourée de montagnes, manque souvent d'air. La mousson de Nord-Est y bat la côte depuis le mois de juin jusqu'en novembre : c'est la mauvaise saison et l'époque des pluies qui commencent, dans la basse Cochinchine, vers le mois d'avril, pour cesser en octobre. Pendant ces six mois, il ne se passe pas de jour que des pluies abondantes ne rafraîchissent l'air et n'entretiennent partout une humidité fécondante; mais c'est aussi l'époque des fièvres et des dyssenteries; toutefois ces maladies n'éprouvent pas plus les étrangers que les habitants : avec un régime et des soins, elles sont rarement mortelles.

Pour la haute Cochinchine et le Tonquin, la saison des pluies ne commence guère qu'en septembre. Mais alors des pluies diluviales grossissent les rivières, les font déborder, et causent ces désastreuses inondations dont le mois d'octobre 1844 a offert un douloureux exemple, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. D'immenses récoltes, des capitaux considérables et 5,000 habitants ont péri dans ce désastre qui a envahi plusieurs lieues carrées de terre sur les bords du Song-Ça. Depuis novembre jusqu'en mars, c'est-à-dire pendant que règne la mousson du Sud-Ouest, le pays est sec, mais le temps est lourd.

Population. — On évalue à un million et demi la population de la haute, moyenne et basse Cochinchine, et de 15 à 16 millions celle du Tonquin seule-

ment, ce qui donne à l'empire Annamite de 17 à 18 millions d'âmes.

La population de la basse Cochinchine entre dans ce nombre pour environ quatre cent mille habitants; le pays pourrait en nourrir plusieurs millions; mais, récemment peuplé par les émigrants du Tonquin et de la haute Cochinchine que la misère oblige à quitter leur patrie, il est encore neuf, et la colonisation se développe lentement dans les pays où l'homme a tout à créer avec le travail de ses bras.

Les Chinois sont établis en grand nombre dans l'empire; la protection dont ils jouissent, en les affranchissant des charges imposées aux natifs, leur assure les moyens de faire promptement fortune; plus rusés d'ailleurs que les Cochinchinois, ils abusent, dans leurs transactions, de la simplicité primitive des habitants du pays; aussi s'en retournent-ils généralement riches en Chine.

Gouvernement. — L'organisation communale est le seul principe solide d'existence et de vie de la société cochinchinoise. Chaque village, réuni aux hameaux qui en dépendent, forme une commune sous les ordres d'un chef appelé Li-Truong, élu par les notables du village, espèce de corps municipal composé quelque peu arbitrairement des plus riches ou de ceux qui ont le plus de savoir-faire et d'intrigue : le Li-Truong est nommé pour un temps indéterminé qui se prolonge quelquefois pendant sept ou huit ans; le chef remplacé devient ordinairement son adjoint en sous-ordre.

Quelques villages, et notamment ceux de la basse

Cochinchine, élisent deux chefs : le premier appelé Thou-Truong, et le second Li-Truong ; leurs fonctions sont annuelles. Lorsque le conseil des notables est mécontent d'un chef, il peut le révoquer immédiatement s'il y a volonté unanime ; mais s'il existe des dissentiments, la minorité peut porter l'affaire devant le grand mandarin de la province qui juge et décide en dernier ressort. Le chef de village est chargé de régler toutes les affaires de sa commune ; et comme ses actes et ses décisions sont sans appel, il peut se rendre coupable d'une foule d'abus de pouvoir qui mettent les habitants pauvres du village à sa merci : aussi quelquefois ces malheureux, poussés à bout par les vexations, se voient-ils forcés d'abandonner le pays et de s'expatrier.

On peut se faire une idée, par la nature des affaires dont est chargé un chef de village, de l'arbitraire de son administration ; ainsi, quand un jeune homme a atteint tout son développement physique, et c'est entre 18 et 20 ans, son nom est porté sur le registre d'enrôlement au service de l'Empereur, soit à titre de soldat, soit à titre d'ouvrier ; et comme chaque village n'est tenu de fournir de soldats que dans la proportion ci-après : un soldat sur cinq inscrits en basse Cochinchine, un soldat sur trois inscrits dans le Tonquin et la moyenne Cochinchine, un soldat sur deux dans la haute Cochinchine, il en résulte que le chef de village désigne arbitrairement ceux qui doivent partir comme soldats. De plus, comme la durée du service militaire n'est pas limitée, tant qu'il n'arrive pas de soldats en remplacement des

anciens, ceux-ci sont retenus sous les drapeaux. Mais, pendant leur absence, leur famille est à la charge de la commune qui doit fournir à leurs besoins. Un chef de village peut aussi différer indéfiniment, pour un motif ou un autre, l'inscription d'un jeune homme sur le rôle du service public, et par conséquent le soustraire à toutes les obligations que ce service impose. La répartition des corvées est également de sa compétence, et c'est là surtout que se commettent les plus révoltants abus : un chef de village peut, par exemple, désigner toujours les mêmes individus pour les travaux publics qui sont réellement la charge la plus onéreuse au peuple cochinchinois, celle qui arrête le plus complètement le développement de son bien-être.

Le chef de village est chargé de la perception de l'impôt en nature et de la capitation. Cette dernière monte à environ un quan-tien 1/2, c'est-à-dire une ligature 1/2 ou 900 dongs par famille, équivalant à environ 2 fr. 80 c. d'argent de notre monnaie.

L'impôt en nature ne porte que sur le riz ; le Gouvernement prélève du 15e au 20e de la récolte. Le chef du village recueille cette denrée et la dirige sur le chef-lieu de la province où elle est destinée aux soldats et aux ouvriers de l'Empereur, ainsi qu'aux mandarins : ce qui reste est soigneusement mis en réserve dans les greniers de chaque province, pour le cas de disette.

Le chef du village tient aussi un registre de propriété, espèce de cadastre où figurent tous les propriétaires terriers de la commune ; car, en Cochin-

chine comme en Chine, les terres sont possédées par le peuple. Lorsqu'il survient une mutation par suite de vente, d'héritage, de don ou autrement, acte en est dressé par les parties intéressées, et transcrit sur ce registre, le tout sans frais : on calcule généralement que le prix de vente d'une terre ne représente que la valeur de trois années de récoltes.

Enfin le chef de la communauté est personnellement responsable de tout ce qui se passe dans son village ; et qu'il ait pu ou non prévenir un sinistre ou un acte coupable, il reçoit la bastonnade, si le cas l'entraîne. Il est vrai qu'il peut la faire administrer à tous ses concitoyens : là est son dédommagement. La bastonnade tombe comme en cascade sur la Cochinchine entière : c'est le nerf du Gouvernement, l'*ultima ratio* du pouvoir.

Une telle organisation qui livre le sort des habitants à un espèce de tyran domestique, engendre, comme nous l'avons dit plus haut, une foule d'abus ; d'autant plus qu'un chef de village honnête homme, assujetti, sans autre compensation que le sentiment du bien qu'il accomplit, à une foule de travaux administratifs, exposé en outre à des punitions corporelles, recherche peu cette position, et s'empresse trop souvent de se démettre de ses fonctions ; tandis que l'homme méchant, qui se propose d'en tirer parti, y aspire et s'y maintient par tous les moyens.

Plusieurs villages présentent l'affligeant spectacle de dissensions intestines perpétuelles où les habitants, divisés en deux camps, cherchent, par toutes les voies

d'intrigues et de ruses, à s'arracher le pouvoir, pour accabler de vexations leurs adversaires.

La misère est grande parmi le peuple; mais une de ses principales causes réside dans ce principe de l'empire cochinchinois, que tout sujet doit son travail à l'Empereur. Non-seulement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une portion du peuple est appelée au service militaire pour un temps illimité, mais encore ce qui reste d'hommes valides est assujetti à des travaux publics qui peuvent les retenir pendant plusieurs années à de grandes distances de chez eux ; de sorte qu'il ne reste plus dans les villages que quelques vieillards, les femmes et les enfants. C'est ainsi que les mines, par exemple, sont exploitées.

Si un ouvrier se distingue par son habileté dans un genre d'ouvrage qui convienne à l'Empereur, il est immédiatement incorporé, à titre d'ouvrier, dans les ateliers de l'État où il reçoit le même salaire que les soldats, c'est-à-dire une mesure de riz par mois et une ligature de 600 dongs (valeur 1 fr. 50 à 1 fr. 90).

Aussi les ouvriers habiles se cachent et ne vendent qu'en secret le produit de leur travail. Les ouvriers en métaux et les charpentiers sont surtout dans le cas d'être ainsi confisqués au profit de l'Empereur, circonstance qui nuit extrêmement au développement de ces sortes d'industries, ce dont ne paraissent pas s'être encore doutés les économistes du Gouvernement cochinchinois.

La religion du peuple cochinchinois est le culte de Boudha ou Dieu Foo, qu'il tient des Chinois, et dont

le rite et les pratiques se sont conservés les mêmes qu'en Chine : ainsi les pagodes que nous avons visitées présentent les mêmes dispositions, les mêmes idoles. On y consulte le sort, on y conjure le mauvais génie en brûlant devant son autel des papiers dorés et argentés ; on y adore la divinité sous les mêmes formes ; enfin le même culte est rendu aux ancêtres, et ce culte est, quoi qu'on en ait dit, l'un des liens les plus puissants de la famille et de la société.

Les bonzes, ou prêtres du Dieu Foo, ont la même organisation et la même existence qu'en Chine ; voués au célibat, ils enfreignent, comme en Chine, cette loi que la foi boudhiste ne suffit assurément pas à sauvegarder. Ces prêtres ne s'occupent nullement de l'instruction du peuple qui n'a aucune notion sur sa religion ; aussi le culte qu'il pratique ne consiste-t-il que dans les cérémonies de quelques rites superstitieux, tels, par exemple, que les offrandes aux ancêtres, les 1er et 15 de chaque mois : c'est alors que l'on dépose devant l'autel qui leur est consacré des mets que la famille mange ensuite. Cet état de choses doit singulièrement favoriser l'introduction d'une religion qui les ramène au vrai Dieu.

Les mandarins sacrifient à l'opinion populaire par quelques pratiques extérieures, dans les grandes solennités ; mais, comme en Chine, ils suivent la religion naturelle instituée par le grand moraliste Confut-Zé.

La religion chrétienne a fait quelques progrès en Cochinchine où elle compte aujourd'hui 300,000 croyants, les uns fervents, les autres tièdes. Mais la

persécution organisée par Minh-Mang en 1832, et continuée par son successeur Thieu-Try avec moins de rigueur toutefois, a modéré l'élan des conversions.

Les missionnaires européens qui travaillent à la vigne du Seigneur sont au nombre de trente, disséminés dans tout l'empire Annamite; savoir : vingt missionnaires français et dix missionnaires espagnols. La présence de ces apôtres est indispensable au soutien du christianisme qui ne saurait résister aux causes incessantes d'anéantissement, s'il n'était réchauffé par leur zèle ardent. Il existe, en outre, dans le pays, environ 150 prêtres indigènes dont 110 dans le Tonquin. L'institution de ces prêtres est une excellente mesure qui a puissamment contribué à l'extension de la foi parmi le peuple. Ici nos missionnaires ne paraissent pas avoir été arrêtés, comme en Chine, par un sentiment de supériorité mal entendue, d'autres diraient d'orgueil, qui leur fît craindre qu'une fois dans les ordres, le prêtre cochinchinois ne se crût autant qu'eux et ne méconnût la distance qui le sépare d'un missionnaire européen, opinion que nous exprima très-naïvement le Père X.X.X. dans une causerie intime. Les dépenses de la mission française en Cochinchine varient annuellement entre 20,000 et 50,000 francs. Les aumônes aux familles pauvres sont comprises dans ces frais, et elles sont considérables.

Les conversions s'élèvent rarement jusqu'aux mandarins des premières classes; elles s'arrêtent aux gens du peuple dont les principes de l'Évangile relèvent la condition misérable, en leur montrant dans le ciel la

récompense de leurs souffrances sur la terre. La doctrine du Christ est la religion du malheur ; elle verse un baume consolateur sur les blessures de l'homme pauvre et vertueux, tandis qu'elle réserve les rigueurs de la justice céleste pour le mauvais riche. Or, le mauvais riche, en Cochinchine, c'est généralement le mandarin, car il est riche aux dépens des pauvres au lieu de l'être à leur profit. Toutefois la majeure partie des mandarins ne se montre animée d'aucune ardeur pour la persécution des chrétiens, et, sous ce rapport, leur zèle seconde faiblement les vues et la politique du Gouvernement impérial, obligé très-souvent de gourmander leur indifférence à cet égard. Le théisme de Confut-Zé, fondé sur la raison, les rend aussi froids aux pratiques du catholicisme qu'à celles du culte boudhiste, parce que, dans leurs idées, ils possèdent déjà, dans la divine morale de Confut-Zé, la partie pure, l'essence des vérités évangéliques.

L'Empereur lui-même et les grands mandarins de sa cour semblent, dans la persécution qu'ils dirigent avec activité contre les chrétiens, obéir moins à un sentiment de fanatisme qu'au besoin de défendre leur position qu'ils regardent comme menacée par les principes de la nouvelle religion, ou, pour mieux dire, par l'esprit dominateur et envahissant des ministres qui la prêchent. Ils voient, dans l'établissement du christianisme, la substitution de l'influence du missionnaire à celle des mandarins sur le peuple, et le fils du ciel, titre que se donne orgueilleusement l'Empereur de la Cochinchine, n'a nulle intention de céder au Pape une

part quelconque de sa souveraineté, soit spirituelle, soit temporelle. D'ailleurs, le Gouvernement cochinchinois ne peut s'empêcher d'apercevoir, derrière les missionnaires, les nations de l'Europe s'efforçant de prendre pied chez lui, et l'exemple de l'envahissement de l'Inde par les Anglais est toujours présent à sa pensée. Ainsi, par un effet d'action et de réaction, si les missionnaires sont aujourd'hui l'une des principales causes des obstacles que les nations européennes éprouvent à entrer en relations de commerce avec les Cochinchinois, réciproquement la crainte qu'inspirent les nations européennes est l'une des causes de la résistance des Cochinchinois aux progrès de la religion chrétienne. Un seul sentiment, la défiance, contient donc toute l'explication de la conduite politique de ce Gouvernement vis-à-vis de l'étranger. Gya-Long, ce roi qui avait eu tant à se louer du concours de la France pour remonter sur le trône de ses pères, et qui conclut avec l'évêque d'Adran un traité que tout le monde connaît, fit venir son fils Minh-Mang à son lit de mort : Aime, lui dit-il, les Français, et sois-leur favorable; mais ne leur concède jamais, ni à eux ni à d'autres, un pouce de terre dans ton royaume.

Minh-Mang, et son successeur Thieu-Try, privés des hautes facultés intellectuelles qui ont fait de Gya-Long un homme à part, ont exagéré le sens de cette sage recommandation. Leur aïeul Gya-Long avait su tirer, de ses relations avec les Français, une foule d'avantages qui eussent promptement élevé la Cochinchine au rang des plus puissantes nations, en déve-

loppant les nombreux éléments de prospérité que renferme cet empire. Ses deux successeurs, cédant à une peur exagérée, en ont peu à peu fermé l'accès aux Français, détruisant ainsi dans leurs germes les bienfaits dont les arts et la civilisation de l'Occident avaient déjà doté ce pays, sous le gouvernement éclairé de Gya-Long.

Le Cochinchinois est de mœurs fort douces : il est hospitalier et serviable, très-démonstratif dans le témoignage de ses politesses ; mais il est souvent retenu par la crainte que ses relations avec l'étranger ne le compromettent vis-à-vis de ses supérieurs. Il pousse aussi la méfiance fort loin ; nous en eûmes souvent la preuve lorsque, dans nos courses, nous offrions à un Cochinchinois la liqueur de notre gourde ; stimulé par la gourmandise, il ne se décidait cependant à la goûter qu'après nous en avoir vu boire. Le trait distinctif de son caractère est la timidité et la méfiance plutôt que la crainte ; il est, à l'occasion, patient, obéissant, sobre, et dur à la fatigue, toutes qualités qui contribuent à faire de lui un meilleur soldat que le Chinois des provinces méridionales.

La malpropreté est poussée aussi loin que possible, en Cochinchine, dans toutes les classes de la société. Ce grand défaut est la cause de beaucoup de maladies de peau, occasionnées par la vermine.

On n'a aucune donnée sur la durée moyenne de la vie en Cochinchine ; mais ce qu'il est facile de constater, c'est qu'on y atteint un âge plus avancé qu'en Europe : ainsi il est peu de villages qui ne

comptent plusieurs nonagénaires et même quelques centenaires, ce qui est fort rare en France.

L'on ne peut avoir, en Cochinchine, qu'une seule femme légitime; mais l'usage autorise autant de concubines qu'on peut en nourrir. Il est inutile d'ajouter que le paysan se borne à sa femme légitime. Actives et laborieuses, les femmes sont ordinairement chargées des affaires du ménage; elles participent souvent aussi aux travaux les plus rudes des champs : ce sont elles qui ordinairement moissonnent le riz, le dépiquent et le pilent, pendant que le mari est étendu sur sa natte et jouit ainsi, dans toute sa plénitude, du privilége de maître de la communauté. Quand le mari est absent pour le service de l'Empereur, elles sont forcées de labourer la terre qui doit nourrir leur famille, et elles le font avec courage et résignation.

La loi permet, comme en Chine, aux parents de vendre leurs enfants tant qu'ils n'ont pas dépassé trois ans. Les indigents seuls, comme on le pense bien, usent de ce droit, et cette vente n'est, après tout, qu'une manière de remettre, à des familles riches et connues des parents, le sort de ces petits êtres que la misère ne permettrait pas à la mère d'élever. La modicité du prix de vente, qui varie généralement entre 5 et 20 ligatures (5 à 19 fr.), le démontre suffisamment, et donne à ce contrat son véritable caractère. C'est donc moins une vente qu'un abandon, de la part des parents, de leurs droits sur leurs enfants, d'après un contrat rendu définitif par le paiement d'un prix quelconque. Ces enfants, ainsi recueillis au sein des familles aisées,

sont élevés dans la maison et en deviennent les serviteurs dévoués : c'est la *domesticité* telle qu'elle était constituée chez les Romains. Cependant un créancier peut exiger de son débiteur la cession momentanée, à son profit, de la femme et des enfants de ce dernier, et exiger d'eux un travail et des services tant que la dette subsiste. C'est pousser un peu loin, on l'avouera, le système du prêt sur gage. Nos missionnaires ont souvent racheté, au prix de 50, 100 et 200 ligatures (47, 94 et 188 fr.), des enfants appartenant à des chrétiens devenus insolvables.

L'usage et l'abus du bétel est général en Cochinchine, et c'est à cela qu'il faut attribuer la couleur noire que contractent les dents. Dès l'âge de dix à douze ans, les enfants des deux sexes commencent à mâcher ce mélange de chaux vive, de *terra japonica* (gambier) et de noix d'arek qu'entoure une feuille de bétel. S'il entretient une certaine fraîcheur dans la bouche qu'il parfume réellement, il a aussi pour effet de provoquer une salive abondante, de couleur rouge de sang, qui donne un aspect repoussant aux lèvres qu'elle imprègne. L'action de la chaux vive a aussi pour effet de déchausser les gencives et de hâter la chute des dents.

L'opium est fort en usage, surtout dans la basse Cochinchine; mais son prix élevé en restreint la consommation; il n'y a guère que les mandarins et les gens aisés qui en usent, et cela au mépris des lois de l'empire qui l'interdisent de la manière la plus absolue, sous peine de l'exil. Il entre en contrebande,

dans l'empire, par les jonques qui reviennent de l'étranger. On assure que les bâtiments appartenant à l'Empereur, et qu'il envoie à Singapore, à Batavia et à Canton, en rapportent clandestinement une partie de l'opium que fument les mandarins de la haute Cochinchine.

Les effets de l'opium sur l'économie animale sont pernicieux quand on en fait excès; et malheureusement l'attrait qu'offre ce narcotique est tel, qu'il est difficile de s'arrêter à une dose modérée. On peut comparer, pour leur gravité, les désordres qu'il cause en Cochinchine à ceux que produit l'excès des liqueurs spiritueuses en Europe.

Les Cochinchinois ne connaissent pas l'usage du tabac à priser, mais ils fument beaucoup. La qualité de leur tabac est bonne; toutefois la préparation qu'ils lui font subir l'affaiblit et lui communique, en même temps que la couleur, le goût du tabac chinois.

Enfin, tous, petits et grands, font beaucoup de cas d'une liqueur distillée provenant de la fermentation du riz, et analogue au sham-chou; ils l'appellent *ruou*, et s'en enivrent quand ils en trouvent l'occasion. Les mandarins qui s'abstiennent de fumer l'opium s'en dédommagent sur le ruou; ils se procurent ainsi une ivresse indigeste qui les hébète.

La base de la nourriture du peuple et des grands est le riz et le poisson qui abonde sur les côtes et dans les rivières. On mange aussi du buffle et du bœuf; mais la qualité de ces viandes est médiocre. Les volailles sont fort bonnes et le porc délicieux; la chair en est

légère, et les médecins du pays la conseillent aux convalescents. L'abondance des fruits, surtout de la banane, procure une nourriture précieuse à toutes les classes; il en est de même de quelques légumes, tels que les haricots et les courges, que nous avons vus à profusion dans les marchés, avec les aubergines, les pastèques et les patates douces. On cultive aussi une espèce de melon dont on vante avec raison l'excellence.

Les Cochinchinois ne goûtent pas le plaisir de la danse, et c'est encore là un point commun qu'ils ont avec les Chinois; ils ne connaissent cet exercice que par les sing-songs, espèces de spectacles publics donnés par des bateleurs ambulants que les gens riches louent pour quelques représentations. Les pièces que jouent ces acteurs de passage se composent, soit de comédies mêlées de chants criards, soit de ballets héroï-comiques où d'habiles sauteurs exécutent des danses, des marches, des pirouettes, des culbutes et des sauts qui laissent bien loin derrière eux les exercices de nos bateleurs.

Le vol par escroquerie est fréquent dans l'empire; en outre, il existe, en basse Cochinchine surtout, une foule de voleurs organisés en bandes, et qui exercent à main armée leurs déprédations en dépit de la force publique. Il y a peine de mort contre eux; mais l'Empereur régnant a souvent usé d'indulgence envers les simples voleurs, en commuant cette peine en un emprisonnement : les chefs seuls ont été exécutés.

Un meurtre accompli par des moyens violents exige une certaine énergie de caractère à laquelle ne s'élève

pas le Cochinchinois : aussi est-ce un fait extrêmement rare dans les annales du crime. Mais il est beaucoup moins rare de voir le poison faire des victimes, et c'est là le moyen qu'emploient trop souvent les femmes qui veulent se débarrasser d'un mari oppresseur. La difficulté de prouver le crime assure ordinairement à son auteur l'impunité.

Les peines en usage sont : pour les délits simples la bastonnade, pour les délits graves la cangue et la prison avec la chaîne aux pieds et aux mains. Cependant tout sexagénaire est affranchi de la bastonnade. Telles sont les punitions prévues pour les moindres écarts des mandarins. Quant aux crimes, ils sont, suivant leur gravité, punis de la cangue, de la prison, de l'exil et de la décapitation. Le supplice d'être coupé en cent morceaux est réservé aux crimes de haute trahison, de rébellion et de lèse-majesté.

Aucune exécution capitale n'a lieu sans l'autorisation personnelle de l'Empereur qui révise les sentences rendues par le grand mandarin de justice de chaque province, appelé non-seulement à réprimer les crimes et délits dans l'intérêt de la vindicte publique, mais aussi à juger les procès au civil. Il paraît que son inégale balance penche souvent en faveur des arguments de la partie la mieux pourvue de numéraire. La vénalité de la justice n'est pas la plaie la moins vive de la société cochinchinoise.

La langue cochinchinoise se compose de deux parties distinctes : le dialecte en usage parmi le peuple, et la langue des lettrés qui emploie les mêmes caractères que

les Chinois et les Japonais ; seulement ces caractères ont des différences phonétiques essentielles. Ainsi un Chinois, un Japonais et un Cochinchinois lettrés qui ne s'entendraient pas en causant, se comprendraient par écrit. C'est là un caractère d'universalité que la langue chinoise a seule possédé à un aussi haut degré, puisqu'elle sert à la communication des idées de près de 450 millions d'hommes.

La Cochinchine est à la fois agricole et manufacturière. Partout la fertilité des terres qui peuvent être arrosées est prodigieuse. Mais c'est en basse Cochinchine surtout que la fécondité du sol est remarquable. On se borne à peu près à la production du riz, du maïs, du millet, du coton et de la soie. Le riz vient presque sans culture, et les récoltes s'y succèdent sans interruption, tandis que la moyenne et la haute Cochinchine sont loin d'être aussi favorisées sous ce rapport; mais les cultures, plus variées, s'étendent à la canne à sucre, à la cannelle, au coton et au mûrier.

Les terres du Tonquin sont aussi très-productives; outre le riz, on y récolte du coton, de la cannelle de première qualité, du sucre, et on y élève des vers à soie. L'indigo vient partout; nous l'avons vu à l'état sauvage dans les environs de Touranne : on l'y cultive ou du moins on en récolte quelque peu pour les besoins du pays; il y est employé en teinture.

Les forêts voisines produisent en abondance des bois de construction navale ; mais le roi Minh-Mang les a considérablement éclaircies pour les besoins de

la marine de guerre qu'il a créée et que son successeur entretient. On trouve aussi, dans les forêts qui environnent Hué, des bois de sapan et de sandal.

Le sucre de la Cochinchine est assez blanc, quoique fabriqué par des méthodes grossières; il coûte de 3 piastres 1/2 à 4 piastres le picul (18 à 22 fr. les 62 kilogrammes); mais on trouverait difficilement à en faire un chargement dans les ports de l'empire; et cependant aucun pays de la terre n'est plus propre que la Cochinchine à la production du sucre à bon marché, en raison de la fertilité des terres et du bas prix de la main-d'œuvre, puisque la journée d'un ouvrier laboureur n'est que de 5 sous. Mais ce qui tarit cette source de prospérité, c'est le monopole commercial réservé à l'Empereur, qui peut seul, dans ses États, vendre des marchandises pour l'exportation; aussi les fabricants de sucre n'ont-ils d'autre débouché que le marché intérieur, et encore y sont-ils souvent menacés de voir leur marchandise convenir à l'Empereur: dans ce cas, en effet, le prix en est fixé arbitrairement, c'est-à-dire au-dessous des simples frais de production. Le cultivateur, ainsi dépossédé, n'a garde de donner de l'extension à sa production.

Ce régime de déprédation impériale s'étend à toutes les marchandises : coton, cannelle, soie, etc., etc., dont le Gouvernement croit pouvoir alimenter son commerce avec Singapore et Batavia. Telle est la cause de la situation misérable de l'agriculture en Cochinchine. Dernièrement le Gouvernement avait acheté ainsi, on devrait dire volé, une partie de coton qu'il fit transporter à

Singapore par ses navires. Ce coton s'étant avarié dans la traversée, ne put trouver d'acheteur au prix fixé à l'avance par l'Empereur, et l'on dut le rapporter. Il fut, par suite, réparti entre plusieurs provinces dont les habitants durent l'acheter aux prix déterminés par le Gouvernement. Ajoutons que les Commandants des navires furent tous jetés en prison et chargés de chaînes pour avoir exposé l'Empereur à subir une perte dans ses spéculations.

Les arts industriels sont, ici, à peu près dans le même état qu'en Chine, d'où ils tirent sans doute leur origine. On fabrique, dans le pays, des étoffes de coton dont le bas peuple s'habille, et des tissus de soie unis et façonnés d'une grande beauté. Les satins noirs, bleus clair et verts, avec lesquels se font les robes d'apparat des mandarins, ressemblent beaucoup aux étoffes de même espèce fabriquées à Canton, inférieures, comme on sait, à celles de Nanking. Les robes brodées que nous avons vues à plusieurs mandarins étaient d'un beau travail. Les Cochinchinois teignent en vert de toute nuance le coton et la soie, au moyen de la fécule d'une plante qui croît aux environs de Hué-Foo. Le mode d'extraction de cette matière tinctoriale, qui manque à l'industrie européenne, rentre, m'a-t-on dit, dans les procédés suivis pour obtenir l'indigo. Il ne serait sans doute pas impossible de se procurer des graines de cette plante d'autant plus précieuse que nous ne connaissons pas de matière colorante simple qui donne le vert : il faut employer des composés mi-

néraux, ou bien combiner sur les étoffes même le jaune avec le bleu, ce qui limite le nombre des nuances et les rend incertaines.

On fabrique, dans le pays, des cordes et des hamacs avec une espèce de chanvre flexible et très-fort. Les objets de menuiserie et de tabletterie sont généralement soignés. Les incrustations de nacre ne le cèdent en rien à ce que le Japon fait de plus beau dans ce genre. Les meubles de laque soutiennent aussi très-bien la comparaison avec la fabrication chinoise ; ils conservent davantage le type asiatique qui s'est déjà fort européanisé à Canton.

La métallurgie et la mise en œuvre des métaux, si on les compare à ces mêmes arts en Europe, sont certainement peu avancées et seraient susceptibles de beaucoup d'améliorations; mais, tels qu'ils sont, ils satisfont jusqu'à un certain point aux besoins du pays. On coule en fonte de fer, de cuivre et de bronze une foule d'objets, des statues, des canons de toute dimension. On forge le fer et on en fabrique tous les instruments de labourage, tous les ustensiles de travail ; on fait même des fusils comparables, il est vrai, aux fusils chinois !

La charpenterie est très-bien exécutée, et les constructions navales étonneraient par le degré de perfection auquel on les a poussées depuis 15 ans.

La fabrication du verre, qui commence à se répandre avec rapidité en Chine, n'est pas encore connue en Cochinchine. On n'y fait pas non plus de porcelaine. La poterie du pays est même très-grossière.

La forme de gouvernement de l'empire Cochinchinois est, comme on a pu le voir par les détails qui précèdent, le despotisme dans toute sa nudité et sans autre tempérament que la force de l'usage qui règle certains points en faveur des gouvernés.

Les mandarins de guerre et les mandarins civils sont divisés en différentes classes qui comptent chacune plusieurs degrés d'honneurs. Les mandarins de guerre acquièrent leurs grades par leurs services. Quant aux mandarins civils, ce sont des examens annuels publics qui, comme en Chine, leur ouvrent généralement la porte des emplois publics.

On a déjà vu qu'un grand mandarin ou Quan-Tran est placé à la tête de chaque province, et qu'il a sous ses ordres un mandarin de justice et un mandarin militaire. En outre, un grand nombre de mandarins sont employés, dans les conseils de l'Empereur, pour l'expédition des affaires publiques. Celui que l'Empereur nous a envoyé à Touranne, pour traiter de la mise en liberté de l'évêque d'Isauropolis, M. Lefebvre, était un grand mandarin de la cour : il avait de bonnes manières, un air digne; mais la finesse et même la ruse étaient empreintes sur son front et dans ses yeux.

Les mandarins sont fort mal payés; aussi sont-ils forcés de vivre d'exactions qui pèsent sur le peuple beaucoup plus que si un impôt régulier le mettait à l'abri du pillage des grands.

L'Empereur fait distribuer à chaque mandarin, selon le nombre de membres de sa famille et de ses serviteurs, la quantité de riz nécessaire à la nourriture de

sa maison ; il lui remet, en outre, annuellement trois habillements complets verts ou bleus en soie, conformes à son rang, et quelques quan-tien ou ligatures de sapéques qui peuvent varier entre 1,000 et 1,500, et représentent de 9 à 1,400 fr. de traitement.

L'armée cochinchinoise est nombreuse, sinon redoutable. On a déjà vu que le nombre des soldats devait s'élever au quart environ de la population mâle adulte; il y en a toujours 50,000 réunis à la ville impériale de Hué. Il est vrai que ces soldats sont souvent transformés en ouvriers; mais, à l'occasion, on les rassemblerait sous les drapeaux. Chaque soldat reçoit le riz nécessaire à sa nourriture, et un quantien ou ligature de 600 sapéques, soit 1 fr. 50 à 1 fr. 90 c. par mois.

L'armement d'un soldat se compose, ou d'une espèce de hallebarde fort longue et dont le manche de bambou lui donne une légèreté qui la rend très-maniable, ou d'un fusil avec sa baïonnette : dans ce cas, il est muni d'une poire à poudre et d'un sac à balles; car, bien que l'on connaisse l'usage des cartouches, le soldat n'en a pas. Fabriquée dans le pays, la poudre est d'assez mauvaise qualité : quant aux fusils, ils viennent, à peu d'exceptions près, d'Europe; ceux que nous avons vus avaient été faits, les uns à St-Étienne ou à Postdam, les autres en Angleterre. Le soldat cochinchinois ne reçoit d'ailleurs aucune instruction militaire, et ferait un assez pauvre usage d'un fusil qu'il oserait à peine mettre en joue. Les Cochinchinois sont aussi de fort tristes artilleurs.

Les chefs sont armés du grand sabre à la Tartare.

On dit qu'il existe, à Hué, un corps nombreux d'éléphants exercés aux combats, et dans lequel l'Empereur de Cochinchine aurait une grande confiance; mais tout porte à croire qu'il en serait de ces éléphants comme de ceux de l'Inde, qu'on n'a plus jugés bons qu'au transport des bagages et de l'artillerie.

Un autre sujet de sécurité pour l'Empereur, en cas d'invasion étrangère, ce sont les grands travaux de fortifications qui défendent sa capitale Hué et la ville de Saigong, dans la basse Cochinchine, fortifications à l'européenne construites par des officiers français au service de Gya-Long. On regarde sans doute aussi comme très-importants les forts qui, à l'instar de ceux de la baie de Touranne, ont été construits pour défendre l'entrée des principaux ports ou rivières : grande est leur erreur sur ces derniers dans la construction desquels ils ont méconnu les règles les plus simples de l'art qu'on semblait cependant leur avoir enseigné. Ils en sont revenus à l'ancien système chinois, consistant à former une enceinte ronde, sans fossés, sans contre-escarpe, percée, du côté de la mer seulement, de trous circulaires pour les canons, mais par lesquels il serait impossible de pointer. Le fort est d'ailleurs privé de toute espèce de défense du côté de la terre; aucune meurtrière, aucune embrasure de canon n'est disposée pour défendre une mauvaise porte en bois qu'on enfoncerait d'un coup de pied : nous avons pris, au daguerréotype, le dessin de l'un de ces forts.

Quant aux fortifications qui protégent la capitale,

voici ce que nous en savons : commencés en 1813, les travaux n'ont été terminés qu'en 1820 ; ils ont constamment employé de 50 à 80 mille ouvriers. Ils embrassent un espace de 5 à 6 milles de circonférence, couvert de fortifications à la Vauban. Il y a 24 bastions armés chacun de trente-six pièces de canon d'un calibre variant entre le 18 et le 68, sortant des fonderies du pays, et si exactement imités des canons français, qu'on a reproduit sur les culasses jusqu'aux fleurs de lis du modèle. Les remparts, fort épais, munis de casemates et de magasins à l'abri de la bombe, sont d'environ 16 mètres de hauteur. Les portes, construites avec d'énormes pierres de taille, ont à peu près 20 mètres de haut, et le pennon qui surmonte la construction 40 mètres. Le fronton de chaque porte est orné d'une plaque de marbre noir couverte d'inscriptions en lettres d'or. Le fossé a au moins 35 mètres de largeur, avec revêtement en briques ; il est d'une profondeur proportionnée ; le glacis, les chemins couverts sont également revêtus de pierres de taille ; il en est de même de l'esplanade ou talus incliné qui rejoint la rivière. Au-dessus de chaque porte s'élève un pavillon à deux étages, d'une très-jolie apparence, dont les girouettes en cuivre resplendissent au loin. L'intérieur de la ville répond à l'extérieur : de larges rues se croisent d'une porte à l'autre, et le centre est occupé par la citadelle qui s'élève imposante et majestueuse, dominant toute la ville ; elle renferme le palais de l'Empereur, ses femmes et son trésor. Nul mortel, hormis ses gardes, n'y a accès. La rivière qui traverse la ville de Hué n'est navigable

que pour les joncques et les bâtiments d'un petit tonnage ; son embouchure dans la mer est semée de nombreux dangers. Une très-belle allée d'arbres ombrage la promenade qui règne autour des remparts intérieurs ; de distance en distance sont des perrons avec degrés en pierre, et des talus pour les canons. C'est, en somme, une des plus magnifiques œuvres qu'on puisse voir ; aussi conserve-t-elle, au milieu de ce qui l'entoure, un air d'étrangeté qui rappellera long-temps son origine.

Tous les travaux ont été exécutés par corvée, sans autre dépense, de la part du souverain, que la paie de quelques officiers chargés de les diriger ; il n'est pas jusqu'aux matériaux et à leur transport qui n'aient été mis à la charge des travailleurs. Le despotisme de Méhémet-Ali n'en eût pas obtenu plus en Égypte.

La marine impériale se compose d'un grand nombre de goëlettes de 14 canons, construites en bois de teck, sur modèle français, sauf la poupe et le gaillard d'arrière dont les préjugés cochinchinois n'ont pu faire abandonner la forme massive et disgracieuse ; plus, d'une foule de chaloupes canonnières armées d'un seul canon pour garder le port ; elle compte aussi une dizaine de bâtiments de 150 à 200 tonneaux, gréés en bricks ou en corvettes, et portant des canons. Quatre ou cinq de ces navires sont employés, en temps de paix, au commerce que l'Empereur fait faire pour son compte avec Singapore et Batavia. A ces forces il faut ajouter un millier de grandes barques de guerre de 20 à 100 rameurs, susceptibles non-seulement de

transporter des troupes , mais de prendre part à un combat à l'abordage.

Au mois de mai 1845 , l'Empereur a réuni toutes ses forces maritimes dans la rade de Hué, pour les passer en revue et faire exécuter sous ses yeux un combat simulé. Mais un violent coup de vent de Nord-Est a dispersé cette flotte, et causé de graves avaries ; plusieurs navires ont dû prendre le large et chercher un refuge dans la baie de Touranne ; deux seuls y sont arrivés , et ce sont ceux qui furent capturés momentanément par la frégate américaine la *Constitution*. Ces navires avaient chacun 50 hommes d'équipage.

De toutes les nations de l'extrême Orient , la nation Cochinchinoise est celle qui, malgré ses places fortifiées à l'européenne , ses nombreux canons, ses soldats armés de fusils et sa marine de guerre , offrirait le moins de résistance à une attaque de la part des puissances européennes. D'un côté, l'absence de tout esprit de nationalité chez ses habitants , ainsi que la désaffection profonde qui règne à l'égard du Gouvernement par suite de ses procédés tyranniques et stupides ; d'un autre côté, la situation géographique du territoire qui forme , vers le centre , une lisière allongée et fort étroite comprise entre la mer et une ligne de montagnes infranchissables , donneraient les plus grandes chances de réussite à une invasion en basse et moyenne Cochinchine , pays qui , par la fertilité de son territoire , ses ports situés à l'entrée de la mer de Chine, sa proximité de cette vaste contrée qui s'ouvre à l'activité européenne, et la salubrité de son climat, semble

réunir toutes les conditions désirables pour un établissement colonial d'un grand avenir. Quelques régiments d'infanterie suffiraient à cette conquête. L'un d'eux, placé sur la partie la plus étroite de la bande allongée qui réunit les deux extrémités de la haute et de la basse Cochinchine, interdirait toute communication entre ces deux parties du territoire, et rendrait les secours par terre impossibles, tandis que deux bateaux à vapeur s'opposeraient à tous les efforts de la marine de guerre : ce serait donc l'affaire de quelques mois, surtout avec l'assistance des chrétiens catholiques du pays qui se lèveraient en masse contre leurs oppresseurs.

CHAPITRE XV.

RETOUR AUX PHILIPPINES. — MŒURS ET COUTUMES. — GÉOLOGIE. — CULTURE DU SUCRE ET DE LA CANNELLE.

20 juin.

Le lieutenant de vaisseau Réjoux, second à bord de la corvette, est atteint depuis quelques jours d'une fièvre qui présente tous les caractères d'une méningite, occasionnée sans doute par une forte insolation.

23 juin.

Nous avons enfin réussi à dépasser le groupe des Paracels, écueils dont sont semés ces parages où, par suite des vents contraires, nous venons de lou-

voyer depuis dix jours. Le vent de la mousson commence à enfler nos voiles ; nous ne pouvons tarder à atteindre Manille.

25 juin.

La maladie du lieutenant Réjoux a fait des progrès alarmants, et, malgré tous les soins dont il est entouré, on désespère de le conduire vivant à Manille. Il est onze heures du matin. La vigie signale l'île du Corrégidor, située à l'entrée de Manille, au moment même où notre pauvre compagnon rend le dernier soupir. La consternation est à bord : officiers, passagers et matelots, tous exhalent leurs regrets; tous redisent les qualités brillantes de notre ami; son esprit, sa franche gaîté, sa bonté. Une mère viendra, au retour de l'*Alcmène*, lui redemander ce fils bien-aimé. Hélas! tous ceux qui partent ne reviennent pas!

26 juin.

La cérémonie des funérailles du lieutenant Réjoux est triste et imposante. La garnison de Manille a fourni un bataillon que précéde la musique militaire du régiment Tagal. De nombreux détachements de marins de la frégate la *Cléopâtre* et des corvettes la *Victorieuse* et l'*Alcmène* suivent le convoi funèbre. Nous nous acheminons aussi vers le *Campo-Santo*. Consacré aux sépultures des Européens, ce lieu est une vaste enceinte circulaire où des trous pratiqués à l'intérieur dans l'épaisseur de la maçonnerie, et disposés horizontalement sur un triple rang, reçoivent les morts :

on mure immédiatement l'orifice de ces trous ; mais, au bout de trois ans, toutes ces dépouilles, réunies dans une fosse commune, sont rendues à la terre.

29 juin.

C'est aujourd'hui dimanche. Brillantes et parées, les églises de Manille sont envahies par une foule compacte. Les élégantes mantilles noires occupent, non loin du maître-autel, les places réservées à la race des conquérants. A voir la part qu'elle s'est faite partout aux Philippines, je crains que l'on n'y rende mieux à César ce qui est à César, qu'on ne rend à Dieu ce qui est à Dieu. La métisse et la tagale se prosternent pêle-mêle sur les parvis du temple, mais la couleur de leur teint comme la différence de leurs traits les distinguent non moins que leurs costumes pittoresques. La métisse, c'est l'élégant cheval croisé d'arabe et d'andaloux ; et la tagale.... oh ! la tagale, c'est, dirait l'habitué du jockey-club, le cheval arabe pur sang, aux formes sveltes, aux reins souples, aux jambes fines et nerveuses. Ni les unes ni les autres ne tiennent en place aujourd'hui, et je suis réellement scandalisé de leur peu de recueillement. La messe, qui a duré à peine un quart d'heure, a semblé un siècle à cette foule frémissante qu'enivre la pensée de la fête de San-Pedro-Macatti ; aussi l'église se vide, sur la route de ce village, comme une écluse de chasse, et je suis entraîné par le courant.

Que, dans leur joie exubérante et naïve, ils ont l'air heureux d'être au monde ! La formule du bonheur,

si long-temps cherchée par les moralistes, on la rencontre à chaque pas aux Philippines : c'est le plaisir sous toutes les formes qu'il sait prendre dans ce délicieux pays. Non, le travail et les efforts qu'il exige, et la satisfaction qu'il laisse après lui, et le bien-être qu'il procure, ne sont pas faits pour le Tagal, pour ce peuple enfant soutenu dans les voies de la civilisation par les lisières du christianisme. Les moyens d'existence du Tagal, c'est l'air et le temps, l'air parfumé par la cigarette, le temps consacré à l'amour et au jeu. Ah! que Dieu a bien fait ce qu'il fait! En remettant aux mains de l'Espagnol le sort de ce gentil peuple, il a donné une pente naturelle à ses instincts de bonheur qui ne réclamaient pour se développer que le génie chevaleresque, que les croyances poétiques du conquérant.

Le gubernadorcillio de San-Pedro-Macatti est un riche métis dont la maison et la table sont ouvertes en ce jour de fête à la société créole de Manille ; elle s'y porte en foule, car l'Espagnol obéit aisément au niveau du milieu dans lequel il vit : ce n'est qu'ainsi qu'il entend la fierté, ce trait si souvent cité mais si peu compris du caractère national. Quant à l'amphitryon, il ne donnerait pas pour un empire cette élévation d'un jour au rang de ses maîtres. Présenté par quelques notables de Manille, je suis accueilli comme un ami de la maison. Il faut y faire comme tout le monde, et, sous peine de passer pour maussade, boire, manger, fumer, danser, chanter. La joie populaire n'a pas encore trouvé, aux Philippines, d'autre mode de mani-

festation. Mais silence ! voici la cloche qui appelle les fidèles à la procession ; les danses et les chants ont cessé, les cigarettes se sont éteintes : par un de ces changements à vue dont l'Opéra n'a pas seul le secret, la fête s'est tout à coup transformée ; ces deux cents danseuses, ivres de plaisir, sont devenues deux cents dévotes qui, les yeux baissés, s'avancent sous de longs voiles blancs, faisant cortége à la châsse de la Ste Vierge. Ces voix qui chantaient les joies de l'amour chantent les gloires du paradis, cet autre amour que Dieu réserve à ses élus ; mais chaque chose aura son temps : nous sommes provisoirement sur cette terre, et où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

En tête de la procession s'avance un couple gigantesque : ce sont deux mannequins d'osier habillés à l'européenne, et d'environ 12 pieds de haut, véritable mascarade dont le sens m'échappe, si ce n'est pas la personnification de la force protectrice de la cérémonie. La foule se rangeait, à leur approche, avec une certaine expression de terreur. Vient ensuite un groupe d'hommes tenant des cierges et portant sur leurs épaules San Pedro, le patron de céans, statue de carton doré du plus magnifique effet. Deux Chinois, dans leurs bizarres costumes, et armés de cierges, conduisent la colonne : ce sont deux néophytes qui témoignent, en ce grand jour, du zèle apostolique du curé de San-Pedro. Accessoire obligé de toute belle procession aux Philippines, le Chinois pose pour le progrès du christianisme. Les conversions tagales ne se comptent plus depuis long-temps ; il n'y a pas, sinon de mérite, du

moins de difficultés à l'égard de pauvres sauvages Ygorotes, enfants de la nature, et qui font un retour vers elle en devenant chrétiens; mais le fils de cette vieille terre dont la civilisation remonte aux premiers âges du monde, c'est bien une autre affaire. Le Chinois est fort dur à persuader, à moins toutefois qu'un intérêt terrestre, l'amour ou le lucre, ne se mette de la partie, l'amour surtout, rendons au maître cet hommage! La musique militaire d'un régiment tagal, envoyée tout exprès de Manille, fermait la marche de cette brillante procession.

La nuit ne tarda pas à étendre son voile sur la fête, mais sans lui faire rien perdre de son animation. Les fusées volantes se succédaient sans interruption et couvraient l'assistance d'une pluie de feu rivalisant d'éclat avec les nuées de lucioles dont le vol étincelant traçait dans les airs mille cercles lumineux, ou qui, suspendues en grappes aux branches des arbres, formaient des girandoles de feu du plus magique effet. Il était neuf heures que la place de San-Pedro-Macatti présentait encore la physionomie la plus animée : ici des danses et des chants joyeux; là des groupes se pressant autour des marchands de comestibles dont les torches éclairent les boutiques en plein vent; chacun semble se hâter de jouir des derniers moments de la fête qui va s'éteindre. Cependant l'heure de la retraite avait déjà sonné pour le beau monde de Manille; et quand je pénétrai dans la demeure hospitalière du gubernadorcillo pour prendre congé de lui, je trouvai les domestiques occupés à ranger les meubles et à

éteindre les lampes fumeuses. La maîtresse de la maison comptait à haute voix et d'un air piteux les bouteilles vidées ; un profond soupir suivit, en guise de *De Profundis*, la 75me : c'était tout ce que contenait la cave ; l'*ultima* ! s'écria le mari avec désespoir ; et il se répandit en de telles injures contre l'avidité insatiable de ses invités, que je jugeai à propos de ne pas me montrer. Il avait prétendu se donner, dans le village, les airs de recevoir la haute société de la ville, et sa vanité lui avait fait perdre de vue le quart d'heure de Rabelais. Sa provision annuelle de vin et de bière consommée, en le ramenant aux réalités de la vie, lui montrait le néant de la gloire à travers ses bouteilles vides.

2 juillet.

Départ, au point du jour, pour la grotte de San-Matheo, cette merveille des Philippines, objet de terreur pour les tagals qui en font le séjour des Nonos ou esprits malins. En sortant de Binondo, la route traverse le village de San-Palos qui est, à proprement parler, un faubourg de Manille. Après avoir franchi un petit affluent du Passig sur le bac de May-Bongo, village situé sur la rive gauche de la rivière, non loin de l'*Almacen de Polvera* [1] de la colonie, notre calèche s'avance, par une assez bonne route, à travers une magnifique plaine entrecoupée de rizières qui, à cette époque de l'année, offrent aux troupeaux de buffles un gras pâturage et de profondes mares

[1] Poudrière.

d'eaux boueuses où ces animaux immondes se plongent avec délices, ne laissant hors de l'eau que l'extrémité de leur museau. Le chemin est ombragé d'arbres et de haies au feuillage épais qui nous protégent contre les feux rasants et déjà insupportables du soleil levant. De distance en distance on rencontre le tuf volcanique du sous-sol de la plaine; il forme çà et là de petits monticules qui accidentent heureusement le pays : c'est tantôt une roche tendre formée d'un assemblage de scories, de rapilles, de pierres-ponces et de cendres; tantôt un véritable trass feldspathique de composition très-variée.

Je remarque, en passant près de la poudrière, un poteau auquel est suspendue une cage renfermant une tête d'homme. Notre guide nous explique que c'est celle d'un brigand qui a été supplicié, il y a six mois, à Manille, pour crime d'assassinat.

En arrivant à Mariquina, il nous faut traverser le Rio-de-San-Matheo sur un pont. Mariquina est un bourg important qui ne compte pas moins de 9,000 habitants. Chaque case, encadrée dans des massifs de verdure, semble être l'asile du vrai bonheur. Nous avions envoyé, la veille, un relais à ce village; aussi nous ne nous y arrêtons que le temps indispensable pour changer de chevaux, afin d'arriver promptement à San-Matheo. Mais avant, nous avons à franchir la rivière de la Nanka, grossie par les orages que ramène périodiquement l'abaissement de la température dans l'après-midi. L'eau remplit la caisse de notre voiture qu'elle semble vouloir renverser; il faut se résigner à se mouiller les pieds.

Mais aurai-je le courage de me plaindre à la vue de cet essaim de jeunes filles formant la chaîne au milieu de la rivière, afin de résister au courant qui menace de les entraîner ? Les unes, comptant trop sur l'eau trouble, ont relevé leurs sarongs jusqu'aux aisselles ; d'autres se sont décidées, à notre approche, à faire le sacrifice du sarong ; mais le flot mutin le retient à sa surface pour se réserver le plaisir, au sortir de l'eau, de le coller autour des reins. Hélas ! il est un peu tard pour allier les lois de la décence aux exigences de la situation. Il y a réellement des moments, ô jeunes filles ! où le sort a de bizarres caprices ; pour moi, ce passage d'eau m'avait plongé dans un état perplexe : détourner la vue, c'était diminuer, je veux le croire, l'embarras de ces jolies créatures ; mais renoncer en même temps à leur porter secours, ce à quoi j'étais bien décidé, le cas échéant. Je me laissai donc aller à mes instincts en suivant de l'œil les gracieuses ondulations de cette chaîne vivante, et, une fois sur la rive, je bénis Dieu du charme qu'il attache aux bonnes intentions.

Le gracieux village de San-Matheo se rapproche des montagnes habitées par les peuplades insoumises de l'île de Luçon. Il est situé à l'entrée d'une large et riante vallée qui fut autrefois le fond d'un lac, si l'on en juge par la nature du dépôt argileux et caillouteux de la plaine.

Le curé, pour qui nous avions une lettre de recommandation fort pressante, n'était pas au logis. Peut-être avait-il jugé à propos, en s'esquivant, de

s'éviter les embarras d'une réception qu'il ne pouvait se dispenser de rendre bonne et hospitalière aux recommandés de M. Inigo d'Assaola. Les curés de race indigène sont coutumiers du fait, soit timidité vis-à-vis des Européens, soit calcul d'économie. Bien que cette combinaison les retienne souvent loin de chez eux, ils la préfèrent aux charges dispendieuses que leur imposerait l'hospitalité. Nous fûmes donc reçus par les trois cousines du curé tagal, trois charmantes jeunes filles, ma foi, qui n'eurent pas de peine à excuser auprès de nous l'absence de leur parent ; et comme nous avions apporté de Manille un copieux déjeuner, nous les invitâmes à le partager, ce qu'elles acceptèrent avec empressement.

La route de la Cueva est assez bonne au départ; elle suit, pendant deux lieues, une large vallée, et conduit au bord de la rivière de San-Matheo où on laisse les chevaux. Il faut traverser trois fois cette rivière, puis la remonter dans son lit accidenté. Le volume de ses eaux, dans cette saison, nous rendait une pirogue indispensable : notre guide parvint, non sans peine, à se la procurer. Après avoir mis plusieurs fois pied à terre pour alléger ce frêle esquif dans les rapides formés par la rivière, nous ne tardons pas à apercevoir un amas confus de rochers derrière lesquels s'ouvre, sur la rive gauche, la grotte de San-Matheo ; mais cette rive gauche est inabordable. Il faut donc absolument prendre terre sur la droite, et requérir les habitants des quelques cases voisines pour fabriquer une passerelle : chacun s'y

prêtant avec ardeur, trois petits ponts sont jetés, en moins d'une heure, d'une roche à l'autre, et nous livrent le passage de ce courant fougueux. L'entrée de l'excavation est située à environ 150 pieds au-dessus du sol de la vallée. A peine nous y présentons-nous avec nos torches allumées, qu'une nuée de chauve-souris, habitant ces sombres demeures, se précipitent sur nous comme un ouragan. Cette irruption inattendue met notre guide en fuite. Croyant sans doute avoir tous les *Nonos* à ses trousses, il disparaît dans les rochers; mais nous ne sommes pas gens, après avoir surmonté tant d'obstacles, affronté tant de dangers, à battre en retraite faute d'un guide. Nous nous enfonçons résolument dans les profondeurs de ce souterrain naturel, qui présente en moyenne 8 mètres de largeur sur 10 de hauteur. J'y constate quelques faits géologiques intéressants : ainsi le même tuf qui constitue la plaine de Manille a comblé autrefois cette excavation dont l'existence est dès lors antérieure à ce dépôt contemporain de la formation de la plaine de Manille. Depuis, ce tuf, à l'exception de quelques lambeaux encore attachés aux parois de la grotte, a été entraîné par un fort courant d'eau qui a laissé à sa place sur le sol un conglomérat de cailloux roulés composés de grünstein et de calcaire. Ce courant d'eau a dû sans doute son origine à l'écoulement momentané de quelque lac supérieur dont les digues auront été rompues par les secousses qui ont agité le sol depuis que la plaine de Manille est formée. Le calcaire dans lequel la grotte est creusée est compacte et de cou-

leur blanc jaunâtre ; il renferme des madrépores, et son identité avec les calcaires néocomiens de Java et d'Angat est évidente. Quelques concrétions stalagmitiques décorent l'intérieur de la grotte ; mais elles n'ont rien de remarquable. On ne s'accorde pas sur la profondeur de cette excavation ; nous nous sommes avancés à plus de 2,000 mètres sans atteindre le fond. Telle est, en somme, cette merveille des Philippines. Puisse ma course et la description exacte que je viens d'en donner, dispenser les touristes de la faire !

Après cette expédition, nous avions grand besoin de repos et surtout de fraîcheur : nous n'imaginâmes rien de mieux que de nous plonger dans les flots écumeux du torrent. Ce bain était délicieux ; cependant toute chose a une fin, et nous nous disposions à en sortir, quand nous aperçûmes les femmes tagales du hameau voisin, jeunes et vieilles, qui, attirées sans doute par la nouveauté du spectacle, s'étaient accroupies sur les rochers du bord de l'eau pour en jouir tout à leur aise. Cette curiosité sauvage devenait fort embarrassante : le temps s'écoulait ; tous les signes propres à exprimer notre perplexité étaient restés incompris. Que faire, je vous le demande à vous, chaste lecteur ? Vous rougissez, hélas ! ce fut tout ce qu'il nous resta à faire.

Il était quatre heures quand nous pûmes reprendre la route du couvent de San-Matheo : l'orage quotidien commençait à gronder sur nos têtes ; mais notre pirogue nous fit franchir lestement plusieurs rapides où nous avions été obligés de prendre terre en remontant, et,

une fois à cheval, nous eûmes, en moins d'une heure de galop, gagné le couvent tout juste au moment où les larges gouttes de la pluie diluvienne de chaque soirée commençaient à tomber. Nous trouvâmes, en arrivant, le souper prêt; les belles cousines le servirent de leur mieux : malheureusement les provisions que nous avions apportées avaient disparu, et nous ne trouvâmes que du riz au lieu de pain. Quant à notre excellent vin de Bordeaux, d'autres s'en étaient accommodés, et il avait été remplacé par une bouteille de vin de Xérès qu'en mettant sur la table on décora du nom de vin de messe. Les belles cousines s'étaient mises en frais d'amabilité pour faire oublier aux convives le rôti qui manquait avec bien d'autres choses, dans ce repas beaucoup trop tagal. Leur bonne grâce ne se démentit pas pendant la soirée dont la guitare fit tous les frais : des voix tant soit peu nasillardes nous dirent quelques chants tagals et espagnols. Quant à la danse, on ne voulut jamais s'y décider malgré nos instances; le curé était absent, et les pantoufles trop étroites.

3 juillet.

Sur pied au point du jour, nous nous disposions à quitter le couvent quand le curé parut; il accourait pour nous témoigner tous ses regrets de n'avoir pu nous recevoir. Bien que nous eussions donné du chocolat de notre provision pour préparer le déjeuner, il voulut à toute force nous faire les honneurs de son thé que nous nous pressâmes d'avaler afin d'échapper à

cette hospitalité économique beaucoup plus coûteuse, pour nous, que la vie d'auberge.

4 juillet.

Une troupe de nouvelles recrues d'Ygorotes de la province de Cagayas est arrivée hier au dépôt du régiment d'infanterie tagal; elles doivent exécuter ce soir, à la caserne, une danse pyrrique qu'un officier m'invite à aller voir. Les danseurs sont armés de sabres et de boucliers, et simulent un combat avec une merveilleuse dextérité : les sauts et les voltes qu'ils exécutent en cadence nécessitent une incroyable souplesse. Ces Ygorotes appartiennent à une tribu de sauvages nouvellement convertis au christianisme. L'officier espagnol qui nous faisait l'exhibition de ce spectacle, avait longtemps vécu dans les cantonnements militaires placés sur la frontière pour contenir les peuplades sauvages qui se ruent dans la plaine et qui massacrent impitoyablement les tribus soumises à la domination espagnole. Il a dû souvent les poursuivre jusque dans leurs montagnes; mais l'absence de toute espèce de chemin et la nature du climat rendent ces expéditions fort dangereuses. Il se rassemble, en effet, aux flancs de ces montagnes, pendant la nuit, un brouillard fort épais qui ne se dissipe, vers 8 heures du matin, que pour faire place à un soleil brûlant. Chaque soir, la température baisse au point de nécessiter les plus chauds vêtements, et les Européens ne peuvent que très-difficilement résister à ces brusques changements. Les sentiers sont d'ailleurs tellement étroits et escarpés, que l'on ne peut

y passer qu'un à un, ce qui permet aux Ygorotes de lancer à coup sûr leurs flèches empoisonnées. Aussi l'intérieur de l'île de Luçon est-il resté inexploré malgré les richesses minérales qu'on suppose qu'il renferme, d'après les quantités considérables de poudre d'or que les Ygorotes vendent dans les villages voisins.

6 juillet.

Visite à M. Baranda, ingénieur des mines. Il veut bien me permettre d'examiner la collection qu'il a recueillie à Mindanao; les explorations que j'ai faites dans quelques parties de cette île donnent un intérêt tout particulier à cette étude. Les terrains amphiboliques que j'ai reconnus à Zamboanga se retrouvent près de Sourigao (province de Caraga), dans le massif que forment les trois montagnes de Caumion, Caumahat et Mabaho. Le calcaire s'y présente à l'état de marbre rouge pétri de fossiles déformés par l'effet du métamorphisme; il est traversé dans tous les sens par des roches d'épanchement telles que l'ophite, la lerzolite, le porphyre amphibolique à pâte de feldspath blanc, l'amphibolite contenant de l'actinote; on y remarque aussi des grès psamites plus ou moins altérés par la chaleur : toutes ces roches sont traversées par des dikes d'origine volcanique. Ces trois montagnes renferment des exploitations d'or dirigées par un Français, M. Maximilien Oudan; ces exploitations paraissent être dans un état peu prospère.

Les calcaires madréporiques d'Hinitouan et de Tinigan près Sourigao, ainsi que ceux de l'île Romblon, en

présentant des traces évidentes d'altérations ignées, n'en conservent pas moins les caractères communs aux calcaires néocomiens que j'ai observés à Angat, à San-Matheo et à Java ; ils sont traversés par des dikes d'amphibolite, et paraissent alterner avec des couches de marnes noires rappelant celles du néocomien, et renfermant des *ptéroceras*.

Les madrépores et les nombreuses coquilles marines recueillies par M. Baranda à des hauteurs considérables, sur les pentes des cônes volcaniques d'Initao et de Loubihite, dans la province de Misamis (île de Mindanao), appartiennent aux espèces vivantes, et doivent leur position actuelle à un soulèvement récent d'un massif considérable.

8 juillet.

Il règne depuis hier un vent d'Ouest très-violent mêlé de torrents de pluie : ce phénomène est connu aux Philippines sous le nom de Collia ; la barre de la rivière de Manille devient alors infranchissable ; aussi le canot de l'*Alcmène* attend au port, depuis deux jours, que la tempête se calme pour porter des vivres à bord.

9 juillet.

Malgré le mauvais temps et le choléra qui règne dans l'intérieur de Luçon, M. Inigo d'Assaola me décide à l'accompagner à son habitation de Calagouan. Une banca nous conduit en remontant le Passig jusqu'au lac de Bay, que nous traversons au moyen d'un parao de passage. La tempête a transformé les eaux tran-

quilles de la Laguna en une mer en furie ; cependant nous parvenons à prendre terre à l'entrée d'une petite rivière, pour gagner à pied la maison d'habitation.

L'exploitation rurale de MM. Inigo d'Assaola et Roxas est l'un de ces rares essais de culture en grand tentés aux Philippines par les Européens, ces fiers conquérants subjugués et conquis à leur tour par les habitudes du *far niente* tagal. La culture de la canne à sucre est, à Calagouan, dans les meilleures conditions de succès, tant parce que les terres y sont d'une grande fertilité, qu'en raison du bon marché de la main-d'œuvre, la journée d'un ouvrier ne se payant guère qu'un réal de veillon (26 centimes) : aussi le pilon ou picle de sucre brut de 5 arobes (62 kil. 1/2) ne revient-il qu'à 10 réaux, tous frais compris ; et comme il faut généralement 2 pilons 1/2 de ce sucre pour obtenir un picle de sucre marchand, il s'ensuit que ce dernier ne revient qu'à 27 réaux, soit 6 fr. 75 c. les 62 kil. 1/2. Les Indiens qui fabriquent annuellement quelques piculs de sucre par le procédé fort simple de la cuite dans la marmite de ménage, le livrent encore à meilleur marché. On estime généralement à 3,100 kilogrammes de sucre marchand (bonne quatrième) le rendement de l'hectare de cannes à Calagouan.

Ce qui est certain, c'est qu'en raison du bas prix de revient du sucre de la Pampangan, de Belanga, de la Laguna, de Tondo et de Batangas, provinces de l'île de Luçon où la culture de la canne à sucre a pris une importance réelle, le marché chinois pourrait offrir un large débouché à l'industrie sucrière de Manille,

laquelle fournirait en même temps un aliment précieux à la navigation d'inter-course. L'industrie sucrière réclame d'ailleurs, aux Philippines, de grands perfectionnements qu'on pourrait aisément introduire en y attirant des ouvriers chinois; mais les Espagnols craignent très-sérieusement les embarras politiques que pourraient leur créer de tels hôtes. On est encore persuadé que la révolte de 1780, qui mit la domination des Espagnols en péril, avait été fomentée par les autorités chinoises qui, dans un but de conquête, devaient seconder le mouvement insurrectionnel des Chinois habitant Luçon. Je ne sais si je me trompe; mais cette opinion, fille de la peur, me paraît dénuée de toute vraisemblance.

La culture de la cannelle m'offrit, ici, un intérêt tout particulier en raison de la nouveauté des essais. M. Inigo d'Assaola a fait venir de Ceylan des semences de *laurus cinnamum* qui ont bien levé : au bout de 18 mois, les cannelliers avaient acquis 50 centimètres de hauteur. On s'est occupé alors de leur transplantation ; les plants ont été placés à 5 mètres de distance les uns des autres dans une terre légère, un peu en pente et sans arrosage : à 4 ans, on a coupé ces cannelliers à 30 centimètres de terre ; leurs troncs pouvaient avoir alors 15 centimètres de diamètre ; les branches écorcées ont fourni de la cannelle de très-médiocre qualité. Après cette opération, chaque arbuste a commencé à pousser des branches latérales qui lui donnaient l'aspect d'un petit saule étêté : quand ces jets eurent atteint 2 mètres de longueur sur 2 centimètres de diamètre, et

il a fallu environ 2 ans pour cela, on les a coupés et écorcés. L'on a obtenu ainsi une cannelle susceptible de supporter parfaitement la comparaison avec les premières qualités de Ceylan. C'est généralement de mars en août que cette dernière opération a lieu à Calagouan.

10 juillet.

J'avais reçu, à mon retour à Manille, une lettre d'invitation pour le Récréo, espèce de cercle où la société de Manille se réunit tous les 10 jours; les concerts, les bals et les spectacles d'amateurs s'y succèdent. C'est, ce soir, le tour de la musique : nous avons donc d'abord à subir, de la part du piano, une demi-douzaine de morceaux tapotés par des écolières qui passent sans doute ici pour des virtuoses. Allons, on peut bien braver quelques sonates pour la délicieuse voix de dona Carolina O***, dans le morceau de *Casta Diva*; mais, ô contre-temps! le bruit se répand dans la salle que la cantatrice est *infirma* ou tout au moins *constipada* : il faut renoncer à l'entendre ce soir. Ce maussade concert se transforme en un bal plus maussade encore. A voir la timidité gauche de la plupart des danseuses se repliant sur elles-mêmes à l'approche d'un étranger, on se demande où s'arrêtera, dans cette société créole, l'invasion des mœurs indigènes. Si j'ai bonne mémoire, ô filles de l'Andalousie! vous n'êtes, dans votre pays, ni timides ni gauches : pourquoi donc échanger vos grâces natives contre la sauvagerie tagale? Et vos danses, que j'ai vues si élégantes, qui les re-

connaîtrait dans ces soubresauts multipliés? On assure qu'un misérable intrigant, échappé au bal de la Chaumière, en a apporté les danses à Manille comme la dernière expression de la *fashion*; et vos danseurs, les mains dans leurs poches, ne trahissent que trop l'origine de cette incroyable mystification.

CHAPITRE XVI.

RETOUR EN CHINE. — MACAO. — HONG-KONG. — MÉDECINE CHINOISE. — AGRICULTURE. — PISCICULTURE.

12 juillet.

Départ de Manille. Une petite brise nous porte à la hauteur du Corrégidor; toutefois la mousson nous oblige à louvoyer dans la passe : la mer est agitée; la lame courte fatigue le navire ; notre navigation s'annonce rapide mais dure.

13 juillet.

Dans la nuit, une voie d'eau considérable s'est déclarée; les pompes ordinaires ne suffisent pas à l'étan-

cher ; il faut recourir à la pompe royale, et affecter à sa manœuvre une partie de l'équipage, car l'*Alcmène* fait eau comme un panier ; heureusement la mousson du Sud-Ouest nous pousse avec vigueur, et nous avons de bonnes chances pour arriver promptement.

17 juillet.

On découvre la terre au point du jour : à midi, nous jetons l'ancre devant Macao, à côté de la frégate la *Cléopâtre*, et je profite du départ d'une barque qui est venue apporter des vivres à bord, pour prendre terre. Vos trente lettres me sont remises, mes excellents amis ; quel bonheur après huit mois sans nouvelles de son pays ! Je les emporte ces lettres partout où je vais, faisant à chaque pas des poses, comme un oiseau, possesseur d'un trop gros morceau de pain, s'arrête de temps en temps pour le becqueter.

20 juillet.

J'ai loué, à raison de 25 piastres par mois (140 fr.), l'ancienne factorerie française de Macao qu'habitait autrefois M. de Guignes, l'auteur du grand Dictionnaire chinois édité sous les auspices de Napoléon. Me voici installé dans cette charmante demeure pleine encore des souvenirs de la France. Je dispose de vingt chambres ; j'ai des jardins immenses, des terrasses, une vue délicieuse sur le port intérieur et le quartier Chinois. Un cuisinier et son aide, un groom pour le service de l'office, quatre porteurs de palanquin et deux coolis cumulant les fonctions d'interprète, composent ma

maison. N'était mon modeste mobilier, je me croirais un Nabab ; mais sa simplicité ne permet aucun écart à ma vanité. Le bambou en a fait tous les frais : lits, canapés, tables, bancs, chaises, tabourets, armoires, tout est en bambou plus ou moins bien lié, tressé, chevillé ; les ouvriers chinois excellent, comme on sait, dans l'art de le travailler, et ces meubles sont à si bon compte, que le tout m'a coûté à peine quelques centaines de francs. Ma batterie de cuisine se borne, il est vrai, à quelques pots de grès ; mais les cuisiniers chinois sont d'une habileté étonnante à se passer de tous ces ustensiles inventés par leurs collègues d'Europe. On ne s'explique pas, en voyant de près leur installation, où et comment ils préparent les nombreux ragoûts dont se couvrent les tables chinoises. Mon jeune secrétaire, Charles Lavollée, occupe une chambre contiguë à la mienne, et nous sommes dans les meilleures conditions pour travailler à la fraîcheur.

22 juillet.

Décidément je suis trop bien ici pour travailler ; ce serait réellement dommage de laisser fuir sous le travail les heures rapides qui, dans ce délicieux oasis, reviennent si naturellement au *far niente*. Ai-je suffisamment erré dans mes jardins, parcouru mes terrasses, bercé mes rêveries dans mon hamac, sous cette vaste et gracieuse varande qui place à mes pieds le port intérieur de Macao, la chaîne de montagnes qui l'abrite des vents du large et la ville chinoise? Suis-je donc

saturé de la douce fraîcheur de mon allée touffue, pour venir m'asseoir devant une table, en face de mes notes recueillies à Java, et que réclame le Ministre? Non, non : arrière toutes les paperasses, et buvons frais!

24 juillet.

Voici trois jours de lutte entre les réalités de la vie et l'oubli de l'existence : adieu, mes fraîches promenades du matin dans ce paradis terrestre, mes heures paresseuses de la sieste et mes délicieuses soirées. O devoir! tu l'emportes. Ces notes sur Java que je vais coordonner par 40 degrés de chaleur, qui les lira avec un plaisir égal au supplice qu'elles m'imposent?

1er août.

Une maison de commerce américaine fait depuis quelque temps des tentatives très-importantes pour le placement, en Chine, de diverses liqueurs d'Europe qui paraissent être décidément du goût des consommateurs chinois, puisque je viens d'assister à l'expédition à Canton, sur commande, de 25 caisses de *cherry-brandy* venues de Copenhague. L'expéditeur de Macao y a joint, à titre d'essai, un assortiment d'anisette de Bordeaux, de crème de rose, de crème de menthe et de kirsh-wasser; et il veut bien, sur mon conseil, ajouter à cet envoi deux caisses de nos vins sucrés et muscats du Languedoc, qu'en toute occasion les Chinois m'ont paru fort apprécier. Je m'empresse d'ailleurs de donner à l'expéditeur les renseignements les plus détaillés sur

les prix auxquels ces sortes de vins reviendraient une fois rendus en Chine, et il reconnaît avec moi que ce commerce pourrait être la source de bénéfices considérables. Je me propose de suivre avec attention ces essais qui intéressent au plus haut point la France, comme pays de production [1].

4 août.

Départ de grand matin pour Hong-Kong; j'ai trouvé place sur un petit bateau à vapeur américain qui fait fréquemment cette traversée. Il est deux heures de l'après-midi; on aperçoit au loin une ligne de pics aigus et dénudés : c'est l'île de Hong-Kong, la terre aux transparences hyalines, d'après le sens littéral de son nom. Ce point, choisi par les Anglais pour devenir à la fois le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec la Chine et la place d'armes de la Grande-Bretagne dans le céleste empire, est une masse rocheuse dont les pentes sont couvertes de blocs granitiques entassés les uns sur les autres comme un chaos; quelques collines et de hautes vallées dont le sol est le produit de la décomposition, sur place, de la roche, relient les montagnes entre elles. Les Anglais l'occupent en vertu du traité de Nanking qui en a stipulé la cession en leur faveur. L'île est partagée, dans le sens de la plus grande longueur qui est de 16 kilomètres, par une

[1] On trouvera, à la fin de ce 3e volume, une note sur les débouchés que la Chine peut offrir un jour à l'industrie viticole du midi de la France.

chaîne centrale de montagnes abruptes courant du N.-E. au S.-O., dont la hauteur varie entre 200 et 600 mètres; et comme sa largeur est à peine de 9 kilomètres, on peut se faire une idée de l'escarpement du versant qui plonge dans la baie : c'est là cependant qu'il a fallu trouver l'emplacement d'une ville, et cette entreprise gigantesque n'a pas été au-dessus de la puissance des Anglais. Ils se sont mis résolument à l'œuvre depuis trois ans, avec la sape et la mine, et déjà se dressent comme par enchantement les lignes régulières des maisons à colonnades de la ville de Victoria. Mais de combien d'efforts et de sacrifices il a fallu et il faut encore payer ces résultats ! Les miasmes exhalés des entrailles de cette terre formée de détritus granitiques ont empoisonné l'air au point de transformer en un tombeau cette ville naissante. Les Chinois comme les Européens y périssaient chaque jour par centaines, emportés par les fièvres malignes ou consumés par la dyssenterie. Le 98e d'infanterie anglaise a surtout payé un large tribut à la fondation de la colonie : ce fut au point que quelques Anglais, déconcertés un instant par la gravité du mal, doutaient déjà de la possibilité de persister dans leur entreprise, et condamnaient hautement, l'an dernier, le choix de cette localité. Mais la baie d'Hong-Kong est sûre, et les plus gros navires peuvent par tous les temps y trouver un abri. Les Anglais sont fort tenaces quand ils s'appuient sur de pareilles considérations; d'ailleurs, on s'était trop pressé, paraît-il, de conclure, de la gravité de la situation sanitaire, que le climat était

insalubre ; on avait perdu de vue que presque partout, sous les tropiques, les déplacements de terre, quand ils s'exécutent sur des masses considérables, sont immédiatement suivis de fièvres malignes fort intenses, attribuées, par les médecins chinois, aux miasmes empoisonnés, espèces d'animalcules qui, échappés du sein de la terre et répandus dans l'air, sont introduits par la respiration dans le torrent de la circulation, et constituent une véritable intoxication mortelle ou non, selon la dose du poison et la promptitude des remèdes. Quoi qu'il en soit, cette année les fièvres ont à peu près cessé avec le mouvement des terres, et le gouverneur de Hong-Kong, M. Davis, m'a paru plein d'espoir dans l'avenir de la colonie. Le climat de l'île est d'ailleurs dans les mêmes conditions que celui de Macao.

L'entrée ordinaire de la baie est au Sud de l'île ; son extrémité orientale offre aussi un passage étroit d'un grand fond : c'est là que sont situés deux forts chinois destinés à devenir, dans des mains anglaises, des positions inexpugnables.

La population entière de l'île est d'environ 3,000 Chinois répartis en plusieurs villages. Le plus considérable, connu sous le nom de Chek-Choo, compte environ 1,000 habitants ; il est situé dans la partie Sud ; une route carrossable y conduit ; quelques jolis cottages s'élèvent dans les plis du terrain qu'elle traverse. Les cinq autres villages de l'île sont : Tie-Tam, situé à l'entrée d'une petite baie profonde et bien abritée ; Hong-Kong qui a donné son nom à l'île ;

Pok-Foo-Lum, bâti à près de 800 mètres sur le versant Sud-Ouest de la chaîne centrale; Wang-Nié-Chong et Soo-Kim-Foo; ces deux derniers, qui possèdent des territoires fertiles et étendus, sont peuplés de cultivateurs. Les habitants de Tié-Tam et de Chek-Choo fournissent d'excellents pêcheurs, et, dans ces mers si poissonneuses, la pêche est tellement abondante, qu'ils salent annuellement plus de 150,000 kilog. de poissons qu'on expédie jusqu'à Canton[1].

La ville de Victoria est pourvue des principaux édifices publics que comportent les habitudes de la civilisation européenne : le tribunal, la geôle, les casernes, le palais du Gouverneur, l'hôtel du Club, l'église anglicane, la chapelle catholique, réunissent dans leur construction l'élégance à la solidité. Je remarque l'hôpital de la marine, destiné à recevoir les marins malades de tous les pays. Cette fondation philanthropique est due à la munificence de la maison Rustamjé de l'Inde. Des boutiques parfaitement approvisionnées bordent les quais; on y trouve de tout, à des prix excessifs, il est vrai; mais pourquoi cette cité opulente, cette façade de l'Angleterre sur les mers de Chine, est-elle empreinte d'une tristesse qui me glace quand je parcours ses rues? Pourquoi tous ces fronts soucieux? C'est que là, plus que dans aucun autre pays anglais : *times is money*, et que, pressé de faire fortune pour aller vivre ailleurs, l'homme ressemble à un

[1] Le sel employé dans ces salaisons revient, dans le pays, à 1 fr 60 c. les 100 kilogrammes.

somnambule occupé à entasser pêle-mêle ses pensées d'avenir avec ses écus, pour emporter le tout quand la charge sera complète. Deux journées dans un pareil pays sont interminables; aussi, malgré les instances de mon excellent hôte, le capitaine d'A***, je m'empresse de profiter du départ d'une lorcha chinoise pour regagner Macao.

12 août.

Je ressens depuis mon retour d'Hong-Kong un malaise général et des douleurs intenses que notre docteur s'obstine à attribuer à un commencement d'hépatite qu'il faut combattre par une application de sangsues au foie. De son côté, le médecin chinois, que j'ai cru devoir consulter, me tient pour atteint d'une affection catarrhale de l'estomac, ayant pour cause première un refroidissement. Les humeurs peccantes, assure-t-il, surabondent; il faut les chasser : il m'a prescrit en conséquence des pilules de calomel; plus, sur la région de l'estomac, un cataplasme de diverses herbes pilées. Cinq jours se sont écoulés depuis que je me suis appliqué 30 sangsues, et, j'en demande pardon à la médecine européenne, je n'ai ressenti aucune amélioration dans mon état; tandis que le traitement chinois auquel je me livre depuis avant-hier semble déjà m'avoir soulagé. Voici donc les deux médecines qui se partagent le monde, aux prises entre elles et avec ma santé. Puisse l'une me préserver de l'autre! Mon docteur chinois répond de moi; il a d'abord examiné mon teint, mes yeux et ma langue; il a passé trois quarts d'heure à

me tâter le pouls, d'abord au poignet de la main droite, puis à celui de la main gauche, enfin aux deux mains, à la fois posant, à cet effet, sur le trajet de l'artère radiale, l'indicateur, le médium et l'annulaire simultanément et l'un après l'autre, de manière à ce que le premier de ces doigts pressât le *tchun* (la partie la plus près du poignet), et les autres le *koan* et le *tché*, parties plus rapprochées du cubitus. Après avoir ainsi analysé les battements de mon pouls, il s'est écrié qu'il est *yo* (faible), *sou* (précipité), *hien* (trémuleux), *fou* (fuyant en bas et se dérobant). Nous sommes en été; donc mon estomac a souffert du froid et réclame une purgation : c'est ce qui fait que votre fille est muette! ..... Cependant j'ai pris du calomel, et je me trouve mieux.

16 août.

Je sors de chez mon docteur chinois; il répond toujours d'une prompte guérison, mais à la condition de continuer le calomel et la tisane de taï-hoang (rhubarbe): ma maladie s'appelle *kio-toan*. J'en suis fort aise..... L'humide radical qui réside, ajoute mon docteur, dans le cœur, le foie, les reins, les poumons et la rate, n'y est pour rien : la cause en doit être uniquement attribuée à la chaleur du sang qui a sa source première dans l'estomac, les intestins et le péricarde [1], et mon médecin m'indique fort bien la

[1] Dans l'état de la science en Europe, on admet aujourd'hui que le sang dissout l'oxigène dans les poumons, et

place de chacun de ces viscères dont la forme est assez exactement rendue dans les planches qu'il met

devient artériel sans produire trace de chaleur; mais que c'est sous l'influence de l'oxigène absorbé, que les matières solubles du sang se convertissent, dans les vaisseaux capillaires des autres organes, en acide lactique, celui-ci en lactate de soude, ce dernier, par une véritable combustion, en carbonate de soude. D'un autre côté, la digestion est une fonction d'absorption exécutée par l'estomac et les intestins; les matières solubles passent dans le sang à peu près inaltérées, et les matières insolubles sont assez divisées pour être aspirées par les vaisseaux chyliens : ainsi la digestion a pour but de restituer au sang les 12 à 15 grammes de carbone ou l'équivalent d'hydrogène que l'homme brûle par heure, et qui est la source de la chaleur animale. C'est donc avec raison que les Chinois placent dans l'estomac et les intestins la source première de la chaleur vitale ou tout au moins le combustible qui doit l'entretenir. Auraient-ils donc découvert ces vérités scientifiques si nouvelles pour nous, comme ils avaient découvert la circulation du sang bien long-temps avant qu'il en fût question en Europe? Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit que la théorie des médecins Chinois soit bonne, ou qu'une longue pratique tienne lieu chez eux de science, ils prédisent exactement les crises et les diverses périodes des maladies. Selon leurs écrits, toute maladie provient d'une altération du sang, et agit successivement sur le cœur, le foie, le poumon, l'estomac, les reins, la rate et les entrailles. L'habileté du médecin consiste à reconnaître quand il faut arrêter le mal par des remèdes directs ou l'affaiblir par un révulsif; accélérer les crises, les attendre ou les détourner. Or, le pouls permet, selon eux, de distinguer les moindres altérations du sang; il ne faut donc pas s'étonner que, depuis 4,000 ans que la médecine est pratiquée en Chine, le pouls y soit l'objet des

sous mes yeux ; il les a lui-même étudiées sur des porcs qui ont servi à ses recherches anatomiques. Du reste, il me traite comme un collègue depuis qu'il a vu chez moi des fioles de réactifs chimiques, divers appareils de physique, et surtout une pile médicale que j'ai fait fonctionner pour lui. Il me fait, en conséquence, une exhibition de tous les écrits amassés par ses ancêtres : je remarque plusieurs planches anatomiques relatives au *tcha-tchin* (acupuncture), opération dans laquelle il a toute confiance. Il pratique la cautérisation sur les piqûres avec de petites boules d'armoises, et a obtenu, de ces espèces de moxa, des guérisons inespérées ; le difficile est de connaître les points d'élection : c'est ce qu'indiquent ses dessins.

Il a chez lui une salle pleine de racines et de

observations minutieuses des praticiens : et ce n'est point une vaine science, puisqu'il est certain que, par le moyen du pouls, ils découvrent très-exactement toutes les sensations qu'éprouve un malade ; ils distinguent sur chaque poignet trois touches, le *tsun*, le *koan* et le *tché*, qui correspondent, selon eux, à des parties différentes du corps. Le *tsun*, dans le bras gauche, répond au cœur et aux petits intestins ; le *koan* au foie et au fiel, et le *tché* aux parties de la génération de l'homme. Dans le bras droit, le *tsun* répond au poumon et au grand intestin, le *koan* à l'estomac et au ventricule, le *tché* aux reins dans l'homme. Chez la femme, ce que l'on dit du bras gauche s'applique au bras droit, et réciproquement. On considère en général que le *tsun* correspond à la partie supérieure du corps, y compris le cœur ; le *koan* à la partie moyenne jusqu'au nombril, et le *tché* à la partie inférieure jusqu'aux pieds.

simples servant à purifier le sang, à clarifier les humeurs, à fortifier l'estomac, à provoquer la sueur, à dissiper les vapeurs, à resserrer ou à relâcher le ventre ; il a aussi quelques sels ou compositions chimiques que je reconnais. Je distingue, entre autres, plusieurs variétés minéralogiques de chaux sulfatée dont les vertus thérapeutiques dépendent, selon lui, de la forme cristalline qu'elles affectent : ainsi la chaux sulfatée (*tchi-kao*) fibreuse a des propriétés curatives différentes de celles de la chaux sulfatée lenticulaire, en raison de la force secrète qui a présidé à l'arrangement moléculaire, bien qu'il convienne de l'identité de la composition de ces deux variétés minéralogiques.

17 août.

Je vais chez mon docteur chinois pour le remercier de ses soins, car ma santé s'est fort améliorée. Au moment où j'entrais, il tenait par le cou un de ses compatriotes qu'il semblait s'efforcer d'étrangler. Il le lâcha cependant pour me faire, de l'air le plus gracieux, sa triple révérence accompagnée des ronds de bras et des *tchin, tchin* d'usage. Rassuré par la sérénité de sa physionomie, je m'approchai du patient qui, la larme à l'œil, frottait son cou tout meurtri des rudes étreintes du docteur. Quelques mots d'explication mettent fin à mon étonnement. Le docteur avait affaire à un mal de gorge rebelle pour lequel il a dû employer le remède infaillible qui consiste à pratiquer, autour du col du malade, une demi-douzaine de fortes

pincées tordues, destinées à produire instantanément une puissante ecchymose, par l'effet de l'extravasation du sang. Ainsi se trouvent expliqués pour moi les nombreux stigmates nuancés de rouge, de jaune et de violet que j'ai souvent remarqués au col des Chinois.

Mon docteur m'a décidément pris en grande affection, et sa conversation, bien qu'elle me parvienne par l'intermédiaire d'un interprète, a pour moi le plus grand intérêt. C'est un savant qui tient de ses pères toutes les recettes possibles pour guérir ; mais le difficile de son art, dit-il, c'est de connaître la source du mal et en quelle partie du corps il réside : heureusement le pouls suffit à le conduire à travers les complications des phénomènes morbides ; c'est par ses battements qu'il découvre les altérations du sang et des esprits vitaux, et qu'il peut dire, sans interroger le malade, quelles sont les parties du corps et les organes atteints, et il essaie d'entrer dans des explications trop longues à rapporter, mais qui prouvent un grand esprit d'observation. En me retirant, je fais de vains efforts pour décider le docteur à accepter des honoraires ; il ne veut rien ; il y a plus : il exige que j'emporte une boîte de ses pilules. J'ignore si, dans les détails que j'ai donnés plus haut sur l'art de guérir, il en est qui puissent un jour être mis à profit par la médecine européenne ; mais le dernier procédé de mon docteur a bien quelque mérite, et j'oserai le recommander aux méditations du docteur ***.

19 août.

Course dans la vaste plaine qui s'étend au-delà de la ville de Quien-Min-Foo. Avant de dépasser la porte limite du territoire portugais, je traverse le cimetière des Chinois chrétiens. Il est situé sur le penchant d'une colline; les tombes y ont conservé les formes consacrées par l'usage du pays : c'est toujours un monument demi-circulaire taillé sur la pente du terrain, et dans l'intérieur duquel on pénètre par une entrée horizontale fermée par une pierre couverte d'une inscription hiéroglyphique en l'honneur du mort; mais il n'y a pour tout le cimetière qu'une seule croix sous la protection de laquelle reposent tous les chrétiens.

Il règne dans la campagne, au-delà des limites du territoire portugais, une activité prodigieuse. C'est le moment des plus rudes travaux; car, pour obtenir la double récolte de riz annuelle, il faut moissonner et planter en même temps. Ici des moissonneuses, couvertes de chapeaux de jonc et les jambes nues, coupent le riz à la faucille et le lient en gerbes; là des paysans, armés de fléaux, le dépiquent en cadence. Tout à côté, d'autres ouvriers ont rempli de grains mêlés de balle et de débris de paille des paniers qu'ils vident lentement et de toute leur hauteur, afin que le vent emporte les parties légères qui se mêlent au grain; enfin un ventoir, mû par des femmes, achève le nettoyage du riz. Dans la partie du champ qui vient d'être moissonnée, on a déjà introduit de l'eau; et plus loin un buffle, attelé à une charrue de forme grossière, trace

péniblement dans la vase un sillon où plusieurs hommes s'occupent à planter, avec les mains et les pieds, des tiges de riz que des femmes et des enfants apportent et déposent sur les berges du champ inondé. Ces tiges de riz peuvent avoir 20 centimètres de longueur ; elles viennent d'être arrachées dans un semis extrêmement dru fait vingt jours avant, dans une terre bien fumée. On a reconnu, en Chine, que la graine semée très-serrée lève mieux et croît plus rapidement : ce fait est parfaitement d'accord avec ce que nous savons des effets calorifiques de la germination par suite de la saccharification des parties amylacées des graines.

Les tiges de riz sont arrachées au moyen d'une pelle qui, passant sous les racines, soulève la terre où ces dernières sont engagées. Lorsqu'on repique, on réunit trois ou quatre tiges ensemble ; et le cultivateur chinois est si habile dans cette sorte de travail, que j'ai vu placer jusqu'à 25 plançons par minute. Tous ces cultivateurs exécutent d'ailleurs ces diverses opérations avec un indicible entrain.

Le paysan chinois est aussi laborieux qu'économe et rangé ; simple et borné dans ses désirs, il oppose une patience à toute épreuve aux difficultés de la vie, et il parvient, à force de travail, à les surmonter ; aussi jouit-il d'une sorte de quiétude et de bien-être inconnu à la classe populaire d'Europe ; il ne manque jamais de remercier, matin et soir, le *Tien*, de la part, si minime qu'elle soit, à lui faite dans les biens de ce monde, et enseigne de bonne heure à ses enfants à tout rapporter à l'intervention de la

divinité qu'il implore sur l'autel de la famille. Que sa religion soit éclairée, telle n'est pas la question à examiner : ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lui donnant un appui dans le ciel, cette religion écarte les désirs vagues, insensés, et protége la misère contre le désespoir, double écueil pour les classes pauvres qui vivent de leur travail quotidien. Ces considérations expliquent le petit nombre de mendiants qu'on rencontre en Chine, malgré la densité de la population de cet empire.

Après avoir obtenu, par l'intermédiaire de mon interprète, quelques éclaircissements sur le travail que je voyais exécuter sous mes yeux, je me dirigeai vers une agglomération de maisons, et je m'y arrêtai pour examiner plusieurs fosses à fumier où l'on avait stratifié de la chaux en poudre mêlée à de la terre argileuse, des herbes sèches, de la paille et d'autres débris de végétaux ; ce tout était arrosé de *Ta-Feu* (je ne traduis pas le mot) soigneusement recueilli dans les habitations voisines. Les Chinois préparent aussi, aux alentours des villes, avec le Ta-Feu et de l'argile en poudre, des pains qu'ils font sécher à l'air ; ils expédient ensuite cette poudrette à de grandes distances pour les besoins de l'agriculture.

Deux hommes étaient occupés à faire tremper dans un grand baquet et à praliner ensuite dans un espèce d'engrais composé de débris de corne, d'os pulvérisés, de suie, de cendres et de vieux plâtras, des graines d'*holcus* ou grand millet, destinées à être semées le lendemain. Après m'avoir donné quelques explications sur

l'emploi de ce mélange, ils me montrèrent une poudre blanche dont la dissolution dans l'eau servait aussi à laver le grain de semence destiné aux terres exposées à la sécheresse ; je crus reconnaître dans cette poudre blanche et pesante de l'acide arsénieux, et pour mieux m'en assurer, j'en pris une pincée que je me proposai d'analyser [1].

Les procédés de chaulage sont, d'après ce que je vois, d'un usage général en Chine ; seulement, au lieu d'employer, comme en Europe, la chaux, le sulfate de soude ou mieux encore le sulfate de cuivre, on fait usage d'une solution aqueuse d'arsenic, l'acide arsénieux étant, comme on sait, un peu soluble dans l'eau.

Il y avait, sous un hangar de l'une de ces granges, un tas considérable d'une poudre d'un brun clair dans laquelle je reconnus du tourteau de graines de ricin. On m'expliqua que cette matière, appelée *ping*, venait de Canton, et qu'elle était employée comme engrais, avec le plus grand succès, dans les terres basses et humides formées de détritus granitiques.

En remontant le petit canal qui apporte l'eau douce aux rizières, je ne tardai pas à atteindre un étang façonné de main d'homme, au bord duquel deux paysans

[1] L'essai que j'ai fait de cette substance a pleinement confirmé mon opinion sur sa composition; volatile sans résidu, au-dessous de la chaleur rouge cerise, elle apparaît alors sous forme de fumée blanche, en répandant une odeur d'ail très-forte : ce sont là les caractères propres à l'acide arsénieux.

répandaient des lenticules de marais. M'étant approché, j'entrai en conversation avec eux sur ce qu'ils faisaient. Alors ils prirent à la main et me firent voir une masse de petits poissons à peine éclos, et m'expliquèrent que deux mois auparavant, c'est-à-dire à la fin de mai, ils avaient transporté dans cet étang du frai de poisson recueilli dans le Tché-Kieng sous forme d'une espèce de mucosité transparente très-difficile à discerner pour ceux qui n'en ont pas l'habitude; car, une fois dans l'eau, cette mucosité semble s'y fondre.

Cette eau est transportée, au moyen de barriques, dans l'intérieur du pays pour empoissonner les rivières, les étangs et les petits cours d'eau. Il importe d'agiter continuellement le frai pendant son déplacement, sans quoi les semences avortent : aussi les pêcheurs se relèvent-ils nuit et jour dans cette opération. A mon arrivée, on était occupé à donner de la nourriture à ce fretin. Cette explication avait vivement excité ma curiosité : j'examinai avec une nouvelle attention ces petits poissons qui étaient de plusieurs espèces; les propriétaires me dirent que, dans deux ans, ils commenceraient à enlever les plus gros afin de faire de la place aux autres, et de favoriser ainsi leur développement; qu'enfin, au bout de quatre ou cinq ans, ils remettraient leur étang en rizière [1].

[1] On retrouve la même pratique dans les Dombes (Ain) : les étangs sont de temps à autre mis à sec, et livrés à la culture. J'y ai vu de fort belles récoltes de froment et surtout d'avoine; puis on les rétablit, et l'on procède à l'empoissonnage avec de la carpe, de la tanche et quelques brochets.

Je savais déjà que la pisciculture est fort répandue en Chine, et qu'elle fournit une part considérable à l'alimentation du bas peuple qui préfère à tout le poisson ; mais je ne l'avais pas encore vu pratiquer. Tous les fleuves de la Chine, et notamment le Yang-Tsé-Kiang, fournissent des quantités énormes de frai de poissons d'espèces variées. On le recueille, comme je viens de l'indiquer, au mois de mai, au moyen de nattes placées à demeure dans le courant, et on le transporte à l'intérieur dans des barriques pleines d'eau.

Cette eau se vend à la mesure : au bout de quelques jours, on aperçoit, dans le vivier où on l'a mise, de petits tas d'œufs qui ne tardent pas à donner naissance à des myriades de poissons qu'on nourrit, les premiers temps, soit avec des jaunes d'œufs, soit, comme je l'ai dit, avec des lenticules, genre de plantes de la famille des nymphéacées au milieu desquelles vivent tant de polypes et d'animalcules infusoires.

Je revenais de cette longue excursion à travers la campagne, lorsque mon guide me fit remarquer, en passant, un champ de *tsing-mâ*, plante textile qui fournit la matière de cette étoffe éclatante de blancheur, connue des Européens sous les noms de *grass-cloth* et de batiste de Canton. L'écorce du tsing-mâ avait atteint le degré de maturité voulu pour donner de la filasse, puisque les ouvriers étaient occupés à arracher cette plante ; cependant ses petites fleurs jaunes apparaissaient à peine, et, malgré mes recherches, je ne pus trouver de graines mûres. Les tiges avaient atteint environ $1^{m}50$ de hauteur ; elles

étaient droites, minces, d'un vert clair, et complètement dépourvues de branches latérales. Je remarquai que les ouvriers laissaient sur pied celles des bords du champ devenues plus grosses et branchues, sans doute pour servir de porte-graines [1].

31 août.

Mes préparatifs de départ sont terminés : dans quelques heures j'aurai quitté les rives du céleste empire, et dit un dernier adieu à cette terre si riche de faits que j'ai plutôt entrevus qu'observés, et que je m'étais promis, dans mes rêves ambitieux, de livrer à l'ardente curiosité de l'Europe. Le coin du voile qu'il m'a été donné de soulever ne m'a fait comprendre qu'une chose : l'immensité du champ ouvert aux investigations des peuples de l'Occident. Heureux ceux qui les premiers récolteront à pleines mains là où je n'ai pu glaner que quelques épis!

La Commission des sciences et arts d'Égypte, dont les magnifiques travaux ont illustré la France, n'avait eu à remuer, sur l'antique terre des Pharaons, que la poussière des morts!..... Ici s'offre une société contemporaine à la fois des Égyptiens et de nous; debout

[1] On trouvera, à la fin de ce 3me volume, une note sur les essais auxquels je me suis livré, dans le midi de la France, pour y naturaliser le tsing-mâ, ainsi que quelques autres plantes textiles dont j'ai rapporté les semences de la Chine. Les succès que j'ai obtenus, tant en France qu'en Algérie, me donnent l'espoir qu'un jour ces plantes seront cultivées au plus grand profit de l'agriculture et de l'industrie françaises.

au milieu de quarante siècles, offrant un long passé et un présent à peu près inconnus. Ici se trouvent accumulés une immense suite de faits dont l'enchaînement sert de base à une civilisation fort avancée, se partageant le monde avec la civilisation de l'Occident dont elle contre-balance la puissance dans un rayon de plus de mille lieues autour de son foyer !

Quel plus imposant objet d'étude que ces faits à quel point de vue qu'on les envisage ! Certes, de toutes les histoires, la plus intéressante pour l'homme est celle de l'homme lui-même : combien n'y ajouterait pas l'examen attentif d'une grande civilisation qui s'est développée parallèlement à la nôtre, sans points de contact avec elle, de manière à présenter en quelque sorte, à la discussion, une seconde formule de la société humaine, offrant des termes communs à la nôtre et des termes distincts propres à caractériser, les uns ce qui est d'institution naturelle et divine, les autres ce qui est d'organisation purement conventionnelle et locale ! Assurément jamais matériaux plus instructifs, plus curieux, n'auront été livrés aux méditations du législateur et du moraliste.

Mais, quelque noble que puisse être un pareil sujet, il cède peut-être le pas à l'importance des résultats que promet l'étude approfondie des mille faits pratiques se rattachant directement à la physique, à la chimie, à la mécanique, à l'hydraulique, à l'alimentation de l'homme, à son hygiène, à l'histoire naturelle en général : ce sont des procédés nouveaux à nous approprier, des méthodes simples dont le hasard, nous voulons dire

le temps, a enrichi les Chinois; des produits inconnus en industrie comme en agriculture, à introduire en Europe!

Est-il besoin de rappeler que l'agriculture chinoise est la première du monde, et que la plupart des améliorations qui s'annoncent parmi nous comme des nouveautés sont depuis plus ou moins long-temps en usage dans l'empire du milieu; que la méthode des assolements, celle des engrais, des composts, des irrigations lui est empruntée; que la pisciculture, dont on commence à peine à s'occuper en France, est pratiquée sur la plus grande échelle, de temps immémorial, en Chine, et qu'elle y fournit un précieux contingent à la nourriture des habitants; que l'on est arrivé à faire produire, dans les provinces du midi, deux récoltes de riz, par année, dans des terres qui n'ont pas cessé d'être en culture depuis des siècles; qu'en un mot, la Chine a trouvé, dans le développement de son agriculture, le secret de nourrir en moyenne, par kilomètre carré 100 habitants, sur un sol qui n'est pas naturellement plus fécond que celui de la France, tandis que nous nous préoccupons déjà des difficultés d'assurer l'existence des 60 habitants qui peuplent en moyenne, chez nous, le kilomètre carré?

Ne sait-on pas que la production et la préparation de la soie réclament encore, en Europe, beaucoup d'améliorations; que la Chine est une terre de prodige pour le ver à soie dont on obtient jusqu'à deux et trois récoltes dans l'année? C'est à cette source qu'il faut aller puiser des renseignements; c'est aussi là qu'on ap-

prendra à donner aux soies gréges et moulinées l'apprêt qui décuple la tenacité et la durée des tissus fabriqués en Chine. Et combien d'autres matières textiles ont leur emploi en Chine, qui sont complètement ignorées de nous ! que de teintures particulières aux Chinois, et dans lesquelles ils excellent ! Leur porcelaine et surtout leurs émaux sur métal sont arrivés à un degré de perfection et de bon marché qui doit faire vivement désirer que l'industrie française se hâte de s'approprier leurs procédés.

Il faudrait passer en revue toutes les branches des connaissances humaines pour énumérer les innombrables faits d'application usuelle qu'offrira la Chine à des observateurs instruits et intelligents.

L'exploration d'une contrée aussi riche, aussi neuve, conduirait nécessairement à l'étude sérieuse de son marché au point de vue commercial, étude dont l'ébauche suffit pour démontrer de quelles ressources cette masse immense de consommateurs serait un jour pour plusieurs de nos produits agricoles et industriels, notamment pour nos vins doux du midi et nos liqueurs, ainsi que pour les mille articles de l'industrie parisienne, la draperie, la rouennerie, etc., etc.

Ainsi, au triple point de vue des études spéculatives, du commerce et des sciences d'application, la Chine est le champ le plus vaste qui se soit jamais offert à l'Europe. Une Commission scientifique composée d'hommes intelligents et spéciaux, habiles à se rendre un compte exact des faits, puiserait à pleines mains à cette source abondante et précieuse des con-

naissances humaines, et jamais exploration n'aurait plus sérieusement intéressé la civilisation.

Mais qu'on ne se dissimule pas les difficultés d'une pareille entreprise ; elles sont aussi grandes que les résultats qu'on peut s'en promettre.

Le canon des Anglais a bien pu forcer la Chine à subir, sur quelques points de son littoral, le contact des Européens ; mais après avoir fait, comme on dit, la part du feu, les Chinois n'en persistent que plus fortement dans leur système de répulsion et d'isolement. La Chine, sauf les cinq ports livrés au commerce étranger, se referme ; et, loin de consentir à ce que le cercle de ses relations extérieures s'élargisse, elle oppose aujourd'hui la ruse à la violence pour reconquérir une partie des concessions arrachées par la force : c'est ainsi que la ville de Canton et sa banlieue restent interdites aux Européens, malgré les termes fort explicites des traités. A mes yeux, le canon serait aujourd'hui le dernier des moyens à employer pour ouvrir la Chine ; il ferait naître des antipathies nationales qui n'existent pas en réalité, et qu'aucune force humaine ne pourrait ensuite affronter. C'est parce qu'on ne regarde qu'à la surface des choses qu'on se prend quelquefois à croire qu'un jour la Chine subira le joug de l'Europe, comme cela est arrivé pour l'Inde devenue colonie anglaise. Non, rien dans la constitution de la nation chinoise, rien dans les mœurs de ce peuple intelligent, rien dans les habitudes de mollesse que le climat impose souvent aux populations, n'autorise une pareille supposition. Il y a loin de l'in-

dolence paresseuse, de la simplicité crédule, de l'esprit contemplatif de l'Indou, à l'énergie laborieuse, à la vigueur de pensée, à l'esprit délié et positif du Chinois.

La constitution politique de l'Inde, composée d'un certain nombre de principautés rivales, a singulièrement favorisé l'invasion européenne : en Chine, on se trouverait en face d'une unité nationale constituée par 360 millions d'habitants, en face d'une armée nombreuse d'hommes du Nord qui, pour être aujourd'hui mal dressés, mal armés, n'en ont pas moins toutes les qualités les plus éminentes du soldat que la guerre ne tarde pas à former. C'est du pays de ces hommes du Nord que s'élancèrent à plusieurs reprises ces hordes barbares qui inondèrent l'Europe, et devant lesquelles plièrent tant de fois les légions romaines!

Je le dis avec conviction : tout nouvel acte de violence exercé par l'Angleterre contre la Chine profiterait directement au commerce des autres nations européennes, aux Américains du Nord surtout, qui, à la première guerre, ont vu tripler leurs relations commerciales en Chine aux dépens de celles de l'Angleterre [1].

C'est évidemment à la force expansive des idées qu'il est réservé d'ouvrir la Chine à l'Europe, et de

[1] C'est là ce qui explique deux faits restés inexplicables pour bien des gens : l'extrême bonne foi britannique dans la reddition de l'île de Tchusan, où les Anglais se trouvaient si commodément placés pour dominer le littoral chinois, et leur ex-

consommer le rapprochement de deux grandes familles: à la France appartient l'honneur de cette noble entreprise, et j'ose le revendiquer pour mon pays. Mais la seule propagande qui puisse aujourd'hui effacer les distances, dissiper les préjugés et fondre ensemble les civilisations européenne et chinoise au profit de toutes deux, est la propagande pacifique des sciences modernes : c'est à elles déjà, ne l'oublions pas, qu'est dû tout le succès des Pères Jésuites qui les premiers ont pénétré en Chine; car les portes de cet empire se sont fermées devant le christianisme le jour à jamais regrettable où les disputes religieuses dont il a été le théâtre ont soulevé la question du pouvoir temporel.

D'après l'accueil que j'ai personnellement reçu des autorités, durant mon séjour en Chine, je ne doute pas un instant qu'une Commission scientifique qui se présenterait dans le pays, entourée de l'éclat des vérités utiles qu'elle apporterait aux Chinois, et dégagée de toute arrière-pensée de domination temporelle, finirait par voir s'abaisser devant elle les barrières élevées contre les Européens, il faut le dire, par une sage politique de conservation. Les plus grands honneurs seraient sans doute réservés à ses membres, et l'une des conséquences immédiates de ce premier succès serait l'exploration complète et approfondie de ce vaste empire,

cessive longanimité à l'endroit de l'interdiction, aux étrangers, de la ville de Canton et de sa banlieue, en dépit des termes formels du traité de Nanking, qui livre aux étrangers l'accès de cette partie du territoire.

étude bien autrement intéressante que celle de ces peuplades sauvages dont les habitudes et les mœurs se refusent à toute déduction philosophique, et qui sont cependant l'objet de tant d'expéditions longues et coûteuses.

CHAPITRE XVII.

SINGAPORE. — POULO-PINANG. — COMMERCE EUROPÉEN AU JAPON.

1er septembre.

Je suis arrivé hier à Hong-Kong pour prendre le steamer anglais *Lady-Mary-Wood* qui doit nous conduire à Ceylan. Il est 10 heures du matin ; tous les passagers sont à bord ; l'ancre est levée, et nos 230 chevaux-vapeur nous entraînent vers la haute mer.

2 septembre.

Je commence à faire connaissance avec mes compagnons de voyage. Toutes les nations de l'Europe

sont représentées dans cette arche, en raison composée de leur importance et de leur humeur voyageuse. Les Anglais y sont nécessairement les plus nombreux; puis viennent les Américains. J'y compte ensuite trois Espagnols, trois Portugais, trois Hollandais, trois Français, deux Italiens, un Allemand et un Russe.

Je retrouve à bord M. et Mme K***, couple américain que j'ai vu à Canton. Le mari bat de l'aile, et va, hélas! grand train où vont toutes choses, où nous irons tous. Parvenu au dernier degré de phthisie, il compte demander au beau ciel de l'Italie une restauration dont je ne sache pas que ce ciel possède le secret. Sa femme vient de paraître dans le salon, en robe légère d'une éclatante blancheur. Son aspect suave rappelle le sourire sur les lèvres flétries de son pauvre mari. Douce colombe éloignée depuis cinq ans du toit paternel, elle a consacré les plus belles années de sa vie à prolonger les jours de l'homme à qui le ciel l'a unie; et, en vérité, je conçois qu'on se cramponne à l'existence quand il faut, en la perdant, se séparer d'un tel ange. A sa douceur on ne peut comparer que sa modestie aisée, naturelle, pudique, qui n'emprunte rien à la timidité, laquelle n'est pas de la modestie.

Ses heures se partagent à bord entre les soins que réclame son mari et la lecture de quelques livres; livres de prières où l'âme parle à Dieu; livres d'instruction sérieuse où le voyageur, le philosophe et jusqu'au savant, tous ont tâché d'être aimables; livres de littérature du jour, dont la futilité détourne un instant son imagination des tristes réalités de la vie.

Aux États-Unis, dans le programme de toute éducation un peu soignée se trouve comprise l'étude approfondie de la langue et de la littérature françaises : Mme K*** parle avec une grande facilité le français ; un léger accent qui a bien son charme donne une physionomie originale à sa causerie. J'ai le bonheur d'y prendre part quelquefois, et c'est avec un grand intérêt que j'écoute l'histoire du repas qui lui a été donné, il y a quelques jours, à Canton, par la femme d'un grand mandarin. Mme K*** et deux de ses amies s'étaient rendues à la pressante invitation de la dame Chinoise qui les accueillit avec des transports immodérés de joie. Les hommes de la maison, les fils, les frères, même le mari, avaient été exclus : ainsi le veulent les usages chinois qui maintiennent rigoureusement la séparation des sexes dans les réunions de société. Les femmes se reçoivent entre elles et les hommes entre eux, usage qui préserve la société chinoise de bien des désordres. Les convives, au nombre de quinze, se composaient, indépendamment des trois dames américaines et de la maîtresse de la maison, femme légitime du mandarin, de la seconde et de la troisième femmes de ce dernier, de ses filles et de ses nièces ; toutes paraissaient vivre dans la plus parfaite harmonie. C'est ce que j'avais eu occasion de remarquer dans la maison du mandarin Pan-Tsé-Tchen, pendant les quelques journées que j'y ai passées. La femme légitime n'est nullement jalouse à la manière des Européennes ; pourvu qu'elle reste maîtresse au logis, qu'on l'entoure de tous les égards dus à la mère de famille,

elle comprend, chez son mari, la devise que le bon homme Lafontaine a *jà dite de cent façons.*

Le dîner se composait, selon la coutume chinoise, d'une foule de petits plats, de viandes hachées, d'holoturies, de mille gâteaux et de soupe de nids d'hirondelle. A peine les convives furent-elles à table, que le sam-chou circula dans des aiguières ; il était chaud et nullement mitigé par un mélange de thé ; aussi les premières gorgées de cette liqueur alcoolique, presque aussi forte que notre eau-de-vie, prirent-elles les dames américaines au gosier. Leurs grimaces causèrent l'hilarité de la compagnie qui but d'autant et tant, qu'enfin les signes d'une violente exaltation se manifestèrent par mille gestes et mille propos bruyants : les pipes à eau, qu'on fit circuler vers la moitié du repas, achevèrent ce que le sam-chou avait commencé ; des servantes les chargeaient incessamment et les présentaient avec du papier allumé aux dames qui, après avoir humé promptement cinq ou six bouffées, les rendaient pour qu'on les rechargeât. Bientôt la gaîté fut à son comble ; les questions se multipliaient et devenaient de plus en plus indiscrètes ; on commença à beaucoup gesticuler. L'éclatante blancheur de la peau des dames américaines et les tons délicats de leurs gracieux visages intriguaient vivement les Chinoises qui n'admettaient pas que ces teintes pussent être naturelles : il fallut se laisser frotter les bras, le cou et la poitrine, pour convaincre ces dernières dont le front et le cou sont, comme on sait, couverts de blanc, les joues de carmin, les lèvres de rouge, les sourcils et l'ex-

trémité interne des yeux de noir, que la nature seule avait fourni sa palette.

La chaleur avait obligé, vers la fin du dîner, les dames américaines à quitter leurs gants qui furent l'objet du plus minutieux examen : on les avait confondus jusqu'alors avec la peau même des mains ; aussi retourna-t-on dans tous les sens ces *souliers pour les mains*, comme les appelaient les dames chinoises. Cependant le sam-chou continuait à circuler, et bientôt apparurent les signes d'un commencement d'ivresse chez plusieurs d'entre elles qui voulaient absolument voir les *gants des pieds*, et se disputaient pour embrasser nos blanches américaines, lesquelles se défendaient de leur mieux contre ces caresses de vin et de tabac. On ne sait pas où se seraient arrêtés les témoignages de cette tendresse échevelée, si ces dames n'avaient pas jugé à propos de se retirer, au sortir de la table, aux grands regrets des Chinoises devenues de vrais dragons.

3 septembre.

J'occupe une cabine à l'avant du paquebot : aux derniers venus les mauvaises places ; mais au moins suis-je seul?..... Hélas ! non, un voyageur moribond a choisi son domicile en travers de ma porte pour avoir un peu de fraîcheur ; je le dérange quand j'entre et quand je sors ; il n'a pas la force de le trouver mauvais. Commissaire des guerres détaché de l'armée des Indes à Hong-Kong, il fait un effort suprême pour gagner Singapore dont le climat doit, du moins il

l'espère, le guérir de la dyssenterie et lui permettre de regagner Madras où l'attendent sa femme et ses trois enfants. Mais 22 ans de séjour aux Indes l'ont usé jusqu'à la corde ; il me donne tous ces détails, car je me suis assis sur le banc où il est étendu, pour lui témoigner ma sympathie et adoucir par quelques bonnes paroles l'amertume de sa position. Élevé en France, il parle avec facilité notre langue, et trouve, me dit-il, un charme particulier à l'entendre en ce moment.

4 septembre.

Le mal a fait, cette nuit, de rapides progrès ; mon voisin, j'allais presque dire mon ami, car j'étais devenu le sien depuis hier, va mourir sur le pas de ma porte : il est là, étendu presque sans mouvement. Le capitaine du steamer écrit rapidement sous sa dictée ses dernières volontés : aura-t-il le temps de finir avant que l'âme ne s'échappe, et le moribond aura-t-il la force de signer ce papier ? Cependant ces deux hommes se rapprochent : ce sont les secrets intimes de la vie du mourant qui s'échappent ; il rend ses comptes aux hommes avant de les rendre à Dieu. Je m'éloigne l'âme navrée. Il est onze heures. Je sors de ma cabine : ses yeux immobiles ne m'ont pas vu passer ; il est seul, et son dernier regard aura plongé dans l'isolement avant de plonger dans l'éternité. Où sont ses frères, ses fils, sa femme, pour lui serrer une dernière fois la main !... A trois heures, il n'était plus. A six heures, cousu dans une couverture de laine à laquelle deux lourdes barres de fer avaient été attachées, il était

lancé par-dessus le bastingage, et le flot se refermait sur lui, et les tintements lugubres de la cloche du bord se perdaient dans l'immensité de l'Océan !

5 septembre.

Nous avons été jusqu'ici vite et bien, filant huit nœuds à l'heure avec le vent contraire, et dix nœuds en calme. Je lie conversation avec le Commandant du bataillon qui tient garnison à Macao, M. d'Almeïda, que le Gouverneur portugais vient de faire passer en jugement comme chef d'une fort noire conspiration. Un beau matin, la maison de M. d'Almeïda est envahie par la garde ; il est fait prisonnier, conduit au fort avec trois autres officiers, ses complices, sous l'inculpation d'un complot tendant à déposer le Gouverneur de la colonie, à l'expédier en Europe, et à se substituer à lui. Le conseil de guerre réuni, après avoir tout examiné, tout vu, tout entendu, déclare qu'il n'y a de conspiration que dans la tête du Gouverneur dont la cervelle avait tinté révolution, ce qui n'a rien d'étonnant par le temps qui court. L'innocence de M. d'Almeïda et de ses complices est proclamée ; mais en même temps il est reconnu que l'énergique résolution du Gouverneur aurait sauvé la société, si son salut avait été compromis. M. d'Almeïda, qui n'est qu'à moitié de l'avis du conseil de guerre, est parti pour Lisbonne afin de demander justice.

6 septembre.

Le capitaine du steamer aime le bon vin et la reine Victoria ; chaque jour, au *pass-wine*, il boit invariablement l'un à la santé de l'autre, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui se dit ou se fait à table. Au moment où lui arrive l'inspiration patriotique, on entend, au milieu des conversations les plus bruyantes, cette exclamation solitaire : *The queen* ! qui domine le bruit des convives. J'ai été plusieurs jours à en deviner l'auteur, ne voyant, lorsque je me retournais à cette exclamation, qu'un homme plongé dans son verre, et grave comme un président de Cour d'assises.

Mais voici venir l'heure du laisser-aller et de l'abandon ; il en faut bien une par semaine, même pour des Anglais. Ils ont choisi, paraît-il, le samedi soir ; aussi les figures les plus gourmées du bord s'épanouissent à cette heure, et semblent vous dire : il y a une semaine que je n'ai pas ri, et voici que je vais rire. Déjà notre Capitaine nous a demandé gracieusement la parole au dessert pour prononcer un tout petit speech qui se termine par un toast aux *sweet-hearts*, et son honnête figure dit assez que sa pensée n'a pas été au-delà du cercle tracé par le devoir conjugal.

7 septembre. Dimanche.

Autre scène de la vie de bord. Il est 11 heures du matin. L'état-major de *Lady-Mary-Wood*, en grande tenue, les passagers et les matelots en toilette sont réunis sur le pont. Une estrade a été rapidement dressée

près de la roue du gouvernail; le pavillon britannique la recouvre; des livres à couverture et à forme sévère y sont empilés : ce sont les Évangiles, des recueils de prières, la Bible, etc. Notre Capitaine qui, avant-hier, était notaire auprès d'un moribond, est chapelain pour le quart d'heure. Tout le monde s'est recueilli, la lecture de la Bible a commencé; c'est le second du bord qui s'en est chargé; le Capitaine s'est réservé l'Évangile du jour. Entraîné par la noble simplicité de cette grave cérémonie, j'avais joint, avec toute la ferveur d'un chrétien, ma prière à cette prière en commun dans laquelle une trentaine d'hommes, groupés sur un morceau de bois, élevaient, du milieu du vaste Océan, leurs âmes à Dieu, cette source infinie de tout courage, de toute abnégation, de tout sacrifice.

9 septembre.

Nous nous réveillons devant Singapore où le steamer a jeté l'ancre à une heure du matin. A quelques encablures de là se balance la corvette française la *Victorieuse*, attendant le vapeur l'*Archimède*, qui s'oublie sans doute à Suez, où il a conduit deux attachés de l'ambassade chargés de dépêches pour le Gouvernement. Je me garderai bien de quitter Singapore sans aller serrer la main au brave Commandant Rigaud de Genouilly; mais les affaires qui m'appellent à Singapore ne souffrent pas de retard, et j'ai peu de temps à leur donner, puisque nous partons demain pour Poulo-Pinang.

10 septembre.

J'avais reçu dès le matin une aimable invitation à dîner du Commandant de la *Victorieuse*, qui réunit aujourd'hui à sa table tout son état-major pour fêter leur ancien compagnon d'aventures du détroit de Banka. On jase au dessert et chacun rappelle les circonstances qui l'ont le plus frappé dans notre échouement. J'ai toujours regretté, dit l'un de ces Messieurs, l'histoire de la reine Guimbotte si brusquement interrompue. C'est un récit du gaillard d'avant dont peut parfaitement s'accommoder le gaillard d'arrière; je ne pouvais donc me refuser à la raconter. Quelques préambules sur la reine Guimbotte sont, dis-je à mes auditeurs, nécessaires à l'intelligence de cette histoire : Guimbotte est le nom de la haute et puissante reine légitime du Walo et du Cayor, provinces contiguës à notre établissement du Sénégal ; elle a épousé le roi des Trarzas, nombreuse tribu maure qui habite le désert de Sahara, et qui vient traiter la gomme dans les diverses escales du fleuve. La France, investie de son droit de suzeraineté, droit fort clair, puisqu'il s'appuie sur le canon, s'est opposée, pour le maintien de l'équilibre africain, à ce que le roi des Trarzas fût autre chose que le mari de la reine Guimbotte. Elle continue donc à gouverner en souveraine le Walo et le Cayor, et c'est avec elle et le roi Brack, son fils, que les Français traitent des affaires du pays. Après trois jours de marche dans le désert, notre caravane venait d'arriver en vue des premières cases du village de N'der, résidence de leurs Majestés noires, située auprès du lac Panié-Foul.

Notre arrivée inopinée à l'entrée de la nuit avait jeté le trouble dans la garnison. Le désordre était à son comble ; on entendait au loin des sons incohérents, le cliquetis des armes, le bruit des chevaux et quelques coups de feu tirés par intervalle. Il eût été imprudent d'aller plus avant ; nous nous décidâmes donc à attendre le jour sous nos tentes, bien que nous manquassions de vivres, et surtout d'eau potable. Au lever du soleil, l'un de nous, escorté de quatre nègres chargés de caisses de liqueur, se porta aux avant-postes. Tout s'expliqua bientôt, et l'interprète, premier Ministre, vint en personne nous annoncer que la reine Guimbotte nous recevrait vers midi : il ajouta qu'elle recevrait aussi nos présents ; mais qu'ayant fait un retour sérieux à la loi de Mahomet, elle ne voulait ni de nos vins, ni de nos liqueurs ; la bière seule serait admise par transaction. Nous en possédions encore heureusement un panier qui fut immédiatement envoyé à Sa Majesté. A l'heure convenue, notre caravane s'ébranla ; la garde d'honneur était sous les armes dans l'attitude la plus martiale ; les fantassins nègres, au nombre d'environ 150, armés les uns de sagaies, les autres de fusils, formaient la haie jusques auprès d'un groupe composé d'une centaine de cavaliers maures qui s'ouvrit à notre approche et démasqua l'entrée de la première cour du palais de paille de la reine. Notre caravane s'y arrêta. Quant à moi, après avoir traversé avec l'interprète, premier Ministre, plusieurs cours closes de nattes de paille, je pénétrai dans une vaste salle circulaire dont les parois et le sol étaient garnis de tapis de Turquie.

Deux jeunes *Rapareilles*, vêtues de mousseline lamée d'or, soulevèrent un pan de la tenture, et je me trouvai en face de très-haute et très-puissante reine Guimbotte, accroupie sur une natte, et entourée de ses dames d'honneur. Aussitôt que l'interprète lui eut expliqué le but de ma visite, elle fit un signe d'assentiment, donna l'ordre au Ministre d'aller rédiger sur-le-champ les termes du compromis, et, d'un geste qui ne manquait pas de dignité, elle congédia ses femmes. A peine fûmes-nous seuls que, bannissant tout cérémonial, elle me tendit, en souriant, une tasse pleine de bière écumante qu'elle venait de retirer de ses lèvres; les nombreuses bouteilles vides gisant à ses côtés indiquaient tout le cas qu'elle avait déjà fait de notre présent : la sueur ruisselait de son front et de sa poitrine; son regard, vague et alangui, s'éteignait dans une voluptueuse expression de bien-être. Aussitôt que j'eus vidé la coupe royale, la reine Guimbotte me fit prendre place à côté d'elle sur la même natte, et, détachant les anneaux d'or qui paraient ses oreilles, elle m'obligea à les accepter; puis, écartant les flots de mousseline qui l'entouraient, elle découvrit à mes yeux plus étonnés que ravis..... Ici un coup de canon retentit près de nous; je me précipite à l'un des hublots de la salle à manger : c'est *Lady-Mary-Wood* qui a hissé son pavillon de partance. Serrer la main de mes amis et me précipiter dans le canot-major pour gagner le steamer est l'affaire d'un instant; tandis que du haut de la dunette mes malicieux compagnons me poursuivent encore de leurs joyeuses réclamations au sujet de l'histoire de la reine Guimbotte!

11 septembre.

Nous sommes, vers 9 heures du matin, par le travers de Malacca. Le steamer s'arrête quelques instants pour recevoir des dépêches, et nous sommes entourés de barques malaises qui nous offrent des fruits de toute espèce, des durians surtout, dont j'ai gardé si bon souvenir. J'ai retrouvé, parmi les passagers de *Lady-Mary-Wood*, M. B***, négociant hollandais que j'avais eu occasion de voir pendant mon séjour à Batavia. Il arrive du Japon où il a fait le commerce pendant plusieurs années, pour le compte de la Hollande, la seule nation de l'Europe, comme on sait, qui ait conservé le privilége d'entretenir des relations commerciales avec le Japon. Les renseignements suivants que j'obtiens de lui dans mes longues causeries et par les notes qu'il me communique, me paraissent dignes d'être consignés ici. Le gouvernement colonial de Java envoie chaque année, vers le mois de juillet, de Batavia à Nangazaki, un ou deux bâtiments d'un fort tonnage qu'il charge de diverses marchandises, consistant en sucre, camelot, muscade, girofle, étain, mercure, dents d'éléphant, bois de caillatoure pour teinture, sapan, velours de soie de Hollande, draps de laine, cotonnades imprimées en Hollande, le tout de la valeur de 300,000 fr. environ, et il reçoit en échange un chargement qu'il vend communément 12 à 1,500,000 fr. consistant en 7 à 8,000 piculs de cuivre rouge et 6 à 700 piculs de camphre. Indépendamment de cela, on adjuge, aux enchères, à un négociant de la colonie, le privilége de faire le commerce pour son

propre compte sur les articles autres que ceux que s'est réservés le Gouvernement, lequel se charge du transport des marchandises du *contractant*, c'est ainsi que s'appelle l'adjudicataire. Les diverses dépenses de la factorerie sont au compte de la colonie Hollandaise, y compris le loyer de l'île Décima, pour lequel le gouvernement Japonais exige un fermage fort élevé. Il reste cependant, par année, un bénéfice évalué à 6 ou 700,000 fr.

M. B*** qui a obtenu, pendant quelques années, au prix de 17,000 florins (36,004 fr.) l'an, le contrat du commerce du Japon, assortissait ainsi ses cargaisons dont la valeur totale variait entre 130 et 170 mille fr.

Marchandises d'Europe.

Cotonnades imprimées pour une valeur de 20,000 à.....	50,000 f
Verroterie, verres à boire, carafes, etc., pour.....	10,000
Fioles à médecine rondes et carrées, bouchées à l'émeri, de 1/2 once à 7 onces, pour.	13,000
Fausse bijouterie et articles divers de nouvelle invention, pour.....	6,000
Drogueries médicinales, quinquina en écorce, magnésie calcinée, gomme arabique, médecines composées, purgatifs, casse, séné, gomme ammoniac, éther sulfurique, herbes médicinales telles que camomille, salsepareille, herbes sudorifiques, le tout pour une valeur d'environ.....	16,000
Tapis de canapé et de table, pour.....	2,000

Montres dans les bonnes qualités, pour.. 8,000

Un assortiment de cuirs maroquinés et dorés, et d'autres marchandises, telles que flanelles, cristaux, benjoin, corail rouge, bleu de Prusse, huile de coco, noix de galle, liqueurs, sulfate de soude, opium, safran, térébenthine de Venise.

Marchandises de l'Inde.

1,200 piculs de rotins de Bornéo (Benjamaceu), à raison de 15 fr. le picul..... 18,000 f

200 piculs de cornes de buffle, à raison de 40 fr. le picul..... 8,000

60 piculs poivre, valeur..... 22,000

200 litres d'huile de Cayeputti, à 6 fr.. 1,200

Nattes de samarang de diverses qualités, pour 1,000

50 piculs de cornes de pied de buffle, à raison de 20 fr. le picul..... 1,000

Une partie de nids d'oiseaux assortis.

Marchandises exportées.

Les marchandises que ce contractant exportait en échange consistaient généralement en :

800 à 1000 pièces d'étoffes de soie pour robes (une pièce par robe), à raison de 28 fr., pour. 25,000 f

4000 piculs de fanons de baleine brute.

50 à 100 piculs de cire d'abeilles ou d'insectes, à raison de 200 fr. le picul.

500 piculs de poissons secs pour les Chinois domiciliés à Java.

500 piculs de blé froment, valant de 11 à 12 fr. le picul au Japon, et placé à 16 fr. à Java, droits d'entrée non compris.

Ouvrages en laque, pour..... 25,000 f

Porcelaines, pour..... 22,000

Fil de cuivre de première qualité, pour.. 10,000

Manteaux et robes piqués, meubles, bronzes, curiosités, pour..... 60,000 [1]

[1] Voici en quoi a consisté cette année (1845) le commerce de la Hollande avec le Japon, d'après les notes de M. B***.

1° ARTICLES IMPORTÉS AU JAPON.

	kilogrammes.		francs.	cent.
Sucre.....	270,125	——	128,276	96
Étain de Banca.....	6,250	——	10,600	»
Dents d'éléphant.....	»	——	17,850	40
Bois de caillatoure.....	25,000	——	5,088	»
Café.....	312	——	233	20
Nattes.....	»	——	858	60
	bouteilles.			
Huile de cayeputti.....	269	——	2,111	52
	kilogrammes.			
Poivre.....	4,062	——	2,895	92
Rotins.....	85,350	——	23,133	44
Muscade.....	250	——	1,399	20
Clous de girofle.....	3,225	——	9,540	»
Cotonnades.....	»	——	57,471	08
Lainages.....	»	——	67,480	24
Marchandises diverses...	Europe	——	30,634	»
	Indes	——	9,768	96
Espèces.....	»	——	19,981	»
			388,322	52

M. B*** m'assure avoir réalisé, chaque année, de fort beaux bénéfices ; il ajoute que les draps légers à bon marché seraient de bonne défaite au Japon, mais il observe qu'il faut opérer avec beaucoup de prudence, parce que, pour peu qu'on augmente les quantités importées, le prix s'avilit, tant la consommation des marchandises étrangères est bornée.

On a acheté, au Japon, en 1844, des thés qui ont été trouvés de très-bonne qualité en Angleterre, bien qu'ils n'eussent pas reçu une préparation aussi soignée que ceux de Chine ; ils pèchent surtout sous le rapport de l'emballage : on les a payés depuis 80 centimes jusqu'à 2 fr. la livre, et ils ont offert de fort beaux bénéfices à la vente en Europe.

Les navires hollandais ne sont d'ailleurs pas les seuls qui soient admis au Japon ; il arrive aussi chaque année, à Nangazaki, de sept à huit jonques de la province de

2° ARTICLES EXPORTÉS DU JAPON.

	kilogrammes.		francs.	cent.
Cuivre du Japon.....	70,375	——	178,994	84
	tubes.			
Camphre.....	920	——	293,742	»
Soieries.....	»	——	82,496	76
Ouvrages en laque.....	»	——	14,237	48
Poteries et porcelaines...	»	——	25,026	»
Manteaux.....	»	——	6,948	76
Provisions de bouche....	»	——	26,158	44
Articles divers.....	»	——	226,396	72
			854,000	00

Kiang-Nam, chargées uniquement, dans l'origine, de produits chinois, et, dans ces derniers temps, de marchandises d'Europe que les Anglais ont trouvé moyen de faire pénétrer à la faveur de ces jonques chinoises.

Les ventes se font, au Japon, de la manière suivante: des commissaires du Gouvernement viennent, pendant quelques jours, assister au déballage des marchandises; ils prélèvent des échantillons, et prennent note exacte des quantités. Les négociants japonais basent leurs calculs sur ces échantillons et les documents qui leur sont communiqués. Trois semaines après, la vente publique des marchandises a lieu à Nangazaki, en présence des autorités de la ville d'une part, et de l'autre, des agents de la factorerie hollandaise, et du contractant. Chaque négociant japonais est admis à présenter sa proposition à l'égard des divers lots de marchandise : l'offre la plus avantageuse est constatée. Après cette opération, qui dure de 3 à 7 jours, selon le nombre des concurrents, le contractant déclare qu'il accepte ou qu'il refuse le prix offert : dans ce dernier cas, il peut retirer tout ou partie de sa marchandise. Mais, s'il accepte, il lui est immédiatement ouvert un crédit en compte-courant, pour le montant du prix des objets vendus; il achète alors, soit dans l'île même de Décima, soit à Nangazaki, les articles de retour qui lui conviennent, et donne en paiement des bons à valoir sur le crédit qui lui a été ouvert et jusqu'à épuisement de ce crédit; car il ne peut recouvrer aucun paiement en numéraire, l'or et l'argent étant sévèrement prohibés à la sortie du Japon.

Les étrangers, qu'ils soient Chinois ou Européens, ne peuvent entrer dans la ville de Nangazaki après le soleil couché : ils doivent se retirer dans l'île de Décima ; mais, pendant toute la journée, ils sont libres d'aller où bon leur semble, soit dans la ville, soit même dans la campagne.

Les environs de Nangazaki sont bien cultivés et très-fertiles. On y laboure les terres avec des bœufs, et il est expressément défendu de tuer ces animaux en raison de leur grande utilité. L'usage de fumer les terres est très-répandu : on fabrique, à cet effet, du fumier artificiel à l'aide de composts analogues à ceux qu'on prépare en Chine.

La viande de boucherie et la volaille sont fort chères à Nangazaki ; mais le poisson y est à très-bon marché : on y cultive peu de légumes, bien que tous ceux d'Europe viennent parfaitement, ainsi que l'a constaté M. B***.

Les Japonais n'ont, à ce qu'il paraît, comme les Chinois, qu'une femme légitime ; mais ils ont autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir : plus portée à la jalousie qu'en Chine, la femme légitime exige fréquemment que ces dernières n'habitent pas le toit conjugal, et le mari est obligé de se soumettre à ce désir [1].

[1] Les Japonais ont cherché à donner au problème social de l'institution des filles soumises, cette affreuse lèpre de la civilisation, une solution qui paraîtra sans doute étrange à nos mœurs, mais qui, en définitive, vaut infiniment mieux

12 septembre.

Il est 7 heures du matin. Nous jetons l'ancre à quelques encablures de Georges-Town, dans le détroit

que le laisser-faire européen. M. B*** me raconte que l'institution des filles soumises, qui intéresse au plus haut point les bonnes mœurs et la sécurité des familles, est l'objet d'une protection spéciale de la part du Gouvernement, lequel intervient afin d'assurer l'installation d'établissements publics dans toutes les villes de passage. Ces établissements se recrutent de deux manières : d'abord par les engagements volontaires que contractent, pour un temps fixe, des personnes adultes de la classe pauvre; ensuite, au moyen d'enfants en bas âge, et quelquefois à la mamelle, que leurs parents y déposent ne pouvant les nourrir. Ces jeunes filles sont élevées dans la plus grande sévérité de mœurs : on leur apprend de bonne heure la lecture, l'écriture, la musique, les travaux d'aiguille, et l'on s'attache à orner leur esprit de tous les talents que donne une éducation soignée; puis, vers l'âge de quinze ans, lorsqu'elles sont nubiles, elles remboursent à l'établissement, sur leurs gains, les dépenses qu'elles ont occasionnées jusqu'à cet âge. Prêtresses des amours faciles, elles doivent servir dix ans sans rétribution : à l'expiration de ce congé, elles ont acquitté leur dette, et peuvent alors recevoir un traitement ou rentrer dans le monde où les attendent généralement un bon accueil et quelquefois des maris. Durant leur séjour forcé dans ces établissements, elles ne sont nullement déconsidérées, et obtiennent souvent, aux jours de fête, l'autorisation de sortir pour aller passer la journée dans les meilleures familles. Il arrive parfois qu'un homme riche s'éprend d'une de ces filles, douées souvent des charmes de la plus attrayante séduction, et cela se voit surtout à l'égard des jeunes débutantes dans cette étrange carrière : alors on

qui sépare Poulo-Pinang du continent asiatique. Le lieutenant H***, qui a habité quatre ans Poulo-Pinang, m'a proposé de me guider dans l'exploration que j'ai projetée; et, pendant qu'on prépare nos poneys de Sumatra, je me hâte de parcourir la ville de Georges-Town dont les maisons, noyées dans des massifs de cocotiers, offrent le plus délicieux coup d'œil. C'est l'heure du marché; les rues et la place regorgent d'approvisionnements de vivres, ce qui annonce une vie abondante et à bon compte. Le commerce de détail est tout entier dans les mains des Chinois; les quelques boutiques que je visite sont assez mal assorties.... Mais nos chevaux et nos valets de pied sont prêts; partons... La route que nous parcourons traverse des massifs de palmiers auxquels succèdent de vastes rizières occupant le fond du vallon; d'immenses plantations de muscadiers et de girofliers couvrent à mi-côte les pentes des collines où naguère croissaient le palmier *pinang*, qui a donné son nom à l'île, le teck séculaire et les

a la faculté de la retirer de l'établissement, en remboursant le montant des avances qu'on a faites pour elle. M B*** ajoutait qu'il avait été témoin d'un pareil marché fait par l'un des agents de la factorerie hollandaise qui, moyennant un remboursement de 2,400 fr., avait retiré de cette voie une jeune et jolie fille de 18 ans, ayant encore 7 ans de *service* à faire.

Le Gouvernement japonais a, comme on voit, abordé carrément cette question éludée partout ailleurs, et qui a forcé, chez tous les peuples, la morale publique à entrer en composition avec l'une des infirmités les plus affligeantes de l'humaine nature.

bois de fer, d'aloès, de sandal, d'aigle, etc., etc. Parvenus vers le centre de l'île, nous nous engageons à travers un sentier rocailleux que la hache a tracé dans l'épaisseur d'une magnifique forêt vierge ; au delà, nous atteignons Garden-Eden, solitude ravissante que nous côtoyons en suivant le chemin du capitaine Low. Nos observations géologiques et agronomiques à travers l'île, et les renseignements pleins d'intérêt du lieutenant H***, m'avaient fait oublier le temps ; aussi je ne rentrai qu'à la nuit à Georges-Town.

Le sol de Pinang, sur les hauts plateaux de l'île, est dû à la décomposition du granit qui forme la roche sous-jacente ; et, selon la prédominance des éléments de cette roche, ce sol offre des parties où abondent tantôt le quartz, tantôt l'argile blanchâtre, tantôt une terre ferrugineuse. Les terrains d'alluvion n'offrent que des espaces restreints en raison du peu de volume des cours d'eau qui sillonnent l'île. Les plaines situées au pied des collines, et qui s'étendent en petites ondulations jusqu'à la mer, offrent généralement un sol léger et moins fertile que les terres des collines, lesquelles réclament moins d'engrais. Le Gouvernement afferme généralement ces dernières pour un terme de 20 ans à un prix fixe une fois payé, dont la moyenne ne dépasse pas 2 roupies l'orlong (9 fr. 50 l'hectare); on estime que le défrichement de ces terres, exécuté dans les meilleures conditions, revient à 55 fr. par orlong (108 fr. l'hectare). Cette opération coûte jusqu'à 100 fr. dans quelques sols argileux très-compactes.

Depuis que le poivre ne trouve plus de placement avantageux sur les marchés voisins, la culture des arbres à épices s'est développée rapidement à Pinang. C'est en 1798 que les premiers arbres à épices y ont été importés des Moluques. Deux ans après, M. Hunter y introduisait d'Amboine 5,000 muscadiers et 1,500 girofliers. Aujourd'hui (1845) l'île compte 433 plantations de muscadiers contenant ensemble 233,995 pieds d'arbres dont le rendement a été, l'an dernier, de 28,387,000 noix muscades.

Voici quelles sont à peu près les dépenses qu'exige la plantation de 100 orlongs (53 hectares).

Défrichement et nettoiement du sol. . . .	11,000 f
Muscadiers, plantage, fossés, clôtures, pépinière.	8,800
Constructions, outils aratoires, etc. . . .	2,200
Total.	21,000
Dépenses pendant les 7 années suivantes :	
Un surveillant, 50 ouvriers Chinois, bétail, achat d'engrais, charrettes et tombereaux, charrue, redevance et intérêt composé des avances.	204,000
	225,000

Il est inutile d'ajouter que ces dépenses varient selon les localités : un sol léger, maniable, et qui peut être aisément débarrassé des mauvaises herbes, occasionne moins de dépenses qu'un terrain d'alluvion ; à la longue

toutefois ce dernier présente une large compensation par suite de la supériorité de son rendement. La culture du giroflier a aussi pris, d'après ce que me dit M. H***, et ce dont j'ai pu juger dans mon excursion, beaucoup d'extension à Pinang. M. Crawfurd a décrit cinq espèces de girofliers, savoir : le giroflier commun, le giroflier femelle à tige grêle, le giroflier kéerée ou loory, le giroflier royal, et enfin le giroflier sauvage. Ils ont tous été essayés à Pinang ; mais l'espèce la plus productive est celle dont la feuille est petite et légèrement gaufrée. Le giroflier fleurit mieux dans les sites élevés que dans les terrains bas et plats où il pousse, il est vrai, les six ou sept premières années avec une vigueur excessive, mais qui est l'avant-coureur d'une caducité précoce ; car, vers sa dixième année, l'arbre se couvre ordinairement de mousse, les branches du sommet se flétrissent, et il est rare qu'il continue au-delà de 15 à 20 ans à donner des produits. A Bencoolen, selon le docteur Lumsdaine, les produits du giroflier baissent seulement vers sa 24me année : c'est aussi ce que j'ai été à même de constater à la Guyane-Française ; tandis qu'à Amboine il se maintient en valeur jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit de ces variations dans sa durée, les terrains légèrement en pente situés au pied des collines m'ont paru être ceux où il réussit le mieux à Pinang ; et j'ai vu des plantations de trente ans dans un parfait état de vigueur et de produit, surtout dans les hauteurs comprises entre 100 et 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. On peut même voir, sur la colline du Pa-

villon des signaux, point culminant de l'île situé au Nord-Ouest de Georges-Town, à 740 mètres au-dessus du niveau de la mer, une plantation de girofliers datant de trente ans environ, dont plusieurs pieds ont jusqu'à 80 centimètres de tour et qui donnent des produits satisfaisants. C'est dans cette partie montagneuse de l'île qu'attirés par la salubrité de l'air, les malades de l'Inde viennent rétablir leur santé dans les nombreux cottages préparés pour les recevoir.

Aux Moluques, le giroflier croît dans les plus mauvais sols, mais il est dans sa patrie; à Pinang, s'il ne réclame aucun engrais dans les bonnes terres de collines, il est indispensable de fumer ses plantations en terre de plaine. Le clou de girofle de Pinang est considéré, sur le marché anglais, comme étant de qualité supérieure; aussi la culture en a-t-elle beaucoup augmenté.

Les plantations de girofliers ne sont pas exposées, comme cela arrive trop souvent pour les muscadiers, à compter des sujets à fleurs mâles qui ne donnent dès lors aucun produit; toutefois le rendement du giroflier varie extrêmement, et il est rare que tous les arbres d'une plantation produisent en même temps; on ne doit guère compter sur plus de deux récoltes en trois ans. La moyenne du produit annuel d'un giroflier est évaluée, dans le pays, à 2 kilos 1/2 de clous secs, ce qui n'empêche pas que certains arbres ne fournissent jusqu'à 40 livres de clous. Ce rendement moyen est d'ailleurs supérieur des 2/5 à ce que j'ai constaté à la

Guyane [1]. Le giroflier, à Pinang comme aux Moluques dont il est originaire, jette, au mois de mai, ses nouveaux bourgeons floraux, ce qui établirait une analogie réelle entre les climats de ces îles. La récolte du clou (fleur) commence, à Pinang, à la mi-novembre pour se terminer à la mi-janvier; la graine n'est bien mûre que trois ou quatre mois après. Les Chinois la recherchent comme une précieuse substance médicinale; mais il est bon nombre de cultivateurs qui ne se soucient pas de ce genre de récolte, prétendant qu'on épuise l'arbre en laissant le fruit se former, et cette opinion s'accorde avec les principes généraux de la science. J'ai eu occasion de voir quelques pieds de girofliers reproduits au moyen de marcottes; mais ce mode de reproduction est généralement abandonné comme ne donnant que des sujets rachitiques; on lui préfère aujourd'hui le semis.

Les plantations de cocotiers ont pris un développement important depuis plusieurs années; et, selon mon compagnon de course, M. H***, l'île de Pinang et la côte de Welleslay en compteraient plus de 150,000 pieds. Si j'en juge par les plantations que j'ai eu occasion de voir, le terrain convient on ne peut mieux à cet arbre considéré comme fort précieux aujourd'hui que l'huile qu'on retire de son amande a trouvé en Europe des emplois avantageux, notamment dans la

[1] Voir les notes statistiques sur la Guyane-Française, par l'auteur, dans les Annales maritimes et coloniales (avril, mai et juin 1844).

fabrication des bougies. Son fruit offre d'ailleurs des ressources alimentaires d'un grand intérêt, ainsi qu'une filasse connue sous le nom de coir, avec laquelle on fait des cordes grossières [1].

[1] A ces divers points de vue, la culture de cet arbre, qui réussirait si bien à la Guyane-Française, et notamment sur la côte sablonneuse de Macouria à Mana, a vivement attiré mon attention. Le cocotier prospère sur les rivages sablonneux de l'île de Pinang et de la province de Welleslay. On en connaît plusieurs variétés : l'une a, comme caractère distinctif, la couleur jaunâtre de ses branches et de son fruit tant qu'il n'est pas mûr ; les branches n'en sont pas pendantes. La seconde variété, qui est la plus productive, présente des branches vertes plus étendues et plus tombantes ; son fruit reste vert même à maturité. Elle donne une récolte plutôt que la première, moins promptement cependant que le cocotier-nain qui produit des noix dès la seconde ou la troisième année, avant que sa tige ait dépassé un pied de haut. Cette dernière espèce, qui est originaire de Malacca, atteint avec le temps la même hauteur que les autres ; mais ses fruits sont plus petits et en définitive d'une qualité inférieure. On récolte aussi un genre de noix de coco dont l'amande est tellement imprégnée de chlorophile que son huile en est verte.

On croit généralement que le cocotier ne réclame aucun soin, parce que les arbres que l'on remarque dans les haies qui entourent les villages, comme aussi dans les petites criques des bords de la mer, ont une végétation très-vigoureuse ; mais, dans de telles situations, ils sont stimulés, soit par les fumiers des habitations voisines, soit par l'action du sel marin qui est pour eux un engrais ; toutefois les plantations d'une certaine étendue réclament des soins sans lesquels elles languiraient improductives.

Voici comment on procède à l'établissement d'une planta-

Le climat de Poulo-Pinang et de la province de Welleslay passe pour être fort sain; et c'est, comme

tion : après avoir fait choix des noix parfaitement mûres provenant d'un arbre dans la force de l'âge, on les met en terre à l'ombre, et aussitôt que les racines et le jet à doubles branches commencent à se montrer, on les transplante. On peut compter que les deux tiers à peu près des noix sortent bien : les plants sont placés à 10 ou 12 mètres de distance les uns des autres, selon la qualité du sol, et à fleur de terre; on doit avoir soin de les abriter du soleil pendant les deux premières années, et de détruire les herbes qui croissent autour des racines. Une pépinière exige d'ailleurs d'être entretenue dans des dimensions qui permettent le remplacement des sujets quand ils meurent.

Voici ce que coûte une plantation de 50 hectares de terre :

Achat de la terre en état d'être plantée...	5,000f	
7,000 noix à 8 fr. le 100.....	570	
Cabane pour les ouvriers, outils et bestiaux	550	
		6,120f
Dépenses annuelles pendant 7 ans.....		
10 ouvriers à 15 fr. 50 c. par mois y compris le coût des outils.....	1,650	
1 conducteur des travaux à 37 fr. par mois.	450	
Entretien des instruments, chariots.....	250	
Redevance.....	275	
Pépinière et frais divers.....	275	
Intérêt composé des fonds engagés.....	1,000	
	3,850	
Pour 7 années.....		26,950
Total.....		33,070f

Cette estimation fait revenir le pied de cocotier à environ 6 fr. en état de rapport. Les jeunes arbres réclament des

je l'ai dit plus haut, la partie de l'Inde où les Européens éprouvés par les terribles chaleurs du Bengale, viennent

engrais, tels, par exemple, que de la morue pourrie, du guano ou des composts renfermant une certaine proportion de chlorure de sodium : ce qui confirme cette pratique des indigènes de la côte de Coromandel qui placent une poignée de sel marin sous chaque cocotier en le plantant.

Le principal ennemi du cocotier est une larve de coléoptère qui s'établit sous l'enveloppe des feuilles, et perfore la moelle de l'arbre, jusqu'à ce que la feuille tombe brisée ; elle pénètre ensuite au cœur où elle se loge ; et , si elle n'est pas enlevée promptement, l'arbre meurt. Les dégâts de ces insectes sont tels , à Singapore , qu'on a dû renoncer à y cultiver le cocotier. Ce coléoptère a été observé pour la première fois, il y a neuf ou dix ans, à Pinang ; une larve de même nature a été signalée dans les plantations de cocotier de la côte de Coromandel. On en débarrasse les arbres au moyen d'une longue aiguille d'acier, armée d'un crochet en forme d'hameçon ; on emploie aussi avec succès une dissolution concentrée de sel ou de saumure versée dans les feuilles du cœur de l'arbre. Les indigènes de Keddal assurent que cet insecte fait, tous les deux ou trois ans, son apparition au milieu des plantations.

La cueillette du fruit ne s'opère pas, comme à Ceylan, en grimpant sur l'arbre au moyen d'un fort cerceau mobile reliant l'arbre à l'ouvrier, de manière à permettre à ce dernier de relever le cerceau en montant, pendant que ses pieds embrassent le tronc. Les Malais font, comme aux Philippines, des coches de chaque côté, sur lesquelles ils appuient les pieds et grimpent en se tenant avec les bras : ce mode est plus dangereux en ce que, si l'une des entailles vient à manquer, l'ouvrier peut tomber; et, de la hauteur d'un cocotier, la chute peut être mortelle.

de préférence rétablir leur santé. La température moyenne y est de 26 degrés centigrades; elle varie à peine de 5 à 6 degrés selon la saison. Les pluies sont abondantes et fréquentes à Pinang, surtout depuis le mois d'octobre jusqu'en mai; on compte environ 180 jours de pluie par année, et la quantité d'eau qui tombe peut être évaluée à 2 mètres 80. Cette abondance d'eau produit sur la végétation une exubérance de force que je ne puis comparer qu'aux prodiges qu'offre en ce genre la Guyane; et, comme à la Guyane aussi, elle fixe la température dans des limites qui la rendent

Le cocotier, planté dans les meilleures conditions, commence à donner des produits entre 6 et 7 ans. On compte généralement, dans une plantation, sur 80 noix de coco par pied d'arbre; en supposant donc 5,000 arbres par 50 hectares, le rendement annuel doit être de 400,000 noix, d'une valeur qui varie, sur les marchés de la localité, entre 20,000 et 40,000 fr. Il faut retrancher de cette somme les frais de récolte et de transport, évalués à 2,000 fr. Quant à l'huile qu'on peut obtenir de cette quantité de noix de coco, elle doit s'élever approximativement à 50,000 kil., qui, au prix de 60 fr. les 100 kil., donnent..... 30,000 f
d'où il faut déduire, pour les frais de fabrication.. 10,000

Bénéfice net..... 20,000 f

Ainsi, une plantation qui, d'après les détails ci-dessus, a coûté 33,000 fr. à établir, doit rapporter annuellement 20,000 fr. d'huile; et tant que le cultivateur trouvera le placement des noix de coco à raison de 6 à 8 fr. le 100, prix actuel, les bénéfices dépasseront cette évaluation. Quand les cocotiers sont très-espacés, on peut cultiver avec avantage le caféyer à l'ombre de ces arbres.

très-supportable à l'Européen, l'excès de calorique développé étant absorbé tout entier par l'évaporation du sol.

Il résulte des derniers recensements que la population de la province de Welleslay est de... 59,262 hab.
et celle de l'île de Pinang de..... 42,311

Total.... 101,573

13 septembre. Samedi.

Nous avons le cap sur Ceylan, et tout annonce, malgré la mousson qui nous est contraire, que la traversée du golfe de Bengale sera courte et bonne. Le bord offre en ce moment la réunion de presque toutes les races du globe. Ici des Indous que l'Angleterre rapatrie; un seul d'entre eux vit à l'écart : c'est un soldat de la caste impure des parias; il a repris, en quittant l'uniforme anglais, le rang subalterne que lui assigne sa caste dans la société indoue, et qui lui défend de communiquer avec les castes des Xattryas et des Soudras auxquelles appartiennent les autres passagers, soldats comme lui, mais issus les uns des bras, les autres des pieds de Brahma. Là sont des nègres, chargés, à bord du steamer, de la partie du charbon et du fourneau : c'est de leur couleur et aussi de leur goût, car un nègre n'a jamais trop chaud. Ces deux Chinois assis sur un banc de l'avant, nous les avons pris à Singapore : ce sont de riches négociants qui se rendent à Calcutta pour acheter une cargaison d'opium. Je m'arrête souvent pour causer avec eux, et je reçois

chaque fois, de leur part, des témoignages exagérés de politesse, d'empressement et de bonne humeur qui ont fait dire, avec raison, que les Chinois sont les gens les plus polis de la terre. Enfin, à l'avant, j'avise, ramassés pêle-mêle, 28 jeunes engagés volontaires de la presque île de Malacca, recrutés pour le régiment malais qui est à Ceylan; deux jeunes femmes les accompagnent, et sont occupées, à bord, à préparer le pilot de riz de toute la bande. Les Anglais envoient leurs cipayes dans leur établissement de la Malaisie, et leurs soldats malais dans l'Inde, dominant ainsi les uns par les autres, combinaison fort connue de tous les envahisseurs. Quelque curieuse que soit la physionomie du gaillard d'avant, il va se passer, à l'arrière, une scène qui a bien son mérite aussi. C'est aujourd'hui samedi; il est 6 heures du soir; c'est le jour et l'heure où tout bon Anglais boit aux *sweet-hearts*. Les affaires de cœur entrent, comme on voit, dans le programme de la semaine avec la rigidité d'une consigne. On chante, entre le *pass-wine*, quelques romances fort attendrissantes, si j'en juge par l'émotion de l'auditoire, à moins que ce ne soit l'effet de cet interminable *pass-wine*!

CHAPITRE XVIII.

CEYLAN.

19 septembre.

Le lever du soleil éclaire à l'horizon une chaîne dentelée de hautes montagnes séparées de la mer par des terres basses qui s'étendent fort en avant. C'est l'île de Ceylan, la Taprobane de l'ancien monde; cette île qu'on a d'abord considérée comme un continent nouveau, tant elle apparut grande aux navigateurs de l'Occident qui la reconnurent les premiers [1], terre à laquelle le grand Boudha semble avoir pour toujours imprimé le sceau du merveilleux en la touchant de son pied divin

[1] L'historien Pomponius Mela dit, dans sa description intitulée *de situ orbis*, qu'il ne saurait décider si Taprobane, dont le nom n'était pas connu en Occident avant l'expédition, dans l'Inde, d'Alexandre-le-Grand, était une île ou un continent nouveau.

dont il laissa l'empreinte sur l'une des plus hautes montagnes [1]. Aucune terre, en effet, n'a joui à un aussi

[1] Le pic d'Adam s'élève à 2479 mètres au-dessus du niveau de la mer ; son sommet est couronné d'une plate-forme elliptique de 24 mètres de longueur sur 10 de largeur, formée par un mur en terrasse sur lequel les fidèles peuvent circuler. Le centre de cette plate-forme est occupé par le sommet proprement dit du Pic, espèce d'aiguille d'amphibolite de 3 mètres de hauteur, désignée par les boudhistes sous le nom de *Sreé-Pada*, empreinte du pied, en mémoire de Gautama-Boudha. Les mahométans l'appellent Adam, du nom de notre premier père ; et les sectateurs de Brahma prétendent que c'est leur dieu *Siwa* qui a laissé sur cette roche l'empreinte de son pied. Cette empreinte a $1^{m},86^{c}$ de longueur sur $0^{m},86^{c}$ de largeur. On a artistement corrigé, au moyen d'un peu de plâtre coloré, la défectuosité de la forme du pied. C'est sur ce moule qu'a été coulée la fameuse pièce métallique de Pala-Badoolla. Une chapelle consacrée à Boudha est fixée au sommet de la montagne par de fortes chaînes en fer scellées dans le roc ; une autre chapelle construite en bois, un peu plus bas, est dédiée à Saman (Wishna). Les prêtres qui veillent sur le saint lieu occupent une mauvaise hutte en terre qui renferme une grande et une petite cloche à l'usage des nombreux pèlerins.

L'histoire singalaise rapporte que les quatre Boudha de l'ère actuelle ont successivement visité ce pic célèbre, et laissé l'empreinte de leur pied comme un sceau destiné à témoigner de leurs passages successifs et de leur pouvoir surnaturel. Le premier Boudha doit avoir apparu 3001 ans avant Jésus-Christ, le second 2099, le troisième 1014 ans, et le quatrième, connu sous le nom de Gautama, 577 ans.

Le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 9 degrés 1/2 centigrades au pic d'Adam.

haut degré du privilége de faire vibrer l'imagination des peuples ; le merveilleux peut y changer de forme, mais il semble ne pouvoir descendre des hauteurs d'où il plane depuis des siècles, sur l'humanité tout entière. Telle est la destinée de cette île célèbre, que, si elle s'ouvre au monde ancien, c'est pour lui livrer la série sans nombre des animaux fabuleux et des monstres gigantesques qui peuplent ses lacs et ses splendides forêts. S'adresse-t-elle aux innombrables populations de l'extrême Orient, elle leur offre, avec le berceau de leur Dieu, les mystères impénétrables de ses quatre incarnations, et ses curieuses légendes, et la pompe majestueuse de son culte. L'Occident moderne vient à son tour subir la secrète influence de cette terre dont le Portugais d'abord, puis le Batave lui ont raconté les prodiges. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'Anglais dont la froide imagination n'ait été fascinée par le charme qui s'attache au merveilleux : il s'exagère et les trésors de végétation de son île et les moindres ressources de son sol ; c'est pour lui une terre promise dont les productions doivent éteindre un jour toute concurrence coloniale. Il ferait volontiers revivre la tradition qui y plaça le paradis terrestre, dût-il, dans son exaltation et en dépit de la topographie mosaïque, rayer de la carte les belles vallées de la Géorgie, et les environs d'Erserum et de Tiflis.

Et moi aussi j'ai cédé à la séduction qu'exerce décidément cette île enchantée. Penché à l'avant sur tribord, je cherche dans le vent de terre cette odeur de cannelle mêlée à celle des jasmins, des tubéreuses et

des baquois qu'exhale au loin, m'a-t-on assuré, cette île parfumée. Dans ma bonne foi, j'interroge la brise avec cette persévérance de l'observateur émérite, lorsque le capitaine, me frappant sur l'épaule, me dit en branlant la tête : « voici mon 50e voyage à la côte de Ceylan; la brise ne m'a apporté qu'une seule fois la suave odeur des cannelliers de l'île; mais, ce jour-là, on avait cassé à bord une fiole remplie d'essence de cannelle. » Puisse cette première déception être la seule que me réserve la visite que je vais faire à Ceylan! Quoi qu'il en soit, le vent contraire de la mousson de Sud-Ouest retarde la marche du navire et nous oblige à recourir à la soute au charbon de réserve; et, bien qu'on ait fait force de vapeur toute la journée, il nous faut renoncer à entrer ce soir dans la baie de Pointe-de-Galles; nous nous arrêtons à la nuit devant son embouchure pour louvoyer, car de nombreux écueils rendent le passage dangereux.

20 septembre.

Il est 10 heures. J'ai déjà parcouru, ce matin, la ville de Pointe-de-Galles, et je viens d'y arrêter un logement dans un hôtel tenu par un Portugais, l'un des descendants des premiers Européens qui prirent terre sur ces lointains rivages. Hollandais pendant l'occupation de Ceylan par la Hollande, il est devenu Anglais aujourd'hui.

La géologie occupe une large place dans le programme de mes études sur Ceylan. Aussi mon ins-

tallation est-elle à peine faite que je sors avec mon marteau pour interroger le sol. La ville de Galle et ses massifs remparts reposent sur une formation d'amphibolite qui présente la plus grande analogie avec celles que j'ai observées à la Guyane et au Brésil. L'apparition de la diorite feldspathique au milieu des grès anciens stratifiés, a produit des effets de métamorphisme fort intéressants ; l'ensemble de la formation a conservé le caractère général de stratification du terrain modifié, malgré l'abondance de la roche d'épanchement. La diorite est verte : quant au feldspath orthose laminaire, il renferme des cristaux de grenat almaden, de pyroxène vert, de tourmaline et d'amphibole noir, ainsi que de grandes lamelles de mica. On remarque aussi, au milieu des couches de leptinite associées au grunstein, des masses cristallines de wollastonite, de feldspath adulaire blanc (pierre de lune) et de feldspath adulaire jaunâtre (mata-kutchi) dont le chatoiement, quand cette pierre est taillée en cabochon, imite la pupille changeante du chat. L'inclinaison générale des couches est à peu près verticale : elles courent dans la direction du Nord-Nord-Ouest. La décomposition des roches feldspathiques a fourni sans doute ces masses considérables d'argile diversement coloriées qui forment le sol ; on observe çà et là à sa surface, comme aux alentours des formations amphibolitiques de Rio-Janeiro et de Cayenne, des dépôts d'argile et de limonite (fer oxidé argileux) appelé, dans le pays, kabook, qui doivent appartenir à la série des terrains de l'époque tertiaire. Un grès

grossier, bien stratifié, borde la côte à l'Ouest de la ville de Galle ; ses couches légèrement relevées indiquent un mouvement dans le sol, postérieurement à son dépôt. Or, sa composition et les débris de coquilles analogues aux espèces vivantes qu'il renferme, lui donnent les plus grands rapports avec les grès de Lentiniano (près Livourne) et des bords de la Mer-Rouge rapportés, comme on sait, à l'époque quaternaire.

21 septembre.

Départ, au point du jour, pour aller visiter la sainte relique de Beligammé, située à 33 kilomètres environ de Galle. Un bois épais de cocotiers, qui s'étend jusqu'à la mer, nous prête son ombre tutélaire ; la route que nous suivons est unie comme une allée de jardin ; de jolies cases sont répandues çà et là dans l'épaisseur du bois. Les habitants, placés sur le seuil de leurs portes, nous regardent passer avec une douce expression de respect ; affranchis, par les Anglais, du joug du travail forcé, ils semblent jouir avec délices du bonheur de ne rien faire. Pourquoi travailler ? La forêt de cocotiers n'est-elle pas là pour satisfaire au petit nombre de leurs besoins ? Ne fournit-elle pas le vin de toddy, l'arrack, l'eau de coco, cette fraîche boisson à nulle autre comparable, l'amande savoureuse, l'huile et le coir dont la vente assure, en outre du riz quotidien, les quelques mètres de calicot qu'à défaut du froid les convenances réclament ? Que faut-il de plus à un Singalais pour être heureux ?

Le pays que nous parcourons, entre Galle et le

lac de Coyel, est légèrement accidenté; sur plusieurs points, la route est tracée à travers des collines formées d'argile ferrugineuse et de limonite. Nous ne tardons pas à atteindre le lac de Coyel dont le site enchanteur est le rendez-vous des parties de campagne des créoles et des Européens. La délicieuse position de ce lac entouré de collines couvertes d'arbres majestueux et d'arbustes aux feuillages variés, légitime la prédilection dont il est l'objet de la part des habitants de la ville de Galle.

A peine avons-nous mis pied à terre pour laisser souffler nos chevaux, qu'un Singalais s'approche de nous pour nous faire voir quelque chose qui ressemble à des morceaux de bois vermoulus flottant à la surface du lac : ce sont, nous dit-il, autant de têtes de crocodile. Pour m'en assurer, car mon œil est complètement en défaut, je lâche sur l'un d'eux un coup de fusil qui détermine au même instant la disparition de tous ces corps flottants. Les crocodiles pullulent dans le lac de Coyel, et sont, à ce qu'il paraît, fort dangereux. On nous raconte qu'un jeune buffle qui s'était approché pour boire dans le lac, fut saisi par la tête et entraîné au fond de l'eau où il fut dépécé par les crocodiles.

La chaleur commence à devenir insupportable ; nous atteignons enfin un massif d'arbres au milieu desquels s'élève un majestueux jaquier (*artocarpus*) dont l'ombre nous protége contre les feux du jour. C'est tout auprès qu'existe une des plus curieuses antiquités que renferme Ceylan, la sainte relique de Koustah-Radjah,

le prince lépreux, idole colossale sculptée dans le granit siénite, et placée au milieu d'une niche pratiquée dans un énorme bloc de rocher. La tradition populaire rattache à ce monument une légende qui mérite d'être racontée, parce qu'elle renferme quelques détails sur les croyances des sectateurs de Boudha, en même temps qu'elle montre leur tendance à rapporter à la divinité toutes les sources de bien-être matériel dont l'homme jouit ici-bas; c'est aussi un hommage de reconnaissance envers le cocotier, cet arbre donné aux Singalais comme un avant-goût des biens du paradis. Notre guide a recueilli cette légende auprès d'un prêtre singalais fort instruit, et nous la conte à peu près en ces termes :

Un radjah, nommé Koustah, dont la piété égalait la puissance, se vit tout à coup atteint d'une affreuse maladie; son corps tuméfié se couvrit d'une matière blanche et dure semblable à des écailles; il n'avait plus forme humaine. Lorsque cette nouvelle se répandit, son peuple qui l'aimait tomba dans l'affliction : ce fut à qui ferait des sacrifices pour désarmer le courroux du mauvais génie Maha-Yaka, l'auteur supposé des maux du radjah; mais ce prince se refusait à prendre part à toutes ces pratiques superstitieuses, et, soumis avec respect à la sainte volonté de son Dieu, il ne mettait qu'en ses prières l'espoir de sa guérison. Un jour que, selon les rites, il avait offert sur l'autel du grand Boudha les fleurs aux suaves odeurs qui lui sont consacrées, il tomba en extase : dans cette extase, il se crut transporté près d'une immense nappe d'eau où il voulut se rafraîchir. Ayant trouvé cette eau salée,

il ne put dominer sa répugnance, bien qu'elle le séduisît par ses belles nuances vertes se perdant au loin dans un fond d'azur; les rives en étaient couvertes d'arbres d'une espèce inconnue, qui, au lieu de jeter leurs branches dans toutes les directions, comme ceux du pays, étaient couronnés d'un bouquet de palmes s'épanouissant au sommet.

A son réveil, Koustah-Radjah, frappé de ce songe extraordinaire, s'empressa de renouveler ses offrandes et ses prières à Boudha. Alors un serpent sacré, un cobra-capelle s'approcha du radjah, étalant par le gonflement de son cou la double lunette dont il est orné; il fixa Koustah, et lécha par trois fois, de sa langue fourchue, l'eau que les serviteurs du prince avaient placée près de lui dans une feuille; puis il disparut dans le bois voisin. Koustah considéra cette apparition comme une marque évidente de la faveur de Boudha. Dans une seconde vision, il vit un vieillard dont la radieuse figure offrait l'apparence de la lune dans tout son éclat. C'était Maha-Sudona, le père du dieu Boudha, qui, s'étant approché, lui tint ce langage : « Il est un arbre aimé des Dieux; » sa tête altière, couronnée de palmes, s'élève vers » le ciel; les lieux qu'il protége de son ombre sont favo- » risés; apprends à le connaître pour lui rendre l'hom- » mage qui lui est dû. Puisque le divin serpent qui » protégea le grand Boudha, quand il habitait la terre, » a trois fois partagé ta coupe, tu recouvreras la santé, » si toutefois tu accomplis ce que je vais te prescrire. » Ta guérison est à cent *heures* de marche d'ici, de ce

» côté — en lui montrant le Sud. — Hâte-toi d'y aller ;
» il te sera donné alors de contempler ces arbres et de
» goûter leurs fruits ; le liquide transparent qu'ils con-
» tiennent et la pulpe savoureuse de leur amande seront
» ta seule nourriture jusqu'à ce que la grande lune
» (Maha-Handah) ait trois fois brillé sur l'horizon et
» se soit éteinte trois fois dans les flots. Alors tu seras
» guéri ; mais n'oublie pas de témoigner, par des of-
» frandes de fleurs odorantes et de fruits dignes du
» grand Brahmatha-Brahma, ta vive reconnaissance
» envers ce Dieu de qui relèvent tous les bons et les
» mauvais génies. »

Un bruit comparable à celui de dix mille gongs couvrit la voix du vieillard ; il retentissait encore à l'oreille du prince quand il s'éveilla. Convaincu de la protection des Dieux, il prosterna son front dans la poussière en suppliant le Tout-Puissant Boudha de lui donner la force d'effectuer ce voyage. Il partit sur l'heure même, escorté d'une troupe de serviteurs dévoués, et s'avança vers le Sud à travers les forêts vierges et les montagnes abruptes. Après avoir marché pendant cent heures, il se trouva en face de cette nappe d'eau sans bornes qui lui avait été annoncée : c'était la mer dont il ne soupçonnait même pas l'existence ; sur ses rives croissait l'arbre aimé des Dieux ; de grosses grappes de fruits dont les dimensions dépassaient celles de tous ceux que le prince avait vus dans l'intérieur de l'île, s'abritaient sous son majestueux feuillage. Désespérant de les atteindre, les serviteurs du prince se mirent à allumer un grand feu au

pied de l'un de ces arbres qui bientôt s'affaissa et livra ses trésors. Koustah, s'étant alors approché du rivage, voulut goûter cette eau dont l'étendue étonnait son regard : comme dans sa vision, cette eau était salée. Convaincu, dès lors, que le destin s'accomplissait pour lui, il n'hésita pas à se soumettre avec la plus scrupuleuse exactitude au régime de nourriture prescrit par Maha-Sudona. Ses serviteurs furent, par occasion, forcés d'en faire autant ; mais ils trouvèrent dans la délicieuse fraîcheur de l'eau, comme dans la douceur de l'amande du coco, un dédommagement à leurs privations. Peu à peu le prince vit disparaître, avec les écailles dont son corps était couvert, l'enflure et l'ardente chaleur de ses membres. Plein de reconnaissance pour son sauveur, il accomplit religieusement toutes les recommandations qu'il avait reçues dans ses deux visions; et, afin que le granit perpétuât le souvenir de sa reconnaissance, il sculpta, aidé de ses serviteurs, sa propre statue dans le roc de Beligammé.

22 septembre.

Mes recherches géologiques me conduisent sur les coteaux voisins de Galle, que couronnent de charmants cottages où les habitants de la ville viennent chercher, loin des remparts et de leur chaleur étouffante, la suave fraîcheur des bocages doucement agités par la brise de mer. L'église catholique occupe le sommet d'un de ces coteaux. Le padre espagnol qui la dessert m'accueille avec un empressement dont je

suis touché. L'isolement complet dans lequel il vit au milieu de sa petite chrétienté singalaise, a imprimé sur sa figure le profond détachement des choses d'ici-bas. Il semble que ce ne soit plus pour son compte qu'il vit sur cette terre; la douce sérénité de sa béate figure ne se trouble qu'au dénombrement des brebis du troupeau dont il est le pasteur. Il compte 721 catholiques, tous Singalais ravis par son zèle au culte des idoles [1] : quant aux créoles portugais, hélas! dit le bon curé, leur foi religieuse n'a, pas plus que leur nationalité, résisté au contact de leurs nouveaux maîtres. Ils appartiennent pour la plupart aujourd'hui à l'église réformée, par suite des persécutions exercées par les Hollandais, dont le premier acte, aussitôt après la prise de possession de Ceylan, fut de déclarer les catholiques inhabiles à exercer aucune fonction publique et même à faire aucun commerce : tristes et douloureuses représailles des conversions forcées de la fin du règne de Louis XIV! Mais les croyances de chaque peuple sont marquées au sceau de son génie. Aux imaginations vives et ardentes qui sentent plus qu'elles ne raisonnent, il faut la poésie du culte et le langage figuré des légendes : l'homme élève plus haut son âme par l'extase que par le raisonnement; aussi, ajoute le curé, les protestants portugais, faussés dans leurs

[1] Plus de la moitié de la population de l'île de Ceylan est aujourd'hui chrétienne, et l'on évalue à 350,000 âmes les catholiques. Des missionnaires français, espagnols et italiens travaillent avec un zèle surhumain à la propagation de la foi.

instincts, sont de pauvres chrétiens, brebis égarées qui feront un jour retour au bercail.

Après avoir accepté une légère collation chez le bon padre, je me dirige, sous la conduite de M. H***, colon anglais dont je dois la connaissance à l'excellent M. Dent, d'Hong-Kong, du côté de la rivière de Guindarah que nous traversons en bateau pour aller visiter une plantation de cannelliers dont il connaît le propriétaire. Chemin faisant, je m'arrête devant une case qui domine la route, et à côté de laquelle s'élève un énorme tas de noix de coco dont on est occupé à faire de l'huile. Le moulin est tout ce qu'il y a de plus primitif, et je m'étonnerais davantage qu'on ne lui eût pas substitué nos presses mécaniques d'Europe, si déjà je ne m'étais aperçu que les Anglais, dont nous regardons l'industrie comme si avancée, sont, dans leurs colonies, à peine au niveau des autres peuples en fait d'améliorations de procédés agricoles et industriels. Le moulin à huile des Singalais, et il est le même dans toute l'Inde, se compose d'un gros billot de bois fixé solidement en terre et creusé en forme de mortier; une autre pièce de bois taillée en cône obtus porte au fond du mortier, et y écrase, en s'inclinant dans son mouvement de rotation comme le ferait un pilon, l'amande concassée de la noix de coco dont l'huile ainsi exprimée coule par un trou pratiqué en dessous. Deux bœufs chétifs tournaient ce moulin qui ne remplissait qu'incomplètement son office de presse à huile, car le tourteau qu'on retirait était encore fort riche en principes huileux. La volaille et

le bétail que l'on engraisse avec ce tourteau contractent un goût d'huile désagréable : on s'en sert aussi pour engrais. La race des bœufs et des buffles dont on fait usage dans l'île est tout-à-fait malingre ; elle présente à ce qu'il paraît , dans tous les pays de l'Inde situés au Sud de Calcutta, la même infériorité. Allons , à l'œuvre ! à l'œuvre ! Messieurs les Anglais !

Nous ne tardons pas à atteindre le *jardin* de cannelliers que nous nous proposons de visiter : c'est ainsi qu'on appelle, à Ceylan , les plantations de cet arbuste dont la culture est celle qui convient aux jardins. Le cannellier est, en effet, planté en quinconce, à 4 mètres de distance en tous sens. Chaque pied se compose d'une touffe de rejetons s'élançant du sol ou plutôt d'une petite butte de terre dont les touffes sont soigneusement chaussées. On était occupé à tailler ces arbustes afin de donner de la force aux branches destinées à la récolte de décembre prochain , en éliminant celles qui sont déjà grosses et trop ligneuses. Les jets qui produisent la meilleure cannelle ont ordinairement un pouce de diamètre ; ils partent presque perpendiculairement du nœud des racines, et sont coupés à 3 centimètres du sol ; l'on en retranche l'extrémité supérieure qui ne donnerait qu'un produit commercial inférieur. Ces jets , avant leur décortication, ressemblent à des baguettes de coudrier.

L'époque la plus ordinaire pour récolter la cannelle est de mai en août et de novembre en janvier ; mais comme la végétation du cannellier ne s'arrête jamais, beaucoup de cultivateurs n'adoptent pas d'époques pré-

cises, et font leurs coupes quand le liber ou la seconde écorce, qui est la cannelle du commerce, est mûre, ce dont on s'assure en pratiquant une incision en biseau avec une forte serpette. Si l'écorce se soulève bien elle-même, le rejeton est abattu immédiatement; puis l'ouvrier racle avec un couteau qui ne coupe pas la première pellicule brune et verte qui recouvre le liber; enfin il détache l'écorce en faisant une entaille longitudinale d'un bout à l'autre de la branche, et introduit les plus petites lanières d'écorce dans les plus grandes: le tout est placé sur une claie et exposé au soleil pendant une demi-journée, puis mis à sécher à l'ombre pendant quatre jours; ces écorces sont ensuite réunies en paquets de 1 mètre à 1 mètre 25 centimètres de long et du poids de 38 kilogr. 50 pour 36 kilogr., à cause de la déperdition.

Les ouvriers acquièrent une telle sensibilité pour goûter la cannelle, qu'ils en distinguent les diverses qualités les yeux fermés; quand les experts sont chargés d'en goûter de fortes parties, ils sont obligés d'interrompre leur opération pour manger du pain et du beurre, afin de préserver la peau de la langue de l'action corrosive du principe âcre de cette écorce.

Je remarque que le sol de cette plantation de cannelliers est composé d'un sable très-fin, légèrement ferrugineux et fort sec: c'est, m'assure le propriétaire, celui qui convient le mieux; il y a même des plantations, et ce sont les meilleures, faites dans le sable siliceux parfaitement pur, c'est-à-dire contenant à peine, comme matière étrangère, 1 p. % de détritus.

Le propriétaire de ce jardin veut que j'emporte comme souvenir de ma course une belle canne de laurier-cannelle qu'il choisit parmi les jets les plus vigoureux. « Il fut un temps, ajoute-t-il, où cet insignifiant cadeau eût été d'un prix inestimable pour un étranger, alors que le monopole de cette culture était protégé par la législation draconiennne des Hollandais, législation trop long-temps maintenue par les maîtres actuels de Ceylan. La présence, fût-elle accidentelle, d'un seul cannellier dans le champ d'un particulier, entraînait, en ce temps-là, des peines graves. Nul ne pouvait couper même une branche de cet arbuste pour s'en faire un bâton, ou sécher un peu d'écorce pour sa propre consommation; nul n'aurait distillé impunément le camphre de ses racines ou l'essence de ses feuilles. Mais le génie du monopole, semblable au génie du mal, est impuissant à accomplir ses odieux projets. Vainement le Hollandais a tenté, sur tous les points du globe où il a régné en maître, de réserver à son profit les productions que la nature avait créées, avec sa libéralité ordinaire, pour l'humanité tout entière. Depuis long-temps les îles Banda n'ont plus le privilége exclusif de fournir au commerce la noix muscade; le clou de girofle n'est plus réservé aux Moluques; et la cannelle, originaire de Ceylan, tend à prendre rapidement à Java, aux Philippines et en Amérique, une place importante dans les cultures. Et n'y avait-il pas une criminelle folie, de la part de certains hommes, à espérer qu'ils parviendraient à dominer les moyens aussi simples que puissants qu'em-

ploie la Providence pour assurer la perpétuité de ses œuvres comme l'extension et la libre consommation de ses dons? Là, c'est la forêt vierge qui conserve dans son sein, en dépit de la destruction organisée sur la plus vaste échelle, des muscadiers ou des girofliers. Ici, à Ceylan, c'est un oiseau qui transporte dans ses excréments la semence indigestible du cannellier, et la livre à la terre; le choncas (*corvus monedula*), si répandu à Ceylan autour des habitations, et que son excessive familiarité rend insupportable, se nourrit des baies du cannellier et en sème les champs qu'il traverse. Le moyen, je le demande, de s'opposer à ce mode de propagation? Les monopoles eux-mêmes ne sont-ils pas souvent les instruments de leur propre ruine, en raison des avantages qu'ils offrent et que chacun s'efforce ensuite de s'approprier? Sans les hauts prix auxquels le monopole de la production d'abord et, depuis, les droits excessifs de sortie de la colonie ont maintenu la cannelle dans le commerce, la concurrence de Java n'existerait pas, et la fausse cannelle (*cassia lignea*) de l'extrême Orient ne trouverait pas place sur les marchés d'Europe. Ce sont ces droits de sortie exorbitants que déplore aujourd'hui le colon de Ceylan. Ils s'élèvent, pour la première et la deuxième qualité de cannelle, à 6 fr. 90 c. par kilo, et pour la troisième à 5 fr. 50 c.; tandis que le prix de vente de la cannelle, à Ceylan, n'est que de 10 fr. le kilo pour la première qualité, 5 fr. pour la seconde, et 1 fr. 80 c. pour la troisième; l'huile de cannelle qui est obtenue par la distillation des débris de liber, est soumise à un droit

de sortie de 44 fr. le kilogr. Ce qui précède explique comment la cannelle rend annuellement au trésor colonial de Ceylan la somme énorme de trois millions de francs. »

Ces détails qui me sont donnés par le planteur, et dont je prends note avant de le quitter, sont complétés, chemin faisant, à mon retour à Galle, par mon compagnon de voyage, M. H***, qui connaît on ne peut mieux Ceylan. Il me raconte que lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, en 1506, sous la conduite de l'amiral Laurence d'Almeïda, la cannelle n'y était pas cultivée, mais qu'on la recueillait dans les bois où elle croît à l'état naturel. Ce n'est qu'en 1770 que les premiers essais de culture en grand furent tentés par le Gouverneur hollandais, Willem Folch, malgré l'avis contraire du Conseil colonial. La réussite détermina le Gouvernement à s'en réserver le monopole; et lorsque les Anglais succédèrent, en 1796, aux Hollandais, dans la possession de Ceylan, ils maintinrent cet état de choses qui a duré jusqu'en 1833, époque à laquelle cette culture est devenue libre dans l'île. On vendit alors, en parties brisées et à des prix fabuleux, les vastes plantations du Gouvernement; mais, depuis cinq ans, le prix de l'hectare de jardin de cannelliers ne dépasse pas 300 fr.

Il existe à l'état sauvage, dans les forêts de Ceylan, quatre variétés de laurier-cannelle (*laurus cinnamomum*); la seule qui soit l'objet d'une culture est désignée, par les indigènes, sous le nom de *penné kuroondu*, qui signifie cannelle douce; les trois autres

sont connues sous les noms de *naya*, *kapoora*, *kabatté kuroondu*. La première variété est celle dont je viens de visiter une plantation. Ses fleurs, petites, blanches, monopétales, exhalent le parfum de la tubéreuse; elle fournit une écorce mince comme une feuille de fort papier, et dont la saveur, dans les premières qualités, est à la fois chaude et sucrée; on retire de la distillation de ses feuilles une huile volatile qu'il est impossible de distinguer de l'essence de clous de girofle, et qui se vend sous ce nom dans le commerce. Tous ces minutieux détails, je les recueille soigneusement dans l'espoir qu'ils pourront être utilisés un jour à la Guyane, où, d'après les essais dont j'ai été témoin, la culture du cannellier réussirait, j'en ai la conviction, aussi bien qu'à Ceylan, en raison de l'identité du sol et du climat.

23 septembre.

Grâce à mes serviteurs indiens qui se sont relevés pour m'éventer, toute la nuit, un doux sommeil a réparé les fatigues de ma longue course d'hier. Mon palanquin est à ma porte. Mes porteurs m'attendent. Il est cinq heures du matin; je pars pour Colombo, muni de lettres de recommandation. La route suit le bord de la mer, tantôt sur le sable de la grève, tantôt sur une terre ferrugineuse provenant de la décomposition de la limonite; de temps à autre elle fait un coude pour franchir une protubérance de diorite qui se prolonge en saillie jusqu'à la mer. J'ai salué en passant les jardins de cannelliers, où j'ai reçu hier si bon accueil. La forêt de cocotiers me prête son ombre

un peu claire : c'est mieux que rien ; mais n'était la brise de mer qui souffle par le travers, j'étoufferais depuis long-temps sous cet abri trop vanté. Le cocotier étend ici son domaine jusqu'à la mer ; ses racines, pareilles à des cordes, vont s'y rafraîchir. Inclinés sur leurs troncs grêles par le poids du bouquet de feuilles et de fruits qui les couronne, ces arbres présentent dans tous les sens des courbes d'un aspect tout à la fois gracieux et original. Cette forêt est fort peuplée si l'on en juge par les nombreuses cases qui s'élèvent çà et là de chaque côté de la grand'route : la plupart de ces habitations sont mieux que des baraques ; on voit l'aisance pénétrer peu à peu chez le peuple, depuis que la domination anglaise est venue si providentiellement mettre un terme à la rude et criminelle exploitation dont il était l'objet sous les Hollandais qui, fidèles à leur odieux système, avaient imposé aux populations le travail forcé et sans rémunération, tel qu'il est aujourd'hui encore institué à Java. Les toits, solidement établis et recouverts de tuiles courbes, ont remplacé les couvertures légères en feuilles de palmier. Un recrépissage à la chaux donne à ces petites maisons un air de parure et de propreté auquel ne répond pas toujours l'intérieur ; mais le confortable aura son tour : l'ordre logique pour les peuples enfants, c'est le beau avant l'utile.

Après une pause au village de Guindiourah, nous traversons, au moyen d'un bac, un bras de mer qui s'avance fort loin dans les terres. Les charriots chargés de marchandises et traînés par de petits bœufs à

l'aspect chétif, se succèdent sans interruption sur la grand'route; le roulage entre Galle et Colombo a, paraît-il, beaucoup d'activité.

Décidément la position horizontale est celle qu'affecte de préférence le Singalais; la varende qui forme l'annexe de chaque maison grande ou petite est comme un vaste lit de camp où les familles sont étendues pêle-mêle. Cependant les habitants se dressent à l'approche de mon palanquin, pour profiter de la distraction qui vient à eux; il en est même qui se placent sur le pas de leur porte. Mais quelle bizarrerie de costumes! C'est à ne pas s'y reconnaître, et mon tact habituel est complètement en défaut. Est-ce une femme ou un jeune homme que cet être en jupon, dont les cheveux sont réunis en chignon par derrière et relevés par devant à l'aide d'un élégant peigne en écaille, dont la chemisette entr'ouverte laisse deviner des formes arrondies, dont la tournure efféminée et les yeux langoureux semblent faits pour l'amour? Eh bien, c'est l'un ou l'autre; impossible de le distinguer à première vue: c'est à impatienter. En vain je me dis: que m'importe? Le beau est toujours le beau. Je ne sais....., mais le regard le plus chaste à l'adresse d'une jeune fille se heurte contre un homme, et se retire indigné de la méprise.

Quoi qu'il en soit, la race singalaise est belle; les hommes sont bien pris et élancés; la couleur noire de la peau ne nuit nullement chez eux à la noblesse de l'expression; le nez effilé, les cheveux et la barbe abondants, fins et frisés, les dents petites et bien

rangées, sont autant de signes caractéristiques de cette race d'hommes; mais le trait qui les distingue le plus de l'Européen, c'est le resserrement du front d'une tempe à l'autre qui fait ressortir les pommettes des joues.

Je remarque en passant plusieurs individus, hommes et femmes, dont le cou présente des dimensions extraordinaires : ils sont atteints du goître; je viens de m'en assurer. Ce fait donne un démenti formel à l'opinion qui attribue à l'usage de l'eau de neige ce développement anormal de la glande thyroïde.

La route suit toujours de très-près le bord de la mer formé d'un grès calcaire madréporique et coquillier appartenant au terrain quaternaire; des ouvriers travaillent à extraire une espèce de calcaire lumachelle pour la préparation de la chaux : plus loin j'apercois, au sommet d'un cocotier, un homme occupé à vider le suc qui s'est accumulé pendant la nuit dans un pot fixé à l'un des bourgeons floraux de cet arbre; ce jus sera, dans quelques heures, transformé, par la fermentation, en vin de toddy, pour la plus grande jouissance de ces bons Singalais. Ils ont d'ailleurs, il faut en convenir, l'air on ne peut plus heureux de leur sort. Ici, point de regards furtifs, point de génuflexions, point de postures serviles; ils saluent le blanc avec cet air satisfait et respectueux que leur inspire un pouvoir digne, juste et bienveillant.

Je remarque de distance en distance, sur la route, des bengalow, espèces de hangars ouverts où les voyageurs fatigués trouvent un abri pour se reposer;

tout auprès est toujours une cruche de terre poreuse dont l'eau fraîche est destinée aux passants quels qu'ils soient : ces pieuses fondations sont faites par des habitants, pour l'amour du Dieu Boudha.

M. H*** me rejoignit avec sa voiture près d'Amblangoddé. Je quittai mon palanquin qui devait s'acheminer à petites journées sur Colombo, et nous atteignîmes promptement Bentotte où nous déjeunâmes fort bien pour la modique somme de 2 shellings par tête. Ce village est situé sur la ligne qui sépare la province du Sud de celle de l'Ouest [1]. Nous traversons ensuite le beau village de Kaltioura, placé à l'embouchure de la rivière Kalu-Ganga (la rivière noire), qui prend sa source non loin du pic d'Adam. Je remarque, en passant, les ruines d'un fort construit par les Hollandais, puis la jolie pagode qui couronne une éminence près du village de Pantiera où nous changeons de chevaux. J'ai profité de cette halte pour visiter l'école publique où les enfants des indigènes apprennent, entre

[1] Les Anglais ont divisé Ceylan en cinq provinces. Ainsi, indépendamment des deux provinces du Sud et de l'Ouest que je viens de citer, il existe une province du Nord, vaste terre sablonneuse qui se prolonge jusqu'à l'île de Jaftna, et est bornée, à l'Ouest, par une suite d'îles et de bas-fonds jusqu'à la pointe de la presqu'île de l'Inde ; une province de l'Est qui comprend la magnifique baie de Trincomalé et le pays inculte des Veddahs, sauvages aborigènes; enfin une province du centre dont la ville principale est Kandy, l'ancienne capitale des rois de Ceylan : cette province est la plus montagneuse de l'île.

autres choses importantes, la langue anglaise. Des écoles semblables existent dans chaque village : c'est ainsi que la domination britannique pénètre, s'enracine et prépare le terrain au christianisme dont les progrès effraient déjà le clergé boudhiste. Quel contraste ces vues grandes et larges de colonisation qui tendent à réhabiliter l'homme et à élever le vaincu à la hauteur du vainqueur, n'offrent-elles pas avec les précautions rigoureuses dont s'entourent à Java les Hollandais pour que les indigènes n'apprennent aucune langue européenne, et quels odieux calculs ce rapprochement suffit à révéler chez ces derniers !

Nous n'avons pas cessé de marcher à l'ombre de la forêt de cocotiers qui couvre la côte. Il est 5 heures. Quelques groupes de jolies maisons de maître dénotent les approches de la capitale de l'île ; c'est vers ces élégants cottages qu'à cette heure reviennent de Colombo les négociants dont toute la journée s'est passée dans un comptoir. Une large et belle allée où le cocotier, le teck, le tulipier, le bombax, le bambou, le figuier sucré confondent leur feuillage, nous conduit à une vaste esplanade gazonnée et sans arbres qui se prolonge jusqu'à la mer ; à l'extrémité de cette plaine nous entrons dans Colombo.

Colombo, siége du Gouvernement, est, à proprement parler, une grande citadelle de forme octogonale, bâtie sur une pointe de rocher qui s'avance dans la mer, et que rien ne domine : avec une bonne garnison, elle serait susceptible de tenir fort long-temps.

A peine suis-je installé à Royal-Hôtel, que mon

excellent compagnon de voyage, M. H***, vient me chercher pour parcourir la ville. La rue royale est plantée de tulipiers et d'arbres à pain. Je remarque plusieurs belles maisons situées du côté de la porte de Galle ; des massifs d'arbustes et de fleurs d'un gracieux effet et que protégent des grilles, séparent ces maisons de la voie publique. On vient d'arroser et de balayer toutes les rues de la ville, ce que l'on fait chaque jour matin et soir ; aussi sont-elles en ce moment d'une fraîcheur et d'une propreté parfaites. Le Gouverneur de Ceylan habite l'hôtel dit de la Reine ; en face est la bibliothèque et le cabinet de lecture, bel établissement entretenu par souscriptions ; j'y suis introduit et reçu avec une bienveillance marquée. J'ai à peine le temps de jeter un coup d'œil sur les rayons garnis de livres de science et de littérature, ainsi que sur la grande table surchargée de revues et de journaux des cinq parties du monde, que M. H*** m'entraîne vers la varende donnant sur la rue et qu'ombrage le feuillage épais de plusieurs arbres magnifiques. Vous viendrez demain dans la journée, me dit-il, vous asseoir sur ce canapé pour humer la brise de mer, et vous ne pourrez plus vous arracher de ce lieu de délices.

25 septembre.

J'ai examiné ce matin, près la porte de Galle, le parc d'artillerie de la place ; il est abondamment pourvu, ce qui ne m'étonne nullement, car MM. les Anglais ne se laissent guère prendre en défaut, et c'est surtout

pour eux que semble fait ce dicton : deux sûretés valent mieux qu'une. De là je me suis dirigé de l'autre côté de la ville, et je suis parvenu, par une brèche ouverte dans les remparts, sur le port, si l'on peut appeler ainsi une crique fort mal abritée par la ville, à en juger par l'extrême agitation des vagues et des mouvements des bâtiments qui s'entre-choquent sous mes yeux. Nous sommes encore, il est vrai, dans la mousson de Sud-Ouest qui dure d'avril en octobre et bat la côte avec furie ; mais vienne la mousson de Nord-Est qui souffle de novembre en mars, et aucun port du monde, dit-on, ne sera plus sûr que celui de Colombo.

Je suis rejoint sur le port par M. H*** qui me propose d'aller déjeuner dans un bengalow qu'il connaît au Pettah : c'est ainsi qu'on appelle dans toute l'Inde les villes noires, c'est-à-dire les villes habitées par la population indigène. Le choléra y sévit en ce moment, ajoute mon compagnon, mais il s'adresse de préférence aux Singalais, et d'ailleurs il n'est pas sans intérêt de le voir là où il est endémique. N'ayant pas précisément mission d'étudier le choléra, je me serais volontiers dispensé de cette course ; mais l'homme qui me la propose est un Anglais, et le titre de Français oblige vis-à-vis ces Messieurs. Je m'acheminai donc d'un pas fort décidé vers le Pettah de Colombo ; il est situé auprès de la mer, au Nord de la citadelle. La ville consiste en deux grandes rues coupées à angles droits par d'autres plus petites ; de belles maisons et de grands magasins solidement bâtis en moellons de limonite (*latérite*) sont pêle-mêle avec de mauvaises baraques

en terre; des rangées d'arbres au feuillage élégant occupent chaque côté des principales rues. La ville possède un hôpital vaste et bien aéré, une léproserie, plusieurs établissements importants pour l'éducation des filles et des garçons, et qui comptent ensemble plus de mille écoliers des deux sexes.

Le commerce du Pettah de Colombo est dans les mains des métis Hindo-Portugais et de quelques anciennes familles hollandaises qui ne fraient pas avec la société anglaise. Plusieurs négociants Parsis, liés d'affaires avec des maisons de Bombay, forment un quartier distinct. Chacun rend généralement hommage à leur probité comme à l'extrême douceur de leurs mœurs [1].

M. H*** parle avec feu de la beauté de quelques-unes des jeunes filles appartenant à cette classe d'habitants, et la description qu'il fait de la grâce de leurs visages, de l'élégance et de la souplesse de leurs tailles, me fait vivement désirer d'en juger par moi-même; il exalte surtout la magnificence de leur noire chevelure qu'elles sèment de fleurs blanches et jaunes avec un art infini inconnu en Europe. Mais il est de trop bonne heure; j'ai beau regarder les varendes,

[1] Fidèles observateurs des lois de Zoroastre, le fondateur de la religion des Mages, qui admet l'existence de deux principes dont l'un est l'origine du bien et l'autre l'origine du mal, ils adorent l'Être-Suprême dans le glorieux symbole du soleil, et vénèrent le feu, source de toute lumière et de toute chaleur.

interroger les persiennes, les lionnes du Pettah dorment encore et ne se montreront guère qu'au coucher du soleil.

La porte du bengalow où nous devons déjeuner est embarrassée par une troupe de jongleurs (*sampwallahs*) tout récemment arrivés du continent. L'un d'eux dépose à nos pieds deux grands paniers remplis de serpents apprivoisés qu'il nous offre de faire danser. Nous entrons pour assister à ce spectacle entièrement nouveau pour moi et dont les préparatifs ne sont pas longs; car, à peine les couvercles des paniers sont-ils déficelés, que l'un des charmeurs de serpents fait résonner une espèce de chalumeau au son plaintif, tandis que son compagnon bat la mesure avec ses doigts sur un petit tambour. Aussitôt les couvercles se soulèvent comme d'eux-mêmes, et plusieurs grosses couleuvres, connues sous le nom de cobra-capelle, montrent successivement au-dessus des paniers leurs têtes hideuses et leur cou dont le volumineux gonflement présente le dessin exact d'une bésicle. Bientôt excitées par l'accélération de la cadence, quatre de ces couleuvres glissent à terre, et le corps à demi dressé verticalement, elles circulent, l'œil en feu, autour du charmeur, en dardant leurs langues fourchues. Après cet exercice, dans lequel les Indiens se sont fait suivre dans tous leurs mouvements, ces derniers saisissent ces cobra-capelle les uns après les autres par le cou, et cherchent à nous démontrer, en les approchant à toucher leurs figures, qu'ils sont devenus tout-à-fait inoffensifs. Il est impossible, en effet, de les

traiter plus cavalièrement que ne le font ces charmeurs qui, sans plus de façons, les font rentrer dans leurs paniers; et cependant ces serpents n'ont nullement perdu, comme je l'avais supposé, leurs crochets à venin, ce que le charmeur lui-même me met à même de constater en ouvrant avec sa baguette la gueule d'un de ces reptiles. On ne peut pas admettre non plus que les charmeurs s'imprègnent, comme on l'a dit, d'un suc d'herbe dont l'odeur serait antipathique au cobra-capelle, puisque plusieurs personnes, parmi les assistants, ont passé devant moi la main sur la tête de ces serpents. La seule explication admissible, c'est que les charmeurs ont la précaution de vider très-fréquemment les crochets à venin de ces animaux en leur faisant mordre des chiffons, et que, tant que les crochets sont vides, non-seulement le serpent ne peut faire aucun mal, mais qu'il ne tente même pas de mordre parce qu'il a le sentiment de son impuissance.

M. H*** me cite plusieurs cas de morsure de cobra-capelle qui sont fort effrayants; il a été lui-même témoin de la mort d'un soldat anglais en moins d'une heure. La jambe mordue avait doublé de grosseur, une bave visqueuse découlait de la bouche de la victime, et l'enflure générale de son corps ne permettait plus de le reconnaître. Il paraît cependant qu'on peut prévenir ces funestes effets par un prompt emploi de l'alcoolé d'ammoniaque succiné (eau de Luce) à l'intérieur, et d'un caustique tel que l'eau-forte ou

l'acide chlorhydrique à l'extérieur, sur les traces des dents.

Nous ne tardons pas à reconnaître, en continuant notre promenade à travers les rues du Pettah, que le choléra y sévit d'une terrible façon sur les indigènes : l'un d'eux vient d'être foudroyé, c'est le mot, devant moi ; il s'est affaissé sous les paniers de provisions dont il était chargé ; j'ai aidé à le relever pour le placer sur le seuil d'une boutique. Les pulsations de son pouls sont devenues tout à coup imperceptibles ; un froid intense a fait trembler ses membres et claquer ses dents ; la peau de ses mains et de ses pieds est sèche et dure comme du parchemin ; ses lèvres et ses ongles sont livides ; l'aspect de ses yeux et sa face crispée m'obligent à détourner la vue ; il marchait, il y a un quart d'heure, et c'est déjà un cadavre. Ces divers symptômes, ainsi que le caractère et la nature des évacuations blanchâtres et chyliformes, établissent la plus complète identité entre le choléra asiatique et la terrible maladie qui a ravagé l'Europe en 1832 et 1835. Bien que le nombre des cas nouveaux s'élève ici à plusieurs centaines par jour, et que la proportion des morts aux malades soit de un à quatre, les affaires ne paraissent avoir rien perdu de leur activité. Les gens du peuple s'occupent de leurs travaux habituels ; lorsque l'un d'eux est frappé, les autres l'emportent chez lui avec la plus grande insouciance et comme une victime que le sort avait désignée à l'avance. On est d'ailleurs bien convaincu ici que le choléra n'est pas contagieux, et la manière dont il distribue ses

coups me semble confirmer l'opinion des médecins du pays qui le regardent comme un empoisonnement miasmatique. Le fait est qu'il frappe indifféremment les lieux réputés les plus malsains et ceux qui réunissent les meilleures conditions hygiéniques, soit à Ceylan, soit sur le continent indien. Ainsi les localités les mieux aérées, les villes ou villages les plus battus par les vents, sont atteints presque à chaque épidémie ; tandis que les lieux bas où l'air ne se renouvelle pas, où les populations entassées vivent sur des cloaques, sont fréquemment préservés. Seulement on a observé que, quand ces derniers étaient envahis par le choléra, ils devenaient de véritables foyers d'infection où la maladie s'éternisait, tandis que les lieux découverts et les villes ou villages aérés sont promptement délivrés du fléau. Ces observations, qui datent de l'apparition récente, d'ailleurs, du choléra dans l'Inde, ou du moins de sa réapparition après de longues années d'interruption, sont toutes favorables à l'opinion qui attribue cette maladie à des miasmes délétères, animalcules ou germes végétaux répandus dans l'atmosphère, transportés par les vents et entraînés dans le torrent de la circulation par l'acte de la respiration. Ajoutons que les effets du choléra sur l'économie animale, c'est-à-dire la cessation instantanée de la chaleur, l'alanguissement immédiat de la circulation par suite de l'épaississement du sang, sont des symptômes d'intoxication par les voies aériennes. La force de réaction ou de résistance du malade dépend sans doute et de la dose de poison absorbé et

de la vitalité du sujet : s'il a été affaibli par l'âge, par une maladie antérieure ou par son régime alimentaire, il offrira peu de résistance. Telles sont les conditions dans lesquelles se trouvent le plus ordinairement les Indous de la classe pauvre [1].

[1] Non-seulement il y a identité absolue entre les phénomènes morbides du choléra asiatique et du choléra épidémique européen; mais en suivant pas à pas la marche du choléra asiatique depuis son point de départ, on voit que ce fléau, endémique dans l'Inde depuis les premières années de ce siècle, et qui s'est déversé sur l'Occident, est de provenance indienne. Mais quel est le secret de sa marche ? Telle est la question que je vais essayer de résoudre. Personne aujourd'hui ne soutient l'opinion que le choléra est contagieux; il faut donc admettre forcément l'existence de miasmes délétères auxquels l'air sert de véhicule, et qui sont par conséquent soumis dans leur transport à ce que, dans notre ignorance des lois des mouvements atmosphériques, nous avons appelé le caprice des vents.

Cela posé, essayons de suivre le choléra dans ses développements et dans sa marche vers l'Occident.

Des colonnes de miasmes empoisonnés (et ce sont nécessairement des êtres organisés qui les constituent, car la nature inorganique et ses combinaisons n'échapperaient sans doute pas à nos moyens d'analyse) se développent dans les plaines brûlantes de l'Hindoustan; elles sont emportées dans diverses directions, mais les vents généraux d'Est et de Nord-Est s'en emparent en grande partie et les poussent sur la Perse, la Mer-Caspienne et le pays des Kirghis; on a observé, en effet, que le choléra épidémique européen a toujours été précédé de l'apparition du choléra asiatique en Perse, dans la Russie orientale et dans la Turquie d'Asie.

Maintenant, pour nous rendre un compte exact de la marche du choléra d'Orient en Occident, jetons un coup d'œil sur la

M. William Lancaster, l'un des négociants de Colombo dont je dois la connaissance à M. Dent, m'attendait, à mon retour en ville, pour aller visiter les jardins de

carte, et, après nous être bien pénétré de la disposition orographique du pays, représentons-nous des colonnes de miasmes poussées vers l'Occident par les vents d'Est, et voyons comment elles seront distribuées inévitablement.

Parvenues à la hauteur de la Mer-Caspienne, ces colonnes se diviseront, à la rencontre de la haute chaîne du Caucase, en deux principaux courants : l'un, au Nord de cette chaîne, envahira la Russie, et ne trouvant aucun obstacle à traverser ses immenses steppes, il les franchira rapidement, gagnera la Baltique, et se répandra dans tout le pays compris entre cette mer et les Alpes; puis, en suivant le littoral de la mer du Nord et de la Manche, le choléra viendra ravager le Nord de la France et l'Angleterre. L'autre courant, au Sud du Caucase, trouvant une issue par la Mer-Noire, envahira les plaines de la Hongrie, traversera Vienne et viendra infester la Souabe ; tandis qu'une autre portion de ce courant, suivant la Méditerranée, se heurtera aux Alpes et aux Apennins. C'est alors que quelques lambeaux dispersés rejailliront sur l'Algérie, tandis que la masse principale sera précipitée sur la Provence, le Languedoc, le Roussillon, la Gascogne et l'Espagne. Ces colonnes de miasmes n'épargneront que les localités complètement abritées des vents d'Est.

N'est-ce pas là le tableau de la marche du choléra asiatique dans ses trois apparitions en Europe ? Et quelles sont les populations qui ont été absolument préservées du fléau? celles du Dauphiné, du Lyonnais et de la Suisse, pays défendus, au levant, par la haute chaîne des Alpes.

On objectera peut-être que la marche du fléau n'a pas toujours présenté la régularité indiquée plus haut, et qu'il a semblé quelquefois rétrograder vers une localité qu'il avait

cannelliers des environs. Le plus considérable, appelé *Bagatelle*, est situé à trois milles de Colombo ; il appartient aujourd'hui à M. Layard à qui il a été vendu par le

laissée derrière lui. Mais je n'ai entendu tracer que sa marche générale de l'Est à l'Ouest, sans entrer dans la discussion de quelques causes locales, telles qu'elles peuvent résulter de la disposition orographique du sol et des vents régnants au moment de l'arrivée de la colonne miasmatique : ainsi, pour ne donner qu'un seul exemple, le choléra, à chacune de ses apparitions, a cruellement sévi à Marseille, parce que le grand courant d'air qui s'écoule presque constamment par la vallée du Rhône a déterminé, dans sa rencontre avec les colonnes miasmatiques longeant la côte, un remou qui a forcé les miasmes cholériques à s'abattre sur le territoire de Marseille, puis sur celui de Toulon; c'est grâce à ce vent de la vallée du Rhône que le Languedoc n'a jamais été atteint que par des lambeaux dispersés çà et là de la colonne miasmatique.

La marche générale des miasmes cholériques et leur mode de transport étant déterminés, on peut en déduire ces quelques conséquences que j'ai eu occasion d'appliquer avec un plein succès, ou d'observer lors de la dernière épidémie de 1849 : 1° les lieux découverts exposés au vent d'Est ou de Nord-Est seront presque toujours les premiers envahis; 2° loin de chercher à renouveler l'air lorsque le choléra règne dans une localité, on doit, au contraire, aérer le moins possible les logements, à moins que le choléra n'y ait pénétré, auquel cas il faut se hâter, pour les désinfecter, de tout ouvrir, afin que l'air circule et emporte les miasmes délétères qu'il a introduits ; de fortes fumigations de chlore peuvent être ajoutées à la ventilation; 3° les habitations dont les fenêtres ou les portes s'ouvrent au levant sont les plus exposées au choléra; conséquemment, à son approche, on devra fermer hermétiquement toutes les ouvertures à l'Est et au Nord-Est,

Gouvernement, aux enchères publiques, pour la modique somme de 2,800 livres sterling, bien qu'il soit estimé dans le pays à la somme de 12,000 livres (300,000 fr.); sa superficie est de 60 acres (24 hectares). Le cannellier est planté en lignes, de trois mètres en trois mètres, et, dans chacune de ces lignes, les plants sont à moins d'un mètre de distance les uns des autres; ces plants formant des touffes d'où s'échappent de nombreux jets de branches verticales, sont chaussés de manière à présenter comme de petites buttes de 30 à 45 centimètres de hauteur. Le sol, légèrement coloré par le fer, est presque entièrement siliceux; il paraît fort sec à la surface, mais il existe en dessous une couche de terre argileuse qui conserve l'humidité. On ne fait dans cette plantation, l'une des mieux exploitées de l'île, qu'une seule récolte dans l'année; elle commence vers la fin de juin, c'est-à-dire un mois après les premières pluies de la mousson de Sud-Ouest, et l'on continue à couper jusqu'en septembre; il est nécessaire qu'il ait plu pour que l'écorce puisse se détacher aisément. Quelques planteurs de ce quartier, pressés

et même celles qui pourraient recevoir par réflexion les vents venant de cette direction. Assurément, dans les villes envahies par ce fléau, on a vu des maisons atteintes dont les ouvertures n'étaient pas orientées au levant; toutefois c'est le plus petit nombre, et il faut tenir compte des courants d'air réfléchis et de mille causes locales modificatrices de la direction des vents généraux. Là où aucune de ces causes n'existe, telles sont les habitations isolées et à découvert, ce moyen de préservation est, je crois, infaillible.

de vendre, font deux récoltes par année, après chaque changement de mousson; enfin les indigènes coupent toute l'année aussitôt après la pluie; mais cette méthode, qui ne donne que de médiocres produits, est condamnée par l'expérience. Quand la culture est bien conduite, on ne récolte que deux qualités de cannelle: un hectare, dans de bonnes conditions, rend, en moyenne, 125 kilogrammes de cannelle; il peut en produire jusqu'à 150 quand on fait deux récoltes. M. Layard fait planter le *laurus cinnamomum* peu de temps avant le changement de moussons, c'est-à-dire à deux époques de l'année, en avril et en octobre, et il préfère aux sujets venus de semis, des branches qu'on détache, avec leurs racines, des touffes de cannelliers. Tout le travail d'entretien de cette plantation consiste à chausser soigneusement chaque pied, et à sarcler fréquemment. On a planté, à *Bagatelle*, de distance en distance, pour abriter le cannellier, des cocotiers qui ont parfaitement réussi.

Le Gouvernement anglais continue à vendre ses plantations de *cinnamum*; mais les lots qui restent aujourd'hui ne sont plus que de qualité inférieure; il se borne à en vendre la récolte, ne pouvant se défaire du fonds.

27 septembre.

Départ par le *royal coach-mail* de Kandy, muni de lettres d'introduction pour les principaux planteurs de l'intérieur de l'île. La route suit la grand'rue du Pettah de Colombo, et, à la clarté douteuse du jour

qui commence à poindre, on aperçoit, sous les varendes qui bordent la rue, un pêle-mêle de fantômes couverts de linceuls blancs : les uns, réveillés en sursaut par le bruit de notre voiture, se dressent et s'agitent ou se roulent et s'étirent; d'autres conservent leur immobilité, et parmi ces derniers, combien se sont couchés qui, atteints pendant la nuit par le choléra, ne se relèveront plus! On va tout à l'heure compter ceux que le fléau a frappés, et procéder à l'enlèvement des morts. Les indigènes ne sont pas les seuls attaqués; plusieurs Européens viennent de l'être aussi, parmi lesquels on compte quatre officiers anglais de la garnison ; deux en sont morts. Deux sur quatre : voilà donc la chance quand le choléra s'adresse à vous !

A cette rangée de varendes d'un aspect si morne, succède une longue file de misérables huttes en terre soutenues par des cocotiers qui leur prêtent à la fois leur ombre et leur appui. Nous traversons bientôt la rivière de Mutwal sur un pont de bateaux. On retrouve à découvert, sur sa rive droite, la formation de limonite sur laquelle est assis le Pettah de Colombo; des carrières considérables y sont ouvertes pour l'extraction des moellons employés dans les constructions de la ville. Cette roche forme, jusqu'à la station de Mahara, située à 8 milles 1/4 de Colombo, les collines qui bordent la route. Un peu plus loin on voit apparaître en dessous de ce puissant dépôt de terrain tertiaire supérieur, la leptinite granatifère alternant avec la diorite. Cette dernière roche finit par former

une suite de protubérances qui divisent le sol en petits bassins dont le fond est occupé par une terre argilo-sablonneuse propre aux cultures. Le bassin le plus remarquable par sa forme est situé à la 16e borne milliaire, avant d'atteindre la baraque d'Héné-ratgoddé. J'observe à la 24e borne milliaire, près l'auberge de Vamgoddé, un puissant amas de granit-siénite à feldspath rose qui a traversé la leptinite et la diorite. A la borne suivante, les couches qui ont été jusqu'ici plus ou moins tourmentées acquièrent une certaine régularité ; leur direction constante est Nord 30° Ouest : quant à l'inclinaison, elle est à peu près verticale. Vers la 32e borne, la route est tracée entre des monticules de diorite verte formant de petites vallées qui s'ouvrent dans une longue faille transversale, croisant presque à angle droit la direction Nord 30° Ouest des couches de diorite.

Au-delà du relais de Valwédenia, les montagnes commencent à dresser leurs fronts noirs, arrondis par les effets de la décomposition de la diorite. On aperçoit encore çà et là quelques cocotiers ; mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne de la mer. Je constate de nouveau, à Ambapassé, la direction normale des couches de diorite au Nord 30° Ouest ; la limonite a complètement disparu, et le sol n'est plus formé que des détritus de la roche sous-jacente. C'est une terre très-argileuse qui a grand besoin d'être profondément remuée pour devenir fertile ; quelques couches rocheuses ont résisté à la désagrégation moléculaire, et forment çà et là des pics escarpés,

dont les têtes altières dominent les massifs uniformément arrondis par la décomposition. Le plus remarquable de ces pics est, vers la 54e borne, le *Nidle-Point* dont le sommet est en alignement avec plusieurs autres dans la direction du Nord 30° Ouest.

La culture du riz, à Ceylan, est une occupation sans cesse renaissante. Ici l'on moissonne, là on sème, et chaque champ présente un état intermédiaire correspondant à l'époque de l'année où il a été ensemencé. On ne prend pas la peine, comme en Chine, de repiquer le riz; habitué à tout attendre de la libéralité de la nature, le Singalais la laisse faire, ou, s'il l'aide, c'est le moins possible. Au surplus, la récolte de riz paraît fort compromise cette année par l'excessive sécheresse; les pluies habituelles de la mousson de Sud-Ouest ayant à peu près manqué cette année, la plupart des champs de riz qui bordent la route ne présentent qu'une herbe jaune et flétrie, quelquefois même desséchée. Le sol, profondément fendu, accuse d'ailleurs une composition argileuse peu favorable aux cultures. Je ne sais si je me trompe, mais les terres que j'ai eu jusqu'ici l'occasion d'examiner sont loin de répondre à la réputation de fertilité dont jouit au loin l'île de Ceylan.

Nous traversons la rivière de Maha-Oya sur le pont de Mahouenala, dans la construction duquel on a dû faire entrer des briques faute de pierres de taille; il est, d'ailleurs, d'une belle exécution. Au-delà, vers la 60e borne milliaire, la diorite se présente sur le bord du chemin en couches horizontales très-régulière-

ment stratifiées. Un peu plus loin, le coach-mail me dépose au village de Kaduganava où m'attend un poney que M. Walter-Fell, planteur à Alpetty-Kandy, a eu l'extrême obligeance de m'envoyer pour gagner son cottage. Une route de traverse fort bien entretenue m'y conduit; elle côtoie un massif de roches où la diorite alterne avec la leptinite, criblées l'une et l'autre de gros cristaux dodécaédriques de grenats rouge-amarante dont je recueille, chemin faisant, quelques beaux échantillons. Trois lieues plus loin, je m'arrête à la porte de l'habitation de M. Walter-Fell; son accueil est tout-à-fait cordial; après m'être rafraîchi, je vais visiter avec lui les belles plantations de caféyers qu'il dirige, avec trois contre-maîtres anglais, pour le compte d'une société de propriétaires dont le siége est à Colombo.

La plantation d'Alpetty-Kandy occupe une surface de 500 acres, soit 200 hectares qui s'étendent sur un sol en pente et très-accidenté, situé au milieu des montagnes, à la hauteur moyenne de 600 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Ce terrain a été vendu, il y a neuf ans, par le Gouvernement, au prix de cinq shellings l'acre, soit 31 fr. l'hectare, à l'état de forêt vierge qu'il a fallu défricher par le fer et le feu; et ce travail, qui a été exécuté par des ouvriers singalais à raison d'un shelling par journée, est revenu à 200 fr. l'hectare. La plantation du caféyer a doublé ce prix; mais ce travail a été exécuté par des Indiens de la côte de Malabar: les premières plantations d'Alpetty-Kandy remontent à huit ans. Ces arbustes

ont été rangés en ligne, d'abord à 2 mètres 70 centimètres de distance les uns des autres ; puis, dans ces derniers temps, on a cru devoir les rapprocher à 2 mètres. La couche de terre cultivable étant le produit sur place de la décomposition de la roche sous-jacente formée de couches de diorite et de leptinite alternant ensemble, et non d'un remaniement de ses éléments par les eaux, il en résulte un défaut d'homogénéité accusé par des différences remarquables dans la végétation des caféyers. Occupent-ils les détritus de la diorite, ils sont bien développés, et, malgré la sécheresse extrême de cette année, leur feuillage a conservé la couleur vert sombre indice d'une végétation vigoureuse : sont-ils placés dans le sol compacte et maigre dû à la leptinite décomposée, leur taille est plus grêle, et leurs feuilles jaunes indiquent qu'ils ont subi les effets fâcheux de la sécheresse.

Le rendement moyen d'un caféyer est de 750 grammes ; mais il y a des pieds qui rendent jusqu'à 3 kilogrammes. On a adopté l'usage d'étêter les arbustes afin d'empêcher qu'ils ne s'élèvent au-dessus de 5 pieds. On sème le caféyer en pépinière et on le transplante quand il a six mois : il n'y a pas de saison réservée plus particulièrement à cette dernière opération ; on se borne à choisir les jours où le temps est à la pluie. J'ai vu, dans Alpetty-Kandy, des caféyers d'un an porter déjà des fruits ; les jeunes arbres portent généralement deux fois par année. La récolte la plus considérable est celle de la fin de septembre ; l'autre, appelée petite récolte, a lieu au mois de février. Les

vieux plants ne donnent que la récolte de septembre ; mais elle est supérieure, par la qualité comme par la quantité, à la double récolte fournie par les jeunes arbres.

On pense ici, contrairement à l'opinion générale, qu'il n'est point nécessaire d'abriter le caféyer, et l'on ne s'en occupe pas. On s'est borné à planter çà et là, au milieu des caféyers, quelques jaquiers et arbres à pain dont les produits ont de l'importance. Quand un jeune caféyer languit, on le coupe à trois pouces de terre pour renouveler son jet qui prend plus de vigueur.

Il existe, en moyenne, par acre, dans la plantation d'Alpetty-Kandy, 1000 caféyers dont le rendement annuel est de 1250 livres de café; ce qui porte, l'un dans l'autre, à une livre 1/4 de café le produit de chaque plant. Ces 1250 livres de café valent en ce moment, sur place, 650 shellings environ.

On se sert, à Alpetty-Kandy, pour enlever la pulpe charnue du fruit, du moulin à *décasquer* en usage au Brésil, et qui se compose d'une râpe cylindrique déchirant, en tournant sur son axe, la baie que présente une trémie : la fève passe d'un côté, et la pulpe est rejetée. Lavé dans cette même opération, puis séché sur une aire, le café est expédié sur Colombo, port d'embarquement, où il reçoit, en arrivant, la dernière préparation qui consiste à le séparer de son parchemin au moyen d'une machine à cribler. Les frais de transport sont de 1 shelling 1/4 par 112 livres anglaises. Le café que je vis mettre en sac m'avait paru fort sale, et j'en fis

la remarque à M. Fell qui me dit que cette défectuosité exceptionnelle avait pour cause unique le manque d'eau dans cette saison. Aux époques où la cueillette du café rend peu, on le fait sécher dans sa pulpe en l'étendant sur l'aire ; il conserve alors plus d'arome et une couleur verte plus prononcée qui le fait rechercher dans le commerce.

28 septembre.

M. Fell estime que 300 ouvriers suffisent annuellement aux travaux d'entretien d'une plantation de caféyers pareille à celle d'Alpetty-Kandy qui compte 500 acres de superficie ; mais, pendant la récolte, il lui en faut 500. Ces ouvriers sont tous des Indiens de la côte de Malabar, de la secte des vaiscias (agriculteurs) ou des parias, gagnant 22 fr. 50 c. par mois. On traite, habituellement, avec un chef d'escouade ou Gauganis qui se charge d'enrôler un certain nombre de coolis de sa caste. Ces Malabars s'embarquent, d'ordinaire, à Négapatam ou à Titicarré, point le plus resserré du détroit de Manaar. A l'expiration du terme de leur engagement, ils s'en retournent dans l'Inde avec ce qu'ils ont économisé sur leurs modiques gages. Les quelques femmes que je viens de voir dans leur campement sont chargées de la préparation des aliments, et de veiller aux intérêts de la communauté. Quant aux Singalais, ils dédaignent la culture de la terre, et ne s'emploient guère qu'aux travaux de défrichements ; les planteurs ont donc été obligés de

recourir aux ouvriers étrangers dont le nombre dépasse annuellement 80,000.

29 septembre.

Après avoir complété mes renseignements sur la culture du caféyer à Alpetty-Kandy et la constitution géologique des environs, je rejoignis à Kuduganava la grand'route de Kandy, et en attendant qu'on me servît à déjeuner au rest-house, je me dirigeai en me promenant vers l'un des hameaux du village que l'on m'avait désigné comme habité par la caste des Rhodias, caste qui occupe, dans la hiérarchie sociale et religieuse des boudhistes, la position des parias de l'Inde parmi les sectateurs de Brahma. A peine avais-je atteint les premières maisons, que je me trouvai entouré de jeunes et jolies filles décolletées jusqu'à la ceinture, se pressant autour de moi et exécutant les danses les plus lascives, pendant que d'autres chantaient des hymnes avec l'animation de bacchantes; je ne pus m'en débarrasser qu'en saisissant une poignée de petite monnaie dont je semai le gazon en m'écriant en singalais : « *Narakaï gani palegan* (allez, laides filles !) » ; et pendant que ces femmes se précipitaient pour ramasser ces pièces d'argent, j'eus le temps de rejoindre la grand'route.

Les renseignements que j'avais recueillis sur les Rhodias ne m'avaient point préparé à cette étrange scène. Je savais que, rejetées de la société comme appartenant à une caste impure, ces femmes étaient condamnées à perpétuité, par le pouvoir théocratique de l'île, à avoir

les seins découverts ; qu'il ne leur était pas permis de construire des maisons fermées ; qu'il leur était défendu de posséder, voire de cultiver des terres ; que leur contact était une souillure, et qu'avant la domination britannique, on pouvait les tuer sans avoir de compte à rendre à la justice ; mais je n'avais pas réfléchi qu'en les rejetant de son sein, la religion boudhiste ne leur avait ouvert qu'une existence de vices et de débauches.

L'institution de la caste des Rhodias se perd dans la nuit des temps. Les indigènes prétendent que ces malheureux subissent depuis le commencement du monde la peine des crimes de leurs pères envers le premier des Boudhas : cette caste se serait d'ailleurs recrutée, dans les siècles passés, des criminels voués à tout jamais eux et leur postérité à l'infamie, par le pouvoir théocratique de l'île. On raconte que plusieurs de ces Rhodias étaient originairement des chasseurs chargés de pourvoir de gibier la table royale, et que, dans une occasion, ayant été pris au dépourvu, ils substituèrent au gibier un de leurs enfants. D'autres disent qu'ayant persisté à manger du bœuf en dépit de la prohibition, ils furent déclarés impurs, et rejetés dans la caste infâme. Ce qui paraît certain, c'est que, vers la fin du siècle dernier, les individus reconnus coupables de crimes de lèse-majesté et de sacrilége étaient frappés, dans leurs familles entières et jusque dans leurs dernières générations, par cette excommunication. On conserve encore dans le pays le souvenir de plusieurs grandes familles qui préférèrent la mort à cette ignominieuse dégradation.

Malgré les rigueurs déployées contre les Rhodias par les sectateurs de Boudha, et leur exclusion des temples, ils n'en sont pas moins restés fidèles à quelques pratiques de son culte : ainsi on me citait deux Rhodias qui, condamnés dans ces derniers temps, comme meurtriers, à être pendus, chantaient des hymnes à la déesse Pattiné en marchant au supplice. Sous la dernière dynastie Kandienne, le Gouvernement communiquait avec les Rhodias par l'entremise d'un agent choisi dans les rangs de la plus basse condition; car, tout en les maintenant hors la loi, il n'avait pas abandonné ses droits au produit de leur travail, et il exigeait d'eux, à titre de redevance, les cordes en cuir nécessaires à la chasse des éléphants.

L'usage s'est encore conservé, sous la domination européenne, d'abandonner aux Rhodias, au moment de la récolte et sur l'aire même où le paddy (riz non mondé) a été battu, une petite partie de ce grain à titre de secours; mais cette aumône est inspirée moins par l'esprit de charité que par le besoin d'assurer ainsi le respect des propriétés de la part des Rhodias qui, errant sans cesse dans la campagne, dévasteraient les cultures s'ils n'avaient leur part dans la récolte : ce don volontaire prévient aussi le mauvais sort que ne manqueraient pas de jeter les Rhodias, soit sur les membres de la famille du propriétaire, soit sur son bétail [1]. Je citerai un fait qui achèvera de

[1] On retrouve les mêmes mœurs chez les gitanos de la chaîne des Pyrénées, et les mêmes craintes de la part des habitants des campagnes à l'égard de cette étrange variété

peindre la situation des Rhodias à Ceylan. Un homme de cette caste, mécontent d'une petite quantité de paddy qui lui avait été donnée, en rejeta une poignée sur un gros tas de grains qu'il rendit ainsi impur et dès lors hors d'usage. Le paysan irrité fut porter plainte à l'autorité, et proposa, entre autres manières de procéder, de le tuer d'un coup de fusil; ajoutant qu'ainsi on ne perdrait pas du moins sa dignité. Le juge anglais l'ayant prévenu que, d'après la loi nouvelle, un pareil acte conduirait son auteur aux galères, le cultivateur sortit déterminé à perdre son riz, en déclarant qu'il ne comprenait rien à la valeur qu'une nation étrangère attachait, par une aberration d'esprit sans doute, à la vie d'un Rhodias.

N'ayant pu me procurer à Kaduganava d'autre moyen de transport pour me rendre à Kandy qu'un mauvais cheval, je me mis en route précédé d'un coolis qui portait ma malle sur sa tête. Ce modeste équipage m'avait dépouillé de tout prestige aux yeux des Singalais, et j'avisai, en traversant les villages de la route, leurs sourires un peu moqueurs. Le décorum d'un Anglais eût certainement souffert de cette situation, et il eût senti le besoin de faire connaître à ces gens-là que son palanquin était en arrière : pour moi, décidé à faire en toute humilité mon entrée dans la capitale des anciens rois de Ceylan, je pressai ma

de l'espèce humaine répandue en Europe depuis des temps très-reculés, et qui a conservé des rapports de race comme des habitudes de vie d'une identité frappante avec la race des Rhodias de Ceylan.

monture ; mais la nuit, plus jalouse que moi de ma propre *respectability*, avait étendu son voile sur mon arrivée lorsque je mis pied à terre devant Gunns-Hôtel, où m'avait précédé mon compagnon de voyage le Capitaine d'A***.

30 septembre.

Longue causerie avec M. Renaud, missionnaire français fixé depuis plusieurs années à Ceylan, et qui est fort au courant de la situation politique du pays. Toutes les religions semblent s'être donné rendez-vous dans la province centrale de Kandy, sous l'impartiale protection du Gouvernement britannique. On y trouve des brahmes, des mahométans, des catholiques, des protestants, des boudhistes : tous professent librement leur culte ; tous ont des temples, des chapelles ; mais les sectateurs de Boudha, bien qu'ils soient encore en majorité, ont déjà perdu beaucoup de terrain au profit du christianisme ; chaque jour le cercle se resserre autour d'eux, malgré les efforts désespérés des chefs du haut clergé résidant à Kandy. Ni la majesté du grand temple de Malagawa, et la pompe des cérémonies du culte, ni la sainteté de cette terre consacrée par tant de souvenirs religieux et la présence de la *Delada*, cette dent divine dont la vue seule, disent les boudhistes, apporte le bonheur, ne suffisent plus à arrêter les progrès incessants de la désertion. Attentif à suivre le mouvement des esprits, le Gouvernement anglais tend chaque jour davantage à se mettre à l'écart et à retirer peu à peu l'appui que sa politique

avait cru devoir prêter, dans les premiers temps de la conquête, à la religion boudhiste, ou plutôt à la théocratie du pays. Il ne fait rien pour précipiter la décadence de cette religion; mais, en l'abandonnant à elle-même, en cessant d'intervenir dans ses actes, il prévoit qu'elle s'éteindra plus ou moins prochainement dans l'indifférence de ses derniers sectateurs, et qu'elle entraînera dans sa chute les dernières traces de la nationalité singalaise [1].

Il a déjà refusé à plusieurs reprises de participer au remplacement des adikars ou grands-prêtres après décès, et déclinera sans doute bientôt l'honneur de garder la clef de la chapelle et du triple coffre où est conservée la dent de Boudha; d'autant plus que la sentinelle qui veille, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, à la porte du temple de Malagawa, où se trouve déposée cette mystérieuse relique, a été l'objet d'interprétations fâcheuses; les prêtres Bou-

[1] Telle aurait dû être la conduite de l'administration française en Algérie à l'égard des Arabes; au lieu d'organiser, dans une pensée de conservation de la nationalité arabe, des écoles publiques où le peuple puise avec la science du Coran la haine des Français, il eût été d'une bonne politique, non-seulement d'abandonner à elles-mêmes les écoles indigènes afin que cette nationalité arabe, si tant est qu'elle ait jamais été constituée, s'éteigne le plus promptement possible dans l'oubli de son existence, mais encore de ne reculer devant aucun sacrifice possible pour attirer dans nos écoles les enfants des Arabes, afin qu'en apprenant notre langue et en lisant nos livres, ils calment peu à peu le fanatisme de leurs croyances au contact de notre civilisation.

dhistes n'ont pas manqué de dire hautement que cette mesure était un témoignage rendu à la dent de Boudha, tandis qu'il s'agissait, tout simplement, de prévenir l'enlèvement de ce palladium kandien, dont des chefs ambitieux ou des prêtres mécontents auraient pu s'emparer pour proclamer la guerre sainte et troubler profondément le pays. Or, les temps viendront sans doute bientôt où la foi superstitieuse des Singalais en cette relique aura fait place à la parole du Christ.

En exécution de la convention du 2 mars 1815, conclue entre les prêtres et les principaux chefs kandiens, le Gouvernement anglais pourvoit encore aux dépenses de 42 prêtres, parmi lesquels sont les deux Maha-Nayaka-Oonansés et les deux desservants de la Delada-Malagawa, auxquels il fournit leur consommation de riz, de sel et d'huile en nature ou en argent : cette dépense n'excède pas 5,000 fr. ; il faut y ajouter la remise de la dîme des terres affectées aux temples, remise évaluée annuellement à 25,000 mesures de riz, soit en argent 34,000 à 36,000 fr. Au surplus, pour faire contre-poids à ces priviléges, le Gouvernement anglais a décidé, en principe, que des traitements seraient alloués à tous les ministres de la religion chrétienne, qu'ils fussent protestants ou catholiques, et notre missionnaire, M. Renaud, a dû refuser les offres qui lui avaient été libéralement faites à cet égard, préférant à tout l'indépendance de sa position modeste au milieu de son troupeau qui grandit chaque jour sous les yeux de son pasteur.

Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir introduit les premiers la religion catholique à Ceylan; mais l'histoire a conservé le souvenir des missionnaires persans de l'église nestorienne qui vinrent établir le catholicisme dans la province du Nord, aussitôt après le renversement de l'empire des Parthes par les Perses, et le rétablissement de l'ancienne monarchie persane : ces ministres de l'église nestorienne recevaient l'ordination des mains de l'archevêque de Séleucie, ville capitale de la Perse. Il n'existe plus, il est vrai, aucune trace des travaux apostoliques des nestoriens à Ceylan, et l'édifice du catholicisme repose tout entier sur les bases fondées par les Portugais au commencement du XVIe siècle. Les conversions furent alors fort nombreuses, et les principaux officiers de la colonie devinrent les parrains des chefs singalais qui, en recevant le baptême, ajoutaient à leur noms de famille ceux de leurs pères en Dieu; aussi retrouve-t-on aujourd'hui, parmi les indigènes, un grand nombre de Peyreira, de Silva, de Lineyra, de Payva, etc., etc., noms qui figurent sur les listes des hauts fonctionnaires portugais qui administrèrent Ceylan de 1518 à 1658.

L'établissement principal de la mission portugaise est à Ste-Lucie, près Colombo; on estime à 150,000 âmes les catholiques ressortissant à cette mission composée de 14 Pères oratoriens, nombre d'ailleurs insuffisant pour une tâche si lourde : aussi l'immense contrée comprise entre Tangalle et Batticalao est-elle

restée dans les ténèbres de l'idolâtrie, faute de pouvoir y faire pénétrer les lumières de l'Évangile.

Le Pape a envoyé, il y a environ 4 ans, un vicaire apostolique et plusieurs prêtres catholiques à Ceylan, afin de donner un nouvel élan à la propagation de la foi : notre compatriote, M. Renaud, est de ce nombre; leur arrivée a porté un instant ombrage à quelques protestants, qui s'étonnaient que des prêtres étrangers eussent été choisis pour cette mission de confiance, à l'exclusion des prêtres catholiques irlandais; mais cette susceptibilité nationale paraît s'être calmée.

Quant au culte réformé, il comprend le consistoire hollandais dont les 10 missionnaires sont subventionnés par le trésor colonial; les anabaptistes, dont l'établissement remonte à 1812, et qui occupent quatre stations comprenant treize écoles où 400 à 500 enfants indigènes reçoivent l'instruction religieuse; la mission Wesleyenne, fondée en 1814, dont les bonnes œuvres et les efforts pour étendre la civilisation sont au-dessus de tout éloge. Ces missionnaires s'appliquent à répandre parmi les natifs, avec les principes de la religion chrétienne, toutes les connaissances utiles aux populations, et publient, à cet effet, des journaux mensuels; leurs prédications ont lieu en anglais, en indou-portugais et en singalais. Bien que cette mission ne se compose que de 8 missionnaires et de 14 assistants, elle compte près de 6,000 écoliers des deux sexes répandus dans quatre-vingts écoles.

La mission américaine fondée dans le Nord de Ceylan, en 1816, occupe sept stations : on enseigne, au col-

lége établi par elle à Batticotta, et qui compte une centaine de jeunes gens, l'arithmétique, les mathématiques et l'astronomie, d'après le système indou. L'école centrale des filles est à peu près aussi nombreuse : quant aux écoles libres entretenues sur les fonds de cette mission, elles sont au nombre de 42, et comptent 1500 écoliers des deux sexes.

Enfin la mission de l'église anglicane, venue la dernière pour travailler à la vigne du Seigneur, n'en déploie que plus de zèle pour la diffusion de l'instruction parmi les natifs. Elle a répandu par centaines de mille les livres élémentaires, les saintes Écritures et des livres de prières traduits en singalais, et sortis des presses de la mission de Kotta. Tant d'efforts, cependant, il est pénible de le constater, n'ont encore réalisé que des résultats imparfaits. Les conversions obtenues par les missionnaires protestants sont plus nominales que réelles ; il semble que la religion, au lieu de pénétrer l'âme et de la fortifier par ses enseignements, soit restée chez ce peuple à la surface de l'entendement. A peine si une famille singalaise, sur mille qui se disent chrétiennes, a renoncé aux pratiques superstitieuses de la religion boudhiste, et cessé complètement d'ajouter foi aux astrologues et aux sorciers. Je l'ai déjà dit, la doctrine et les formes de l'église réformée constituent une trop forte nourriture pour ces peuples que leur imagination passionnée met perpétuellement en dehors des déductions de la morale et de la philosophie. S'il est des esprits assez fermes, assez justes pour monter droit à Dieu, comme l'aigle

vole droit au soleil, ce n'est pas, à coup sûr, parmi ce peuple enfant, dont les premiers pas dans le sentier de la vérité ont besoin d'être soutenus par une foi pénétrante et radieuse, qu'il faut les chercher. Eh! quel doux appui, quels échelons commodes que les prières et les cérémonies du culte catholique! Là, l'homme n'est jamais abandonné à lui-même; la langueur, le découragement, le doute le font-ils chanceler, voilà l'encens qui fume; voilà le divin maître qui descend sur l'autel pour voir de plus près les misères de sa créature; voilà des milliers de prières qui s'élèvent de cœurs consacrés, pour un frère souffrant. Eh! comment résister à cet élan sublime, comment ne pas sentir son âme entraînée vers une puissance surnaturelle, inconnue à ceux qui prétendent n'obéir qu'aux lueurs de la raison? Aussi, malgré la faiblesse des moyens humains dont dispose le catholicisme à Ceylan, Dieu a béni ses efforts; la foi catholique y est plus vive, plus fervente parmi les indigènes; les conversions sont plus solides, plus profondes.

En quittant M. Renaud, j'allai remettre à M. Buller, sous-gouverneur à Kandy, les lettres d'introduction dont j'étais porteur : son accueil fut des plus aimables; il s'empressa de charger son secrétaire particulier de m'accompagner dans la visite que je désirais faire du temple de Malagawa, dédié à Boudha-Gautama. Ce temple, situé dans l'enceinte même du palais des anciens rois de Kandy, devenu le secrétariat du sous-gouverneur de la province du centre, se compose de deux pavillons : celui qui renferme la très-précieuse *Delada* est placé

sous la protection d'un effroyable démon, sans doute Maha-Yaka, dont l'image est peinte à fresque sur la porte. Parmi les ornements qui décorent l'entrée, on remarque quatre défenses d'éléphants d'une dimension prodigieuse : c'est au premier étage de ce pavillon, et sur un autel d'argent ciselé, du plus beau travail, que repose la boîte mystérieuse contenant la dent du Dieu Boudha-Gautama. Cette boîte, fermée par quatre serrures dont l'une des clefs est, comme je l'ai dit, dans les mains du Gouverneur anglais, est renfermée dans six coffres entrant les uns dans les autres. Le plus grand a cinq pieds de hauteur ; il imite, par sa forme arrondie, une dagoba, c'est-à-dire le dôme d'un temple boudhiste ; de riches colliers d'or et de pierres précieuses offerts en *ex voto* sont suspendus aux parois extérieures de ce grand vaisseau d'argent damasquiné d'or; les cinq autres coffres sont en or pur, et deux d'entre eux sont incrustés de rubis balais d'une immense valeur. Des fleurs sans cesse renouvelées jonchent l'autel et répandent une odeur suave dans le sanctuaire où brûlent, nuit et jour, des lampes qu'un bonze a mission d'entretenir ; des coupes d'or de fort grande dimension, mais d'un travail assez grossier, sont consacrées à l'usage des diverses cérémonies du culte. Le pavillon de droite renferme deux grandes statues de Boudha en cuivre ciselé d'un beau travail, et plusieurs statues en pierre, parmi lesquelles j'en remarque une en cristal de roche. On parvient dans le jardin consacré, comme le reste de l'édifice, au culte de Boudha, par une porte ornée d'éléphants sculptés dans la pierre de taille ; quelques

peintures à fresque couvrent les murs : c'est toujours la représentation d'objets bizarres et fantastiques relatifs au culte religieux.

Tel est le temple de Malagawa, sanctuaire de la dent divine dont la vue est réservée à peu de mortels, car l'exhibition de cette précieuse relique n'a lieu qu'à de grands intervalles de temps, et dans des circonstances tout-à-fait solennelles. Lorsque, le 27 Mai 1828, me dit mon cicerone, on la montra aux fidèles, il y avait cinquante-trois ans que le roi Kirti-Srée avait pour la dernière fois présidé à l'exhibition de la *Delada*. Les Singalais se rappellent encore les moindres détails de cette grande cérémonie, et le prêtre gardien du sanctuaire me raconte, avec émotion, qu'au moment où l'éléphant porteur de la sainte relique protégée par un triple coffre parut sur le seuil de la porte du temple, les trente éléphants richement caparaçonnés qui formaient la haie mirent le genou en terre, et restèrent dans cette position respectueuse pendant que les assistants, élevant les mains au-dessus de leurs têtes, s'étaient inclinés en faisant retentir les airs de l'hymne de Sadhu : ces acclamations, répétées au loin par la multitude, montèrent au ciel, m'assura le desservant, comme un grand et solennel cantique. Après avoir parcouru les rues de Kandy, l'éléphant sacré gagna un bengalow dressé pour la cérémonie : alors le Maha-Nayaka-Oonansé, ou grand-prêtre, prit les cassettes renfermant la *Delada*, et les plaça sur l'autel d'un reposoir orné de riches tapis où elles furent successivement ouvertes en présence de Sir Edward Barnès, Gouverneur de l'île. La dent divine, placée sur une

fleur de lotus en or et entourée d'un grand nombre d'antiques et précieux bijoux donnés en *ex voto*, fut exposée, sur une table d'argent, aux yeux du public: cette pièce d'ivoire, jaunie par le temps et légèrement courbe, a environ 2 pouces de long sur 1 pouce de large. Assurément un homme doué de pareilles dents n'est pas un être ordinaire; mais j'aurais désiré savoir, du prêtre boudhiste qui m'accompagnait, la corrélation qui existe entre cette grande dent que, dans mon indignité, j'aurais attribuée à quelque animal antédiluvien, et la sagesse divine dont elle est l'emblème [1]. La demande que je lui fis à cet égard, en toute humilité, resta sans réponse. Je compris son silence : il y avait entre lui et moi un grand mystère de foi devant lequel il n'espérait pas que ma raison s'inclinât; détournant donc la conversation, il me raconta avec enthousiasme les détails de cette grande fête à laquelle il avait eu le bonheur d'assister. Il mourra content, car ses yeux ont pu contempler la *Delada* sur la table d'argent où elle était restée exposée trois jours à la vue du peuple. Les fidèles étaient venus en procession, de tous les points de l'île, pour se prosterner devant la sainte relique et déposer leurs offrandes consistant en chaînes, monnaies et ornements de toute nature en or, en argent et en cuivre ; on voyait autour de l'autel des monceaux d'étoffes, des robes jaunes pour les prêtres, des fleurs,

[1] Boud, contraction de *Boudha*, signifie, en singalais, sagesse.

des fruits de toute espèce, des balles de sucre et de riz, des noix d'areka, des feuilles de bétel. Pendant la durée de l'exposition, le gong et le chalumeau kandien ne cessèrent de marier leurs sons aux détonations des pétards et autres pièces d'artifices dont on fit une incroyable consommation. Mon imagination, aidée des souvenirs de la fête de Ste-Anne-d'Auray, où il existe aussi une relique qui rend beaucoup d'argent, n'eut pas de peine à se figurer l'importance de cette pompeuse cérémonie.

1er octobre.

Une promenade aux alentours de Kandy me conduit près de l'enclos d'Awadanamadewa ou cimetière des rois de Kandy, au temple d'Asgiri-Viharé dont la fondation nouvelle atteste des ressources d'argent et une recrudescence de zèle parmi les sectateurs de Boudha. Les prêtres qui desservent ce temple portent de longues robes jaunes attachées sur l'épaule gauche et laissant nus le cou et le bras droit [1]. Ils ont la tête et les sourcils rasés ; mais cette dernière pratique n'est pas générale ; ce point fort discuté a donné naissance, dans ces derniers temps, à un schisme qui déchire le sein de l'église boudhiste : pauvre église, il ne lui manque sans doute plus que de ne pas s'accorder sur la question de savoir si les œufs à la coque doivent

[1] Il y a deux ordres de prêtres à Ceylan, qui se distinguent par la couleur de leurs robes : les unes jaune clair, les autres jaune safran.

être mangés par le gros ou par le petit bout ! Quoi qu'il en soit, je suis introduit dans le temple par deux novices. La salle principale du Viharé (temple) est ornée de peintures à fresque, et renferme la statue colossale du Dieu Boudha couché sur le côté droit : cette statue n'a pas moins de 10 mètres de longueur ; d'autres statues garnissent le tour de cette salle au plafond de laquelle sont suspendues en grand nombre des lanternes ; les ferrures de la porte du temple sont remarquables par leur damasquinage et le travail de leur ciselure. A côté de cette salle, il en est une autre où Boudha est assis les jambes croisées. Les peintures à fresque qui ornent les murs représentent une longue procession de personnages placés de profil, comme dans les bas-reliefs égyptiens ; une vaste chaudière, destinée à la cuisson du riz, dans les grandes cérémonies religieuses, est placée à l'entrée de cette chapelle.

Je fus interrompu dans l'examen de ces détails par l'arrivée du prieur, le Maha-Nayaka-Oonansé, qui vint me proposer, en fort bon anglais, d'accepter chez lui quelques rafraîchissements. Je n'avais garde de manquer l'occasion de voir de près l'un des principaux ministres de la religion de Boudha ; je le suivis donc dans une salle où des fruits et du thé nous attendaient : la conversation ne tarda pas à s'engager sur la situation malheureuse de l'église boudhiste ; il se plaignit amèrement de son abandon par le Gouvernement de la colonie, contrairement aux traités. Les adikars, me dit-il, ont depuis long-temps projeté de se rendre à Londres pour demander justice et protection à la reine Victoria,

mais ils craignent qu'en leur absence la sainte religion ne fasse un pas de plus vers sa ruine; et il partit de là pour exalter tous les mérites de la religion de Boudha et des principes de sa divine morale. Je restai confondu de la profonde érudition et de l'esprit philosophique de ce prêtre. Il est certain que le boudhisme, dégagé des superstitions du culte, offre tous les principes de la morale que j'appellerai humaine, parce qu'elle est la plus haute expression de la sagesse à laquelle il ait été donné à l'homme, privé des lumières du christianisme, de s'élever. Ainsi la religion de Boudha défend à ses sectateurs de porter envie à son voisin et de convoiter son bien, de commettre le péché d'adultère, de se laisser aller à la médisance et même à une conversation oiseuse; d'user, préparer ou vendre des liqueurs enivrantes; d'accepter aucun cadeau corrupteur; de priver qui que ce soit de sa propriété par la violence ou la ruse; d'altérer la vérité et de se servir même de la parole pour la déguiser; de détruire aucun être ayant vie; de vendre de la viande ou d'élever des animaux pour les égorger; de préparer des poisons; de faire le commerce des armes offensives meurtrières; de fabriquer des instruments de guerre ou tout autre objet en usage pour ôter la vie; de trafiquer de l'espèce humaine; de vendre ses enfants ou de transférer la propriété de son esclave.

Cette religion ordonne, en outre, de placer sa confiance en Dieu et dans ses ministres; de lutter contre ses mauvais penchants par la pratique des vertus; de vivre dans la justice et de gagner sa vie par des moyens

honnêtes ; de révérer ses parents, et les prêtres comme ses parents ; de faire des aumônes aux pauvres et aux prêtres ; de pardonner les injures.

Gautama résume ainsi les devoirs de l'humanité : abstiens-toi de tout péché, cherche à acquérir toutes les vertus, et réprime les mauvais penchants de ton cœur.

Ce sont là évidemment de fort beaux préceptes ; mais comme ils sont dépassés par ces paroles du Christ : Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même !

Dans leur dogme de la transmigration de l'âme, les boudhistes de Ceylan admettent que, pour atteindre neerwane (le paradis), il faut s'être épuré en passant par un nombre indéfini d'incarnations dans lesquelles l'âme emporte avec elle le bagage de ses vices et de ses vertus. De même, dit Gautama, que l'ombre suit le corps, de même le mérite ou l'indignité de chaque individu adhère à lui et l'accompagne dans l'éternité.

L'âme, selon cet étrange dogme, est renvoyée sur la terre pour animer le plus grand des souverains ou le plus vil des insectes ; elle se promène de forme en forme jusqu'à sa perfection : aussi les hommes qui se regardent comme ayant du temps devant eux pour se repentir, attendent, pour le faire, la forme qui leur convient le mieux.

Ce qui n'est que trop vrai, c'est que le système moral des boudhistes n'a que peu d'influence sur la conduite de la masse des sectateurs de cette religion :

ils s'en tiennent, dans leur ignorance profonde, aux pratiques extérieures du culte. Il y a cependant des temps consacrés aux instructions religieuses : tel est le wasswassana, espèce de carême qui dure trois mois pendant lesquels les fidèles se réunissent, à l'entrée de la nuit, sous de grands hangars appelés banagé (*bana*, écritures sacrées, et *gé*, maison), élevés exprès pour la circonstance, afin d'entendre les doctrines de la religion exposées par quelque docteur de la loi divine choisi par le Grand Pontife. Ce prédicateur reçoit en cadeau, de l'assistance, une robe neuve, un éventail et un bâton de promenade. Dans certaines parties de l'île, le cérémonial veut que la robe soit filée, tissée et confectionnée avant l'heure de midi du jour même où elle doit être offerte, usage qui rappelle, au rapport d'Hérodote, que, dans les fêtes relatives à l'adoration de Cérès, les ministres étaient revêtus de robes tissées et confectionnées dans l'espace d'un jour.

Il existe, en outre, une institution qui a la plus grande ressemblance avec le dimanche : ce jour est appelé *poga*; le peuple et les prêtres doivent l'observer religieusement, et s'assembler en conséquence quatre fois par mois, aux changements de lune, dans le but de s'instruire et de s'entretenir dans leurs sentiments religieux.

Notre conversation se termina par quelques explications sur les deux jeunes novices qui m'avaient accueilli à mon arrivée : le prieur m'expliqua qu'ils avaient 12 ans; qu'on les choisit dans un âge tendre,

afin qu'ils puissent s'habituer plus aisément à l'humilité de la condition et aux privations de la vie monastique ; qu'après trois années de noviciat, ils sont examinés, et que, s'ils réunissent les connaissances voulues, ils sont admis au premier grade des samanaira ; qu'à 20 ans ils subissent un nouvel examen au collége de Kandy, avant de recevoir l'ordination. La jeunesse n'est pas d'ailleurs une condition absolue chez le néophyte, et on voit quelquefois des hommes faits étudier pour la prêtrise. Le célibat est d'obligation absolue ; mais, si un prêtre ne peut le soutenir, il lui est loisible de quitter le sacerdoce. Les prêtres qui aspirent aux dignités de l'église s'instruisent de la langue de Birma et de Siam, afin de comparer et d'étudier les textes et la littérature du sacré Pali : c'est ainsi qu'on parvient aux dignités de l'église boudhiste dans les colléges d'Asgiri et de Malwate, à Kandy.

2 octobre.

Promenade géologique aux alentours de Kandy ; il existe, autour de la ville, plusieurs masses considérables d'un calcaire blanc laminaire renfermant du mica jaune, de l'amphibole, du talc et des cristaux de saphir. Cette roche, qui offre une analogie frappante avec le calcaire d'Hellette (Basses-Pyrénées), paraît avoir été, comme ce dernier, soumis à une action métamorphique très-énergique qui a nécessairement fait disparaître toute trace d'êtres organisés. Après avoir recueilli quelques beaux échantillons de cette roche, je gagnai, avec M. O***, ingénieur des ponts et chaussées, la plan-

tation de caféyers de Digal : la récolte pendante en est à peu près perdue cette année, par suite de l'extrême sécheresse ; l'existence même des plants est sérieusement compromise. Il y a sept mois qu'il n'a plu à Ceylan ; et, dans les sols peu profonds qui reposent, comme celui de cette plantation, sur le calcaire, les arbustes peuvent difficilement résister. Les caféyers sont plantés à 2 mètres les uns des autres ; on en compte mille par acre qui rapportent annuellement une livre de café, c'est-à-dire 520 shellings en présence d'une dépense de 16 livres sterling, soit 320 shellings par acre pour achat de terrain, déboisage, plantage, intérêt du capital et main-d'œuvre d'entretien jusqu'à la première moyenne récolte. En revenant de cette excursion, je parcourus les belles plantations ou plus exactement les bois de caféyers appartenant aux indigènes, et qui se prolongent le long de la route jusques aux portes de Kandy.

Kandy ne comptait autrefois que quelques constructions en pierre, d'assez belle apparence toutefois et couvertes en tuiles : c'étaient celles qu'habitaient les principaux chefs du Gouvernement. Les autres maisons, espèces de huttes élevées à peine au-dessus de terre, faites de bois et de boue, étaient couvertes de chaume ; la ville présentait cinq rues dont les directions convergeaient de l'Est et de l'Ouest vers le Nord, ce qui indiquait l'intention arrêtée de lui donner la forme d'un triangle dont le sommet était placé au Nord, tandis que la base s'appuyait aux deux lacs artificiels qui la confinent au Sud, et dont l'un a été creusé sous le

règne du dernier roi Srée-Vickremé-Rajah-Singha. La famille de ce despote avait été confinée par lui dans la rue désignée sous le nom de Malabar, qui part du temple de Malagawa, ayant à droite l'hôpital et à gauche le lac. Mais de grands travaux d'embellissement ont été exécutés à Kandy depuis la domination anglaise; et si l'ancien roi revenait aujourd'hui, c'est à peine s'il reconnaîtrait l'emplacement de son palais dont il ne reste plus guère que la salle d'audience, aujourd'hui transformée en prétoire pendant la semaine, et en chapelle le dimanche.

Le bazar se tient dans la rue principale de la ville; mais il offre peu d'intérêt et surtout peu d'originalité, tant l'Europe s'est déjà infiltrée partout. A peine si l'on rencontre encore quelques produits de l'industrie locale; les Anglais sont devenus les pourvoyeurs de tous les objets de consommation : étoffes, mercerie, poterie, coutellerie, sellerie, carrosserie, tout est de provenance européenne; le bon marché a tué la production indigène, si originale dans ses goûts. Les ornements dont les femmes et les enfants sont surchargés ont seuls échappé à l'invasion de la mode étrangère; il semble que le superflu ait usé de son droit de ne pas obéir à la nécessité du bon marché. Les bracelets qui décorent les poignets, les avant-bras et les chevilles des femmes, les colliers d'or suspendus à leurs cous, les boucles qui traversent le nez ainsi que le bas et le haut du cartilage de l'oreille, et enfin les bagues d'or et d'argent passées aux doigts des mains et des pieds, sont de fabrication singalaise;

et il serait du dernier mauvais goût d'emprunter ces parures aux manufactures de l'Europe. Quoi qu'il en soit, c'est à peine si je trouvai à acheter, dans ces pauvres boutiques, deux éventails en vetiver, afin d'emporter un souvenir de Ceylan.

Le grand collége de Malwatté-Viharé, où l'on étudie la théologie pour devenir prêtre, est situé au Sud du nouveau lac, presque en face d'une petite île factice dans laquelle le despote Rajah-Singha avait fait dresser un pavillon de plaisance où il venait chercher la fraîcheur et faire diversion au féroce plaisir qu'il se donnait, de temps à autre, de faire empaler ses sujets sous ses yeux.

Les lacs de Kandy ont environ un mille de longueur et une largeur moyenne de 250 mètres. Ces deux vastes nappes d'eau, situées à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui sont les seules ressources du pays pour avoir de l'eau pendant la saison sèche, sont dues à des barrages exécutés, en aval de la vallée, par les rois de Kandy. Ce beau travail est un spécimen des innombrables lacs artificiels, aujourd'hui desséchés et abandonnés, qui couvraient la surface de l'île à l'époque de sa grande prospérité : ces lacs permettaient alors de mettre à l'arrosage, c'est-à-dire en culture, d'immenses étendues de terres aujourd'hui stériles ou couvertes de forêts dites vierges, parce que la nature en a repris, depuis des siècles, la possession. La tradition singalaise assigne, à la population de ce temps-là, un chiffre de 3,420,000 adultes, par conséquent quintuple de celle de l'époque actuelle ; et l'extension

des ruines de la ville d'Arnuradhapoura, qui couvrent une superficie de 256 milles carrés, confirme sous ce rapport les traditions historiques. Ces lacs assuraient donc la quantité de riz nécessaire à la consommation d'une nombreuse population ; mais tel est aujourd'hui l'état d'abandon de l'agriculture, que, malgré le dépeuplement considérable qui s'est fait depuis quelques siècles, la récolte de riz ne peut plus nourrir les rares habitants de l'île, et que des quantités considérables de cette denrée sont tirées annuellement du continent indien. Ainsi ce n'est pas la terre qui manque à l'homme dans l'île de Ceylan ; c'est le travail qui la féconde, car il est presque impossible d'assigner une limite aux ressources alimentaires d'une agriculture avancée.

Pendant que je faisais ces réflexions en me promenant sur les bords du lac, je vis arriver plusieurs éléphants portant sur le dos leurs conducteurs : ils entrèrent dans l'eau jusqu'au ventre, et, sur un signe de leurs cornacs, ils s'accroupirent avec une extrême docilité, puis s'étendirent et disparurent presque sous l'eau ; leurs trompes seules, se dressant à la surface, marquaient leur place : alors les cornacs s'occupèrent de la toilette de chacun ; ils les frottèrent, à cet effet, de toutes leurs forces avec des écorces fibreuses de noix de coco en manière d'étrilles ; et ce soin, à en juger par la docilité de ces animaux qui se retournaient dans tous les sens pour que chaque partie du corps subît à son tour ce traitement, semblait être fort de leur goût. J'avais fait quelques pas dans l'herbe qui couvre les bords du lac, pour mieux jouir de ce

curieux spectacle, lorsque je me sentis des démangeaisons aux jambes ; en relevant mon pantalon, je trouvai douze ou quinze sangsues qui s'y étaient attachées : en me baissant, il m'en sauta trois ou quatre au visage et aux mains, et je dus quitter en toute hâte l'herbe où j'étais, pour aller me débarrasser de ces bêtes affamées. L'humidité des herbes et même des arbustes suffit à cette espèce de sangsue : quand on passe à distance, elles s'élancent sur vous, s'y attachent avec une énergie incroyable et se gorgent de sang ; mais elles produisent à peine de légères ecchymoses. Plus petite que la sangsue officinale, mais proportionnellement plus large, cette variété, connue sous le nom de *hirudo zeylanica*, est d'un brun jaunâtre ; la partie supérieure de son corps, sillonnée d'une grande raie noire, est marquée de petites taches de même couleur ; elle serait préférable à la sangsue officinale pour l'usage thérapeutique. J'avais déjà eu occasion de la remarquer sur des arbres dans une de mes excursions aux Philippines. Elle est tellement abondante dans certaines parties des forêts de l'île, qu'on a vu des détachements de troupes anglaises décimés dans leurs bivouacs par ces animaux qui, pendant la nuit, se jetaient sur les soldats profondément endormis par l'effet de la fatigue de la journée, et les épuisaient de sang.

3 octobre.

Départ, avec le capitaine d'A***, pour la vallée centrale de Neuwara-Eliya. La route, jusqu'à 2 milles de

Kandy, est tracée sur la formation de calcaire laminaire métamorphique que j'ai déjà décrite, laquelle est sur plusieurs points recouverte et comme ensevelie sous la roche feldspathique d'épanchement. A un mille plus loin, nous laissons sur notre droite le jardin botanique que je me propose de visiter à mon retour; et traversant, à Paradinia, le pont de bois d'une seule arche de 69 mètres d'ouverture jeté sur la Mavaliganga, nous tournons à gauche pour remonter, dans la direction du Sud, le cours de cette rivière. La vallée que nous suivons offre l'aspect du jardin anglais le plus délicieux, et c'est au milieu de ces sites pittoresques qu'il faut venir s'inspirer des ravissants caprices de la nature : ces bois et ces gazons reposent sur des couches de leptinite et de diorite schistoïde criblées de cristaux de grenat, et tellement enchevêtrées les unes dans les autres, que la direction des strates disparaît pour faire place à des masses mamelonnées, indices de l'état de fusion auquel ont dû être portés les grès siliceux soumis à l'action métamorphique d'une roche d'éruption composée d'amphibole et de grenats en masse, formant une suite de protubérances sur la rive droite de la rivière de Mavaliganga, que nous venons de traverser.

Pendant que je réunissais tous mes efforts pour détacher avec mon marteau quelques échantillons de cette roche extrêmement dure, je vis arriver au bord de la rivière cinq éléphants; les hommes qui les montaient sautèrent lestement à terre, et pendant que le bac les déposait sur la rive opposée, les éléphants étaient entrés gravement dans l'eau et y disparaissaient à l'exception

de leurs trompes qui, semblables à des cheminées de bateaux à vapeur, se dressaient à la surface, et permettaient de suivre sous l'eau le mouvement de ces énormes animaux; ils reparurent bientôt sur la rive opposée, au point où avaient été les attendre leurs conducteurs.

La pluie nous prit à Gampola, gros village situé à 15 milles de Kandy, au milieu d'une plaine fertile de l'aspect le plus riant; un rest-house assez mal pourvu nous offrit un abri pour la nuit.

4 octobre.

Nous étions, au point du jour, en route pour Pusselawa, distant de 8 milles de Gampola; la route, ouverte sur le versant d'une montagne et parfaitement entretenue, offre un parcours très-facile à notre petite voiture. Les plantations de caféyers augmentent graduellement et prennent sur les flancs de la vallée la place des forêts vierges qui les couvraient naguère. L'ordre symétrique de ces lignes d'arbustes contraste avec la physionomie agreste du pays; chaque jour voit disparaître cette poésie qui s'attache aux créations de la nature, tandis que la spéculation, seule poésie du négociant, gagne du terrain et menace de tout envahir. Nous étions avant midi à Pusselawa, l'un des centres les plus importants de la culture du caféyer; les plantations que je visite, surtout celle de MM. Worms frères, s'annoncent on ne peut mieux : cette dernière n'a que deux ans d'existence, et déjà la récolte s'élève à un tiers de livre de café par pied de caféyer. Les ar-

bustes provenant d'un semis de huit mois ont une venue vigoureuse qui ne permet pas de douter un instant du succès. Seulement, plantés à 2 mètres de distance en tout sens, dans un fond très-fertile, ces caféyers sont évidemment trop près les uns des autres pour ne pas se nuire réciproquement aussitôt qu'ils auront atteint leur accroissement normal ; aussi ai-je annoncé à MM. Worms qu'ils seront bientôt dans l'obligation d'arracher un plant sur deux, ou tout au moins de réduire à 800 le nombre des plants qui est aujourd'hui de 1200 par acre de terre. Les caféyères voisines, appartenant à M. Hériby, rendent, à ce qu'il paraît, de 1500 à 1800 livres de café par acre, et l'on y compte des arbustes qui donnent jusqu'à 12 livres de café. MM. Worms ont basé leurs calculs sur une moyenne de 1200 livres par acre, rendement fort satisfaisant : il est vrai que Pusselawa est le quartier le plus favorable à la culture du caféyer, non-seulement en raison de la qualité du sol, mais aussi d'après son élévation au-dessus du niveau de la mer ; c'est, en effet, entre 600 et 1500 mètres que cet arbuste est dans les meilleures conditions à Ceylan.

MM. Worms occupent annuellement 350 ouvriers malabars dans leur défrichement qui a 400 acres d'étendue, et qui comprend quelques acres de jardins et d'herbe de Guinée pour fourrage. La paie de ces ouvriers est de 18 shellings par mois.

5 octobre.

De Pusselawa à Ramboddé on compte 14 milles ; la route suit la direction Nord 60° Ouest qui est celle

des couches de diorite schistoïde et de leptinite rubanée criblées de grenat rose que j'ai décrites, et qui sont traversées sur plusieurs points, et notamment au pont de Ramboddé, par de puissants filons de quartz et des dikes d'une roche éruptive d'amphibolite gris noirâtre très-grenue. Les escarpements, devenus plus abruptes, donnent un aspect plus sauvage au pays. La vallée s'élargit à 4 milles avant Ramboddé; mais sur ce point elle forme une gorge étroite dans laquelle se précipitent de toute part de belles cascades qui répandent à l'entour une humidité des plus favorables à la végétation; aussi est-elle magnifique. Après nous être assurés d'un gîte au rest-house, nous allons faire une excursion géologique et agronomique dans le quartier. La nuit nous ramena au logis : le temps s'était mis à la pluie, et notre hôte, allant au-devant de nos désirs, nous avait fait un bon feu en compensation du maigre souper qui nous attendait; l'un fit passer l'autre.

6 octobre.

La route qui se poursuit jusqu'à Neuwara-Eliya, située à 15 milles de Ramboddé, s'engage, en quittant cette dernière localité, dans une gorge profonde, espèce de cluse sans issue servant de lit à l'un des principaux affluents du Mavali-Ganga; elle abandonne bientôt le fond de cette gorge pour s'élever à gauche sur le flanc abrupte de l'escarpement. Les plantations de caféyers qui flanquent de part et d'autre la route depuis Ramboddé où elles sont à 1,110 mètres au-

dessus du niveau de la mer, présentent les plus belles apparences jusqu'à 1500 mètres environ. Plus haut, près du petit village de Penbrigaré, la végétation perd de sa vigueur, les caféyers se couvrent de mousse, et le succès des plantations me paraît douteux. Des pentes habilement ménagées, et qui varient entre 5 et 8 p. %, permettent de gagner sans effort le col qui sépare le quartier de Ramboddé de la haute et large vallée de Neuwara-Eliya. Le Gouvernement a établi sur ce col un village qu'habitent les anciens esclaves nègres que les Hollandais avaient introduits dans l'île; la physionomie heureuse de ces braves gens semble remercier les passants de cette œuvre philanthropique.

La station de Neuwara-Eliya, située à 2,070 mètres de hauteur absolue, occupe le fond d'un immense cratère de soulèvement de forme oblongue auquel se rattache le redressement des couches formant le pic de Pétrotalagala, point culminant de l'île de Ceylan. Après avoir franchi le col de la colonie nègre, on prend une descente rapide qui conduit au fond du bassin formé de monticules arrondis de feldspath décomposé, fournissant un sol fort compacte où quelques arbres rabougris ont grand'peine à pousser. Cependant la terre, ameublie par le travail, finit, à la longue, par fournir un sol propre à la culture des légumes, et je retrouve, avec une joie avivée par mes souvenirs d'Europe, des jardins où croissent la fève, les pois, les navets, la pomme de terre et les fraises.

La station de Neuwara-Eliya [1], fondée en 1828 par sir Edward Barnès, alors gouverneur de Ceylan, est un établissement militaire destiné à la convalescence des troupes; on y a construit, à cet effet, des magasins et de grandes casernes que je trouvai occupées par quelques compagnies d'infanterie anglaise. Il était impossible de choisir un point qui convînt mieux à la santé des troupes européennes. On retrouve, en effet, au milieu de ces hautes montagnes, le climat du Nord de l'Europe, et je dus m'empresser de me couvrir de laine pour me soustraire au froid. Le rest-house étant plein de voyageurs ou de malades, les officiers que connaissait le capitaine D*** voulurent mettre à notre disposition le logement du Gouverneur; mais comme il n'y avait que les quatre murs, nous fûmes forcés de nous contenter des canapés du rest-house.

7 octobre.

Nous sommes en route au point du jour pour faire l'ascension du pic de Petrotalagalla, sous la conduite de deux guides singalais qui nous mettent au fait des dispositions à prendre en cas de rencontre des

[1] *Neuwara*, à proprement parler : *ville*, en singalais ; on étendait la signification de ce mot aux plus minces bengalow, lorsqu'ils avaient été honorés, même momentanément, de la présence de l'un des rois de Kandy dans ses voyages : c'est ce qui explique la quantité de points qui portent le nom de *neuwara*, et que, sans cette explication, on pourrait prendre pour l'emplacement d'anciennes villes.

éléphants sauvages, habitants du jungle que nous avons à traverser. La diorite se montre à découvert de distance en distance sur notre passage; tout dans sa composition et son aspect cristallin indique une roche d'éruption formée de feldspath, d'amphibole et de grenat. Nos guides nous font remarquer çà et là des crottins d'éléphants, et, près du sommet, nous en rencontrons qui prouvent que ces animaux ont passé là dans la matinée.

Après quatre heures de marche entremêlée de stations, nous atteignons enfin la tête du géant qui plane, à la hauteur de 2,760 mètres, sur l'île de Ceylan. Son front chauve se dresse au-dessus des arbres qui l'entourent, et offre une station des plus favorables aux observations orographiques : de ce point j'embrasse d'un coup d'œil l'immense relief de Ceylan. Les rides profondes dirigées du Nord-Ouest au Sud-Est forment le trait caractéristique du soulèvement qui a donné à l'île la forme oblongue qu'on lui connaît [1]. Ma vue s'arrête à l'Ouest, sur la chaîne de montagnes à laquelle appartient le pic

[1] La roche éruptive qui a occasionné le métamorphisme des terrains de sédiments qu'elle a traversés, se montre partout avec le même caractère. C'est une diorite à base de feldspath vert pénétrée ordinairement de gros cristaux de grenat et d'amphibole noir : elle constitue le sommet du pic de Petrotalagalla. Après avoir profondément altéré, en les pénétrant dans tous les sens, les sédiments de compositions diverses déposés antérieurement, cette roche plutonique a formé elle-même, par voie d'épanchement, des dépôts con-

d'Adam, considéré pendant long-temps comme le point culminant de l'île, mais que ses voisins les trois pics de Suduhuyalla, Totapalla, Lunugalla dépassent

sidérables relevés après le refroidissement des masses par le soulèvement central qui a imprimé à l'île son relief actuel. L'action ignée est caractérisée par cette variété infinie d'espèces minéralogiques abondamment répandues dans les roches, et que j'ai pu me procurer pour la plupart en procédant au lavage des sables de la principale rivière de l'île, la Mavali-Ganga. On y trouve le corindon (oxide d'aluminum) dans toutes ses variétés connues des lapidaires sous les noms de rubis oriental qui est rouge vermeil, de saphir qui est bleu de toute nuance, de topaze oriental qui est violet très-éclatant, d'émeraude orientale, de saphir blanc ou diamant blanc. Cette dernière dénomination a induit en erreur beaucoup de gens qui ont cru à tort que le véritable diamant (carbone cristallisé) se trouvait à Ceylan. J'y ai aussi rencontré diverses variétés de quartz améthyste, de quartz résinite, de quartz opale, de quartz enfumé; la mellitite (silicate de chaux); le grenat, le pyroxène coccolithe, la wollastonite, la tourmaline; les variétés de feldspath désignées sous le nom d'orthose, de pierre de lune et de cats'eye (mata-cutchi); le spinelle (aluminate de magnésie), diverses variétés de mica; l'épidote, etc., etc. Ce sont principalement les masses considérables de calcaire laminaire des montagnes centrales de l'île qui servent de gangue aux cristaux de corindon et de spinelle. L'action métamorphique est fortement accusée à Pusselawa où la carrière de pierre à chaux que j'ai visitée offre une réunion de gros fragments d'un mètre de diamètre de calcaire laminaire comme rouges et arrondis par la riche éruption qui a entouré cette masse; le calcaire est criblé de cristaux de spinelle gris. et accompagné de mica rose rougeâtre formant des amas irréguliers à la sur-

de plus de 200 mètres. Ces régions élevées, si favorables aux Européens, n'étaient pas habitées par les Kandiens; les limites de la population étaient marquées par celle de la culture du riz, à environ 13 à 1400 mètres de hauteur absolue.

Au Sud-Est s'étend à mes pieds la vaste contrée habitée par les Veddahs, race aborigène, de la Taprobane des anciens. Leurs forêts impénétrables les ont

face des blocs. La plombagine (carbone) existe en masse susceptible d'exploitation au milieu des gneiss leptinoïdes, et j'ai eu occasion d'en rencontrer çà et là de petits amas : or, la plombagine est très-probablement le produit métamorphique des petites couches de combustible d'origine végétale existant dans les dépôts de sédiments les plus anciens.

Tous les caractères de la formation d'amphibolite schisteuse de Ceylan ont la plus grande analogie avec les terrains que j'ai étudiés à la Guyane-Française et au Brésil, et ils appartiennent, comme ces derniers, à l'étage inférieur du terrain de transition. Le soulèvement qui a donné leur relief actuel à ces trois vastes contrées doit être de la même époque, puisque les dépôts postérieurs identiques sous le double rapport de leur nature et de la position relative qu'ils occupent, appartiennent tous à la fin de l'époque tertiaire. Telles sont les puissantes formations de fer argilo-hydraté et de silices dus à des sources minérales qui, à la fin de l'époque tertiaire, ont fait éruption à la surface de la terre, phénomène qui a d'ailleurs été général. C'est à cette époque géologique que remonte la silicification des bois de tamarins qu'on rencontre abondamment dans certaines parties de l'île, et dont quelques échantillons présentent une variété distinguée, pour la première fois, par M. L'Eschenault-de-la-Tour, et dans lequel le feldspath est combiné aux quartz xiloïdes.

jusqu'ici soustraits au joug des dominateurs de Ceylan; mais elles n'ont pu arrêter le zèle apostolique des missionnaires. La religion chrétienne commence à pénétrer parmi ces sauvages, et à se substituer aux plus étranges pratiques de l'idolâtrie.

Après avoir déterminé la température de l'air, que je trouvai de 11 degrés centigrades au sommet du pic, nous nous engageâmes dans la forêt qui couvre le versant Sud-Est, afin de visiter une mine d'or que l'un de nos guides prétendait connaître. Une espèce de sentier à peine tracé nous conduisit, au bout d'un quart d'heure de marche à la descente, vers une masse de diorite schistoïde traversée par de petits filons métalliques d'un aspect jaune brillant dont je détachai quelques parcelles dans lesquelles je reconnus du cuivre sulfuré. Nous nous disposions à reprendre le chemin du pic, lorsque nous nous trouvâmes tout à coup en face de trois hommes à peu près nus, que mes coups de marteau avaient sans doute attirés sur ce point. Notre premier mouvement fut d'armer nos fusils; mais la physionomie douce et pacifique de ces sauvages nous rassura complètement, et nous leur fîmes signe d'approcher, ce qu'ils firent en s'écriant à plusieurs reprises, salaam! salaam! Un chiffon de coton noué autour des reins composait tout leur costume. Ils étaient armés d'arcs, et portaient sur l'épaule une espèce de carquois rempli de flèches garnies de pointes en fer; nous nous assîmes un instant pour les faire causer par l'entremise de nos guides avec qui ils s'entendaient parfaitement en singalais, et je pus les observer tout à mon aise.

Ils étaient bien pris dans leur taille qui ne dépassait pas 5 pieds 1 pouce ; rien n'indiquait en eux une grande force musculaire ; leurs mains étaient petites : quant à leurs pieds, ils étaient larges et épatés comme le sont ceux des individus qui marchent nu-pieds. Leurs cheveux noirs, légèrement frisés et réunis par un lien, étaient attachés en chignon derrière la tête ; une barbe touffue et noire cachait plus de la moitié de leur figure ; leurs petits yeux perçants, sans cesse en mouvement, semblaient, comme leurs oreilles mobiles, constamment aux aguets. Ils reçurent avec de grands témoignages de satisfaction des cigares que je leur distribuai : à la vue du feu que je venais d'obtenir au moyen d'une allumette chimique, ils reculèrent effarouchés, et il fut impossible de les décider à y allumer leurs cigares ; mais en moins de trois minutes, l'un d'eux, roulant rapidement entre ses deux mains une branche d'arbre bien sèche appuyée contre une autre retenue à terre sous ses pieds, enflamma une poignée de feuilles sèches, et alluma son cigare ainsi que ceux de ses compagnons.

Ces Veddahs nous apprirent qu'ils vivaient de gibier, de fruits sauvages et principalement de racines ; l'un d'eux en tenait un paquet que nos guides reconnurent et désignèrent sous le nom de wal-bambutto, appartenant à la famille des solanées. Ils se livrent avec ardeur à la chasse des buffles et des sangliers, et en détruisent un grand nombre : ils ne craignent pas d'attaquer le léopard, l'ours noir et même l'éléphant ;

quoique fort mal armés, ils viennent à bout de se défaire de ces animaux.

Les Veddahs forment deux communautés distinctes : l'une se compose de quelques petites tribus errantes dans les forêts et dont les huttes sont construites sur les arbres ; ceux-là n'ont pas les moindres notions de civilisation ; l'autre possède des villages dont les cases sont construites en bois et en terre, cultive quelques racines, et a perdu beaucoup des instincts de l'homme sauvage. Ces deux communautés se font une guerre acharnée, bien qu'elles appartiennent par leur origine à la même caste, celle des goewansé (cultivateurs), la plus élevée dans la hiérarchie sociale singalaise. Nos trois Veddahs nous apprirent qu'ils avaient quitté, la veille, leur village situé à peu de distance du pied de la montagne de Petrotalagalla, pour aller chasser.

Une heure s'était écoulée à entendre tous ces détails que nous traduisaient en anglais nos guides ; il fallait songer à la retraite. Nous engageâmes les Veddahs à nous accompagner, et, pour leur donner plus de confiance, nous leur fîmes cadeau d'un couteau, de foulards de coton et de tabac ; mais ce fut inutilement, car au moment où nous nous mettions en marche pour regagner le sommet de la montagne, ils s'inclinèrent en portant la main au front, et disparurent dans l'épaisseur de la forêt.

Nous étions assis depuis quelques instants sur les rochers qui forment la crête de la montagne, lorsqu'un bruit lointain de branches qu'on brise fixa notre attention. Les éléphants ! les éléphants ! s'écria l'un de

nos guides ; et nous aperçûmes, en effet, à cinq ou six cents pas, un éléphant, puis deux, puis une bande s'avançant vers nous. Armant à tout événement mon fusil chargé de lingots de plomb, je me précipitai, conformément aux recommandations qui m'avaient été faites, à travers la pente abrupte de la montagne, seul moyen, m'avait-on dit, de gagner du terrain sur ces animaux aussi lents à se mouvoir à la descente qu'ils sont rapides en plaine et surtout à la montée, peu de chevaux pouvant alors lutter de vitesse avec eux. Le bruit effrayant qui se fit derrière nous accrut encore, au premier moment, la vigueur de nos jarrets : il était évident que nous avions été aperçus et chargés par ces animaux qui, fréquemment inquiétés dans ces parages, s'animent à la vue de l'homme. Nous nous ralliâmes à un quart de lieue de là pour écouter : le bruit s'était affaibli ; nous cessâmes donc de presser notre marche. L'un de nos guides, qui jusqu'ici nous avait précédés dans la retraite, se prit alors à regretter hautement que les éléphants ne nous eussent pas poursuivis jusqu'ici, parce qu'il les aurait, disait-il, attendus de pied ferme pour en tuer un ; et il insistait pour que je lui confiasse mon fusil afin de retourner sur ses pas et de les attaquer. Je poussai la générosité jusqu'à refuser à ce hâbleur ce qu'il demandait ; mais il se crut, de ce moment, autorisé à me raconter, chemin faisant, les nombreuses chasses dans lesquelles il avait accompagné un certain major anglais fort connu à Ceylan pour les massacres d'éléphants : il paraît qu'il est arrivé à ce dernier d'en tuer jusqu'à 80 dans un mois avec

son fusil. Son tir avait atteint une telle certitude, qu'il lui est bien rarement arrivé d'avoir à faire usage du second coup de son fusil double. Il attendait l'éléphant de pied ferme, et, à vingt-cinq pas, il lui logeait une balle dans le front, un peu au-dessus de la ligne des yeux, ce qui suffisait pour l'abattre. Ce terrible chasseur a récemment été tué par la foudre à Neuwara-Eliya même; mais l'opinion populaire est, que le grand éléphant blanc, lassé de voir les crimes du major anglais, était venu y mettre un terme en le touchant de sa puissante trompe.

Quoi qu'il en soit de ces massacres, il ne paraît point qu'ils aient diminué d'une manière sensible les nombreux troupeaux d'éléphants qui errent de temps immémorial dans les immenses forêts de l'île. Ceylan était déjà célèbre, dans les temps anciens, par la belle race de ces éléphants qui diffère, ainsi que j'ai pu m'en convaincre moi-même, par la taille, la forme du front et celle des dents molaires, de l'éléphant que j'ai vu en Afrique; et c'est encore aujourd'hui à Ceylan que la Compagnie des Indes se procure les éléphants nécessaires à son service. Elle envoie, à cet effet, du continent, des escouades d'Indiens fort habiles à prendre les éléphants sauvages pour les réduire à l'état domestique. Cette chasse, dans les détails de laquelle mon guide se complaît, est trop connue pour que je la raconte ici.

9 octobre.

Après avoir visité le village de Neuwara-Eliya, et assisté pendant quelques instants aux exercices de l'école publique où l'on enseigne aux enfants des deux sexes la langue anglaise et les premières notions de la religion chrétienne, nous reprenons la route de Pusselawa. La route traverse, au-delà de Ramboddé, d'immenses savanes dont le sol, rebelle à toute culture, ne permet pas même aux arbres de pousser; une herbe dure et des joncs couvrent ces terrains qu'on croirait au premier aspect doués d'une grande fertilité.

Nous nous étions un peu attardés en route pour dessiner les cascades de Ramboddé; la nuit nous prit à une lieue de Pusselawa. L'obscurité, accrue par les nuages amoncelés sur nos têtes, devint telle que nous ne pouvions plus discerner le chemin; un vent violent s'était levé, et nous avions à craindre que les éléphants sauvages n'abandonnassent les forêts, en raison des dangers que leur offre la chute des vieux arbres, pour gagner, selon leur habitude, les lieux découverts, et ne se réfugiassent sur la route que nous parcourions : une pareille rencontre eût fort compromis la relation de mon voyage. Enfin nous arrivâmes tout trempés à Pusselawa : pour comble de disgrâces, le rest-house était plein; il fallut aller chercher un gîte chez MM. Worms. Nous oubliâmes bientôt nos tribulations sous leur toit hospitalier; ils ne purent même, tant nous nous sentions heureux d'être arrivés, troubler notre quiétude par le récit

émouvant du terrible assaut qu'ils avaient eu à soutenir, il y avait à peine quinze jours, contre une troupe d'éléphants qui, chassés de la forêt voisine par un vent impétueux, étaient venus, vers 10 heures du soir, se ruer sur une plantation de bananiers et sur le jardin attenant à la maison : tout avait été saccagé ; les plus forts piquets de bois formant palissade avaient été dispersés, et, malgré les coups de fusils tirés des fenêtres, on n'avait pu les mettre en fuite qu'au point du jour.

10 octobre.

La machine à décasquer le café de MM. Worms était en activité ; nous la vîmes donc fonctionner dans son usine. On calcule qu'il faut cinq livres de baies pour obtenir une livre de fève avec son parchemin qu'on ne dépouille d'ailleurs qu'à Colombo, cette enveloppe préservant le café des avaries qu'il pourrait éprouver du fait de l'humidité, pendant le transport. Après cette visite, nous prenons le chemin de Kandy. Avant d'arriver à Gambola, nous faisons la rencontre de deux chars énormes à quatre roues, chargés de fragments concassés de calcaire laminaire destinés à macadamiser la route. A chacun de ces chariots sont attelés quatre éléphants, au moyen de colliers et de chaînes ; la vue de ces animaux et leurs affreux mugissements quand les cornacs les obligent, avec les dards dont ils sont armés, à presser le pas, effraient tellement notre cheval, que nous avons toutes les peines du monde à l'empêcher

de se jeter dans le précipice qui borde la route. Après avoir mis notre véhicule en sûreté, je retournai sur mes pas pour assister au travail de ces animaux énormes qui, ayant vidé leur charge, revenaient en prendre une autre, et j'en profitai pour monter dans l'un de ces chars; puis, pendant que les cantonniers les remplissaient de pierres, on avait dételé, en notre honneur, les éléphants à qui leurs conducteurs firent exécuter une foule de tours propres à démontrer combien leur docilité dépasse celle de tous les autres animaux que l'homme a utilisés : ainsi je les vis venir à moi sur trois jambes; en arrivant, ils plièrent les jarrets et se mirent à marcher sur les genoux; enfin, au commandement du cornac, l'éléphant le plus proche de moi leva sa jambe de devant en la coudant de manière à former une espèce d'escalier à l'aide duquel je pus monter fort commodément et aller m'asseoir un instant sur le garrot de ce gigantesque animal; je descendis avec la même aisance. J'avais tiré de ma poche une roupie que je me disposais à donner au cornac; mais l'éléphant ne m'en laissa pas le temps, et, me la prenant des mains avec sa trompe, il la présenta lestement à son cornac. On n'est pas, on l'avouera, mieux dressé!

En arrivant, dans l'après-midi, au pont de Paradinia, j'examine un essai de culture de cannes à sucre dans un terrain bas qui avoisine la rivière. Cette plantation est loin d'être belle; le planteur m'assure cependant qu'il obtient 2,500 livres de sucre de bonne qualité par acre, soit 3,000 kilogrammes par hectare; j'ai peine

à croire à un pareil résultat, bien que ce rendement soit, après tout, inférieur de 15 p. % à celui des Antilles. A quelques centaines de pas de là se trouve le jardin botanique de la colonie dont le directeur, M. Gardener, nous fait les honneurs avec empressement : fondé par Sir Edward Barnès, ce bel établissement sert à la fois de pépinière publique et de jardin botanique; j'y remarque, parmi la collection de palmiers, le sagou *metrouglum sagu*, et l'arbre du voyageur de Madagascar.

11 octobre.

Le cercle de lecture de Kandy (*librairy*) est parfaitement installé; on y reçoit tout ce qui se publie dans les cinq parties du monde; j'y trouve un excellent accueil, et ma journée s'y passe à consulter les nombreux documents recueillis depuis dix ans sur Ceylan.

13 octobre.

A mon retour à Colombo, M. Smith vient me prendre à l'hôtel pour me conduire au grand bengalow qui réunit en ce moment, à l'occasion des courses de chevaux, le monde élégant de la ville. Tout en causant, nous avons traversé l'esplanade de Colombo : la réunion est brillante; parmi les chevaux engagés dans les courses, il en est trois ou quatre remarquables par leurs formes, mais qui ne savent pas courir; toutefois le prix se gagne ici comme ailleurs. La musique militaire nous inonde, dans l'intervalle de chaque

course, d'une sauvage harmonie qui oblige à se tenir à distance. Je suis gracieusement invité par un groupe d'officiers, qui paraissent chargés de faire les honneurs de la fête, à prendre place autour d'un punch immense : ce n'est plus cette boisson composée de sucre, de citron, d'alcool et de thé, véritable contrefaçon à laquelle les Anglais ont donné en Europe ce nom d'emprunt, mais le véritable *puntjée* des Indous, infusion d'ananas dans l'arack, délicieux breuvage où l'arack a perdu en force ce qu'il gagne en parfum.

En rentrant à Royal-Hôtel, je suis assailli par des orfévres ambulants qui poursuivent, à ce qu'il paraît, les étrangers de leurs offres de bijoux d'or, d'argent et de pierres précieuses. Je me laisse aller à faire quelques acquisitions; mais étonné de la délicatesse du travail de certains objets, surtout des chaînes d'or, je demande à l'un de ces maures, car c'est exclusivement dans les mains de ces gens-là que se trouve le commerce de la joaillerie, de me conduire dans ses ateliers de fabrication; je m'attendais à y trouver un outillage, des ouvriers, en un mot une installation complète. Quelle fut ma surprise en voyant, dans le coin d'un hangar mal éclairé, quelques creusets de terre, un fourneau portatif alimenté par un tuyau de bambou, une pince, une enclume et quelques marteaux! C'est cependant avec de tels outils qu'on parvient ici à façonner les métaux précieux, et à exécuter divers bijoux d'un travail inimitable.

15 octobre.

Départ de Colombo pour Kandy; j'ai déjà décrit la délicieuse route qu'on suit sur les bords de la mer, à l'ombre d'une forêt de cocotiers; mes compagnons de voyage dans le *coach-maïl* sont deux riches propriétaires singalais qui me donnent d'intéressants détails sur la culture et les productions de leur pays. L'un deux habite les environs de Jaftna et se livre à la culture du cotonnier; ses essais lui donnent les plus belles espérances, bien que le sol, par suite de sa nature sablonneuse, soit moins fertile que dans le Sud de l'île; l'autre est propriétaire de grandes plantations de cocotiers : il m'apprend que l'hectare de forêt de cette essence se vend généralement 50 shellings; quand la plantation est très-belle, sa valeur atteint jusqu'à 5 livres. Au surplus, il confirme l'exactitude des renseignements que j'ai déjà donnés sur l'exploitation du cocotier à Poulo-Pinang : mode de culture, récolte et prix de vente, tout est semblable. Nous nous arrêtons un instant devant de grandes fosses creusées sur le bord de la route, et qui dégagent abondamment de l'acide hydrosulfurique produit par la fermentation dans l'eau, de l'enveloppe de la noix du coco : c'est ainsi qu'on parvient, après 15 à 20 jours de macération, à détacher ses fibres ligneuses et à les convertir en filasse appelée *coir*, en les battant fortement une fois qu'elles sont sèches.

Le prix courant des objets de consommation journalière permettra de juger de l'abondance de la vie animale à Ceylan.

La livre de bœuf (viande sèche et dure) vaut.....	45 cent.
La livre de porc.	20 *id.*
Un mouton gras.....	12 fr. 50 cent.
La douzaine d'œufs vaut de.....	25 à 30 cent.
Une poule ou un poulet valent de...	60 à 75 cent.
Le boisseau de riz pesant 82 liv. se vend	5 fr.
Le paddy vaut.....	2 fr.
La livre de poisson vaut de.....	15 à 30 cent.

17 octobre.

Course avec M. W***, planteur à Baddegamme, pour visiter les sucreries du quartier. Nous nous dirigeons d'abord au Nord de Pointe-de-Galle, le long d'un des canaux de dérivation de la rivière de Guindurah; je traverse, à 3 milles de la ville, un vaste dépôt siliceux d'origine évidemment aqueuse appartenant aux couches supérieures du terrain supracrétacé; 2 milles plus loin, nous nous embarquons dans une pirogue pour remonter, à la cordelle, le bras principal de la rivière de Guindurah, et nous prenons terre devant une sucrerie appartenant à M. Black qui s'empresse de nous la montrer en détail. M. Black dispose de 750 acres, soit 300 hectares de terres précédemment cultivées en riz et acquises des natifs devenus, dans toute l'étendue de l'île, propriétaires incommutables des terres qu'ils cultivaient à titre de tenanciers, au moment où les Anglais ont substitué leur autorité à celle des anciens souverains de Ceylan. Ces terres valent de 4 à 5 livres sterlings l'acre; M. Black continue à s'agrandir au fur et à

mesure qu'il se présente des terres à acheter. Mais ce qui bornera nécessairement la culture de la canne à sucre à Ceylan, c'est l'obligation où elle est de déplacer celle du riz qui occupe tous les sols d'alluvions propres à la canne à sucre, lesquels sont d'ailleurs dans les mains des natifs, ce qui, en raison de la division de la propriété, est un obstacle quelquefois insurmontable à la formation d'un domaine d'une certaine étendue.

Quoi qu'il en soit, on a déjà obtenu, depuis l'installation de cette sucrerie, une récolte de cannes vierges de Taïti et une première récolte de rejetons ; la deuxième est sur le point d'être coupée ; elle est d'assez belle venue, et doit donner, selon toute apparence, de 5,500 à 6,000 livres de sucre à l'hectare. Ce rendement serait sans doute plus considérable si les lignes de cannes étaient moins rapprochées ; mais à un mètre de distance les unes des autres, elles sont évidemment trop près. Ces terres, quoique de bonne qualité, sont appauvries par une longue culture et réclament beaucoup d'engrais ; on les fume en ce moment avec du tourteau de noix de coco.

Le moulin à presser la canne se compose de trois cylindres mus par une machine à vapeur à haute pression de la force de 8 chevaux. L'appareil pour la cuite consiste en sept chaudières en cuivre, savoir : deux pour la dessication, trois pour la concentration et deux pour la cuite. On fait passer le jus d'une marmite dans l'autre au moyen de grandes cuillers ; enfin, la cuite terminée, le sirop est versé dans quatre caisses

en bois jouant le double rôle de rafraîchissoir et de cristallisoir, car on n'a pas encore introduit l'usage des formes. Quelques petits propriétaires singalais des environs se sont décidés à cultiver, pour leur compte, la canne à sucre; et l'un d'eux, M. Moudler, me fait visiter sa plantation qui a 12 acres d'étendue; il fabrique son sucre à l'usine de M. Black, et abandonne, pour la façon, le tiers du produit net.

Nous continuons à remonter, dans notre pirogue traînée à la cordelle, le cours de la Guindurah à travers un pays couvert de la plus belle végétation, et de l'aspect le plus riant. Après trois heures de navigation, nous nous arrêtons devant un coteau boisé, au pied duquel est assis un charmant cottage habité par M. W*** et sa jolie famille. M. W*** en est encore aux essais, alors que ses voisins travaillent et fabriquent activement, et cependant il a commencé le premier; mais il est limité par ses ressources dont il ne paraît pas avoir assez calculé la portée : il cultive dans son domaine, dont l'étendue est de 120 hectares, la canne de Taïti; mais j'ai remarqué que, dans ses lignes placées de 3 à 4 pieds seulement de distance les unes des autres, les cannes se touchent; or, dans de vieilles terres déjà appauvries et qui réclament beaucoup d'engrais, un plantage aussi dru ne saurait donner d'abondants produits.

Indépendamment de son domaine, M. W*** exploite quelques terres qu'il prend à loyer des mains des natifs. Voici le compte qu'il fait pour un acre de terre.

1re Année. (*Cannes vierges.*)

	livres	shellings	pence
Rente de la terre.....	»	7	6
Frais de plantage de la canne.....	»	12	6
Fossés.....	1	»	»
Frais de sarclage, épaillage, nettoyage, à raison de 4 shellings 1/2 par mois pendant un an.....	2	14	»
Fumier.....	»	6	»
Total.....	5	»	»

2me Année. (1ers *rejetons.*)

La dépense ci-dessus est diminuée d'une livre et demie pour les fossés et les frais de plantage; mais elle est augmentée des frais d'engrais, c'est-à-dire de 18 shellings; elle est donc de 4 livres seulement.

M. W*** compte sur une moyenne de 2,000 livres de sucre par acre, soit 2,500 kilogrammes par hectare. Il évalue d'ailleurs les frais de fabrication de 2 tonneaux de sucre, soit 4,480 livres, à 2 livres sterlings, et à demi-livre la dépense pour le transport de la canne : ainsi, pour produire une tonne, soit 2,240 livres, on ferait, selon ce planteur, les frais ci-après désignés :

	livres	shellings	pence
Culture (moyenne de deux ans)....	4	10	»
Fabrication.....	1	»	»
Transport.....	»	6	6
Total.....	5	16	6

Ce qui fait 146 fr. le tonneau, soit 7 fr. 30 c. le quintal; à quoi il faudrait ajouter l'intérêt à raison de 10 p. %, sur un capital engagé de 4,000 livres, soit 10,000 fr. à répartir sur une fabrication moyenne annuelle de 400,000 livres de sucres, soit 25 centimes par quintal. Ainsi le prix de revient du quintal de sucre ne serait que de 7 fr. 55 c. Mais les calculs qui précèdent sont évidemment erronés sous le rapport des frais de culture et de fabrication, qui sont en réalité beaucoup plus élevés, et qui, d'après mes propres évaluations, portent le prix de revient à près de 11 fr. le quintal : or, les terres sont fort maigres, et il faudra nécessairement ou les laisser en jachère après trois récoltes, ou en changer la culture, et, dans tous les cas, faire des dépenses considérables pour fumure. C'est donc avec raison que j'ai dit plus haut que l'industrie sucrière à Ceylan ne saurait prendre de développement; au surplus, M. W*** est un homme d'imagination, multipliant les essais, inventant mille procédés ingénieux pour gagner de l'argent, mais n'en gagnant jamais. Combien de gens de mérite sont dans ce cas !

On n'a pas pris en ligne de compte les contributions affectant les terres et qui sont du 10me de leur produit net, parce qu'elles ne frappent que la culture du riz; tout autre produit ne paie rien, les droits imposés à la sortie tenant lieu de la contribution foncière.

La journée de l'ouvrier singalais se paie de 4 à 5 pences (40 à 50 centimes), et comme les environs

de Pointe-de-Galle sont peuplés, les ouvriers indigènes ne manquent pas.

L'église protestante de Baddegamme couronne un coteau de diorite couvert d'une pelouse fine toujours verte. Un large cadre de verdure entoure ce tableau de l'effet le plus pittoresque : de la tour carrée on découvre au loin une suite de monticules arrondis séparés par de petites vallées, et dont les sommets sont à peu près alignés dans la direction du Nord 45° Ouest qui est celle des strates de leptinite et de diorite schistoïde constituant le sol; j'aperçois à l'horizon la haute montagne de la Table située près de Rathnapourra. Ce délicieux site me transporte en souvenir sur les bords de l'Oyac (Guyane) ; jamais deux pays n'ont offert une plus complète identité d'aspect : et comment en serait-il autrement quand la constitution géologique, la nature du sol, le climat, les niveaux relatifs sont les mêmes !

18 octobre.

Retour à la ville pour faire mes préparatifs de départ : causerie, chemin faisant, avec mes compagnons de voyage, tous planteurs établis dans les environs de Galle, sur l'avenir agricole et commercial de Ceylan ; ils paraissent généralement fort enthousiastes. Puissent-ils ne pas éprouver de déceptions ! mais l'impression que je rapporte de mon voyage dans l'intérieur est loin d'être aussi favorable. Ceylan n'a pas, à mes yeux, toute l'importance que lui attribuent les Anglais ; sa population indigène aura long-temps encore de l'antipathie pour les travaux agricoles auxquels elle

ne se livrait autrefois que forcée contrainte par les dominateurs du pays ; elle considère ces travaux comme le sceau de la servitude, et son excessive indolence la soutiendra dans ce sentiment. L'espoir des planteurs de l'île repose donc uniquement sur les ouvriers indiens que fournit la côte de Malabar : on les paie généralement de 18 à 20 shellings par mois ; mais on n'en a pas toujours autant qu'on le veut, et le prix de la main-d'œuvre augmentera nécessairement avec la demande. Or, ce prix est déjà élevé, eu égard au taux du travail dans le rayon de l'émigration chinoise où l'on se livre aux mêmes spéculations agricoles qu'à Ceylan.

Les terres de l'intérieur de l'île paraissent généralement convenir à la culture du café, et il est plusieurs quartiers, tels que ceux de Badulla, de Pusselawa et d'Alpetty-Kandy, qui réunissent assurément de bonnes conditions de succès ; mais ces conditions sont meilleures encore au Brésil et surtout à Java, soit en raison de la nature du sol de ces deux pays, soit par suite du bon marché de la main-d'œuvre. Cependant le café est la seule culture importante qui, avec celle du cannellier, puisse un jour prendre un grand développement à Ceylan ; car la canne à sucre ne convenant que dans les terres basses d'alluvions, ne pourrait recevoir d'extension qu'aux dépens de la culture du riz, objet de première nécessité pour les habitants, et dont la récolte est loin, comme je l'ai déjà dit, de suffire aux besoins de la population. J'ajouterai qu'à de rares exceptions près, les terres de Ceylan n'ont

pas la fertilité prodigieuse qu'exige la culture épuisante de la canne à sucre : ces terres sont, sous tous les rapports, identiques aux terres hautes de la Guyane-Française, et l'expérience a depuis long-temps prouvé que la canne à sucre n'y réussissait qu'imparfaitement; aussi les planteurs les avaient-ils abandonnées pour les terres basses dont la fertilité et l'étendue sont sans limites à la Guyane. Je n'hésite donc pas à prédire l'insuccès, dans un avenir plus ou moins rapproché, des onze fabriques de sucre établies depuis quatre ans à Ceylan. Les mêmes raisons tirées de la nature du sol s'opposent à ce que l'indigo réussisse; il ne reste plus à considérer que les produits du cocotier : or, ces produits seront toujours secondaires.

L'avenir agricole de Ceylan est, à mes yeux, dans la restauration des innombrables lacs artificiels qui permettraient, comme autrefois, de mettre en culture d'immenses plaines que la sécheresse de certaines époques de l'année rend tout-à-fait improductives: tant que ces travaux préparatoires ne seront pas exécutés, Ceylan pèsera d'un faible poids dans la lutte de concurrence qu'engagent entre eux les pays producteurs de denrées coloniales [1]. Mais si cette colonie

[1] Voici les prix-courants des principales productions pendant mon séjour à Ceylan; ils serviront d'élément à l'appréciation de l'état actuel de la production :

Huile de coco, le leager de 125 imp. Gall.	7 1/2	à	8 liv. sterl.
Arack ——— *id.* ——— *id.*	6	à	7 *id.*

ne réalise pas complètement un jour les espérances des Anglais au point de vue de la production, elle présentera du moins l'aspect satisfaisant d'une population arrachée à la condition misérable de serf et réhabilitée, grâces aux nobles efforts d'une administration à la fois ferme et paternelle; elle montrera ce que le génie des Anglais sait faire quand il obéit aux inspirations d'un libéralisme éclairé. Je le dis avec conviction, il n'est au monde aucun établissement colonial où la cause de la civilisation ait été mieux comprise, mieux servie qu'à Ceylan.

19 octobre.

Départ pour Aden. L'*Indostan*, qui va lever l'ancre, est un paquebot installé pour transporter 150 passagers, et nous avons le bonheur de n'être que 25 à bord; il est magnifiquement orné de peintures et de glaces; il réunit, en outre, tout le confortable imaginable. Sa machine est de la force de 520 chevaux; il jauge 1900 tonneaux, et coûte, par mois, à la Compagnie, 2,500 livres sterlings, savoir : 1000 livres pour le charbon,

Cannelle, la livre, qualité marchande	1 shell. 1/2	à 2 shell. 1/2
Café (*picked and Dried*) par quintal.	34 *id.*	à 37 *id.*
Café (plantation).....	55 *id.*	à 56 *id.*
Sucre (moscovade), le quintal...	24 *id.*	à 26 *id.*
Coir (yarn), les 540 livres.....	31 *id.*	à 32 *id.*
Coir (rope) —— *id*.....	48 *id.*	à 50 *id.*
Coir (junk) —— *id*.....	39 *id.*	à 40 *id.*
Cornes de daims *id*.....	5 livres	à 5 livres 1/4
Plombagine, le tonneau.....	56	à 60 *id.*

600 livres pour la solde du personnel du bord, 600 livres pour la table et 300 livres pour dépenses imprévues. Le Gouvernement anglais alloue à la Compagnie orientale péninsulaire une subvention annuelle de 160,000 livres pour le transport de la correspondance d'Angleterre à Calcutta et en Chine.

23 octobre.

La chaleur excessive de cette nuit a contraint la plupart des passagers de monter sur le pont. Dès le point du jour, nous nous y rencontrons tous dans nos costumes de nuit, et ce serait faire l'histoire de l'industrie de la terre entière que de décrire celui de chacun : le Capitaine B***, de la marine royale, porte des pantoufles de Maroc, une moresque de Siam, un sarong bouguis, une veste de piqué anglais et un mouchoir de Madras; chacun est vêtu à l'avenant, avec un échantillon des produits des diverses parties du monde.

C'est réellement une délicieuse invention qu'un paquebot anglais, et la Providence me devait celui-ci en compensation des misères de mes précédentes navigations : tous les passagers, la plupart Anglais, se montrent fort empressés pour moi, et semblent faire les honneurs de chez eux à un Français. On pousse même la politesse jusqu'à me dire que je parle bien anglais : c'est assurément trop de courtoisie.

Les Anglais ont trouvé une manière très-efficace de passer à bord ces jours de navigation monotone, interminables sur nos vaisseaux. Ils jouent, dites-vous ; vous n'y êtes pas. Causent-ils ? peu. Ils tra-

vaillent sans doute ? encore moins. Alors ils dorment ! pas plus que nous. Que font-ils donc ?.... Ils mangent ; la journée est un long repas qu'ils inaugurent au point du jour par du thé et des gâteaux auxquels succède, à 8 heures 1/2, un copieux déjeuné à la fourchette. On gagne ainsi l'heure de midi marquée par le teafing, ce qui permet d'attendre plus ou moins impatiemment le maître-dîner, servi à 3 heures 1/2. Puis, vers sept heures, la table se couvre de nouveau de thé et de gâteaux ; les intervalles, et il en existe quelques petits, quoi qu'on fasse, sont remplis par des verres de vins de toute espèce destinés à prévenir les défaillances de l'estomac. On a la nuit pour digérer. Je remarque que les Anglais, qui ont poussé si loin les recherches du confortable luxueux, se montrent, par compensation, de vrais Spartiates à l'endroit de certains objets qui n'ont que le mérite d'une utilité incontestable. On a supprimé, à bord, l'usage de la serviette de table ; chaque convive doit s'essuyer les lèvres avec son mouchoir ; l'on met ensuite dans sa poche un échantillon de toutes les sauces du dîner ; mais en revanche on ne touche rien avec les doigts. J'ai vu une délicieuse lady découper, à l'aide de son couteau et de sa fourchette, des pruneaux pour n'en pas toucher les noyaux ; la conscience d'avoir observé les lois les plus strictes de la bienséance par ce petit procédé d'une propreté irréprochable, se peignait sur sa mine satisfaite.... Je dus renoncer à manger des pruneaux à bord de l'*Indostan*.

CHAPITRE XIX.

ADEN. — LA MER ROUGE. — SUEZ. — L'ÉGYPTE.

28 octobre.

Nous sommes, au point du jour, en vue du rocher d'Aden, et, vers huit heures, nous jetons l'ancre à une encablure de terre, presque en face de la pointe de Raz-Marbat. De vastes amas de houille destinés à l'approvisionnement de la navigation à vapeur, y semblent servir d'enseigne à l'établissement de l'Angleterre, enseigne trop modeste, Messieurs les Anglais ! Vous avez cru, dites-vous, ne prendre qu'un lieu pour le dépôt de vos charbons ! Mais permettez à un

voyageur qui vous veut tout le bien possible, et qui tient surtout à ce que vous conserviez intacte la réputation dont vous jouissez dans le monde entier, de vous faire remarquer que vous avez pris, par inadvertance sans doute, la clef de la Mer Rouge. Vous ignoriez certainement, dans votre extrême simplicité, qu'Aden avait été autrefois l'entrepôt des marchandises du monde, au temps où, maîtres du commerce maritime de l'Asie et de l'Afrique-Orientale à la suite de l'immense mouvement d'impulsion qu'avait pris l'Islamisme, les Arabes, missionnaires de la religion nouvelle, et marchands tout à la fois, s'étaient répandus à travers les peuples de l'extrême Orient ; que cette ville opulente, dépossédée, pendant trois ou quatre siècles, du commerce du monde, par la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance, allait, grâce à la navigation à vapeur, reprendre avec son influence ses splendeurs passées ; qu'en vous emparant de cette position à l'entrée du détroit de Babel-Mandel, vous pourriez être véhémentement soupçonnés d'avoir fait de laids calculs d'intérêt privé ; d'avoir même cherché à jalonner de vos forteresses, pour la confisquer à votre profit, cette route nouvelle qui devrait, dans l'intérêt de la justice distributive, être, comme tous les grands points de passage, possédée indivise par les diverses nations du globe. Les envieux pourraient même faire remarquer qu'il ne vous manque plus que l'Égypte pour relier l'Inde à l'Angleterre par Malte et Gibraltar.

Gibraltar et Aden, quel rapprochement ! L'Angleterre les doit tous les deux à ce que, dans la langue

des forbans, on appelle d'heureux coups-de-main. Hassan, Sultan des Abdallis avec qui les Anglais étaient en paix, avait rejeté la proposition de céder à prix d'argent la position importante d'Aden dont il faisait sa propre résidence ; un beau jour de 1839, trois vaisseaux de guerre chargés de troupes de débarquement, sous les ordres du Commandeur de la marine M. Haines, parurent à l'improviste devant la ville, et en prirent possession sans autre forme de procès : Hassan n'eut que le temps de se réfugier à Lahhadj, situé à cinq lieues de là. Ces faits appartiennent désormais à l'histoire.

Le canot qui nous met à terre est monté par plusieurs sômalis, espèce de nègres de la côte d'Abyssinie : ceux-ci sont parvenus à donner à leurs cheveux à demi laineux une couleur d'un blond jaune d'or par l'emploi d'une pommade à la chaux ; cette chevelure blonde produit le plus singulier contraste sur ces peaux noires. Nous débarquons à l'Est de la pointe du Raz-Marbat, sur une grève où s'élèvent plusieurs bengalow autour desquels on a fait tous les efforts imaginables pour obtenir un peu de verdure ; mais le sol se montre rebelle à toute végétation sur cette terre désolée. Non loin de là, au fond d'une petite plaine resserrée entre deux coulées de lave, apparaît un hôtel, l'hôtel du prince de Galles, ma foi ! Il est tenu par des Parsis venus de Bombay, qui, moyennant trois piastres par jour, vous donnent un assez mauvais dîner et un gîte plus mauvais encore dans une cabane de nattes ; mais les aubergistes parsis vous disent, comme leurs con-

frères de tous les pays que je viens de visiter, qu'ils ne sont pas venus de si loin pour changer d'air.

Montés sur de forts baudets qui remplissent ici le rôle de fiacres, nous prenons le chemin de la ville: ce chemin, après avoir suivi la plage pendant l'espace de 3 milles environ, s'élève sur les contre-forts d'une muraille volcanique. Une profonde entaille qu'on est occupé à couvrir de fortifications régulières nous livre passage, et nous nous trouvons au milieu du cratère d'un volcan moderne dont les belles ruines permettent de suivre dans toutes ses phases l'action ignée: ainsi, au grand cône formé par une suite de déjections laviques a succédé un affaissement central qui a laissé debout, au Nord, à l'Ouest et au Sud, une suite de pitons inaccessibles dont le plus élevé a 541 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; tandis qu'au Nord-Est, le bord du cratère, s'abîmant au sein des eaux, donnait naissance à cette vaste échancrure qui permet de communiquer de plein-pied avec la mer [1]. Des baraques en joncs, quelques constructions en pierres

[1] Cette formation volcanique appartient à la même époque géologique que Bourbon; on y retrouve les mêmes roches se rapportant à deux systèmes distincts que je désignerai sous les noms d'ancien et de nouveau système: l'ancien, qui est comme la base de la formation ignée, est caractérisé par des vackes porphyriques ou amygdaloïdes rouges et grises, des trachites et des trapps traversés par des filons de jaspe et par des dikes de gallinace porphyroïdes et de phonolithes dont la compacité est due sans doute à la pression que la matière a subie entre les masses déjà solidifiées. Quant au nouveau

sèches blanchies à la chaux occupent l'intérieur de ce cirque, et forment une espèce de groupe confus et déguenillé qu'on appelle Aden. Cependant le quartier des Parsis, dans la nouvelle ville, est mieux bâti; les maisons sont basses mais propres; elles sont toutes garnies de varendes qui s'ouvrent sur une petite place dont le milieu est occupé par un minaret tout fraîchement restauré. Le commerce proprement dit est entre les mains de ces Parsis. Les Banians et les Juifs forment aussi un quartier neuf, mais qui le cède sous tous les rapports à celui des Parsis. Quant aux Arabes, ils ont conservé leurs habitudes de malpropreté dans leurs échoppes où ils détaillent les menus objets de consommation journalière.

La foule se pressait autour de quelques puits d'eau saumâtre qu'on vend aux navires au prix excessif de 1 fr. 80 c. l'hectolitre; les troupes d'ânes et de chameaux que j'avais rencontrés sur la route étaient chargés de cette eau qu'on transporte dans des outres. On espère que les citernes construites récemment par les Anglais, dans les ravins, pour recueillir l'eau de pluie, remédieront à l'insuffisance de ces puits.

La population d'Aden, y compris la garnison forte de 2000 hommes de troupes, moitié européennes, moitié indiennes, peut être évaluée à 9 ou 10,000 âmes; elle se compose d'Abyssins, d'Indiens, de Parsis, de

système, il est constitué par des scories basaltiques, des brèches et des roches leucostiniques formant des coulées sur les bords extérieurs du cratère.

Banians et d'Arabes que la perspective d'un commerce lucratif attire chaque jour sur ce point.

Les approvisionnements journaliers sont tirés de la grande terre par la voie de l'isthme ; je viens de rencontrer une interminable file de chameaux chargés de grains, de fourrages, de café et de bois. On oblige, par mesure de sûreté, les conducteurs à déposer leurs armes à la barrière. Ces Arabes, drapés dans leurs linceuls blancs, rappellent avec la dernière exactitude les costumes si pittoresques de l'époque biblique.

Après avoir parcouru la ville d'Aden, ce qui est bientôt fait, et visité quelques magasins de Banians où j'achetai un sac de café apporté de Moka par la dernière caravane, je me reposai quelques instants chez un marchand parsis, nommé Rustamjee, établi depuis l'occupation anglaise ; nous causâmes du pays : le commerce y prend chaque jour plus d'importance ; il n'avait eu pour objet, dans le commencement de l'occupation, que l'approvisionnement de la garnison et de quelques habitants restés à Aden à l'arrivée des Anglais. Ces approvisionnements étaient d'ailleurs fort difficiles, parce que le Sultan des Abdallis, retiré sur la grande terre, interceptait les communications et menaçait sans cesse l'établissement des Anglais de sa nombreuse cavalerie. Il est vrai que chaque fois qu'il s'était présenté à portée des batteries qui couvrent le passage de l'isthme, il avait été reçu par des volées de mitraille qui lui firent perdre l'espoir de déloger les Anglais ; aussi a-t-il fini par traiter de la concession d'Aden avec la Compagnie

des Indes, moyennant une pension annuelle de 300 piastres.

Aujourd'hui de nombreuses caravanes apportent, de Moka et de Sana, du café, de la cire d'abeille, de l'huile d'olive, de la gomme, des oranges et des fruits de toute espèce ; des barques appelées bagalas transportent à Aden, des ports de la côte d'Arabie, du café, du sel, de la gomme et de l'huile; du fond du golfe Persique, des dattes, des oranges, des amandes, des raisins secs et de l'essence de rose ; de la ville de Zeilah, située sur la côte d'Abyssinie, des moutons, des gommes, de l'ivoire, des peaux, du café, de l'encens et des mules ; enfin de la côte d'Afrique, appartenant à l'Iman de Maskate, de l'huile de coco et des bois de construction. Les bâtiments qui se rendent de Djeddah dans l'Inde prennent, en passant à Aden, des marchandises à destination de Bombay, et rapportent de cette dernière ville des épices, de la farine et surtout du riz, ainsi qu'une foule de produits de l'industrie anglaise appropriés aux goûts des habitants des pays voisins.

Centre naturel des échanges, dans un cercle qui a plus de 100 lieues de rayon, Aden avait besoin, il faut le reconnaître, de passer dans les mains d'un pouvoir fort et respecté pour profiter des avantages de son heureuse situation commerciale ; car la sécurité des transactions est la première des conditions du commerce, et la domination arabe était impuissante à la garantir.

La salubrité du climat et la sûreté du port ajoutent

encore à l'avenir de cet établissement ; le port et la rade, situés au Nord-Ouest de l'île, offrent un excellent mouillage en toute saison ; un promontoire rocheux réuni au continent par une plaine basse sablonneuse, protége à l'Ouest la rade ou baie de Back. Quant au climat, il est sain ; néanmoins, de mai en septembre, la chaleur accumulée dans la ville complètement abritée des vents régnants de Sud-Ouest par les hautes murailles volcaniques qui l'entourent, devient étouffante et rend les insolations fréquentes. La saison favorable aux Européens est donc de novembre en avril, alors que la mousson de Nord-Est, soufflant à travers la ville, y entretient une température très-supportable.

Il manque encore à ce comptoir un élément de prospérité sans lequel il ne saurait accomplir ses grandes destinées : je veux parler de la liberté complète des échanges. On s'étonne d'y rencontrer des droits *ad valorem* à l'entrée et à la sortie par mer, droits qui ne sont pas moindres de 5 p. % sur les marchandises anglaises et arabes, et de 10 p. % sur celles des autres provenances. Il semble, d'après les magnifiques résultats obtenus à Singapore, que l'Angleterre n'aurait pas dû hésiter à affranchir de tous droits le marché d'Aden ; mais on n'avait pas à craindre sur ce point, comme à Singapore, le voisinage d'un établissement rival ; le mobile du libéralisme des hommes d'état de l'Angleterre ne serait-il donc que la crainte de la concurrence ?

29 octobre.

Je me suis dirigé ce matin vers la limite que les Anglais ont jugé à propos de fixer à leur territoire, sur l'isthme qui réunit le rocher d'Aden à cette terre désolée qu'on appelle l'Arabie Heureuse. On y est toujours sur le qui-vive, et une grand'garde de 200 hommes veille incessamment sur ce point défendu d'ailleurs par des fortifications de campagne consistant en un fossé avec parapet, deux rangées de chevaux de frise et des blokaus placés de distance en distance et armés de canons : c'est plus qu'il n'en faut contre des Arabes. Aussi n'est-ce pas en vue de leurs attaques que les Anglais couvrent la presqu'île de fortifications régulières ; ils appuient en ce moment, aux escarpements de la montagne qui fait face au défilé, deux lignes de murailles bastionnées, étagées l'une sur l'autre ; la plus haute couronne le sommet des rochers en suivant tous les plis du terrain, se prolonge au moyen d'une pente au-delà du défilé par lequel on pénètre dans l'intérieur du cratère, et présente sur ce point un front de meurtrières. Pour compléter le système de défense, on s'occupe d'escarper avec la sape et la mine le pourtour du rocher à l'Ouest, au Sud et à l'Est. L'île Sevah, dont les Anglais occupent déjà les anciennes fortifications arabes, complètera la défense de la place en couvrant la plage devant la ville. Enfin on se dispose à construire une forte batterie, sur la pointe de Raz-Marbat, pour défendre le port et la rade. Quoi qu'il en soit, l'étendue de la ligne de circonvallation de la

presqu'île d'Aden nécessitera toujours une garnison très-considérable, si jamais les Anglais ont à repousser l'attaque d'une puissance européenne.

30 octobre.

Nous suivons la côte Sud de l'Arabie Heureuse, et, dans l'après-midi, nous donnons dans la passe Nord du détroit de Babel-Mandel; la montagne volcanique qui a emprunté son nom à celui du détroit s'élève à tribord, et nous avons à babord l'île Périm. Ce nom de Babel-Mandel, mot à mot *Passage des larmes*, indique une triste célébrité parmi les navigateurs arabes: c'est qu'en effet la passe est étroite, de forts courants portent sur les rochers, et un bâtiment à voile est perdu si le vent vient à lui manquer dans le détroit. Avant la nuit, nous passons devant Moka, connu du monde entier par son excellent café. Son minaret domine un groupe de maisons blanches auprès desquelles vient expirer le flot de la mer. Cette position, au milieu de terrains bas en partie inondés, expose les habitants à des fièvres dangereuses.

31 octobre.

Nous avons fait peu de route cette nuit, et nous nous trouvons encore au point du jour entre les îles de Harnish et Gibbel-Zoogar, volcaniques toutes deux comme les montagnes qui bordent la Mer Rouge sur ses rives orientales et occidentales. Vers trois heures de l'après-midi, nous laissons à tribord sept rochers volcaniques qui dressent leurs flancs abruptes au-

dessus des eaux et s'alignent avec l'île de Gibbel-Teer (la montagne des oiseaux) que nous avons en vue : cette montagne est encore en ignition, on peut le croire, du moins, à la fumée blanche qui s'élève de son sommet. Le capitaine Moresby, qui a été occupé pendant plusieurs années à l'hydrographie des côtes de la Mer Rouge, me raconte qu'ayant pris terre pour recueillir des cristaux de soufre, il y fit cuire des œufs dans la terre. Il paraît que les requins sont si nombreux et si voraces autour de cette île, qu'ils mordaient les avirons de la chaloupe montée par M. Moresby. Une nuée d'oiseaux aquatiques s'élève de ce rocher à l'approche de notre steamer qui en est un instant entouré : ces oiseaux ont le dos noir et le ventre blanc ainsi que le dessous du cou.

Le calme nous prend à la hauteur de l'île de Gibbel-Teer, et la chaleur devient accablante. Ces parages de la Mer Rouge offrent un phénomène fort remarquable relativement aux calmes qui règnent très-fréquemment entre le 15me et le 22me degré de latitude : pendant que l'air y est dans la plus complète immobilité, un fort vent du Sud souffle dans la partie Sud de cette mer, tandis qu'un vent du Nord tout aussi puissant se fait sentir à l'extrémité Nord. Il est donc probable que le calme de la zone comprise entre le 15me et le 22me degré est le résultat de la rencontre et de la lutte à force égale de ces deux colonnes d'air agissant en sens inverse.

2 novembre.

Nous sommes par le travers du port de Djeddah, point de passage des pèlerins de la Mecque.

5 novembre.

Le mont Sinaï, *Djebel-Mousa* des Arabes, est en vue; nous passons devant la petite ville de Tor. Le vent du Nord-Est a pris le dessus; il est tellement froid, qu'il a fallu avoir recours, la nuit dernière, aux doubles couvertures de laine. Enfin, à quatre heures, nous jetons l'ancre à quatre milles de Souez, les hauts fonds ne permettant plus aux navires d'un fort tonnage de s'approcher davantage de terre, par suite de l'ensablement graduel de l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge. Les passagers se jettent dans les petits bateaux qui accostent le steamer : c'est un pêle-mêle, une confusion sans égale; j'arrive à terre heureusement assez à temps pour reprendre possession de mes bagages que les Arabes avaient déjà chargés sur des chameaux à destination d'Alexandrie, alors que je me proposais de séjourner à Souez et au Caire pour remonter ensuite le Nil jusqu'en Nubie; mais la compagnie du monopole des transports se jette sur tout ce qui débarque à Souez comme sur une proie qui lui appartient.

6 novembre.

Perchés, dès le point du jour, sur nos chameaux, et sous la conduite de notre drogman qui connaît par-

faitement le pays, nous nous dirigeons au Nord vers les bords du bassin anciennement occupé par la Mer Rouge.

Il m'était donc réservé de visiter cette contrée à jamais célèbre, et dont l'histoire se mêle à mes plus doux souvenirs de jeunesse, alors qu'à son retour de la campagne d'Égypte, l'homme excellent qui m'a servi de père éveillait en moi le besoin de voir et de connaître, en me contant ses courses aventureuses à travers le désert et le sujet de ses importantes recherches scientifiques [1]. Que de fois suspendu à ses lèvres par le charme de son récit, je demandais à Dieu de ne pas mourir sans avoir vu ce pays dont il me redisait les antiques merveilles : ce vœu, Dieu l'a exaucé ; le sol qu'a foulé le peuple Hébreux fuyant la tyrannie du Pharaon, je le parcours en ce moment, les savantes notes de Du Bois-Aymé à la main ; rien n'est changé depuis la description qu'il a donnée de ces lieux célèbres ; rien ne saurait ajouter aux lumières qu'il a répandues sur les faits observés par lui avec une

[1] Membre de la Commission des sciences et des arts d'Égypte, tour à tour ingénieur des ponts et chaussées et officier du génie dans la mémorable expédition des Français en Égypte, M. Du Bois-Aymé a fait paraître, dans le grand ouvrage publié sous les auspices de Napoléon, plusieurs mémoires fort remarquables sur les *tribus arabes du désert;* sur *le séjour des Hébreux en Égypte et leur fuite dans le désert;* sur *la ville et la vallée de Qoçeir;* sur *les anciennes limites de la Mer Rouge;* sur *les anciennes branches du Nil*, etc., etc., etc.

si admirable sagacité ! Parvenu à six kilomètres au Nord de Souez, je reconnais le rivage d'une mer qui, à une époque reculée, avait dû être la prolongation du golfe Arabique; un atterrissement s'est formé, comme le rapporte Du Bois-Aymé, au-dessus de Souez, vers l'endroit le plus resserré du golfe, et a transformé l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge en un lac salé aujourd'hui desséché, mais où tout indique le séjour prolongé des eaux de la mer. Ainsi le fond de ce bassin, inférieur, en quelques endroits, de 12 à 15 mètres au niveau actuel de la Mer Rouge, est formé de croûtes de sel marin agglutinant des sables, de couches de vases de mer et de flaques d'eau salée. Le terrain est encore jonché de coquilles marines identiques à celles des mollusques vivants actuellement sur la côte; et ce qui achève de lever tous les doutes, c'est la ligne de débris de végétaux marins qui marque la trace de l'ancien rivage de cette mer, précisément au niveau de la haute marée du golfe Arabique, ce qui tend à établir que l'atterrissement graduel de la baie de Souez est le résultat, non du retrait de la mer ou d'un soulèvement du sol, mais de l'ensablement par l'effet de l'accumulation, pendant des milliers d'années, des sables du désert charriés par les vents du Nord et fixés au rivage par les eaux de la mer. La moindre construction élevée près de l'emplacement qu'a occupé depuis la ville d'Arsinoé, a pu suffire pour rompre le courant d'air, en diminuer la force d'impulsion, déterminer par suite l'abandon sur ce point du sable auquel ce courant servait de

véhicule, et occasionner le phénomène géologique dont il s'agit.

Cette accumulation de sable a donné naissance d'abord à un bas-fond, puis, par un accroissement graduel, à une langue de terre dont le niveau a fini par devenir supérieur à celui des hautes marées : de ce moment, la communication s'est trouvée interrompue entre la mer et l'extrémité du golfe Arabique qui, en se desséchant, a laissé subsister la dépression profonde du sol, dont j'ai parlé plus haut.

Ces observations confirment pleinement l'exactitude de l'un des points les plus intéressants du récit de Moïse : je veux parler du passage de la Mer Rouge par les Hébreux. Il est extrêmement curieux de lire, sur les lieux même, l'Exode, pour suivre pas à pas la marche des tribus d'Israël fuyant la terre de Gessen, contrée qui ne pouvait être, d'après la savante dissertation de M. Du Bois-Aymé, que les environs de la vallée de Sabah-Byar, distante d'environ 100 kilomètres de Souez.

Le golfe Arabique se prolongeait alors, comme vient de nous le démontrer la constitution géologique du sol, jusqu'auprès de cette vallée ; les Hébreux marchèrent donc pendant trois jours (Exode, chapitre 13, verset 18) par le chemin direct qui est près de la mer, arrivèrent à la hauteur de l'atterrissement devenu, depuis ces temps anciens, une langue de terre, mais qui, à cette époque, n'était encore qu'un bas-fond où il existait un gué à marée basse.....

La nuit mit fin à nos explorations. Nous étions à

environ 40 kilomètres au Nord-Nord-Ouest de Souez, près des collines calcaires au pied desquelles a dû battre, au temps des Pharaons, le flot de la mer Arabique. Les tentes de notre petite caravane furent bientôt dressées; nos chameliers bédouins avaient ramassé des crottins de chameau desséchés et quelques broussailles avec lesquels ils allumèrent un feu très-vif; puis, écartant la braise ardente, ils versèrent au beau milieu une bouillie épaisse formée de farine et d'eau battues ensemble dans un vase improvisé au moyen d'une outre à moitié retournée. La braise recouvrit ce gâteau qui fut cuit en quelques minutes; je le trouvai beaucoup plus agréable que le pain sec de nos provisions. *Prends trois mesures de fleur de farine, délaie-les, et fais cuire le pain sous la cendre*, avait dit Abraham à Sarah lorsque l'Éternel les visita; et voilà ce détail de la vie patriarcale qui se retrouve, après quelques milliers d'années, chez les tribus nomades du désert.....

Encore une préparation culinaire que je recueille parce que l'Europe en ignore la recette; je n'ose toutefois me flatter qu'elle trouve sa place dans les jouissances d'un gastronome : c'est pour vous, voyageurs intrépides qui partez sans biscuits, pour vous aussi chasseurs que l'ardeur emporte loin de vos provisions, que je l'ai soigneusement rapportée. Cependant je ne gagerais pas qu'à défaut de pain frais pour mon café au lait du matin, je ne fisse faire un jour à ma ménagère le pain du Bédouin.

Après un frugal repas, bercés par dix heures de

chameau, nous ne tardâmes pas à nous endormir profondément sur ce même sable qu'avaient foulé aux pieds les enfants d'Israël.

7 novembre.

Nous nous dirigeons à travers le désert sur les ruines de Hadjeroth : c'est entre ce château-fort et la mer qu'après avoir un peu rétrogradé, les Hébreux campèrent le troisième jour (Exode, chapitre XIV, verset 2). De ce point on se rend parfaitement compte de la situation critique des Hébreux qui paraissaient renfermés, comme le rapporte l'historien Flavius Josephe, entre l'armée égyptienne, la mer et les rochers escarpés de Gibel-Attaka. Il n'y avait que la main de Dieu qui pût les tirer d'un aussi grand péril : c'est alors que Moïse guida les tribus d'Israël à travers le gué existant à marée basse, et qu'il connaissait immanquablement ; car il avait long-temps erré, avec les Arabes madianites, sur les bords de la Mer Rouge, lorsqu'il avait été obligé de fuir la vallée du Nil, après le meurtre qu'il avait commis sur la personne d'un Égyptien. Aussitôt que le Pharaon connut le passage des Hébreux sur la rive orientale de la Mer Rouge, il s'écria : *je poursuivrai et j'atteindrai ; je partagerai le butin ; mon âme en sera assouvie ; je tirerai mon épée, et ma main les détruira* (Exode, chapitre XV, verset 9). Ses troupes, animées à sa voix, s'élancèrent sur les pas des fugitifs ; mais déjà la marée qui marne d'environ deux mètres avait envahi le gué, et les vagues amoncelées par le *vent furieux que le Seigneur*

avait excité engloutirent, comme dit l'Écriture, le cheval et le cavalier.

La protection spéciale de Dieu éclate dans les moindres circonstances de ce récit ; mais Dieu n'a pas eu besoin, pour cela, d'intervertir les lois immuables qu'il a imposées à la matière ; sa volonté s'est traduite en faits auxquels il a donné, par un concours de circonstances naturelles, la toute-puissance de phénomènes surnaturels. Le mouvement d'une marée, une tempête, et l'aveuglement de la colère chez les Princes Égyptiens, voilà les simples moyens de cette mise en scène. Il n'en a pas besoin d'autre : c'est là qu'est le prodige et la grandeur de la majesté divine.

Laissant nos chameaux au pied de Gibel-Attaka, nous gravissons cette montagne dont l'escarpement nous offre une coupe géologique très-favorable à nos recherches [1].

[1] Les couches inférieures font partie, d'après les nombreux fossiles que nous recueillons, de l'étage supérieur du néocomien, tandis que le sommet de la montagne appartient au grès vert ; la stratification de toute la masse calcaire est très-régulière ; les assises ont une épaisseur qui varie entre 30 centimètres et 1 mètre ; elles alternent avec des marnes jaunes et des marnes grises ; l'on remarque aux deux tiers de la hauteur de la montagne une couche de calcaire blanc subcrayeux. La chaîne dont Gibel-Attaka forme l'extrémité orientale se prolonge jusqu'à la vallée du Nil ; mais, sur ce point, elle est constituée par le terrain tertiaire moyen sous lequel ont disparu les couches de la formation crétacée qui effectivement, à Gibel-Attaka, s'inclinent sensiblement au Sud-Ouest.

En traversant, à mon retour, le désert qui me sépare de Souez, je viens d'être témoin d'un effet de mirage des plus remarquables : une immense inondation s'étendait devant moi à l'horizon ; le clapotis du flot, le ressac de la vague, le brisement de la lame sur le rivage, des îlots formés de toutes les protubérances du sol, rien ne manquait à cet effet d'optique dans lequel l'imagination du voyageur fatigué n'a assurément joué aucun rôle.

8 novembre.

Course aux fontaines de Moïse (Ayoun-Mousa), situées sur le chemin du mont Sinaï, à 7 kilomètres de Souez. Nous traversons dans un bac le petit bras de mer qui se prolonge devant Souez, et, montés sur des baudets, nous suivons le bord oriental du golfe Arabique ; toute la plaine qui nous entoure est évidemment un relai de la mer, relai dont la formation appartient au commencement de l'époque quaternaire, si l'on en juge par les coquilles engagées dans le grès grossier de la grève, et qui appartiennent toutes aux espèces vivantes actuellement dans ces parages.

La tradition a conservé le nom de fontaines de Moïse à un certain nombre de bassins, espèces de puits artésiens rapprochés les uns des autres, et dans lesquels l'eau s'élève au niveau du sol, chargée de particules salines qu'elle emprunte selon toute apparence aux couches supérieures du terrain qu'elle traverse ; ce qui le prouverait, c'est que l'eau devient d'autant plus douce qu'on en puise davantage : il est donc probable qu'en forant un puits artésien bien

tubé, on obtiendrait de l'eau parfaitement douce. Quoi qu'il en soit, l'eau de quelques-uns des bassins est assez peu salée pour servir sans inconvénient à la consommation des habitants de Souez qui viennent la chercher dans des outres. Un dégagement abondant de bulles de gaz se fait remarquer au fond de ces divers bassins; ce gaz est de l'air atmosphérique pur, ainsi que j'ai pu m'en assurer, circonstance qui corrobore cette opinion que les puits artésiens sont alimentés par des eaux pluviales se perdant dans la terre à de grandes distances des points où l'eau surgit. Il y a des puits [1] dont l'eau ne sert qu'à l'arrosage des jardins qu'on a créés à l'entour, et dans lesquels on cultive quelques fleurs et les seuls légumes que consomme la population de Souez.

9 novembre.

La ville de Souez n'a rien de remarquable : c'est une réunion de pauvres maisons en pierre et en boue dont les toits sont en terrasse; les constructions les

[1] L'eau de l'un de ces puits, d'après l'analyse de l'échantillon que j'ai rapporté, contient pour 1000 grammes :

Argile	0gr013
Carbonate de chaux	0 480
Sulfate de chaux	0 419
Chlorure de calcium	1 310
Chlorure de sodium	1 613
Sulfate de magnésie	0 311
	4gr146

plus importantes sont recrépies et blanchies à la chaux. Un mur d'enceinte en pierres sèches règne autour de la ville qui compte environ 1500 habitants. Son bazar le dispute d'originalité avec les marchés chinois; il est établi dans une rue couverte de paillassons, et de chaque côté de laquelle règnent de petites boutiques obscures et mal pourvues; un banc de pierre en interdit l'entrée aux acheteurs qui restent en dehors pour faire leurs marchés. Les cafés, si l'on peut appeler ainsi des salles garnies de bancs de pierre recouverts de nattes grossières, sont fort nombreux; les habitants de la ville y passent leur vie dans un nuage de fumée, à écouter les conteurs et à prendre le café. Celui dans lequel j'entrai paraissait fort achalandé; un jeune garçon s'empressa de m'apporter une chibouque et une petite tasse d'un café délicieux : dans un coin de la salle, deux Turcs armés jusqu'aux dents, et qui appartenaient sans doute à la petite garnison de la ville, étaient gravement occupés à jouer le prix de leur tasse de café, au magaleh, jeu où l'on distribue dans douze trous rangés parallèlement un certain nombre de cauris que l'on doit, par une suite de combinaisons, ramener à un trou déterminé. Un groupe d'oisifs entourait en silence deux joueurs de dames (dahmeh) absorbés dans la combinaison de ce jeu; dans un autre coin on jouait le tab, espèce de trictrac dont je m'efforcai en vain de comprendre la marche; enfin plusieurs hommes étaient gravement

accroupis au milieu de la salle, à l'entour d'un grand narguillhé qu'ils fumaient en commun.

10 novembre.

Départ pour le Kaire, la Haute-Égypte et la Nubie.

FIN.

DE LA CHINE

CONSIDÉRÉE

AU POINT DE VUE DU DÉBOUCHÉ QU'ELLE PEUT OFFRIR A L'INDUSTRIE VITICOLE.

Les délégués du commerce français chargés, en 1844, 1845 et 1846, d'explorer le marché chinois et de constater les ressources qu'il pourrait offrir au placement de nos produits nationaux, ne se sont occupés qu'accessoirement de la question des vins, liqueurs et esprits; il suffira, pour s'en convaincre, de lire (page 165 des *faits commerciaux*, N° 10, concernant la Chine et l'Indo-Chine) l'unique rapport relatif à cette importante branche de notre commerce d'exportation: cela s'explique, jusqu'à un certain point, par la lacune qu'a laissée, dans la composition de la mission commerciale, l'envoi comme consul, à Zanzibar, du délégué spécial pour les vins et liqueurs, au moment même du départ pour la Chine de l'expédition française.

L'étude du marché chinois présentait sans contredit, au point de vue du placement des vins, plus de difficulté que toute autre. Les Chinois ne consomment pas de vins proprement dits : or, nos meilleurs vins de Bordeaux, de Bourgogne et du Midi demandent,

pour être appréciés à leur valeur, un palais exercé à se rendre compte de leurs saveurs particulières, *sui generis*; saveurs très-compliquées qui résultent d'un mélange en d'heureuses proportions du principe âpre et de l'arome; donc la première condition pour trouver *bons* les vins rouges, c'est d'avoir l'habitude d'en boire; chacun sait, en effet, que les personnes qui, parmi nous, n'en font pas un usage habituel, les boivent avec répugnance, quelle qu'en soit d'ailleurs la qualité.

Cette réflexion, si elle ne pouvait pas nous dispenser *à priori* d'un essai vis-à-vis des Chinois, devait du moins aller au-devant de notre étonnement, je devrais dire de notre indignation, lorsque nous eûmes acquis la conviction que partout, les peuples de la Chine, de la Cochinchine, du Japon et de l'Océanie trouvaient détestables ces délicieux vins de Bordeaux, de Bourgogne et du Midi, l'honneur de nos celliers et la joie de nos tables. J'ai eu personnellement occasion de multiplier les essais dans toutes les classes de la société chinoise : la répugnance est telle que je doute qu'elle soit jamais vaincue; mais de même que chez nous l'habitude de boire des vins blancs et doux n'est pas indispensable pour les trouver agréables au goût, de même en Chine ces mêmes vins ont rencontré de prime-abord un accueil des plus favorables, parce que la saveur franchement sucrée qui y domine est, si je puis parler ainsi, de goût naturel, et que la douce chaleur qu'ils procurent à l'intérieur renferme une de ces sensations de bien-être que recherchent tous les peuples et particulièrement les Chinois. Ils la trouvent déjà dans l'eau-

de-vie de grain qu'ils consomment en grande quantité à leurs repas. Aussi tous les membres de l'ambassade de Chine ont-ils eu occasion de remarquer que le vin de Champagne mousseux et sucré, le Frontignan, le Lunel, en un mot les vins doux et les liqueurs plaisent beaucoup aux Chinois, et, pour me servir de l'expression du rapport de la délégation commerciale, *qu'ils les boivent avec plaisir et y reviennent volontiers.*

Ce fait que j'avais moi-même maintes fois constaté, en leur voyant boire avec délices des liqueurs fort communes, ainsi que des vins de Lunel, de Frontignan, d'Agde et de Rivesaltes que j'avais choisis, dans un but d'expérience, parmi les qualités les plus ordinaires du commerce, avait trop d'importance pour ne pas en poursuivre les conséquences jusque dans leurs dernières limites.

Nos vins doux et nos liqueurs étaient décidément acceptés avec empressement; il restait à déterminer dans quelles conditions et surtout à quel prix ils devaient se présenter sur le marché chinois, pour entrer dans la consommation, soit en concurrence avec les produits indigènes similaires qu'ils seraient destinés à remplacer, soit en créant des besoins nouveaux auxquels ils donneraient satisfaction.

Pour résoudre cette question, il était nécessaire d'examiner d'une manière approfondie les boissons alcooliques dont usent les Chinois.

Les Chinois désignent sous le nom générique de *samshou* le produit de la distillation de plusieurs es-

pèces de grains soumis d'abord à la fermentation sucrée, puis à la fermentation alcoolique, tels que le maïs, l'orge, le riz et surtout la houlque, *kao-lien* des Chinois (*holcus sorghium*, millet d'Afrique), qu'ils boivent à leurs repas, concurremment avec le thé, leur boisson favorite. Ils en font même souvent excès; et il n'est pas rare, dans les grands dîners de la classe aisée où chaque sexe se traite séparément, de voir les convives s'enivrer à qui mieux mieux.

Ils en préparent aussi des liqueurs par l'infusion de diverses substances qui aromatisent cet alcool à bas titre.

A. Le *chou-hun-hong-tsiou* est un samshou rougeâtre dans lequel on retrouve le goût de la rhubarbe qui y est infusée; il marque 47° à 48° à l'aréomètre centésimal, et se vend dans de petites jarres de terre recouvertes d'un papier épais, collé, imitant le parchemin, de la contenance d'environ un litre, à raison de 1 mace et 5 coudarins (1 fr. 15 c.) la jarre.

B. Le *chut-li-tchao* est un samshou dans lequel on a fait infuser une poire particulière à la province du Chan-Tong; il se vend 60 c. le litre à Canton.

C. Le *yang-tsiou* est un samshou de riz dans lequel on a fait digérer de la viande de mouton: cette liqueur, fort estimée des Chinois, se prépare à Fuen-Tchueu-Fou, ville considérable de la province du Chan-Si; on la consomme dans tout l'empire; elle se vend, à Canton, 1 mace (76 c.) le litre.

D. Le *koh-kon-tsiou*, espèce de samshou rectifié et

qui marque 62° à l'aréomètre centésimal ; il vaut jusqu'à 1 fr. 40 c. le litre.

E. Le *kao-lien-tsiou*, samshou provenant de la distillation de la houlque ou mil d'Afrique. Cette liqueur, qui marque 47° à l'aréomètre centésimal, possède au plus haut point le goût empyreumatique de nos eaux-de-vie de grain, et se vend en petites jarres, à raison d'un mace (76 centimes) le litre, à Canton.

F. Le *si-fan-tsiou*, samshou de basse qualité marquant à peine 32°, et dont le prix varie entre 25 c. et 35 c. le litre.

G. Le *ou-tcha-pi-tsiou*, samshou de houlque, dans lequel on a fait infuser l'écorce de l'arbre appelé *ou-tcha-pi* : on le fabrique surtout dans la province du Petché-Li, d'où il est expédié dans tout l'empire par Tin-Tchueu, port d'embarquement du commerce de Peking ; il vaut, à Canton, 1 fr. le litre.

H. On fabrique aussi en Chine un samshou dont j'ignore le nom, mais dans lequel on fait digérer des noyaux d'amandes amères, de manière à lui donner le goût du kirchwasser : il marque à l'aréomètre 45° centésimaux, et se vend généralement 76 c. le litre.

I. J'ai aussi rapporté des échantillons de samshou fabriqués aux îles Lieu-Tcheou (Japon), qui valent dans le commerce 60 c. le litre ; ils marquent tous 45° à 46° centésimaux.

Le samshou est aussi en grand usage en Cochinchine où on le fabrique surtout avec du riz, lorsque la récolte en est abondante ; car il est à remarquer qu'en Cochinchine, comme en Chine, la fabrication

du samshou est sévèrement interdite dans les temps de disette, dans le but de réserver tous les grains existants à la nourriture des habitants [1]. Les échantillons que j'ai rapportés de la Cochinchine marquent à l'aréomètre centésimal 45°; cette liqueur vaut de 50 à 60 c. le litre.

Il est hors de doute que la plupart de ces boissons alcooliques, surtout celles de première qualité, peuvent être fabriquées, avec nos esprits du Languedoc, à des prix qui laissent une large marge aux bénéfices.

Ainsi, en supposant nos alcools de 86° à 75 fr. l'hectolitre :

Le samshou A, vendu en Chine à 1 fr. 15 c. le litre, pourra être fabriqué à 0,40;

Le samshou D, vendu en Chine à 1 fr. 40 c. le litre, pourra être fabriqué à 0,55 ;

Le samshou E, vendu en Chine à 76 c. le litre, pourra être fabriqué à 0,42 ;

Le samshou F, vendu en Chine à 35 c. le litre, pourra être fabriqué à 0,28 ;

Le sanshou H, vendu en Chine à 76 c. le litre, pourra être fabriqué à 0, 40 ;

Le samshou I, vendu en Chine à 55 c. le litre, pourra être fabriqué à 0,40.

Il est à propos de remarquer que le goût empyreu-

[1] A ce point de vue, l'introduction en Chine des liqueurs alcooliques pourrait être favorisée par le Gouvernement chinois qui encourage l'importation du riz en l'affranchissant de toute espèce de droits à l'entrée.

matique du samshou n'est nullement recherché des Chinois, et que le but des distillations qu'ils ont fait subir à ceux de première qualité est moins pour en relever le degré alcoolique que pour en éliminer le plus possible l'empyreume.

Il existe déjà, au surplus, des données positives sur les conditions du placement de quelques liqueurs alcooliques d'Europe : ainsi l'eau-de-vie de cerise (*cherry-brandy*), liqueur fabriquée à Copenhague, et qui marque généralement 58 à 60 degrés centésimaux, se place en moyenne à raison de 1/2 piastre (3 fr.) le flacon de forme carrée en verre noir, de la contenance d'un peu plus d'un litre. J'ai vu payer jusqu'à 8 piastres la caisse de 12 flacons, lorsque j'étais à Canton.

Je n'hésite pas à penser qu'on pourrait placer très-avantageusement, c'est-à-dire à raison de 1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 le litre, du kirchwasser à 60° centésimaux, fabriqué avec du 3/6 du Languedoc et quelque atome d'acide cyanhydrique. Les liqueurs sucrées à la rose, les crèmes de menthe, le ratafia, sont fort du goût des Chinois; et, dans les qualités médiocres que l'on pourrait placer à 1 fr. 50 c. ou 2 fr. le litre, on trouverait, je crois, une source de bénéfices considérables.

Mais les articles qui me semblent destinés à occuper le premier rang parmi nos exportations, ce sont incontestablement ces vins communs liquoreux et doux, muscats et non muscats, récoltés dans les territoires de Lunel, de Frontignan, de Marseillan, d'Agde,

de Béziers, ainsi que dans les départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, où ils ne valent guère sur les lieux, en bonne qualité, que 80 à 120 fr. le muid (700 litres), c'est-à-dire 11 à 18 centimes le litre ; ils trouveraient assurément un placement facile, en Chine, en Cochinchine et dans l'Océanie, à 75 c., 1 fr., 1 fr. 25 c. et 1 fr. 50 le litre, y compris le contenant : or, voici quel en serait le prix de revient :

Prix d'achat.....	11 c.	à —	18 c.
Contenant et bouchons.....	16	à —	16
Emballage.....	8	à —	8
Port, à 140 fr. le tonneau de mer..	28	à —	28
Assurance à raison de 2 1/2 p. %..	1	à —	1
Intérêt du capital à 6 p. %.....	4	à —	4
	68	à	75

Ce qui, aux prix indiqués, laisserait au commerçant un bénéfice net de 7, 28, 50 et 75 centimes par litre ; soit de 11, 33, 76 et 111 p. %. On pourrait d'ailleurs obtenir une réduction importante sur le prix de revient, en expédiant en Chine les vins en barrique et les 3/6 en dame-jeanne de verre de 80 à 90 litres de contenance. Là, ils recevraient ces préparations simples et les manipulations nécessaires pour les approprier à la vente. Je ne propose pas l'expédition des 3/6 en barriques à cause de l'inconvénient de les colorer, ce qui leur ôterait de leur valeur, et parce que le déchet

serait souvent de 25 p. % dans le transport, par l'évaporation ou le coulage [1].

Le prix de vente s'améliorerait sans doute au fur et à mesure des progrès que la consommation des boissons dont il s'agit ne manquerait pas de faire dans un pays où, parmi les gens riches, les recherches de la table sont poussées très-loin, et où le peuple se jette avec avidité sur tout ce qui peut donner à ses sens une excitation quelconque [2]. Aux débuts de l'entre-

[1] Ne sont pas compris dans ce compte des bénéfices ceux résultant du change de la piastre forte sur l'Europe (Angleterre); sa valeur sur Londres, à six mois de vue, a été en moyenne, en 1843, de 5 fr. 70.
en 1844, de 5 fr. 57.

[2] A ceux qui voient, dans les Chinois, un peuple stationnaire dans ses usages, et dont les habitudes repoussent tout objet nouveau de consommation, je ne citerai comme preuve du contraire qu'un seul fait, mais un fait immense auquel se rattachent les derniers grands événements de la Chine et les modifications profondes qui se sont faites dans la vieille politique de cet empire : je veux parler du commerce de l'opium.

Avant 1767, l'opium, considéré comme drogue médicinale par le tarif chinois, avait, en Chine, une consommation à peu près limitée par la thérapeutique : 200 caisses (1250 kilogr.) importées annuellement du Bengale, suffisaient à tous les besoins. En 1767, les Portugais, dans les mains desquels était alors le commerce indo-chinois, en placèrent un millier de caisses, et ce fut là, pendant plusieurs années, la limite extrême de l'importation. Mais déjà l'usage de fumer cette pernicieuse drogue avait fait des progrès, et, en 1773, la Compagnie anglaise des Indes-Orientales entreprit quelques

prise, la réussite dépendra, comme je l'ai dit, du bas prix par rapport aux boissons similaires consommées en Chine : or, je crois avoir établi plus haut que cette condition peut être parfaitement remplie par les produits alcooliques du Languedoc, qui, le plus souvent à meilleur compte que ceux de Chine, y seraient, en raison de la franchise de leur goût et de leur qualité, bien autrement estimés une fois connus.

Quant à l'étendue du marché, elle est illimitée, puisque les peuples au goût desquels il s'agit de faire

expéditions qui eurent beaucoup de succès. Enfin, en 1794, la consommation avait pris une extension telle, qu'un navire anglais entièrement chargé d'opium put vendre sa cargaison à Wampoa (rivière de Canton).

Le Gouvernement chinois, effrayé des développements prodigieux de la consommation de l'opium, l'interdit sous les peines les plus sévères à ses populations, et en défendit, en 1821, le commerce dans la rivière de Canton ; mais il était trop tard, et la contre-bande, bravant la peine de mort, se chargea de satisfaire aux besoins désormais irrésistibles de cette ignoble passion.

Aujourd'hui la vente de l'opium sur les côtes de la Chine s'élève annuellement à une valeur de 160 millions de francs.

Ainsi, lorsqu'on voit naître et se développer à ce point le goût des Chinois pour une drogue prohibée dont ils connaissaient à peine l'existence il y a soixante ans, comment pourrait-on craindre, lorsqu'il s'agit de développer chez eux un goût déjà fort répandu dans toutes les classes de la société, et qui se rattache à une bonne alimentation en même temps qu'il satisfait à d'irrésistibles besoins d'excitations, comment, dis-je, craindre des répulsions fondées sur la prétendue immobilité des habitudes ou des usages chinois ?

appel offrent une population de plus de 400 millions de consommateurs.

Avec les données qui précèdent, et en présence de pareils débouchés, il n'est pas permis, ce nous semble, d'hésiter un instant à tenter des essais en grand, essais décisifs au succès desquels sont attachés et la prospérité de notre agriculture dans le Midi, et l'avenir de notre navigation.

N'est-il pas hors de doute, en effet, que le jour où nos vins, nos alcools et nos liqueurs auront trouvé un large débouché en Chine, ces produits deviendront un élément de fret d'autant plus précieux que le fret fait généralement défaut aux navires européens, obligés le plus souvent aujourd'hui de demander le bénéfice du voyage aux marchandises de retour, au lieu de le faire porter sur la double opération commerciale de l'aller et du retour? Cet élément de fret à l'aller assurerait donc, à la navigation française avec la Chine, des avantages importants sur ses rivales, en lui permettant de prendre une large part au transport des produits de l'extrême Orient que consomme l'Europe, commerce considérable qui se lie par celui d'intercourse au commerce des Indes-Orientales, de l'Océanie, du Brésil et des républiques américaines ; il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil rapide sur les principaux articles qu'offrent pour le retour les marchés chinois et indo-chinois.

En ce qui concerne le marché chinois proprement dit, nous citerons rapidement quelques marchandises:

l'alun, par exemple ; il vaut 12 fr. les 100 kil., et a un placement assuré dans l'Inde où il en a été importé de Chine, en 1845, 3,180,000 kil. ; la badiane dont il a été exporté à diverses destinations, en 1844, 100,000 kil. à raison de 90 fr. les 100 kil. ; les articles divers dont l'exportation annuelle dépasse une valeur de 8 millions de francs ; le camphre dont il s'exporte annuellement 100,000 kil. pour l'Europe, au prix moyen de 220 fr. les 100 kil. (observons ici, en passant, que l'industrie du raffinage du camphre en France, si on lui accordait un drawback, recevrait une nouvelle impulsion qui lui permettrait de travailler pour l'étranger); la cannelle dont il s'exporte annuellement 1,500,000 kil. de la valeur de 1,200,000 fr. ; la rhubarbe, qui entre pour 1,200,000 kil. de la valeur de 600,000 fr. dans l'exportation chinoise. Je passe sur les autres articles de drogueries, malgré leur importance, ainsi que sur les tissus de coton (Nankin) et sur les soieries, qui peuvent cependant, depuis l'abaissement du tarif français, offrir un objet de retour ; les tissus de Hia-Pou ou batiste de coton ; les porcelaines qu'une réduction de tarif permettrait d'importer sur une grande échelle, et j'arrive aux quatre produits qui peuvent constamment servir à alimenter un commerce fort actif : tels sont le *thé*, la *soie*, le *tabac* et le *sucre*.

Il s'exporte annuellement de Chine pour une valeur de 200 millions de thé ; il en a été chargé, en 1845, dans les ports de la Chine, sur des navires français, 1,200,000 kil. Il est d'ailleurs à propos de remarquer

que la consommation du thé fait chaque jour des progrès en France, et que cet article tend, par ce motif, à prendre une place importante dans notre commerce avec l'extrême Orient.

Il s'exporte de Chine pour une valeur de plus de 25 millions de francs de soies écrues et de 10 millions de soieries.

Le tabac, si la France, comme je l'ai dit dans un rapport sur le commerce français dans l'Indo-Chine, se décidait à acheter en Chine la moitié seulement des tabacs étrangers qu'elle consomme, c'est-à-dire 6 millions de kilog. ; le tabac, dis-je, offrirait à notre navigation un article précieux de retour.

Quant au sucre, dont la production annuelle peut être évaluée approximativement, en Chine, à 300 millions de kilog., de ce seul fait qu'il s'en exporte déjà près de 20 millions de kilog. dans l'Inde anglaise, aux États-Unis, en Australie, et en Angleterre, malgré la concurrence que leur font dans l'Inde et l'Australie les sucres de Manille, de Java, de Siam, de Cochinchine et de la presqu'île Malaise, et ailleurs, le sucre du Brésil et des Antilles espagnoles, on peut conclure que si nos relations commerciales étaient actives en Chine, le sucre deviendrait, surtout sous l'influence d'une diminution des droits d'entrée fondée sur les intérêts bien entendus des consommateurs et de notre navigation, l'un des articles les plus importants de notre commerce avec la Chine.

Quant au marché indo-chinois, ses produits, dont le commerce se lie étroitement à celui de la Chine, sont

connus de tous. Qui ne sait, en effet, que le café des Philippines, de Ceylan et de Java ; l'indigo de Manille, de Java et du Bengale; le sucre de Java, de Manille, de Siam, de Cochinchine et de la presqu'île Malaise ; le poivre de Sumatra, l'étain de Malacca et de Banca, le sagou de Bornéo et de Sumatra, le riz en paille de Raugun et de Java, les drogueries enfin de toute espèce offrent dans ces contrées, comme articles de retour, un élément considérable au commerce européen et à la France en particulier, si ses véritables intérêts économiques, parvenant à se faire jour à travers les ténèbres qu'engendrent le système protecteur et le monopole, amenaient enfin le remaniement de nos tarifs?

Ce n'est point ici, au surplus, le lieu de traiter la question commerciale *in extenso* ; il nous suffirait de l'indiquer afin de donner un aperçu des ressources que peuvent offrir les marchés chinois et indo-chinois, en échange des vins, des eaux-de-vie et des liqueurs que nous y porterions.

Il ne me reste plus, pour remplir le cadre que je me suis tracé, qu'à indiquer la meilleure marche à suivre, selon moi, pour ouvrir ces marchés à nos produits viticoles, et assurer le succès des essais en grand qu'il convient d'entreprendre dans ce but. La situation, ne l'oublions pas, est tout exceptionnelle ; il faut donc des voies et moyens autres que ceux que le commerce européen a l'habitude de mettre en œuvre.

Proclamons avant tout qu'une tentative pleine d'avenir pour l'industrie viticole en général, et à laquelle est étroitement lié le développement de notre commerce

extérieur et de notre grande navigation, est d'intérêt national, et, à ce titre, réclamons hautement du Gouvernement l'appui, le concours qu'il doit à toutes les entreprises d'utilité publique; que ce concours toutefois n'ait que le caractère d'un puissant patronage, laissant à l'industrie privée toute sa liberté d'action, toute sa spontanéité; nous en préciserons plus loin la nature et l'étendue.

C'est de la masse des propriétaires et négociants du Bas-Languedoc et du Roussillon, intéressés directs et immédiats dans cette haute question, que doit sortir l'association chargée de prendre l'initiative et la direction des opérations. Le nombre des associés, en allégeant le poids des avances et des sacrifices de chaque membre, permettra de pousser à fond les essais, de manière à ne s'arrêter que devant l'impossibilité de réussir.

Montpellier ou Cette sont parfaitement situés pour devenir le centre d'action de la compagnie commerciale de l'extrême Orient; placée au contact de la Chambre de commerce de Montpellier, cette compagnie en sera comme une émanation, et participera ainsi indirectement à la position officielle de cette institution dans l'État.

Le premier acte de la compagnie, l'acte essentiel auquel est attaché le succès de l'entreprise, est le choix des agents destinés à se rendre en Chine pour diriger par eux-mêmes les essais. L'habitude des affaires, un caractère honorable, une activité que rien ne lasse, un habileté que rien ne déconcerte, une loyauté que

rien ne rend équivoque, une fertilité de moyens que rien n'épuise et qui sait s'inspirer de l'observation des habitudes, du goût et des mœurs du pays : telles sont les conditions de premier ordre de ce choix. Viennent ensuite des connaissances sur le traitement des vins et la préparation des liqueurs : en effet, non-seulement il faut envoyer en Chine des liqueurs communes toutes préparées, mais encore il faut songer à y expédier des alcools purs destinés à être manipulés sur place, selon le goût des consommateurs, et avec des substances dont ils prisent la saveur, tels que le ginsing, la rhubarbe, le fen-tse, le ti-hoang, le san-tsi, etc.

D'ailleurs on ne doit pas perdre de vue la possibilité de vendre ces alcools en nature à des liquoristes chinois, qui ne manqueront pas de se présenter pour peu qu'ils entrevoient, en raison du bas prix, le moyen de donner une nouvelle extension à leur industrie. C'est surtout par l'entremise de ces gens-là qu'on pourra consulter le goût des populations de l'intérieur, et chercher à l'éveiller aux saveurs nouvelles de nos vins de liqueur. Et qu'on se rassure sur le danger d'employer des agents chinois qu'on s'est plu mal à propos à représenter comme manquant de bonne foi et de probité ; il est temps de réhabiliter le grand commerce, le commerce sérieux en Chine, en rappelant les paroles prononcées publiquement, en 1844, par le chef de l'une des premières maisons américaines établies à Canton : « J'ai vécu long-temps en Chine, dit-il, et je n'ai vu nulle part les propriétés aussi respectées, le commerce aussi

facile et les transactions observées avec autant de droiture, de discernement et de bonne foi. »

Quelque temps, sans doute, il faudra imiter servilement les habitudes du consommateur chinois, surtout quant aux formes des vases et des étiquettes, au mode d'emballage, etc., etc., pour les produits analogues aux produits du pays ; mais, au fur et à mesure de l'extension du marché, on pourra hasarder des formes nouvelles, surtout lorsqu'il sera question de produits non similaires : alors les bouteilles de verre façonnées, enjolivées dans le goût chinois, de diverses couleurs, les flacons de cristal et d'émail pourront essayer de se présenter à la faveur du liquide, et le contenant pourra à son tour, s'il est à bon marché, faire passer le contenu. Tout cela est matière à essai.

Deux agents en Chine me paraissent nécessaires pour conduire l'entreprise ; leur comptoir sera, soit à Macao, établissement portugais et port franc dont tout le monde connaît les ressources, soit à Hong-Kong, établissement anglais qui offre certains avantages sous le rapport de la sécurité et de la facilité des relations avec tous les ports de la Chine ouverts au commerce européen.

Des parties de vins et de liqueurs assorties seront remises en commission à des négociants européens et chinois, dans les ports de Macao, Canton, Hong-Kong, Amoy, Fou-Tchou, Ning-Po et Shang-Hay ; les agents de la compagnie française seront sans cesse en course sur ces divers points, pour multiplier leurs relations et se mettre en contact direct avec les populations.

Lorsqu'ils seront au fait des diverses places de commerce désignées plus haut, ils trouveront aisément le moyen de faire faire, aux risques et périls de la compagnie, quelques envois de vins et de liqueurs dans l'intérieur, par l'intermédiaire des négociants chinois.

Que, surtout dans les commencements, les bénéfices soient strictement bornés au recouvrement des frais, afin que le vendeur en seconde main ait plus de marge pour ses profits; plus ils seront grands, plus ses efforts tendront à élargir le cercle de la consommation. Lorsque l'habitude sera prise, le temps sera venu alors seulement de songer aux bénéfices. Il serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer même approximativement le terme des essais; mais, dans mon opinion, il faut au moins trois ans d'efforts persévérants pour ouvrir le marché chinois à nos produits viticoles : ce temps d'épreuve passé, la qualité de nos denrées, leur prix et la bonne foi de nos négociants feront le reste.

Les deux représentants de la compagnie française de l'extrême Orient ne vont pas remplir en Chine, on l'a déjà compris, le simple rôle de négociants; ils doivent d'abord, et avant tout, résoudre une question d'intérêt général : ce n'est que lorsque leurs essais seront terminés qu'ils deviendront des agents de vente et d'achats proprement dits, et qu'ils perdront le caractère, en quelque sorte officiel, de leur entreprise. Jusque-là, considérés comme chargés d'une mission commerciale d'utilité générale, ils doivent être commissionnés par l'État à titre de délégués du commerce

français, titre qui leur donnera un relief très-propre à attirer sur eux la considération des maisons européennes et des Chinois chez qui l'autorité du Gouvernement a conservé tout son prestige. Un traitement annuel de 10,000 fr., en outre des frais de déplacement, défraiera suffisamment ces agents des dépenses inhérentes au pays et à leur position qu'ils doivent faire et maintenir honorable, sur un point du globe où les habitudes européennes entraînent à une foule de dépenses, bien que, pour les indigènes, la vie soit à fort bon compte en Chine.

Indépendamment du but spécial que nous venons d'exposer, la compagnie française pourrait, à l'aide de ces agents, se charger de faire la commission pour les maisons de commerce que les rapports de la mission commerciale de Chine ont édifiées sur l'étendue et les ressources qu'offre dès à présent le marché chinois pour le placement d'une foule de produits français. Il suffira d'ailleurs de parcourir les intéressants rapports de MM. Haussmann, Hedde, Rondot et Renard, délégués du commerce dans l'ambassade française en Chine, pour se convaincre qu'en ouvrant ce marché à l'une des branches de notre industrie, on y entraînera nécessairement toutes les autres à la suite. Les conclusions de M. Hedde sont que nous pouvons à la fois demander à la Chine des quantités considérables de soies écrues et gréges pour les ouvrer, et lui porter certaines spécialités de tissus de soie pour lesquels notre fabrication est très-supérieure à la sienne. L'industrie parisienne doit trouver en Chine le placement des bronzes, des glaces, des

armes de luxe, de la mercerie, des cristaux, des émaux, des pendules, des montres, de l'or en feuilles, du fil d'or et d'argent en fin et en faux, etc...; certaines cotonnades imprimées peuvent aussi se présenter avec succès sur le marché chinois. Elbeuf et Sédan, pense M. Rondot, doivent lier des affaires avec la Chine; ils ont la perspective de retirer un beau bénéfice des expéditions qu'ils auront combinées et composées avec soin. Plus loin, le même délégué désigne les draps fins, les draps légers, les camelots, les flanelles lisses, les mérinos, les alépines, les couvertures de laine, la bonnetterie de laine et quelques articles de nouveauté, comme pouvant être expédiés dès à présent.

Une question, ajoute-t-il, qui domine toutes les autres, c'est celle de la constitution de comptoirs et de sociétés d'exportation : eh bien! la compagnie languedocienne de l'extrême Orient y donnerait un commencement de solution.

Puisse le Gouvernement, encouragé par le succès de ces premières relations avec la Chine, se décider enfin à accepter, dans le mouvement qui porte irrésistiblement la civilisation jeune et vigoureuse de l'Occident vers l'antique société chinoise, le rôle que Dieu semble avoir marqué à la France dans les destinées de l'humanité!

Dans ce qui précède, nous ne nous sommes appuyé que sur nos propres observations en Chine, pour conclure que ce pays pouvait et devait s'ouvrir largement aux produits viticoles du midi de la France. Il ne sera

peut-être pas sans intérêt d'ajouter ici, à l'appui de cette opinion, quelques renseignements épars dans les livres chinois.

L'habitude qu'ont les Chinois des provinces du nord de consommer à leur repas une espèce de bière fabriquée avec de l'eau et des grains fermentés, remonte au-delà de 2,000 ans avant l'ère chrétienne; tous les efforts des gouvernements qui se sont succédé ont tendu à resserrer cette consommation dans les limites étroites marquées par la surabondance des grains dans les années de grande récolte, attendu, est-il dit, que tous les travaux, toutes les industries de l'agriculture ne suffisent qu'à peine ordinairement pour nourrir l'innombrable population de la Chine; mais, ajoute-t-on, les lois n'ont pu faire tomber une seule fabrique, ni fermer un seul débit.

Les Chinois emploient pour faire fermenter le grain une espèce de levain appelé *Kiu-Tsée*, préparé avec de la farine de froment pétrie dans l'eau chaude; la fermentation se développe dans cette pâte qui, mise en forme et desséchée ensuite, sert, dans le courant de l'année, à provoquer la fermentation de divers grains, tels que l'orge, le froment, la houlque, l'avoine, etc., etc.

Ces sortes de boissons, auxquelles on a ajouté quelquefois, avant la fermentation, des cerises, de la cannelle, du gingembre, des coings, des poires, des pignons, etc., deviennent fort bonnes en vieillissant; il en est même que des missionnaires ont pu prendre pour du vin du midi de l'Europe. On les enterre dans

des urnes bien fermées qu'on garde ainsi vingt et trente ans; les Chinois les boivent toujours chaudes, comme leurs samshous.

Il est hors de doute qu'il y a eu des vignes dans le Chan-Si et le Chen-Si, bien des siècles avant Jésus-Christ. On en a même planté assez pour faire beaucoup de vin. *Sée-Ma-Tsien* cite, à cette occasion, un cultivateur qui en avait obtenu 10,000 mesures. Les provinces de *Pé-Tché-Ly*, du *Chan-Tong*, du *Ho-Nan* et du *Hou-Kouang* eurent aussi autrefois des plantations considérables de vignes; et les chansons composées sous les dynasties, depuis les *Yuen* jusqu'aux *Han*, font foi que le *vin de raisin* a toujours été fort agréable aux Chinois. L'Empereur *Ouen-Ty*, de la dynastie de *Ouei*, le célèbre avec un enthousiasme lyrique digne d'Horace, et l'on voit dans la *Grande Botanique*, liv. 133, que le *vin de raisin* était le vin d'honneur que plusieurs villes offraient aux Gouverneurs et même à l'Empereur. En 1373, *Tai-Tsou*, fondateur de la dernière dynastie, accepta pour la dernière fois le vin de *Taï-Yuen* et du *Chan-Si*, et défendit qu'on lui en présentât à l'avenir, ne voulant pas que cette fabrication fût onéreuse au peuple.

Il paraîtrait, au surplus, d'après les historiens, que la vigne a essuyé bien des révolutions en Chine; chaque fois qu'il a été ordonné aux cultivateurs d'arracher les arbres qui embarrassaient les champs destinés à la culture des céréales, elle n'a pas été exceptée. La destruction de la vigne fut poussée si loin sous certains règnes, que, dans quelques provinces, on n'en

conserva pas même le souvenir. Voilà sans doute ce qui a fait penser, dans ces derniers temps, que la vigne n'avait été connue en Chine que très-tard ; on voit d'ailleurs, en parcourant les annales chinoises des derniers siècles, qu'on a apporté en Chine beaucoup de plants de vignes de Samarcande, de la Perse, du Thibet, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui les trois provinces du *Chan-Tong*, du *Ho-Nan* et du *Chan-Si* en possèdent des plantations considérables, et expédient au dehors de grandes quantités de raisins frais et de raisins secs. Le sud de la province du *Pé-Tché-Ly* fournit aussi des raisins fort renommés; mais à *Pe-King* même, il faut enterrer la vigne, en hiver, pour la garantir de la gelée, et la mettre en espalier pour faire mûrir le raisin.

COMPTE-RENDU

DES ESSAIS

DE NATURALISATION EN FRANCE ET EN ALGÉRIE

DE PLUSIEURS PLANTES TEXTILES

ORIGINAIRES DE LA CHINE.

Nous avons rapporté de la Chine, en 1846, les graines de quelques plantes textiles avec lesquelles les Chinois, les Cochinchinois et les Japonais fabriquent divers tissus dont la beauté le dispute à la solidité, et que les qualités supérieures de leurs filasses ont déjà fait connaître sur les marchés de Londres et du nord de l'Europe. Ces plantes, désignées en Chine sous le nom générique de *Mâ*, ont été l'objet d'une mention dans le 1er volume de cet ouvrage. Nous avons cru devoir y donner les procédés usités dans l'extrême Orient pour la culture de ces plantes et la préparation de leurs filasses, dans l'espérance que quelques agronomes se lanceraient dans la voie des expériences à faire pour enrichir l'agriculture et l'industrie de ces nouveaux produits. Nous avions, à cet effet, distribué dans plusieurs départements les graines rapportées par nous; mais les essais de culture n'ayant pas été généralement suivis avec soin et persévérance, nous avons dû poursuivre

nous-même l'œuvre que nous avions commencée par l'importation des graines.

Les plantes dont nous nous proposons d'entretenir ici nos lecteurs, sont le Lo-Mâ (*Cannabis gigantea*), le Tsing-Mâ (*Corchorus textilis*), le Chou-Mâ (*Urtica nivea*) et un Mâ du genre *Sida* de la famille des malvacées ; nous parlerons aussi du lin, à l'occasion de la préparation de sa filasse par la méthode chinoise.

Historique. — Nos premières expériences datent de 1847. Convaincu, dès cette époque, de la nécessité de nous occuper nous-même de la culture de ces plantes, nous semâmes, dans deux jardins des environs de Marseille, quelques graines de Lo-Mâ et de Tsing-Mâ que nous avions heureusement conservées. Ces plantes parcoururent avec régularité les diverses phases de leur végétation, mais ne fournirent que peu de graines, en raison du retard apporté au semis que nous ne pûmes faire que le 1er mai.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1848, des semis plus importants eurent lieu simultanément à Marseille et au Jardin botanique de Montpellier, à la fin de mars, partie avec des graines récoltées en 1847, partie avec des graines qui nous restaient encore de celles que nous avions rapportées de la Chine ; elles réussirent complètement l'une et l'autre sur ces deux points.

Confié, à Marseille, aux soins de M. Garnier-Savatier, et soumis au procédé d'irrigation souterraine de cet horticulteur, le semis de Lo-Mâ (*Cannabis*) réussit admirablement ; plusieurs plantes dépassèrent 7 mètres

en hauteur; la majeure partie atteignit 5 mètres 1/2, et la grosseur de plusieurs tiges, à 10 centimètres du sol, présentait jusqu'à 26 centimètres de circonférence: disons toutefois que ce développement phénoménal devait être attribué autant au genre particulier d'irrigation qu'au soin qu'on eut de placer ces plantes à 60 centimètres environ les unes des autres, afin d'obtenir le plus possible de graines dont il importait avant tout d'assurer la reproduction. Nous pûmes ainsi récolter, vers la fin d'octobre, une livre de graine d'excellente qualité, et qui fut présentée, avec plusieurs tiges de Lo-Mâ, à la Société d'agriculture de l'Hérault, dans sa séance du 5 février 1849.

Quant aux essais de culture faits à Montpellier, objet des soins de M. Soulié, jardinier en chef de l'École de botanique, ils réussirent aussi parfaitement; les quelques graines de Lo-Mâ que nous lui avions remises avaient été confiées à la terre, à la fin de mars, et nous récoltâmes encore, sur plusieurs tiges qui avaient atteint environ 5 à 6 mètres de hauteur, une certaine quantité de graines que nous étions parvenus à soustraire à l'avidité des oiseaux.

Le Tsing-Mâ (*Corchorus textilis*) avait aussi bien réussi à Marseille qu'au Jardin botanique de Montpellier, et fourni une quantité de graine suffisante pour nous permettre de donner, l'année suivante, plus d'extension à sa culture; c'était alors le but auquel devaient tendre tous nos efforts. Enfin le Chou-Mâ (*Urtica nivea*), cultivé également avec succès au Jardin botanique de l'École de médecine, y était devenu une

plante pérenne poussant chaque année des tiges droites, longues de 5 à 6 pieds, portant des feuilles dentelées, vertes en dessus et blanc d'argent en dessous, et des graines en grappes violettes et brunes; mais on n'en avait pas jusqu'à ce jour extrait la filasse.

Culture de Lo-Mâ (*Cannabis gigantea*). L'année 1849 étant regardée par nous comme devant donner la solution de la question de naturalisation de ces plantes, nous avions pris en temps utile nos dispositions pour multiplier nos essais et faire varier les circonstances dans lesquelles ils devaient avoir lieu. MM. Guirand de St-Marsal et Companyo, de Perpignan, avaient bien voulu se charger, en 1849, de la direction de la culture de Lo-Mâ dans les Pyrénées-Orientales. Dans le département de l'Hérault, MM. Vialars et Macès avaient eu l'obligeance de nous fournir un certain espace de terrain, le premier à Castelnau, le second sous les murs de la citadelle de Montpellier. Le directeur du Jardin botanique, M. Delile, avait mis à notre disposition un are de terre environ au Jardin botanique de la Faculté de médecine; M. de Cambis avait consacré, à Montpellier, une plate-bande de son jardin à cette culture; M. Garnier-Savatier s'était chargé de continuer, dans les Bouches-du-Rhône, les expériences qu'il avait si bien dirigées l'année précédente, et M. le docteur de Lavit avait aussi semé du Lo-Mâ dans son jardin, à Marseille; enfin M. de Salamon dans les Basses-Alpes, et quelques-uns de nos amis des Hautes-Alpes, avaient entrepris des essais de culture dans des situations très-variées. Nous allons

rendre compte le plus succinctement possible de ces diverses expériences. Nous commencerons par celles que nous avons personnellement dirigées dans le département de l'Hérault, comme étant les plus complètes.

Il n'échappera pas aux personnes qui connaissent la situation des quatre points du territoire de Montpellier, choisis pour nos essais, que chacun d'eux offrait une exposition particulière propre à marquer son influence sur les résultats poursuivis. Les semis ont d'ailleurs eu lieu vers la même époque, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine de mars, et nous y avons employé, à Castelnau, de la graine de 1847, et, sur les autres points, de la graine de 1848. L'une et l'autre ont parfaitement levé, et donné des résultats identiques.

Confiée aux soins intelligents de l'habile jardinier de M. Vialars, le sieur Louvet, la culture entreprise à Castelnau est sans contredit celle qui a offert les résultats les plus importants à constater. Le terrain avait été bien préparé à la bêche, sans engrais, mais sur une ancienne fumure pour jardinage; la graine a été répandue très-également à la main, de telle sorte que les plants se sont trouvés à la distance les uns des autres d'environ 10 à 15 centimètres. Hors de terre et déjà hauts d'à peu près 15 centimètres, ils ont eu à supporter les gelées tardives de la première quinzaine d'avril, qui ont fait baisser le thermomètre à 4° au-dessous de zéro; ils ont parfaitement résisté à ce froid; on leur a donné deux arrosages dans le cours de la saison qui, cette année, a été fort sèche,

comme on sait. Dans la première quinzaine de septembre, les mâles épanouissaient leurs fleurs qui ne tardèrent pas à se flétrir, après toutefois avoir fécondé les fleurs femelles. On arracha les premiers en octobre pour procéder à la préparation de la filasse, laissant sur pied, jusque dans les premiers jours de novembre, les tiges femelles. Ce n'est qu'à cette époque que le degré de maturité de la graine permit d'achever la récolte du Lo-Mâ. Les bouquets de graines séparés des tiges au moyen d'un sécateur furent placés dans une grande benne et abandonnés à eux-mêmes pendant huit jours; il s'établit une légère fermentation dont on eut soin de modérer l'effet en brassant un peu chaque jour la masse et en l'aérant, ce qui favorisa au plus haut point la maturation de la graine, dont le rendement a été de 14 kilogrammes pour 50 centiares; ce qui donnerait à l'hectare 2,800 kilog.

Le Lo-Mâ a atteint dans cette expérience une hauteur moyenne de 5 mètres: à un décimètre au-dessus du collet de la racine, les tiges présentaient de 4 à 6 centimètres de circonférence; dépourvues de branches latérales à la partie basse et moyenne, elles en offraient quelques petites au sommet. Quoique lisse, l'écorce des plus grosses tiges, celles dont un plus grand écartement avait trop favorisé le développement, laissait à désirer sous le rapport de la finesse de la fibre; mais les tiges les plus minces ont donné une filasse fine et susceptible d'être employée dans le tissage; le rendement obtenu sur 50 centiares a été de 14 kilog. de filasse, ce qui donnerait à l'hectare 2,800

kilog., s'il était permis de conclure d'une culture en petit à une culture en grand. Nous dirons plus loin par quels moyens nous avons obtenu cette filasse.

La culture du Lo-Mâ, sur les terres de M. Marès, a présenté des résultats analogues : 30 centiares d'une terre assez forte et peu fumée ont été ensemencés à la main, à la fin de mars, avec de la graine récoltée à Montpellier en 1848 ; le Lo-Mâ a atteint une hauteur moyenne de 5 mètres ; mais, comme le semis était moins dru que celui de Castelnau, la plupart des plants ont atteint 5 à 8 centimètres de diamètre à leur base. La filasse obtenue était plus commune et seulement bonne pour la corderie ordinaire ; la graine a été mûre huit jours plus tôt qu'à Castelnau ; les mêmes précautions n'ayant pas d'ailleurs été prises pour assurer la maturité de toute la graine, il en a été beaucoup perdu.

Les plants de Lo-Mâ, cultivés par M. de Cambis, avaient atteint, par suite de la grande distance à laquelle ils avaient été semés les uns des autres, de fortes dimensions en hauteur et en grosseur, qui devaient nécessairement nuire à la qualité de la filasse ; chaque pied était d'ailleurs garni latéralement de fortes branches. Aussi l'importance de cet essai est-elle surtout dans la multiplication de la graine qui, semée au commencement de mars, était mûre dans les premiers jours de novembre, et a donné des produits fort abondants.

Au Jardin botanique, la culture du Lo-Mâ a eu principalement pour but la multiplication de la graine,

ce qui ne saurait avoir lieu, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, qu'aux dépens de la qualité de la filasse, puisque l'écartement des plants, en favorisant leur développement, nuit à la finesse de la fibre végétale; aussi il est des pieds de Lo-Mâ qui ont atteint jusqu'à 6 mètres de hauteur et 18 centimètres de circonférence. Ils étaient d'ailleurs tous plus ou moins garnis de fortes branches qui rendaient très-difficile l'extraction de la filasse [1].

Dans les Bouches-du-Rhône, la culture du Lo-Mâ a été dirigée surtout dans le but de multiplier la graine récoltée en 1848, c'est-à-dire qu'on a espacé les plants de manière à favoriser leur développement aux dépens de la finesse de la fibre corticale. Ce but a été complètement atteint. Ainsi M. Garnier-Savatier a obtenu des tiges très-branchues et de 6 mètres de hauteur, chargées de graines qui ont été mûres dans les derniers jours d'octobre. Les graines du Lo-Mâ cultivé par M. le docteur de Lavit ont été mûres dans les premiers jours de novembre.

Voici en quels termes M. Companyo, directeur du

[1] On a profité de la culture du Lo-Mâ pour faire des essais comparatifs sur l'influence du mode d'irrigation: ainsi les deux carrés en culture avaient été soumis, l'un à l'irrigation souterraine, l'autre à l'irrigation ordinaire par la surface. Dans les commencements, l'action de l'irrigation souterraine a été très-marquée; et, en définitive, les plants les plus forts, les plus hauts, et qui ont donné les premières graines, appartiennent au carré arrosé souterrainement.

Musée d'histoire naturelle de Perpignan, rend compte de ses essais de culture du Lo-Mâ :

« Les graines du Lo-Mâ furent semées le 4 avril » dernier, à 30 centimètres de distance, en ligne, » dans un terrain bon, bien préparé et fumé; dans » huit jours, toutes les graines avaient levé. Malgré » toutes les précautions que je pris pour préserver ce » jeune semis, dans une nuit les insectes détruisirent » plusieurs de ces plantes. La végétation a été un peu » lente pendant le mois d'avril; je l'attribue au temps » froid et variable que nous avons eu pendant ce mois. » A la fin du mois, je fis donner un travail, à la bêche, » aux plantes; elles s'étaient élevées alors à 25 cen- » timètres, avaient beaucoup grossi de la tige, et elles » paraissaient fortes. — *Mois de mai.* — La saison » devenant plus favorable aux plantes, elles poussèrent » avec plus d'activité, les tiges se ramifièrent, et » tout paraissait être disposé à un grand développe- » ment; je fis butter la terre contre les plantes, et les » fis arroser, tous les huit jours, par irrigation. A la fin » de mai, les plantes s'étaient élevées à un mètre. — » *Juin.* — Je fis sarcler les plantes avec précaution » pour ne pas porter préjudice au chevelu des racines; » la végétation parut plus active, les plantes avaient » pris 2 mètres de hauteur en se ramifiant toujours » et en grossissant considérablement des tiges. — » *Juillet.* — Ce mois a présenté un phénomène admi- » rable de végétation : dans 24 heures, les plantes » poussaient 6 à 7 centimètres, et cette croissance » rapide a duré jusqu'à la fin du mois; de sorte que

» les plantes avaient acquis 5 mètres de hauteur, et » elles restèrent alors stationnaires, ou leur élévation » fut peu sensible. — *Août.* — La première quinzaine, » les plantes restèrent stationnaires; elles grossirent » cependant des tiges, les branches se développèrent, » et, vers le 20, commencèrent à paraître les boutons » à fleurs des plantes mâles; elles furent en floraison » complète à la fin du mois. — *Septembre.* — Dans » les premiers jours de ce mois, les boutons à graine » des plantes femelles commencèrent à se développer, » et les fleurs plantes mâles se flétrirent aussitôt: à la » fin du mois, je fis arracher les tiges des plantes qui » commençaient à se dessécher. — *Octobre.* — Vers » la fin de ce mois, la cîme des plantes, avec leurs » flexibles rameaux, se courbaient sous le poids de la » graine, ce qui donnait un coup d'œil très-agréable: » à la fin du mois, les graines étaient mûres. Je fis » alors arracher le chanvre pour en faire la récolte; » je fis faire un faisceau garni tout autour de paille, » d'une épaisseur de 10 à 12 centimètres, que je fis » lier et enterrer, ainsi confectionné, afin que la graine » finît de mûrir. Dix jours après, je le fis retirer de la » terre, et récoltai la graine qui a été parfaitement » mûre et bien nourrie; une élévation de 5 mètres et » demi, et une circonférence de 20 centimètres à beau- » coup de tiges feront comprendre que ce chanvre ne » peut se prêter au rouissage par les moyens usités » pour notre chanvre. »

M. de Salamon, à Thèze (Basses-Alpes), a également réussi dans la culture du Lo-Mâ, qui a atteint une

grande hauteur ; mais les tiges ayant été très-espacées, sont devenues branchues, ce qui a dû nuire à la qualité de la filasse qu'il a obtenue.

Les essais faits dans le département des Hautes-Alpes ont prouvé que le Lo-Mâ y pourrait acquérir un fort beau développement, et y être cultivé avec succès. Les graines de 1848 y ont levé, et la plante a atteint de grandes dimensions ; mais, surprise par les froids précoces, la graine n'a pas eu le temps de mûrir.

Enfin, en 1850 et 1851, le Lo-Mâ a parfaitement réussi en Algérie, par les soins intelligents de l'habile Directeur de la pépinière, M. Hardy. Les tiges ont atteint jusqu'à 6 mètres de hauteur, et l'on a obtenu beaucoup de graines.

Culture du Tsing-Mâ (*Corchorus textilis*). Nos essais de culture du Tsing-Mâ n'ont pas reçu autant d'extension qu'à l'égard du Lo-Mâ, en raison du peu de graine obtenue en 1847 et 1848, et des conditions de température que réclame cette plante : toutefois les résultats que nous avons obtenus nous permettent de considérer, dès à présent, cette plante si précieuse comme complètement naturalisée dans le midi de la France.

La graine de Tsing-Mâ que nous avions remise à M. le professeur Delile, à notre retour en France en 1846, a été cultivée en petit, mais avec succès, au Jardin botanique de Montpellier, en 1846, 1847 et 1848; elle a fructifié chacune de ces années, et a donné, en 1848, une récolte assez abondante

pour fournir à nos principales expériences en 1849. Toutefois quelques essais ont aussi eu lieu avec de la graine de Tsing-Mâ récoltée, en 1847, dans le territoire de Marseille ; nous les décrivons ci-après.

Semé, le 1er avril, au Jardin botanique de Montpellier, par les soins de M. Soulié, jardinier en chef, le Tsing-Mâ était hors de terre au bout de huit jours, et avait atteint, vers le 30 Avril, 1 décimètre de hauteur. Il eut, à cette époque, à supporter l'effet des gelées tardives qui firent, cette année-là, tant de mal aux vignes du Languedoc : après avoir langui quelque temps sous l'influence malfaisante du froid, il reprit bientôt, se développa avec une grande vigueur, et commença à montrer sa petite fleur jaune dans les premiers jours d'août. Plusieurs de ses tiges avaient alors atteint 1 mètre 75 centim. ; mais comme elles avaient été très-espacées dans un but de multiplication de la graine, elles étaient très-branchues ; les gousses séminifères à 6 lobes ne tardèrent pas à pointer. Vers le 15 septembre, nous commençâmes à recueillir de la graine à parfaite maturité ; la maturation de la graine se poursuivit cependant jusqu'à la fin d'octobre ; la récolte totale que nous en fîmes peut être évaluée à une livre. Nous reviendrons plus loin sur nos essais relativement à la filasse de ce Tsing-Mâ.

De la graine de Tsing-Mâ récoltée par nous, en 1847, à Marseille, et confiée à M. Louvet, jardinier à Castelnau, a également réussi.

L'essai de culture du Tsing-Mâ fait dans le territoire de Marseille a présenté les résultats les plus intéressants, surtout au point de vue de la filasse ; parce

que nous avons eu soin de faire un semis assez dru pour prévenir le développement des branches latérales de ces plantes ; aussi la tige, qui avait atteint 1 mètre 20 centimètres, était-elle mince et élancée, et sa partie corticale, parfaitement lisse et fine, promettait-elle une filasse d'une grande finesse dont nous nous occuperons plus loin.

M. Companyo nous a fait connaître, sous la date du 2 janvier, que ses essais de culture du Tsing-Mâ n'avaient pas aussi bien réussi que ceux du Lo-Mâ. Son Tsing-Mâ est resté 6 à 7 mois en terre : dans ce laps de temps, la plante a atteint jusqu'à 2 mètres 50 centimètres de hauteur ; bien que garnie de branches latérales nombreuses et fortes par suite de l'écartement des plants, elle a donné une filasse assez fine dont il nous a envoyé un échantillon, et qui est propre à la fabrication de la batiste. La récolte des graines a été fort abondante eu égard au petit nombre de plants qui étaient sortis de terre dans le semis fait par M. Companyo.

Enfin j'ai obtenu, en 1852, dans les terres qui dépendent du moulin Pagézy, situé sur les bords du Lez, une récolte de Tsing-Mâ qui, par la grandeur et la régularité des tiges, comme par la finesse et le soyeux de la filasse, ne laisse plus rien à désirer.

Après avoir fait connaître le résultat de nos essais en ce qui concerne la culture de ces plantes textiles, il nous reste à rendre compte des nombreuses expériences faites par nous pour obtenir leurs filasses, ainsi que celles du Chou-Mâ (*Urtica nivea*) et du lin. L'*Urtica nivea* que nous avons traitée est celle

qui avait été cultivée au Jardin botanique de Montpellier, où elle n'a pu se reproduire que par boutures, sa graine y étant inféconde comme en Chine où cette plante a tout-à-fait perdu la faculté de donner de la semence, par suite de l'usage séculaire de ne la propager que par boutures. Nous avons eu, au surplus, l'occasion de signaler un effet de la même cause sur l'espèce d'indigotier cultivé à Java sous le nom de *Taroum-Combang*, indigo de fleur [1].

Quant au lin qui a été l'objet de nos essais, il a été obtenu dans les terrains un peu salés de la Camargue, dépendants de la vaste exploitation des rizières du château d'Avignon. Sa culture, placée, sous ce rapport, dans les mêmes conditions qu'en Zélande, paraît devoir, grâces au climat, y bien mieux réussir, si l'on en juge par l'abondance et la nature des produits obtenus; ainsi, la hauteur moyenne du lin dépassait un mètre.

Procédé de préparation des filasses.—Trois modes de préparations ont été mis en pratique pour l'extraction de la partie filamenteuse des plantes textiles dont il s'agit: la méthode chinoise par la vapeur, la méthode européenne par le rouissage, et la méthode mixte, c'est-à-dire participant des deux premières.

La méthode chinoise consiste à soumettre pendant plusieurs heures à un bain de vapeur portée à la température de 100 et quelques degrés, les tiges dont on veut extraire la matière textile: pour cela on dispose,

[1] Voir page 321 du tome II.

sur un fourneau en maçonnerie, une large bassine en tôle dont on exhausse verticalement les bords au moyen d'une claie d'osier cylindrique, espèce de grand gabion de 2 mètres 50 centimètres de hauteur, sur un mètre de diamètre, garni intérieurement et extérieurement de terre grasse destinée à contenir la vapeur [1]. La bassine ayant été remplie d'eau, on place au-dessus, et verticalement, les plantes textiles réunies en bottes et reposant sur un treillage à jour qui empêche la plante de baigner dans l'eau; on ferme la partie supérieure de l'appareil avec un rond en osier soigneusement garni, comme le cylindre, de terre grasse, et bien luté à ce cylindre, et l'on porte à l'ébullition l'eau de la chaudière; la vapeur ne tarde pas à se répandre dans l'intérieur du cylindre d'osier, et à dissoudre la matière mucilagineuse qui unit la partie corticale de la plante à la partie ligneuse, laquelle s'en sépare alors aisément: on fait sécher, puis on racle cette écorce avec un couteau pour en séparer la matière fibreuse; on bat cette dernière, afin de l'assouplir, et enfin on en divise les filaments d'abord avec les doigts, ensuite avec un peigne métallique.

Je crois devoir me borner à relater, parmi un grand nombre d'essais, les suivants :

Essais sur le Lo-Ma.—Un Lo-Mâ récolté le 29 sep-

[1] Dans le fourneau-étuve dont nous avons fait usage dans nos expériences, nous avions remplacé la claie cylindrique d'osier par de grandes briques placées de champ les unes sur les autres et liées ensemble par de la terre grasse.

tembre 1849, et soumis le 25, pendant six heures, à l'action de la vapeur, puis mis à tremper pendant 18 heures dans l'eau froide, et décortiqué à la main au sortir de cette eau, a donné des fibres qui se sont raidies et durcies en séchant, mais qui, sous l'action du battoir en bois, se sont un peu assouplies et ont pu être peignées. La filasse obtenue était grossière et raide; elle a offert généralement une ténacité égale, sinon supérieure à celle du chanvre traité par le rouissage; résultat analogue à celui obtenu en Chine où les toiles de Lo-Mâ sont extrêmement raides et fortes, mais ont des dispositions à se couper.

Une autre partie du même Lo-Mâ, traitée d'abord pendant 5 heures à la vapeur, puis mise à tremper pendant quatre jours et teillée à sec à la main, a donné une filasse moins grossière qui présentait un état de souplesse intermédiaire entre celle procurée par le procédé ci-dessus et la filasse obtenue par le rouissage.

Enfin le Lo-Mâ récolté à Castelnau, et dont les tiges avaient acquis en moyenne 5 mètres de hauteur sur 15 millimètres de diamètre, soumis au rouissage pendant 7 jours, a donné une filasse supérieure en finesse et en souplesse aux précédentes, à peu près égale en force aux bonnes qualités de Russie.

Essais sur le Tsing-Ma.—Le Tsing-Mâ semé, à la fin d'avril, au Jardin botanique de Montpellier, et repiqué à 40 centimètres d'intervalle, dans l'intention d'obtenir plus de graine, a acquis une moyenne de 1 mètre de hauteur et de 15 millimètres de diamètre. La tige

était garnie de branches dans toute sa longueur. Coupé le 25 septembre et mis à rouir le 26 jusqu'au 15 octobre, puis décortiqué en sortant de l'eau, il a fourni, au battage, une filasse fine et brillante d'aspect soyeux, tenace, et susceptible d'un emploi très-avantageux dans le tissage.

Le même Tsing-Mâ semé dru, et dont les tiges étaient par conséquent plus fines, plus élancées, a été récolté à la fin d'août, et soumis immédiatement à la vapeur, séché et mis à tremper dans l'eau pendant 24 heures, puis décortiqué au sortir de cette eau ; la filasse obtenue rappelle, par sa finesse et sa raideur, celle que les Chinois emploient dans la batiste de Canton.

Dans le Tsing-Mâ, les filaments de la matière corticale se séparent si aisément qu'il suffit quelquefois de froisser fortement dans les mains cette matière corticale sans autre préparation pour obtenir la filasse; seulement elle a la raideur du crin.

Essai sur le Chou-Ma. — La rapidité avec laquelle repousse l'*Urtica nivea* nous a permis de faire jusqu'à trois coupes dans l'année : la première à la fin de juin, la deuxième à la fin d'août, et la troisième fin octobre. Ces produits ont été traités :

1° Par la méthode chinoise : on a, à cet effet, soumis l'*Urtica nivea* à la vapeur pendant 6 heures, puis mis à tremper dans l'eau froide pendant 48 heures, et décortiqué au sortir de l'eau. On a obtenu une filasse toujours assez grossière et qui avait peu de ténacité.

Cette expérience, qui n'a pas donné de bons résultats, demanderait à être renouvelée.

2° Par la méthode du rouissage : les tiges d'*Urtica* ont été immergées dans un bassin pendant sept jours et décortiquées au sortir de l'eau. Les tiges de deuxième pousse ont donné les meilleurs produits, consistant en une filasse légèrement cotonneuse, susceptible d'acquérir une grande finesse tout en conservant de la ténacité.

Essai sur le Lin. — 1re *Expérience.* — Soumis pendant six heures au procédé chinois, le lin a été, au sortir de la chaudière, étendu pour sécher; puis il a été brayé à sec, et a donné une filasse d'une teinte roussâtre, un peu raide et surtout d'une ténacité telle, qu'une corde d'un centimètre de diamètre a supporté, sans se rompre, un poids de 100 kil.

Le même lin, sur lequel on avait prolongé pendant sept heures l'action de la vapeur, s'est *brayé* plus aisément tout en conservant sa précieuse qualité de ténacité. Il est à remarquer que, dans l'une comme dans l'autre expériences, le déchet en filaments textiles dans l'opération du *brayage* est tout-à-fait nul, et que le peignage aussi n'a presque pas donné d'étoupes et conséquemment de perte.

2me *Expérience.* — Traité par la méthode mixte, c'est-à-dire exposé d'abord pendant cinq heures à la vapeur, puis mis à tremper pendant soixante heures dans l'eau froide, séché au sortir de l'eau et *brayé*, le lin a donné une filasse toujours très-tenace, mais souple,

d'une teinte plus uniforme se rapprochant du gris ; la perte en matière textile a, dans les opérations du *brayage* et du peignage, été très-faible. Cette expérience a donc présenté des résultats fort satisfaisants.

3me *Expérience.* — Le lin a été traité par le rouissage ordinaire ; le traitement a eu lieu en été, et a duré six jours. La filasse obtenue était très-soyeuse, souple, fine, d'une teinte claire ; mais elle présentait infiniment moins de ténacité que celle obtenue par le procédé chinois, et elle a perdu 50 p. 100 par le *brayage* et le peignage.

Les échantillons des plantes dont il est question et de leurs produits variés obtenus par les divers procédés de préparation décrits plus haut, ont été mis sous les yeux de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault, qui a décidé, dans sa séance du 18 mars 1850, que l'exposition des faits décrits dans ce mémoire serait imprimée dans son Bulletin.

Le Lo-Mâ a été cultivé de nouveau à Castelnau, en 1850, par les soins du jardinier de M. Vialars, M. Louvet, dans une terre argilo-ferrugineuse, froide et sèche, de très-médiocre qualité, non fumée cette année, mais qui devait avoir conservé quelque chose des fumures ordinaires antérieures. La graine, semée dru le 1er avril, a bien levé ; et, bien que la plante n'ait *jamais* été arrosée, et que la sécheresse, cette année, ait été excessive, puisqu'elle a porté préjudice à plusieurs récoltes, le Lo-Mâ a atteint une hauteur moyenne de 3 mètres et demi ; ses tiges n'étaient point embarras-

sées de branches latérales, et leur écorce lisse a donné au rouissage, par la méthode ordinaire, une filasse fine de belle et bonne qualité. Les froids précoces du mois d'octobre, et sans doute aussi la sécheresse excessive, ont retardé la maturation de la graine, qui n'a eu lieu qu'à la mi-novembre. Sur une surface de 100 mètres carrés, le rendement a été de 30 kilogrammes de filaments, ce qui donne 3,000 kilogrammes à l'hectare.

Nous avons cultivé, en 1850, le Lo-Mâ sur une assez grande surface, à Véras, arrondissement de Gap (Hautes-Alpes); la terre choisie pour cette expérience est de qualité médiocre; elle avait été très-légèrement fumée. La graine semée assez dru le 1er avril, est bien sortie, et quoique les insectes aient détruit un assez grand nombre de plantes à leur début, le semis a prospéré; on ne l'a point arrosé dans le cours de l'année. Au mois d'octobre, époque à laquelle on a arraché le chanvre, les tiges mâles étaient en fleur, mais les fleurs des tiges femelles ne marquaient pas encore; il n'y a donc pas eu espoir de récolte de graine. Les tiges avaient atteint une hauteur moyenne de 3 mètres 50 centimètres, triple de celle du chanvre du pays, et ont donné une filasse de bonne qualité.

En Alsace, M. Zubër a cultivé le Lo-Mâ en 1849 et 1850. Il résulte du compte qu'il vient de rendre, à la Société d'agriculture de l'Hérault, des résultats qu'il a obtenus, que cette plante acquiert, en Alsace, un vigoureux développement, et atteint de 4 à 5 mètres de hauteur; mais comme à Paris, à Lyon, en Dauphiné, dans le département de l'Ain et généralement sous tous

les climats analogues à celui de l'Alsace, la graine n'a jamais pu arriver à maturité.

La culture de l'*Urtica nivea* n'a donné lieu à aucune observation nouvelle qui mérite d'être mentionnée.

Les essais de culture du Sida ont bien réussi, et la filasse que j'ai obtenue par le rouissage était fine, soyeuse et résistante.

CONCLUSIONS

Relativement à la culture des plantes textiles dont il est fait mention dans ce Mémoire.

Du Lo-Mâ (*Cannabis gigantea*).—Il est démontré pour nous que le Lo-Mâ est une variété de chanvre très-distincte du chanvre vulgaire; qu'il peut être cultivé avec succès dans toute l'étendue de la France *pour sa filasse*, mais non pour sa graine qui ne parvient à maturité que dans les climats favorables à l'olivier, et où, comme dans le midi de la Chine, il pourra rester sur pied sept à huit mois de l'année, laps de temps nécessaire pour la maturation de la semence; qu'il brave, dans les pays où il graine, les gelées tardives de la fin de mars, et dans les autres contrées de la France celles de la deuxième quinzaine d'avril; qu'en conséquence, il doit être semé fin mars dans les pays d'oliviers, et vers le 15 avril dans le reste de la France; qu'il donne partout, vers la fin d'octobre, une belle et bonne filasse, et que, toutes choses égales d'ailleurs, c'est-à-dire à qualité égale de terre et de fumure, il doublera souvent, grâces à la hauteur de ses tiges, le rendement qu'on obtiendrait de la culture du chanvre vulgaire; que, tout en aimant les terres fraîches, le Lo-Mâ peut encore prospérer avec la sécheresse; que la seule objection qu'on puisse faire à sa culture dans toute l'étendue de la France, c'est qu'il n'y graine pas partout. Mais cette objection a peu de

portée, parce que rien n'empêchera les pays à oliviers de fournir la semence aux pays moins chauds. C'est ce qui se pratique déjà en France pour la graine de luzerne, et ce qui a lieu à l'égard du lin qu'on cultive en Irlande, et dont l'Amérique du nord est en possession de fournir la semence depuis bien des années, semence que les Irlandais paient avec leurs toiles de lin. Les choses se réduisaient ainsi à une division dans le travail, division aussi avantageuse en agriculture qu'en industrie. Enfin le climat le plus favorable à la reproduction de la graine de Lo-Mà serait celui de l'Algérie, qui pourrait trouver dans cette culture un produit à exporter fort considérable.

Du Tsing-Mâ.—Il est également démontré pour nous que le Tsing-Mà pourra être cultivé aussi bien pour la graine que pour la magnifique matière textile qu'il fournit dans les parties les plus chaudes de la France, telles que les terres basses du Languedoc, de la Provence et du Roussillon, et à plus forte raison en Algérie; qu'il ne doit être semé que lorsque la terre a déjà été assez fortement réchauffée par le soleil de mai dans le midi de la France, et d'avril en Algérie; que le semis doit être dru, seul moyen d'obtenir ces beaux filaments composant la batiste de Canton, et qui dépassent en finesse ceux de toutes les autres plantes textiles cultivées aujourd'hui en Europe; qu'il demande les meilleures terres, un sol humide et une riche fumure; qu'enfin, pour l'Algérie en particulier, le Tsing-Mâ offrirait un produit pour l'exportation, des plus recherchés dans les pays manufacturiers, et notamment

en Angleterre où il s'importe déjà des quantités considérables de Tsing-Mâ provenant de Chine [1].

Du Chou-Mâ, Sji-ro des Japonais (Urtica-nivea). — Le Chou-Mâ étant cultivé dans toute l'étendue de la Chine et du Japon, et même en Corée, nous pensons qu'il peut l'être avec succès dans les régions tempérées et méridionales de la France. Il conviendrait, en conséquence, de faire, au moyen de boutures, de vastes plantations qui résisteraient à nos hivers, grâces à la précaution de couvrir les souches de feuilles mortes et de terre, et qui, dès la deuxième année, commenceraient à produire. Ces plantations, une fois en plein rapport, donneraient lieu chaque année, sans autre travail qu'un binage à la pioche, à deux et trois pouces de tiges très-riches en filaments, tenant, pour la finesse, le milieu entre la soie et le coton, et susceptibles de remplacer ce dernier au moyen de préparations appropriées. En raison du peu de soin qu'exige la culture du Chou-Mâ, son produit serait peut-être celui de toutes les plantes textiles de l'Europe qui présenterait le plus d'avantages sous tous les rapports. Enfin le Chou-Mâ réussirait encore mieux en Algérie que partout ailleurs.

Quant au Sida, plante textile de la famille des malvacées, dont nous avons parlé plus haut, elle réussit fort bien dans les environs de Montpellier.

[1] Le développement de cette plante, en Algérie, se fait en trois mois ; elle donne à l'hectare 2,000 kilogrammes d'une filasse fine, blanche et luisante. On la connaît, je crois, sous le nom d'*Abutilum indicum*.

CONCLUSIONS

Relativement aux procédés de préparation des filaments.

Nous pensons, en ce qui concerne le Lo-Mâ, le Chou-Mâ et le Mâ du genre Sida, que le procédé chinois par la vapeur, et même le procédé mixte où le rouissage se combine à l'action de la vapeur, donneraient des filaments inférieurs en souplesse, en finesse et en ténacité à ceux obtenus par le procédé européen par le rouissage pur; qu'en conséquence, il y a lieu de rejeter, quant à présent du moins, et sauf nouvelles tentatives, le procédé chinois pour le traitement de ces deux plantes textiles.

Qu'à l'égard du Tsing-Mâ, le procédé chinois par la vapeur offre de fort bons résultats; mais que le rouissage a aussi ses avantages sous le rapport de l'assouplissement des filaments, et qu'en somme les deux procédés peuvent répondre chacun à des besoins spéciaux de la filature et du tissage.

Quant au lin, l'emploi de la méthode mixte, qui consiste à soumettre cette plante textile à la vapeur pendant six ou sept heures, puis à une espèce de rouissage pendant soixante heures, présente des avantages incontestables sur l'opération pure du rouissage, au point de vue, sinon de la finesse et du soyeux, du moins de l'uniformité de la teinte, de la ténacité des fibres et du rendement. Grâces à son bas prix résultant de ce rendement avantageux, la filasse du lin, ainsi préparée, pourrait être substituée au chanvre dans la corderie.

La résistance de tels cordages à l'action de la pourriture surpasserait de beaucoup celle des cordages de chanvre; enfin le procédé mixte permet de calculer exactement l'action de l'agent employé et de limiter cette action sur les filaments, ce qu'on n'est pas maître de faire par le rouissage dans les pays où les eaux sont les plus favorables à cette opération, et, à plus forte raison, dans ceux où les eaux lui sont contraires, en Zélande, par exemple, où beaucoup de lin se perd dans le rouissage.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le troisième volume.

Pages.

CHAPITRE XIII. — Banka. — Riow. — Singapore. — Corvettes cochinchinoises. — Jonques chinoises 5

CHAPITRE XIV. — La Cochinchine. — Aperçu général. — L'Évêque d'Isauropolis..... 43

CHAPITRE XV. — Retour aux Philippines. — Mœurs et coutumes. — Géologie. — Cultures du sucre et de la cannelle.. 141

CHAPITRE XVI. — Retour en Chine. — Macao. — Hong-Kong. — Médecine chinoise. — Agriculture, pisciculture..... 161

CHAPITRE XVII. — Singapore. — Poulo-Pinang. — Commerce européen au Japon..... 189

CHAPITRE XVIII. — Ceylan..... 221

CHAPITRE XIX. — Aden. — La Mer Rouge. — Suez. — L'Égypte 321

NOTE commerciale sur les débouchés que la Chine peut offrir à l'industrie viticole de la France..... 343

NOTE sur la culture des plantes textiles de Chine naturalisées en France et en Algérie..... 366